Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0001-9



Rep. XIII. 3. no. 99.

Lb. 60.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0002-5

OEUVRES

COMPLETES

VOLTAIRE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0003-1

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0005-2

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0007-3

KÖNIGL.
UNIVERS.
ZU HALLE

ROMANS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0009-8

L'HOMME

L'HOMME

AUX

QUARANTE ECUS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

APRÈS la paix de 1748, les esprits parurent se porter en France vers l'agriculture & l'économie politique, & on publia beaucoup d'ouvrages sur ces deux objets. M. de *Voltaire* vit avec peine que sur des matières qui touchaient de si près au bonheur des hommes, l'esprit de système vînt se mêler aux observations & aux discussions utiles. C'est dans un moment d'humeur contre ces systèmes qu'il s'amusa à faire ce roman. On venait de proposer des moyens de s'enrichir par l'agriculture, dont les uns demandaient des avances supérieures aux moyens des cultivateurs les plus riches, tandis que les autres offraient des profits chimériques. On avait employé dans un grand nombre d'ouvrages des expressions bizarres, comme celle de *despotisme légal*, pour exprimer le gouvernement d'un souverain absolu qui conformerait toutes ses volontés aux principes démontrés de l'économie politique; comme celle qui faisait la puissance législatrice *copropriétaire de toutes les possessions*, pour dire que chaque homme étant intéressé aux lois qui lui assurent la libre jouissance de sa propriété, devait payer proportionnellement sur son revenu

pour les dépenſes que néceſſite le maintien de ces lois & de la ſureté publique.

Ces expreſſions nuiſirent à des vérités d'ailleurs utiles. Ceux qui ont dit les premiers que les principes de l'adminiſtration des Etats étaient dictés par la raiſon & par la nature ; qu'ils devaient être les mêmes dans les monarchies & dans les républiques ; que c'était du rétabliſſement de ces principes que dépendaient la vraie richeſſe, la force, le bonheur des nations, & même la jouiſſance des droits des hommes les plus importans ; que le droit de propriété pris dans toute ſon étendue, celui de faire de ſon induſtrie, de ſes denrées un uſage abſolument libre, étaient des droits auſſi naturels & ſurtout bien plus importans pour les quatre-vingt-dix-neuf centième des hommes que celui de faire partie pour un dix-millionième de la puiſſance légiſlative ; ceux qui ont ajouté que la conſervation de la ſureté, de la liberté perſonnelle eſt moins liée qu'on ne croit avec la liberté de la conſtitution ; que ſur tous ces points les lois qui ſont conformes à la juſtice & à la raiſon ſont les meilleures en politique, & même les ſeules bonnes dans toutes les formes de gouvernement ; qu'enfin tant que les lois, ou l'adminiſtration, ſont mauvaiſes, le gouvernement le plus à déſirer eſt celui où l'on peut eſpérer la réforme

de ces lois la plus prompte & la plus entière : tous ceux qui ont dit ces vérités ont été utiles aux hommes, en leur apprenant que le bonheur était plus près d'eux qu'ils ne pensaient, & que ce n'est point en bouleversant le monde, mais en l'éclairant, qu'ils peuvent espérer de trouver le bien-être & la liberté.

L'idée que la félicité humaine dépend d'une connaissance plus entière, plus parfaite de la vérité, & par conséquent des progrès de la raison, est la plus consolante qu'on puisse nous offrir ; car les progrès de la raison sont dans l'homme la seule chose qui n'ait point de bornes, & la connaissance de la vérité la seule qui puisse être éternelle.

L'impôt sur le produit des terres est le plus utile à celui qui lève l'impôt, le moins onéreux à celui qui le paye, le seul juste, parce qu'il est le seul où chacun paye à mesure de ce qu'il possède, de l'intérêt qu'il a au maintien de la société.

Cette vérité a été encore établie par les mêmes écrivains, & c'est une de celles qui ont sur le bonheur des hommes une influence plus puissante & plus directe. Mais si des hommes d'ailleurs éclairés & de bonne foi ont nié cette vérité, c'est en grande partie la faute de ceux qui ont cherché à la prouver. Nous disons en

partie, parce que nous connaissons peu de circonstances où la faute soit toute entière d'un seul côté. Si les partisans de cette opinion l'avaient développée d'une manière plus analytique & avec plus de clarté; si ceux qui l'ont rejetée avaient voulu l'examiner avec plus de soin, les opinions auraient été bien moins partagées; du moins les objections que les derniers ont faites semblent le prouver. Ils auraient senti que les impôts annuels, de quelque manière qu'ils soient imposés, sont levés sur le produit de la terre; qu'un impôt territorial ne diffère d'un autre que parce qu'il est levé avec moins de frais, ne met aucune entrave dans le commerce, ne porte la mort dans aucune branche d'industrie, n'occasionne aucune vexation, parce qu'il peut être distribué avec égalité sur les différentes productions proportionnellement au produit net que chaque terre rapporte à son propriétaire.

Nous avons combattu dans les notes quelques-unes des opinions de M. de *Voltaire* qui sont contraires à ce principe, parce qu'elles ont pour objet des questions très-importantes au bonheur public, & que son ouvrage était destiné à être lu par les hommes de tous les états dans l'Europe entière. Nous avons cru qu'il était de notre devoir d'exposer la vérité, ou du moins ce que nous croyons la vérité.



Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la faisons pas.

L'homme au quarante Ecus

J. M. Moreau le Jeune. 1786. *Langlois Sculp.*

L'HOMME
AUX
QUARANTE ECUS.

UN vieillard, qui *toujours plaint le préſent & vante le paſſé*, me diſait : Mon ami, la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous *Henri IV*. Pourquoi ? c'eſt que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées ; c'eſt que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri ſon travail, pluſieurs colons laiſſent leurs héritages en friche.

D'où vient cette diſette de manœuvres ?.... De ce que quiconque s'eſt ſenti un peu d'induſtrie a embraſſé les métiers de brodeur, de ciſeleur, d'horloger, d'ouvrier en ſoie, de procureur ou de théologien. C'eſt que la révocation de l'édit de Nantes a laiſſé un très-grand vide dans le royaume ; que les religieuſes & les mendians ſe ſont multipliés, & qu'enfin chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle DIEU nous a fait naître, & que nous avons rendu ignominieuſe, tant nous ſommes ſenſés.

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article & cinq ou ſix d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante venue de l'Amérique ; le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries nous coûtent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de *Henri IV*, aux épiceries près, dont la conſommation

était bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougie, & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes, qu'il n'y en avait chez toutes les dames de la cour de *Henri IV*, en comptant la reine. Il a fallu payer presque toutes ces superfluités argent comptant.

Observez surtout que nous payons plus de quinze millions de rentes sur l'hôtel-de-ville aux étrangers; & que *Henri IV* à son avénement en ayant trouvé pour deux millions en tout sur cet hôtel imaginaire, en rembourſa sagement une partie pour délivrer l'Etat de ce fardeau.

Considérez que nos guerres civiles avaient fait verser en France les trésors du Mexique, lorsque *dom Phelippo el discreto* voulait acheter la France, & que depuis ce temps-là les guerres étrangères nous ont débarrassés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les causes de notre pauvreté. Nous la cachons sous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes: nous sommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des négocians très-riches; leurs enfans, leurs gendres sont très-riches: en général la nation ne l'est pas.

Le raisonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit sur moi une impression profonde; car le curé de ma paroisse, qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enseigné un peu de géométrie & d'histoire, & je commence à réfléchir, ce qui est très-rare dans ma province. Je ne sais s'il avait raison en tout; mais

étant fort pauvre je n'eus pas grand peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons. (*a*)

Désastre de l'homme aux quarante écus.

Je suis bien aise d'apprendre à l'univers que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle est imposée.

Il parut plusieurs édits de quelques personnes qui, se trouvant de loisir, gouvernent l'Etat au coin de leur feu. Le préambule de ces édits était que la puissance *législatrice & exécutrice est née de droit divin copropriétaire de ma terre*, & que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'énormité de l'estomac de la puissance législatrice & exécutrice me fit faire un grand signe de croix. Que serait-ce si cette puissance, qui préside à *l'ordre essentiel des sociétés*, avait ma terre en entier? l'un est encore plus divin que l'autre.

(*a*) Madame de *Maintenon*, qui en tout genre était une femme fort entendue, excepté dans celui sur lequel elle consultait le trigaud & processif abbé *Gobelin* son confesseur; madame de *Maintenon*, dis-je, dans une de ses lettres, fait le compte du ménage de son frère & de sa femme en 1680. Le mari & la femme avaient à payer le loyer d'une maison agréable; leurs domestiques étaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux & deux cochers, un bon dîner tous les jours. Madame de *Maintenon* évalue le tout à neuf mille francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les spectacles, les fantaisies & les magnificences de monsieur & de madame.

Il faudrait à présent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eût fallu que six mille du temps de *Henri IV*. Cet exemple prouve assez que le vieux bon homme ne radote pas absolument.

N. B. La question doit se réduire à savoir si le produit réel des terres (les frais de culture prélevés) a augmenté ou diminué depuis le temps de *Henri IV* ou depuis celui de *Louis XIV*, & il paraît que cela est incontestable. La nation est donc réellement plus riche qu'elle ne l'était alors.

Monsieur le contrôleur-général sait que je ne payais en tout que douze livres ; que c'était un fardeau très-pesant pour moi, & que j'y aurais succombé, si DIEU ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'osier qui m'aidaient à supporter ma misère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au roi vingt écus ?

Les nouveaux ministres disaient encore dans leur préambule qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre jusqu'à la pluie, & que par conséquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huissiers vint chez moi dans la dernière guerre : il me demanda pour ma quote part trois septiers de blé & un sac de fèves, le tout valant vingt écus, pour soutenir la guerre qu'on faisait & dont je n'ai jamais su la raison, ayant seulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays & beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni blé ni fèves ni argent, la puissance législatrice & exécutrice me fit traîner en prison ; & on fit la guerre comme on put.

En sortant de mon cachot, n'ayant que la peau sur les os, je rencontrai un homme joufflu & vermeil dans un carrosse à six chevaux ; il avait six laquais & donnait à chacun d'eux pour gages le double de mon revenu. Son maître-d'hôtel, aussi vermeil que lui, avait deux mille francs d'appointemens, & lui en volait par an vingt mille. Sa maîtresse lui coûtait quarante mille écus en six mois : je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que moi : il m'avoua, pour me consoler, qu'il jouissait de quatre cents mille

livres de rentes; vous en payez donc deux cents mille à l'Etat, lui dis-je, pour soutenir la guerre avantageuse que nous avons; car moi qui n'ai juste que mes cent vingt livres, il faut que j'en paye la moitié.

Moi! dit-il, que je contribue aux besoins de l'Etat! vous voulez rire, mon ami: j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadiz & à Surate; je n'ai pas un pouce de terre; tout mon bien est en contrats, en billets sur la place: je ne dois rien à l'Etat; c'est à vous de donner la moitié de votre subsistance, vous qui êtes un seigneur terrien. Ne voyez-vous pas que si le ministre des finances exigeait de moi quelques secours pour la patrie, il serait un imbécille qui ne saurait pas calculer; car tout vient de la terre: l'argent & les billets ne sont que des gages d'échange: au lieu de mettre sur une carte au pharaon cent septiers de blé, cent bœufs, mille moutons & deux cents sacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui représentent ces denrées dégoûtantes. Si après avoir mis *l'impôt unique* sur ces denrées on venait encore me demander de l'argent, ne voyez-vous pas que ce serait un double emploi? que ce serait demander deux fois la même chose? Mon oncle vendit à Cadiz pour deux millions de votre blé, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine: il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait sur des terres déjà taxées: ce que mon oncle achetait dix sous de vous, il le revendait plus de cinquante francs au Mexique, & tous frais faits, il est revenu avec huit millions.

Vous sentez bien qu'il serait d'une horrible injustice de lui redemander quelques oboles sur les dix

sous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit millions au Mexique, à Buénosaires, à Lima, à Surate ou à Pondichéri, prêtaient seulement à l'Etat chacun deux cents mille francs dans les besoins urgens de la patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur! Payez, mon ami, vous qui jouissez en paix d'un revenu clair & net de quarante écus; servez bien la patrie, & venez quelquefois dîner avec ma livrée. (1)

(1) Ce chapitre renferme deux objections contre l'établissement d'un impôt unique, l'une que si l'impôt était établi sur les terres seules, le citoyen dont le revenu est en contrats en serait exempt; la seconde que celui qui s'enrichit par le commerce étranger en serait également exempt. Mais 1°. supposons que le propriétaire d'un capital en argent en retire un intérêt de cinq pour cent, & qu'il soit assujetti à un impôt d'un cinquième, il est clair que c'est seulement quatre pour cent qu'il retire; si l'impôt est ôté pour être levé d'une autre manière, il aura cinq pour cent. Mais la concurrence entre les prêteurs ferait trouver de l'argent réellement à quatre pour cent, quoiqu'on l'appelât à cinq pour cent; la même concurrence fera donc baisser le taux nominal de l'intérêt à quatre pour cent. Supposons encore que l'on ajoute un nouvel impôt sur les terres, tout restant d'ailleurs le même, l'intérêt de l'argent ne changera point; mais si vous mettez une partie de l'impôt sur les capitalistes, il augmentera. Les capitalistes payeront donc l'impôt de même, soit qu'il tombe en partie immédiatement sur eux, soit qu'on les en exempte. A la vérité, dans le cas où l'on changerait en impôt territorial un impôt sur les capitalistes, ceux à qui l'on n'offrirait pas le remboursement de leur capital aliéné à perpétuité, ceux dont le capital n'est aliéné que pour un temps, y gagneraient pendant quelques années, mais les propriétaires y gagneraient encore plus par la destruction des abus qu'entraîne toute autre méthode d'imposition.

2°. Supposons qu'un négociant paye un droit de sortie pour une marchandise exportée, & que ce droit soit changé en impôt territorial, alors son profit paraîtra augmenter : mais comme il se contentait d'un moindre profit, la concurrence entre les négocians le fera tomber au même taux en augmentant à proportion le prix d'achat des denrées exportées. Si au contraire, payant un droit pour les marchandises importées, ce droit est

Ce discours plausible me fit beaucoup réfléchir, & ne me consola guère.

Entretien avec un géomètre.

Il arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre & qu'on n'est pas persuadé. On est atterré sans pouvoir être convaincu. On sent dans le fond de son ame un scrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un géomètre vous démontre qu'entre un cercle & une tangente vous pouvez faire passer une infinité de lignes courbes, & que vous n'en pouvez faire passer une droite : vos yeux, votre raison vous disent le contraire. Le géomètre vous répond gravement que c'est-là un infini du second ordre. Vous vous taisez, & vous vous en retournez tout stupéfait, sans avoir aucune idée nette, sans rien comprendre & sans rien repliquer.

Vous consultez un géomètre de meilleure foi qui vous explique le mystère. Nous supposons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur sans largeur; il est impossible, physiquement parlant, qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut passer entre deux lignes réelles qui se touchent; ce ne sont-là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales; & la véritable géométrie est l'art de mesurer les choses existantes.

supprimé, la concurrence fera tomber ces marchandises à proportion; ainsi dans tous les cas le profit de ce marchand sera le même, & dans aucun il ne payera réellement l'impôt.

Je fus très-content de l'aveu de ce sage mathématicien, & je me mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie jusque dans la science qu'on appelle *la haute science*. (2)

Mon géomètre était un citoyen philosophe qui avait daigné quelquefois causer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis : Monsieur, vous avez tâché d'éclairer les badauds de Paris sur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le ministère a connu par vous seul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers selon leurs différens âges. Vous avez proposé de donner aux maisons de la ville l'eau qui leur manque, & de nous sauver enfin de l'opprobre & du ridicule d'entendre toujours crier *à l'eau*, & de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux seaux d'eau pesant ensemble trente livres à un quatrième étage auprès d'un privé. (3) Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux pieds en France.

LE GEOMETRE.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions,

(2) Il y a ici une équivoque ; quand on dit qu'une ligne courbe passe entre le cercle & sa tangente, on entend que cette ligne courbe se trouve entre le cercle & sa tangente au-delà du point de contact, & en deçà ; car à ce point elle se confond avec ces deux lignes. Les lignes sont la limite des surfaces, comme les surfaces sont la limite des corps, & ces limites doivent être supposées sans largeur : il n'y a point de charlatanerie là-dedans. La mesure de l'étendue abstraite est l'objet de la géométrie ; celle des choses existantes en est l'application.

(3) Ce géomètre est feu M. de *Parcieux* de l'académie des sciences. Il a donné l'*Essai sur la probabilité de la vie humaine*, & un projet pour amener à Paris l'eau de la rivière d'Yvette. C'était un excellent citoyen qui avait du talent pour la mécanique pratique ; mais il n'était pas géomètre. Le célèbre *Hallei* s'était occupé avant lui des probabilités de la vie humaine.

& je veux bien adopter ce calcul très-probable (*b*) en attendant qu'on le vérifie, ce qui ſerait très-aiſé & qu'on n'a pas encore fait, *parce qu'on ne s'aviſe jamais de tout.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens ?

LE GEOMETRE.

Cent trente millions, dont preſque la moitié eſt en chemins, en villes, villages, landes, bruyères, marais, ſables, terres ſtériles, couvens inutiles, jardins de plaiſance plus agréables qu'utiles, terrains incultes, mauvais terrains mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon rapport à ſoixante & quinze millions d'arpens quarrés; mais comptons-en quatre-vingts millions; on ne ſaurait trop faire pour ſa patrie.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Combien croyez-vous que chaque arpent rapporte l'un dans l'autre, année commune, en blés, en ſemence de toute eſpèce, vins, étangs, bois, métaux, beſtiaux, fruits, laines, ſoies, lait, huile, tous frais faits, ſans compter l'impôt ?

LE GEOMETRE.

Mais, s'ils produiſent chacun vingt-cinq livres, c'eſt beaucoup; cependant, mettons trente livres pour ne

(*b*) Cela eſt prouvé par les mémoires des intendans, faits à la fin du dix-ſeptième ſiècle, combinés avec le dénombrement par feux, compoſé en 1753 par ordre de M. le comte d'*Argenſon*, & ſurtout avec l'ouvrage très-exact de M. de *Mézence*, fait ſous les yeux de M. l'intendant de *la Michaudière* l'un des hommes les plus éclairés.

pas décourager nos concitoyens. Il y a des arpens qui produiſent des valeurs renaiſſantes eſtimées trois cents livres; il y en a qui produiſent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois & trois cents eſt trente ; car vous voyez bien que trois eſt à trente comme trente eſt à trois cents. Il eſt vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à trente livres & très-peu à trois cents livres, notre compte ne s'y trouverait pas; mais, encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hé bien, Monſieur, combien les quatre-vingts millions d'arpens donneront-ils de revenu, eſtimé en argent ?

LE GEOMETRE.

Le compte eſt tout fait : cela produit par an deux milliars quatre cents millions de livres numéraires au cours de ce jour.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai lu que *Salomon* poſſédait lui-ſeul vingt-cinq milliars d'argent comptant ; & certainement il n'y a pas deux milliars quatre cents millions d'eſpèces circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de *Salomon*.

LE GEOMETRE.

C'eſt-là le myſtère : il y a peut-être à préſent environ neuf cents millions d'argent circulant dans le royaume; & cet argent paſſant de main en main ſuffit pour payer toutes les denrées & tous les travaux : le même écu peut paſſer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier & du commis des aides.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous sommes vingt millions d'habitans, hommes & femmes, vieillards & enfans, combien pour chacun s'il vous plaît?

LE GEOMETRE.

Cent vingt livres, ou quarante écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Vous avez deviné tout juste mon revenu: j'ai quatre arpens qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent vingt livres; c'est peu de chose.

Quoi! si chacun avait une portion égale comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq louis d'or par an?

LE GEOMETRE.

Pas davantage, suivant notre calcul, que j'ai un peu enflé. Tel est l'état de la nature humaine. La vie & la fortune sont bien bornées; on ne vit à Paris, l'un portant l'autre, que vingt-deux à vingt-trois ans; l'un portant l'autre, on n'a tout au plus que cent vingt livres par an à dépenser; c'est-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles sont représentés par la somme de cent vingt livres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hélas! que vous ai-je fait pour m'ôter ainsi la fortune & la vie? Est-il vrai que je n'aie que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades?

LE GEOMETRE.

Cela est incontestable dans la bonne ville de Paris;

mais de ces vingt-trois ans il en faut retrancher au moins dix de votre enfance; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation; c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encore donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un jour. Retranchez de treize années qui vous reſtent le temps du ſommeil & celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié; reſte ſix ans & demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs & l'eſpérance. (4)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Miſéricorde! votre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtence ſupportable.

LE GEOMETRE.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cents mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Quarante écus & trois ans à vivre! quelle reſſource imagineriez-vous contre ces deux malédictions?

(4) S'il eſt queſtion de la vie phyſique & individuelle de l'homme conſidéré comme un être doué de raiſon, ayant des idées, de la mémoire, des affections morales, elle doit commencer avant dix ans. S'il eſt queſtion de la vie conſidérée par rapport à la ſociété, on doit la commencer plus tard. D'ailleurs pour évaluer la durée de la vie priſe dans un de ces deux ſens, il faudrait prendre une autre méthode: évaluer la durée de la vie réelle par toutes les durées de la vie phyſique, & en former enſuite une vie mitoyenne; on aurait un réſultat différent, mais qui conduirait aux mêmes réflexions. Le temps où la jouiſſance entière de nos facultés nous permet de prétendre au bonheur, ſe réduirait toujours à un bien petit nombre d'années.

LE GEOMETRE.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeaſſent moins, qu'ils fiſſent plus d'exercice, que les mères allaitaſſent leurs enfans, qu'on ne fût plus aſſez mal aviſé pour craindre l'inoculation; c'eſt ce que j'ai dit: & pour la fortune il n'y a qu'à ſe marier, faire des garçons & des filles.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Quoi! le moyen de vivre commodément eſt d'aſſocier ma miſère à celle d'un autre?

LE GEOMETRE.

Cinq ou ſix miſères enſemble font un établiſſement très-tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons & deux filles ſeulement, cela fait ſept cents vingt livres pour votre petit ménage, ſuppoſé que juſtice ſoit faite, & que chaque individu ait cent vingt livres de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent preſque rien; devenus grands ils vous ſoulagent; leurs ſecours mutuels vous ſauvent preſque toutes les dépenſes, & vous vivez très-heureuſement en philoſophe, pourvu que ces meſſieurs qui gouvernent l'Etat n'aient pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an: (5) mais le malheur eſt que nous ne ſommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions ſucculentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut

(5) C'eſt une plaiſanterie. Ceux qui ont dit que la puiſſance légiſlatrice & exécutrice était copropriétaire de tous les biens, n'ont pas prétendu qu'elle eût le droit d'en prendre la moitié, mais ſeulement la portion néceſſaire pour défendre l'Etat & le bien gouverner. Il n'y a que l'expreſſion qui ſoit ridicule.

beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds poſſède un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ah! vous nous ruinez. Vous nous diſiez tout à l'heure que dans un pays où il y a quatre-vingts millions d'arpens de terre aſſez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de cent vingt livres de rente, & vous nous les ôtez!

LE GEOMETRE.

Je comptais ſuivant les regiſtres du ſiècle d'or, & il faut compter ſuivant le ſiècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, & plus de ſix millions d'hommes qui n'ont abſolument rien.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

LE GEOMETRE.

Point du tout: les autres qui poſſèdent leurs portions les font travailler, & partagent avec eux; c'eſt ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apothicaire, le prédicateur, le comédien, le procureur & le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenſer par an, réduites à cent huit livres à cauſe de votre taxe de douze francs; mais regardez les ſoldats qui donnent leur ſang pour la patrie; ils ne diſpoſent, à quatre ſous par jour, que de ſoixante & treize livres, & ils vivent gaiement en s'aſſociant par chambrées.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainsi donc un ex-jésuite a plus de cinq fois la paye du soldat. Cependant les soldats ont rendu plus de services à l'Etat sous les yeux du roi à Fontenoy, à Lauffelt, au siége de Fribourg, que n'en a jamais rendu le révérend père *la Valette*.

LE GEOMETRE.

Rien n'est plus vrai; & même chaque jésuite devenu libre a plus à dépenser qu'il ne coûtait à son couvent: il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les parlemens, comme le révérend père *Patouillet* & le révérend père *Nonotte*. Chacun s'ingénie dans ce monde; l'un est à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine; un autre entreprend l'opéra; celui-ci fait la gazette ecclésiastique; cet autre une tragédie bourgeoise, ou un roman dans le goût anglais; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur qui sans lui demanderaient l'aumône. Ce n'est enfin que la restitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'Etat.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Parfaite manière de fleurir!

LE GEOMETRE.

Il n'y en a point d'autre: par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique source de l'industrie du commerce. Plus la nation est industrieuse, plus elle gagne sur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cents millions de plus

dans l'Etat; ce ſerait dix francs de plus à répartir loyalement ſur chaque tête; c'eſt-à-dire que les négocians feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus, dans l'eſpérance de faire des gains encore plus conſidérables. Mais le commerce a ſes bornes comme la fertilité de la terre; autrement la progreſſion irait à l'infini: & puis, il n'eſt pas ſûr que la balance de notre commerce nous ſoit toujours favorable; il y a des temps où nous perdons.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous aviſions de faire le double d'enfans de ce que nous en feſons, ſi notre patrie était peuplée du double, ſi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il?

LE GEOMETRE.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenſer que vingt écus, l'un portant l'autre, ou qu'il faudrait que la terre rendît le double de ce qu'elle rend; ou qu'il y aurait le double de pauvres; ou qu'il faudrait avoir le double d'induſtrie, & gagner le double ſur l'étranger, ou envoyer la moitié de la nation en Amérique; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes, & de nos cent vingt livres par tête réparties comme il plaît à DIEU: mais cette ſituation eſt triſte, & votre ſiècle de fer eſt bien dur.

LE GEOMETRE.

Il n'y a aucune nation qui ſoit mieux: & il en eſt

beaucoup qui ſont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt livres à chaque habitant? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales & les Francs n'auraient pas déſerté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Si je vous laiſſais dire, vous me perſuaderiez bientôt que je ſuis heureux avec mes cent vingt francs.

LE GEOMETRE.

Si vous penſiez être heureux, en ce cas vous le ſeriez.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas, à moins qu'on ne ſoit fou.

LE GEOMETRE.

Je vous ai déjà dit que pour être plus à votre aiſe & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous cent vingt livres de rente, c'eſt-à-dire quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans ſont induſtrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi ils ne pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

LE GEOMETRE.

C'eſt la loi de toutes les nations; on ne reſpire qu'à ce prix.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et il faudra que ma femme & moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à la puiſſance législatrice & exécutrice, & que les nouveaux miniſtres d'Etat nous enlèvent la moitié du prix de nos ſueurs & de la ſubſtance de nos pauvres enfans avant qu'ils puiſſent gagner leur vie ! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du roi ?

LE GEOMETRE.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui poſſede quatre cents arpens payera deux mille écus par ce nouveau tarif, & les quatre-vingts millions d'arpens rendront au roi douze cents millions de livres par année, ou quatre cents millions d'écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Cela me paraît impraticable & impoſſible.

LE GEOMETRE.

Vous avez très-grande raiſon, & cette impoſſibilité eſt une démonſtration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raiſonnement dans nos nouveaux miniſtres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y a-t-il pas auſſi une prodigieuſe injuſtice démontrée à me prendre la moitié de mon blé, de mon chanvre, de la laine de mes moutons &c. & de n'exiger aucun ſecours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tiſſu de la toile, avec ma laine dont ils ont

fabriqué des draps, avec mon blé qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

LE GEOMETRE.

L'injuſtice de cette adminiſtration eſt auſſi évidente que ſon calcul eſt erroné. Il faut que l'induſtrie ſoit favoriſée, mais il faut que l'induſtrie opulente ſecoure l'Etat. Cette induſtrie vous a certainement ôté une partie de vos cent vingt livres, & ſe les eſt appropriées en vous vendant vos chemiſes & votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient coûté ſi vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier qui s'eſt enrichi à vos dépens, a, je l'avoue, donné un ſalaire à ſes ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes; mais il a retenu pour lui, chaque année, une ſomme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente : il a donc acquis cette fortune à vos dépens; vous ne pourrez donc jamais lui vendre vos denrées aſſez cher pour vous rembourſer de ce qu'il a gagné ſur vous; car ſi vous tentiez ce ſurhauſſement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela eſt ainſi, c'eſt qu'il reſte toujours poſſeſſeur de ſes trente mille livres de rente, & vous reſtez avec vos cent vingt livres, qui diminuent ſouvent, bien loin d'augmenter.

Il eſt donc néceſſaire & équitable que l'induſtrie rafinée du négociant paye plus que l'induſtrie groſſière du laboureur. Il en eſt de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été juſqu'ici de douze francs avant que nos grands miniſtres vous euſſent pris vingt écus. Sur ces douze francs le publicain retenait dix ſous pour lui. Si dans votre province il y a cinq cents mille ames, il aura gagné deux cents cinquante

mille francs par an. Qu'il en dépense cinquante, il est clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il est très-juste qu'il contribue à proportion, sans quoi tout serait perverti & bouleversé. (6)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela soulage mon imagination; mais puisqu'il a si bien augmenté son superflu, comment puis-je faire pour accroître aussi ma petite fortune?

LE GEOMETRE.

Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produisait.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je suppose que j'aie bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puissance législatrice

(6) Voici deux nouvelles objections contre l'idée de réduire tous les impôts à un seul. Celle des financiers n'est qu'une plaisanterie, puisqu'il n'y aurait plus alors de financiers, mais seulement des hommes chargés, moyennant des appointemens modiques, de recevoir les deniers publics. Restent les commerçans, les manufacturiers; mais il est clair que si les objets de leur commerce & de leur industrie n'étaient plus assujettis à aucun droit, leur profit resterait le même, parce qu'ils vendraient meilleur marché ou achèteraient plus cher les matières premières. Ce ne sont point eux qui payent ces impôts, ce sont ceux qui achètent d'eux ou qui leur vendent, & ils continueraient de les payer sous une autre forme. Si c'est au contraire un impôt personnel, une capitation dont on les délivre, il fallait déduire cet impôt, cette capitation de l'intérêt qu'ils tiraient de leur fonds: ainsi supposons cet intérêt de dix pour cent & cet impôt d'un dixième, ils ne retiraient donc réellement que neuf pour cent; & cet impôt supprimé, la concurrence les obligera bientôt à borner le même intérêt à ces neuf pour cent auxquels elle les avait déjà bornés. Il en est de même de ceux qui vivent de leurs salaires; si vous leur ôtez les impôts personnels, si vous ôtez des droits qui augmentaient, pour eux, le prix de certaines denrées, leurs salaires baisseront à proportion.

& exécutrice en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année?

LE GEOMETRE.

Rien du tout; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemises, de meubles qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'Etat une circulation plus abondante; les salaires auront été augmentés avec le temps à peu près en proportion du nombre des gerbes de blé, de toisons de mouton, de cuirs de bœufs, de cerfs & de chèvres qui auront été employés, de grappes de raisin qu'on aura foulées dans le pressoir. On aura payé au roi plus de valeurs de denrées en argent, & le roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler sous ses ordres; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Que restera-t-il donc à la puissance au bout de l'année?

LE GEOMETRE.

Rien, encore une fois; c'est ce qui arrive à toute puissance: elle ne thésaurise pas; elle a été nourrie, vêtue, logée, meublée; tout le monde l'a été aussi, chacun suivant son état; & si elle thésaurise, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entassé; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ses coffres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais ce grand *Henri IV* n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard; car on m'a conté qu'il avait

encaqué dans la baſtille plus de cinquante millions de notre monnaie d'aujourd'hui.

LE GEOMETRE.

C'était un homme auſſi bon, auſſi prudent que valeureux. Il allait faire une juſte guerre, & en amaſſant dans ſes coffres vingt-deux millions de ſon temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laiſſait circuler, il épargnait à ſon peuple plus de cent millions qu'il en aurait coûté s'il n'avait pas pris ces utiles meſures. Il ſe rendait moralement ſûr du ſuccès contre un ennemi qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieuſement en ſa faveur. (7)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche ſous l'adminiſtration du duc de *Sulli* que ſous celle des nouveaux miniſtres qui ont mis l'impôt unique, & qui m'ont pris vingt écus ſur quarante. Dites-moi, je vous prie, y a-t-il une nation au monde qui jouiſſe de ce beau bénéfice de l'impôt unique?

LE GEOMETRE.

Pas une nation opulente. Les Anglais, qui ne rient guère, ſe ſont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'eſprit avaient propoſé parmi nous cette

(7) La queſtion ſe réduit à ſavoir s'il vaut mieux théſauriſer pendant la paix que d'emprunter pendant la guerre. Le premier parti ſerait beaucoup plus avantageux dans un pays où la conſtitution & l'état des lumières permettraient de compter ſur un ſyſtème d'adminiſtration de finances indépendant des révolutions du miniſtère.

adminiſtration. (8) Les Chinois exigent une taxe de tous les vaiſſeaux marchands qui abordent à Kanton. Les Hollandais payent à Nangaſaqui quand ils ſont reçus au Japon, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas chrétiens.

(8) Cela eſt vrai, mais l'Angleterre eſt un des pays de l'Europe où l'on trouve le plus de préjugés ſur tous les objets de l'adminiſtration & du gouvernement. Tout écrivain politique en Angleterre peut prétendre aux places; & rien ne nuit plus dans la recherche de la vérité que d'avoir un intérêt bien ou mal entendu, de la trouver conforme plutôt à une opinion qu'à une autre. Il eſt très-poſſible par cette raiſon que les lumières aient moins de peine à ſe répandre dans une monarchie que dans une république, & s'il exiſte dans les républiques plus d'enthouſiaſme patriotique, on trouve dans quelques monarchies un patriotiſme plus éclairé.

D'ailleurs l'établiſſement d'un impôt unique eſt une opération qui doit ſe faire avec lenteur, & qui exige, pour ne cauſer aucun déſordre paſſager, beaucoup de ſageſſe dans les meſures. Il faut en effet s'aſſurer d'abord par quelles eſpèces de propriétés, par quels cantons chaque eſpèce d'impôts eſt réellement payée, & dans quelle proportion chaque eſpèce de propriétés, chaque canton ou la totalité de l'Etat y contribuent; il faut repartir enſuite dans la même proportion l'impôt qui doit les remplacer.

Il faut par conſéquent avoir un cadaſtre général de toutes les terres; mais quelque exactitude qu'on ſuppoſe dans ce cadaſtre, quelque ſagacité que l'on ait miſe dans la diſtribution de la taxe qui remplace les impôts indirects, il eſt impoſſible de ne pas commettre des erreurs très-ſenſibles: il eſt donc néceſſaire de ne faire cette opération que ſucceſſivement, & il faut de plus être en état de faire un ſacrifice momentané d'une partie du revenu public, quoique le réſultat de ce changement de forme des impôts puiſſe être à la fois d'en diminuer le fardeau pour le peuple, & d'augmenter leur produit pour le ſouverain. Enfin, comme la plupart des terres ſont affermées, comme lorſqu'on en ſoumet le produit à un nouvel impôt deſtiné à remplacer un impôt d'un autre genre, une partie ſeulement de la compenſation qui ſe fait alors ſerait au profit du propriétaire & le reſte au profit du fermier; c'eſt une nouvelle raiſon de mettre dans cette opération beaucoup de ménagement, quand même on ſerait parvenu à connaître à peu près dans chaque genre de culture la partie de l'impôt que l'on doit faire porter au propriétaire, & celle dont juſqu'à l'expiration du bail le fermier doit être chargé: mais ſi cet ouvrage eſt difficile, il ne l'eſt pas moins d'aſſigner à quel point la nation qui l'exécuterait verrait augmenter en peu d'années ſon bien-être, ſes richeſſes & ſa puiſſance.

Les Lapons & les Samoïèdes, à la vérité, ſont ſoumis à un impôt unique en peaux de martre; la république de St Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'Etat dans ſa ſplendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célébre par ſon équité & pour ſa valeur, qui ne paye aucune taxe; c'eſt le peuple helvétien: mais voici ce qui eſt arrivé; ce peuple s'eſt mis à la place des ducs d'Autriche & de Zeringen, les petits cantons ſont démocratiques & très-pauvres, chaque habitant y paye une ſomme très-modique pour les beſoins de la petite république. Dans les cantons riches, on eſt chargé envers l'Etat des redevances que les archiducs d'Autriche & les ſeigneurs fonciers exigeaient: les cantons proteſtans ſont à proportion du double plus riches que les catholiques, parce que l'Etat y poſſède les biens des moines. Ceux qui étaient ſujets des archiducs d'Autriche, des ducs de Zeringen & des moines, le ſont aujourd'hui de la patrie; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods & ventes qu'ils payaient à leurs anciens maîtres; & comme les ſujets en général ont très-peu de commerce, le négoce n'eſt aſſujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt: les hommes trafiquent de leur valeur avec les puiſſances étrangères, & ſe vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépens; & c'eſt un exemple auſſi unique dans le monde policé que l'eſt l'impôt établi par vos nouveaux légiſlateurs.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi, Monſieur, les Suiſſes ne ſont pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens; & celui

qui possède quatre vaches n'en donne pas deux à l'Etat ?

LE GEOMETRE.

Non, sans doute. Dans un canton, sur treize tonneaux de vin on en donne un & on en boit douze. Dans un autre canton on paye la douzième partie & on en boit onze.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ah ! qu'on me fasse fuisse. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique, qui m'a réduit à demander l'aumône ! mais trois ou quatre cents impôts, dont les noms mêmes me sont impossibles à retenir & à prononcer, sont-ils plus justes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un législateur qui, en fondant un Etat, ait imaginé de créer des conseillers du roi, mesureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, langueyeurs de porc, contrôleurs de beurre salé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuse que celle d'*Alexandre*, commandée par soixante généraux qui mettent le pays à contribution, qui remportent des victoires signalées tous les jours, qui font des prisonniers, & qui quelquefois les sacrifient en l'air ou sur un petit théâtre de planches, comme faisaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon curé ?

Une telle législation, contre laquelle tant de cris s'élevaient & qui faisait verser tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement & paisiblement la moitié de mon existence ? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prît en détail les trois quarts sous l'ancienne finance.

LE GEOMETRE.

Illiacos intra muros peccatur & extra.
Eſt modus in rebus. . . . . .
Caveas nè quid nimis.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai appris un peu d'hiſtoire & de géométrie, mais je ne ſais pas le latin.

LE GEOMETRE.

Cela ſignifie à peu près, *on a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oui, rien de trop, c'eſt ma ſituation; mais je n'ai pas aſſez.

LE GEOMETRE.

Je conviens que vous périrez de faim & moi auſſi, & l'Etat auſſi, ſuppoſé que la nouvelle adminiſtration dure ſeulement deux ans: mais il faut eſpérer que DIEU aura pitié de nous.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

On paſſe ſa vie à eſpérer & on meurt en eſpérant. Adieu, Monſieur; vous m'avez inſtruit, mais j'ai le cœur navré.

LE GEOMETRE.

C'eſt ſouvent le fruit de la ſcience.

Aventure avec un carme.

QUAND j'eus bien remercié l'académicien de l'académie des ſciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence; mais

grommelant

grommelant entre mes dents ces triſtes paroles : *Vingt écus de rente ſeulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puiſſe notre vie être encore plus courte, puiſqu'elle eſt ſi malheureuſe !

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maiſon ſuperbe. Je ſentais déjà la faim ; je n'avais pas ſeulement la cent vingtième partie de la ſomme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut appris que ce palais était le couvent des révérends pères carmes déchauſſés, je conçus de grandes eſpérances ; & je dis, puiſque ces ſaints ſont aſſez humbles pour marcher pieds nus, ils ſeront aſſez charitables pour me donner à dîner.

Je ſonnai ; un carme vint : Que voulez-vous, mon fils ? Du pain, mon révérend père, les nouveaux édits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la feſons pas. Quoi ! votre ſaint inſtitut vous ordonne de n'avoir pas de bas & vous avez une maiſon de prince, & vous me refuſez à manger ! Mon fils, il eſt vrai que nous ſommes ſans ſouliers & ſans bas ; c'eſt une dépenſe de moins : mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; & ſi notre ſaint inſtitut nous avait ordonné d'aller cul nu, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maiſon, nous l'avons aiſément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rentes en maiſons dans la même rue.

Ah ! ah ! vous me laiſſez mourir de faim, & vous avez cent mille livres de rentes ! vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement ?

DIEU nous préſerve de payer une obole. Le ſeul

produit de la terre cultivée par des mains laborieuſes, endurcies de calus & mouillées de larmes, doit des tributs à la puiſſance légiſlatrice & exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maiſons dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déjà payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont ſanctifié les fidelles qui ſe ſont appauvris en nous enrichiſſant ; & nous continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le faubourg St Germain pour ſanctifier encore les fidelles. Ayant dit ces mots le carme me ferma la porte au nez. (9)

Je paſſai pardevant l'hôtel des mouſquetaires gris ; je contai la choſe à un de ces meſſieurs : ils me donnèrent un bon dîner & un écu. L'un d'eux propoſa d'aller brûler le couvent ; mais un mouſquetaire plus ſage lui montra que le temps n'était pas encore venu, & le pria d'attendre encore deux ou trois ans.

Audience de M. le contrôleur-général.

J'ALLAI avec mon écu préſenter un placet à M. le contrôleur-général, qui donnait audience ce jour-là.

(9) L'ouvrage que M. de *Voltaire* avait le plus en vue eſt intitulé : *Conſidérations ſur l'ordre eſſentiel & naturel des ſociétés politiques*. On y trouve pluſieurs queſtions importantes analyſées avec beaucoup de ſagacité & de profondeur. L'auteur y prouve que les maiſons ne rapportant aucun produit réel, ne doivent point payer d'impôts ; que l'on doit regarder le loyer qu'elles rapportent comme l'intérêt du capital qu'elles repréſentent ; & que ſi on les exemptait des impôts auxquels elles ſont aſſujetties, les loyers diminueraient à proportion.

Son antichambre était remplie de gens de toute eſpèce. Il y avait ſurtout des viſages encore plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fières que mon homme aux huit millions. Je n'oſais m'approcher, je les voyais, & ils ne me voyaient pas.

Un moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appelait *ſes payſans*. Il avait déjà plus de revenu que la moitié de ſes paroiſſiens enſemble; & de plus il était ſeigneur de fief. Il prétendait que ſes vaſſaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyères en vignes, ils lui devaient la dixième partie de leur vin, ce qui feſait, en comptant le prix du travail & des échalas, & des futailles & du cellier, plus du quart de la récolte. Mais comme les dixmes, diſait-il, ſont de droit divin, je demande le quart de la ſubſtance de mes payſans au nom de DIEU. Le miniſtre lui dit: Je vois combien vous êtes charitable.

Un fermier-général, fort intelligent dans les aides, lui dit alors: Monſeigneur, ce village ne peut rien donner à ce moine; car ayant fait payer aux paroiſſiens l'année paſſée trente-deux impôts pour leur vin, & les ayant fait condamner enſuite à payer le trop bu, ils ſont entièrement ruinés. J'ai fait vendre leurs beſtiaux & leurs meubles, ils ſont encore mes redevables. Je m'oppoſe aux prétentions du révérend père.

Vous avez raiſon d'être ſon rival, repartit le miniſtre; vous aimez l'un & l'autre également votre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troiſième, moine & ſeigneur, dont les payſans ſont main-mortables, attendait auſſi un arrêt du conſeil qui le mît en poſſeſſion de tout le bien d'un badaud

de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maiſon ſujette à cette ſervitude, & enclavée dans les Etats de ce prêtre, y était mort au bout de l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaud, & cela de droit divin. (*)

Le miniſtre trouva le cœur du moine auſſi juſte & auſſi tendre que les deux premiers.

Un quatrième, qui était contrôleur du domaine, préſenta un beau mémoire, par lequel il ſe juſtifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères, ou couſins; il avait fallu payer les droits. Le domanier leur avait prouvé généreuſement qu'elles n'avaient pas aſſez eſtimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient; & en conſéquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en frais, & fait mettre en priſon les pères de familles, il avait acheté leurs meilleures poſſeſſions ſans bourſe délier. (*c*)

Le contrôleur-général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité) : *Euge contrôleur bone & fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, fermier-général te conſtituam.* (*d*) Cependant, il dit tout bas à un maître des requêtes qui était à côté de lui : Il faudra bien faire rendre

(*) Voyez dans le ſecond volume de *Politique*, différens ouvrages de M. de *Voltaire* ſur la ſervitude de la glèbe.

(*c*) Le cas à peu près ſemblable eſt arrivé dans la province que j'habite, & le contrôleur du domaine a été forcé à faire reſtitution; mais il n'a pas été puni. Voyez la ſatire intitulée *les Finances*.

(*d*) Je me fis expliquer ces paroles par un ſavant à quarante écus : elle me réjouirent.

gorge à ces sangsues sacrées & à ces sangsues profanes : il est temps de soulager le peuple, qui sans nos soins & notre équité n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde.

Des hommes d'un génie profond lui présentèrent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts sur l'esprit. Tout le monde, disait-il, s'empressera de payer, personne ne voulant passer pour un sot. Le ministre lui dit : Je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre proposa d'établir l'impôt unique sur les chansons & sur le rire, attendu que la nation était la plus gaie du monde, & qu'une chanson la consolait de tout. Mais le ministre observa que depuis quelque temps on ne fesait plus guère de chansons plaisantes, & il craignit que pour échapper à la taxe on ne devînt trop sérieux.

Vint un sage & brave citoyen qui offrit de donner au roi trois fois plus, en fesant payer par la nation trois fois moins. Le ministre lui conseilla d'apprendre l'arithmétique.

Un cinquième prouvait au roi, *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que soixante & quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cents vingt-cinq. Vous me ferez plaisir, dit le ministre, quand nous aurons payé les dettes de l'Etat.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puissance législatrice copropriétaire de toutes nos terres par le droit divin, & qui donnait au roi douze cents millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en prison pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jetai aux pieds de M. le contrôleur-général, &

je lui demandai justice ; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'était un tour qu'on m'avait joué. Il ordonna à ces mauvais plaisans de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reste de ma vie. Je lui dis : Monseigneur, DIEU vous bénisse !

Lettre à l'homme aux quarante écus.

QUOIQUE je sois trois fois aussi riche que vous, c'est-à-dire, quoique je possède trois cents soixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, sans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'histoire de votre désastre & de la justice que M. le contrôleur-général vous a rendue, je vous en fais mon compliment ; mais par malheur je viens de lire *le Financier citoyen*, malgré la répugnance que m'avait inspirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes & à moi soixante ; il n'accorde que cent francs à chaque individu sur la totalité des habitans. Mais en récompense un homme non moins illustre enfle nos rentes jusqu'à cent cinquante livres ; je vois que votre géomètre a pris un juste milieu. Il n'est point de ces magnifiques seigneurs qui d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitans, & vous font rouler quinze cents millions d'espèces sonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières. (10)

(10) Il s'en faut beaucoup que ces évaluations puissent être précises, & ceux qui les ont faites se sont bien gardés de prendre toute la peine nécessaire pour parvenir au degré de précision qu'on pourrait atteindre.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai *le Financier citoyen*. Mais n'allez pas le croire en tout ; il cite le teſtament du grand miniſtre *Colbert*, & il ne ſait pas que c'eſt une rapſodie ridicule faite par un *Gatien de Courtilz*. Il cite la *Dixme* du maréchal de *Vauban*, & il ne ſait pas qu'elle eſt d'un *Boiſguilbert*. Il cite le teſtament du cardinal de *Richelieu*, & il ne ſait pas qu'il eſt de l'abbé de *Bourzeis*. Il ſuppoſe que ce cardinal aſſure *que quand la viande enchérit, on donne une paye plus forte au ſoldat*. Cependant la viande enchérit beaucoup ſous ſon miniſtère, & la paye du ſoldat n'augmenta point; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour ſuppoſé dès qu'il parut, & enſuite attribué au cardinal même, ne lui appartient pas plus que les teſtamens du cardinal *Albéroni* & du maréchal de *Belle-Iſle* ne leur appartiennent.

Défiez-vous toute votre vie des teſtamens & des ſyſtèmes ; j'en ai été la victime comme vous. Si les *Solons* & les *Licurgues* modernes ſe ſont moqués de vous, les nouveaux *Triptolèmes* ſe ſont encore plus moqués de moi ; & ſans une petite ſucceſſion qui m'a ranimé, j'étais mort de miſère.

J'ai cent vingt arpens labourables dans le plus beau pays de la nature & le ſol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend, tous frais faits, dans mon pays, qu'un

Ce qu'il eſt important de ſavoir, c'eſt qu'un Etat qui a deux millions d'habitans, & celui qui en a vingt, le pays dont le territoire eſt fertile, & celui où le ſol eſt ingrat, celui qui a un excédent de ſubſiſtance, & celui qui eſt obligé d'en réparer le défaut par le commerce, &c. doivent avoir les mêmes lois d'adminiſtration. C'eſt une des plus grandes vérités que les écrivains économiſtes français aient annoncées, & une de celles qu'ils ont le mieux établies.

écu de trois livres. Dès que j'eus lu dans les journaux qu'un célébre agriculteur avait inventé un nouveau semoir, & qu'il labourait sa terre par planches, afin qu'en semant moins il recueillît davantage, j'empruntai vîte de l'argent, j'achetai un semoir, je labourai par planches, je perdis ma peine & mon argent, aussi-bien que l'illustre agriculteur qui ne sème plus par planches. (*)

Mon malheur voulut que je lusse le *Journal économique* qui se vend à Paris chez *Boudet*. Je tombai sur l'expérience d'un parisien ingénieux, qui pour se réjouir avait fait labourer son parterre quinze fois, & y avait semé du froment, au lieu d'y planter des tulipes: il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encore de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me disais-je, j'aurai le double de la récolte de ce digne parisien, qui s'est formé des principes d'agriculture à l'opéra & à la comédie, & me voilà enrichi par ses leçons & par son exemple.

Labourer seulement quatre fois dans mon pays est une chose impossible; la rigueur & les changemens soudains des saisons ne le permettent pas; & d'ailleurs le malheur que j'avais eu de semer par planches, comme l'illustre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage. Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui sont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres, c'est un prix fait; il fallut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres: la façon

(*) M. *Duhamel*.

de mes cent vingt arpens me revint à quatorze mille quatre cents livres. Ma récolte qui se monte, année commune, dans mon maudit pays, à trois cents setiers, monta, il est vrai, à trois cents trente, qui, à vingt livres le setier, me produisirent six mille six cents livres : je perdis sept mille huit cents livres ; il est vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abymé, sans une vieille tante qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde en raisonnant aussi-bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croirait que j'eus encore la faiblesse de me laisser séduire par le *journal* de *Boudet* ? Cet homme-là après tout n'avait pas juré ma perte. Je lis dans son recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rentes en artichauts : certainement *Boudet* me rendra en artichauts ce qu'il m'a fait perdre en blé. Voilà mes quatre mille francs dépensés, & mes artichauts mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproche fulminante à *Boudet*. Pour toute réponse le traître s'égaya dans son *journal* à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fussent nés rouges. Je fus obligé de lui envoyer une attestation d'un ancien procureur du roi de la Guadeloupe, comme quoi DIEU a fait les Caraïbes rouges ainsi que les Nègres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre jusqu'au dernier sou toute la succession de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux systèmes. Mon cher monsieur, encore une fois, gardez-vous des charlatans.

Nouvelles douleurs occasionnées par les nouveaux systèmes.

(Ce petit morceau est tiré des manuscrits d'un vieux solitaire.)

Je vois que si de bons citoyens se sont amusés à gouverner les Etats, & à se mettre à la place des rois ; si d'autres se sont crus des *Triptolèmes* & des *Cérès*, il y en a de plus fiers qui se sont mis sans façon à la place de Dieu, & qui ont créé l'univers avec leur plume comme Dieu le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui se présenta à mes adorations fut un descendant de *Thalès*, nommé *Téliamed*, qui m'apprit que les montagnes & les hommes sont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue se changea en cuisses & en jambes. J'étais encore tout plein des *Métamorphoses* d'*Ovide*, & d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins. J'aimais autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le temps j'eus quelques doutes sur cette généalogie, & même sur la formation des montagnes. Quoi ! me dit-il, vous ne savez pas que les courans de la mer, qui jettent toujours du sable à droite & à gauche à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit, dans une suite infinie de siècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable ? Apprenez que la mer a nécessairement couvert tout le globe. La preuve en est qu'on

a vu des ancres de vaisseau sur le mont St Bernard, qui étaient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux.

Figurez-vous que la terre est un *globe de verre* qui a été long-temps tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-six lieues de la mer? c'est un amas de coquilles avec lesquelles on engraisse la terre comme avec du fumier. Or, si la mer a déposé dans la succession des temps une mine entière de coquilles à trente-six lieues de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été jusqu'à trois mille lieues pendant plusieurs siècles sur notre globe de verre?

Je lui répondis: Monsieur *Téliamed*, il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pied; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin soit de verre; & quant à votre falun, je doute encore qu'il soit un lit de coquilles de mer. Il se pourrrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aisément la forme des fragmens de coquilles, comme il y a des pierres qui sont figurées en langues, & qui ne sont pas des langues; en étoiles, & qui ne sont point des astres; en serpens roulés sur eux-mêmes, & qui ne sont point des serpens; en parties naturelles du beau sexe, & qui ne sont point pourtant les dépouilles des dames. On voit des dendrites, des pierres figurées qui représentent des arbres & des maisons, sans que jamais ces petites pierres aient été des maisons & des chênes.

Si la mer avait déposé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne,

la Normandie, la Picardie & toutes les autres côtes ? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer ſe ſerait répandue à trente-ſix lieues, ce n'eſt pas à dire qu'elle ait été juſqu'à trois mille, & même juſqu'à trois cents, & que toutes les montagnes aient été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucaſe a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucaſe.

Mais, Monſieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées ſur le ſommet des Alpes ?

Je répondrai, Monſieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancres de vaiſſeau ſur le haut du mont Cénis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit, qu'on a trouvé des écailles d'huître (qui ſe pétrifient aiſément) à de très-grandes diſtances de la mer, comme on a déterré des médailles romaines à cent lieues de Rome ; & j'aime mieux croire que des pélerins de St Jacques ont laiſſé quelques coquilles vers St Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont St Bernard.

Il y a des coquillages par-tout ; mais eſt-il bien ſûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées & des cruſtacées de nos lacs & de nos rivières, auſſi-bien que des petits poiſſons marins ?

— Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

— Monſieur le créateur, à vous permis, chacun eſt le maître dans ce monde ; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des démonſtrations

que la mer a produit les Alpes & le mont Taurus. Vous savez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne soit pas vous qui ayez créé cet hémisphère, & que vous vous soyez contenté de former l'ancien monde : c'est bien assez. (*)

— Monsieur, monsieur, si on n'a pas découvert de coquilles sur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira.*

— Monsieur, c'est parler en créateur qui sait son secret, & qui est sûr de son fait. Je vous abandonne, si vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laissiez mes montagnes. Je suis d'ailleurs le très-humble & très-obéissant serviteur de votre providence.

Dans le temps que je m'instruisais ainsi avec *Téliamed*, un jésuite irlandais déguisé en homme, d'ailleurs grand observateur, & ayant de bons microscopes, fit des anguilles avec de la farine de blé ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fît des hommes avec de la farine de bon froment. Aussitôt on créa des particules organiques qui composèrent des hommes. Pourquoi non ? Le grand géomètre *Fatio* avait bien ressuscité des morts à Londres ; on pouvait tout aussi aisément faire à Paris des vivans avec des particules organiques : mais malheureusement les nouvelles anguilles de *Néedham* ayant disparu, les nouveaux hommes disparurent aussi, & s'enfuirent chez les monades qu'ils

(*) Voyez sur les coquilles & la formation des montagnes, la *dissertation sur les changemens arrivés dans notre globe.* (vol. de *Physique.*) Quant à l'opinion que la terre est de verre & qu'une comète l'a détachée du soleil, c'est une plaisanterie de M. de *Buffon*, qui a voulu faire une expérience morale sur la crédulité des Parisiens.

rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière subtile, globuleuse & cannelée. (*)

Ce n'est pas que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique ; à DIEU ne plaise que je méprise leurs travaux ! on les a comparés à des alchimistes qui en faisant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes ou du moins des choses très-curieuses. On peut être un homme d'un rare mérite & se tromper sur la formation des animaux & sur la structure du globe.

Les poissons changés en hommes, & les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que M. *Boudet ;* je me bornais tranquillement à douter, lorsqu'un lapon me prit sous sa protection. C'était un profond philosophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de son avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de si prodigieux efforts d'exaltation que j'en tombai malade ; mais il me guérit en m'enduisant de poix réfine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher qu'il me proposa un voyage aux terres australes pour y disséquer des têtes de géans, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais supporter la mer ; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuser un grand trou dans le globe terraquée : ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partîmes ; je me cassai une jambe à l'entrée du trou ; on eut beaucoup de peine à me redresser la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup soulagé.

(*) Voyez sur les anguilles les *Singularités de la nature*, vol. de *Physique*, chap. XIII.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes, pour instruire l'univers très-attentif à ces grandes choses. (*) Je suis bien vieux; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour lesquels je travaille depuis si long-temps.

Mariage de l'homme aux quarante écus.

L'HOMME aux quarante écus s'étant beaucoup formé, & ayant fait une petite fortune, épousa une jolie fille qui possédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt grosse. Il alla trouver son géomètre, & lui demanda si elle lui donnerait un garçon ou une fille? Le géomètre lui répondit que les sage-femmes, les femmes de chambre le savaient pour l'ordinaire, mais que les physiciens qui prédisent les éclipses n'étaient pas si éclairés qu'elles.

Il voulut savoir ensuite si son fils ou sa fille avait déjà une ame. Le géomètre dit que ce n'était pas son affaire, & qu'il en fallait parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déjà l'homme aux deux cents pour le moins, demanda en quel endroit était son enfant? Dans une petite poche, lui dit son ami, entre la vessie & l'intestin rectum. O Dieu paternel! s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils née & logée entre de l'urine & quelque chose de pis! Oui, mon cher voisin, l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau: & avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

(*) Voyez la Diatribe du docteur *Akakia*, volume de *Facéties*.

Ah! Monsieur le savant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans se font?

Non, mon ami; mais si vous voulez je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfans ne se font point.

Premièrement, le révérend père *Sanchez*, dans son excellent livre *de Matrimonio*, est entièrement de l'avis d'*Hippocrate;* il croit comme un article de foi que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'unissent ensemble, & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union; & il est si persuadé de ce système physique, devenu théologique, qu'il examine, chap. 21 du livre second: *Utrùm virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh! Monsieur, je vous ai déjà dit que je n'entends pas le latin; expliquez-moi en français l'oracle du père *Sanchez*. Le géomètre lui traduisit le texte, & tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié, en trouvant *Sanchez* prodigieusement ridicule, fut pourtant assez content d'*Hippocrate;* & il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassemens de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre *Hippocrate* & *Sanchez*.

De plus il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes; or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés,

les

les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les phyſiciens cherchaſſent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre *Harvei*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtreſſe *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes, parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries, *Harvei* ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais, Monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toujours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les jumens, les ânesſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE GEOMETRE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous les oiſeaux ; les jumens, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles ; ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette eſpèce font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf.

Tout vient d'un œuf, & notre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais vraiment ce ſyſtème porte tous les caractères de la vérité ; il eſt ſimple, il eſt uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

LE GEOMETRE.

On s'eſt laſſé à la longue de ce ſyſtème ; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle ?

LE GEOMETRE.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſyſtème à débiter ont voulu décréditer les œufs.

LE GEOMETRE.

Cela pourrait bien être. Deux hollandais s'aviſèrent d'examiner la liqueur ſéminale au microſcope, celle de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; & ils crurent y apercevoir des animaux déjà tout formés, qui couraient avec une vîteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles feſaient tout & les femelles rien ; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui fretillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles neuf mois, à quelques culbutes près, dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conſéquent. Ce n'eſt pas, autant que j'en puis juger, la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

LE GEOMETRE.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin nommé *Andri* qui voyait des vers par-tout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'*Harvei*. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin deux hollandais & M. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onan*, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle; de-là dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie chryſalide, que les payſans appellent *fève*. Enſuite ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes: voilà nos métamorphoſes.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hé bien, s'en eſt-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

LE GEOMETRE.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus

physique (*) que l'attraction fesait les enfans, & voici comment la chose s'opère. Le sperme étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil; mais il en est empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de se placer à gauche. Il en est de même des bras, des cuisses & des jambes qui tiennent aux cuisses. Il est difficile d'expliquer dans cette hypothèse la situation des mamelles & des fesses. Ce grand philosophe n'admet aucun dessein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il est bien loin de croire que le cœur soit fait pour recevoir le sang & pour le chasser, l'estomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre; cela lui paraît trop vulgaire: tout se fait par attraction.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

LE GEOMETRE.

On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triste, c'est que cet insensé ressemblait aux théologiens, qui persécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune: ce n'est plus le bras qui va chercher le bras; ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse; ce sont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuisse qui se placent les unes sur les autres. On sera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

(*) *Maupertuis.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'en suis ravi : mais quel a été le résultat de toutes ces disputes ?

LE GEOMETRE.

Le doute. Si la question avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du sang répandu ; mais entre des physiciens la paix est bientôt faite : chacun a couché avec sa femme sans penser le moins du monde à son ovaire ni à ses trompes de fallope. Les femmes sont devenues grosses ou enceintes, sans demander seulement comment ce mystère s'opère. C'est ainsi que vous semez du blé & que vous ignorez comment le blé germe en terre. (11)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oh ! je le sais bien ; on me l'a dit il y a long-temps ; c'est par pourriture. Cependant il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE GEOMETRE.

C'est une fort bonne envie. Je vous conseille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un

(11) Les observations de *Haller* & de *Spalanzani* semblent avoir prouvé que l'embryon existe avant la fécondation dans l'œuf des oiseaux & par analogie dans la femelle vivipare, que la substance du sperme est nécessaire pour la fecondation, & qu'une quantité presque infiniment petite peut suffire. Mais comment dans ce système expliquer la ressemblance des mulets avec leurs pères ? Comment cet embryon & cet œuf se forment-ils dans la femelle ? Comment le sperme agit-il sur cet embryon ? Voilà ce qu'on ignore encore. Peut-être quelque jour en saura-t-on davantage. Les vers spermatiques ne deviennent plus du moins des hommes ni des lapins. Quant aux molécules organiques, elles ressemblent trop aux monades ; mais remarquons, à l'honneur de *Leibnitz*, que jamais il ne s'est avisé de prétendre avoir vu des monades dans son microscope.

triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entr'eux, ou autres propoſitions pareilles, comme, par exemple, que deux & deux font quatre.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter ; mais je ſens que je ſuis curieux depuis que j'ai fait fortune & que j'ai du loiſir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue ; car ſurement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & abaiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu.... là.... toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau ; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en léthargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins ; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir.

J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes ; ayez la bonté de m'inſtruire.

LE GEOMETRE.

Hélas ! nous ſommes auſſi ignorans que vous ; adreſſez-vous à la ſorbonne.

L'homme aux quarante écus, devenu père, raisonne sur les moines.

QUAND l'homme aux quarante écus se vit père d'un garçon, il commença à se croire un homme de quelque poids dans l'Etat; il espéra donner au moins dix sujets au roi qui seraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui faisait le mieux des panniers ; & sa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voisinage d'une grosse abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces messieurs qui étaient en petit nombre avaient englouti tant de parts de quarante écus ? Sont-ils plus utiles que moi à la patrie ? — Non, mon cher voisin. — Servent-ils comme moi à la population du pays ? — Non, au moins en apparence. — Cultivent-ils la terre ? défendent-ils l'Etat quand il est attaqué ? — Non, ils prient DIEU pour vous. — Hé bien, je prierai DIEU pour eux, partageons.

Combien croyez-vous que les couvens renferment de ces gens utiles, soit en hommes, soit en filles, dans le royaume ?

Par les mémoires des intendans faits sur la fin du dernier siècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

Par notre ancien compte ils ne devraient, à quarante écus par tête, posséder que dix millions huit cents mille livres ; combien en ont-ils ?

Cela va à cinquante millions en comptant les messes

& les quêtes des moines mendians qui mettent réellement un impôt considérable sur le peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'est vanté publiquement que sa besace valait quatre-vingts mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune ? — Cinq cents cinquante-cinq livres.

C'est une somme considérable dans une société nombreuse, où les dépenses diminuent par la quantité même des consommateurs ; car il en coûte bien moins à dix personnes pour vivre ensemble, que si chacun avait séparément son logis & sa table.

Les ex-jésuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cents livres de pension, ont donc réellement perdu à ce marché?

Je ne le crois pas ; car ils sont presque tous retirés chez des parens qui les aident ; plusieurs disent la messe pour de l'argent, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant; d'autres se sont faits précepteurs ; d'autres ont été soutenus par des dévotes ; chacun s'est tiré d'affaire: & peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde & de la liberté, vouluſſent reprendre leurs anciennes chaînes. (12) La vie monacale,

(12) Les jésuites n'auraient point été à plaindre si on eût doublé cette pension de 400 livres, en faveur de ceux qui auraient eu des infirmités, ou plus de 60 ans ; si les autres eussent pu posséder des bénéfices, ou remplir des emplois sans faire un serment qu'ils ne pouvaient prêter avec honneur ; si l'on avait permis à ceux qui auraient voulu vivre en commun de se réunir sous l'inspection du magistrat. Mais la haine des jansénistes pour les jésuites, le préjugé qu'ils pouvaient être à craindre, & leur insolent fanatisme dans le temps de leur destruction, & même après qu'elle eut été consommée, ont empêché de remplir à leur égard ce qu'eussent exigé la justice & l'humanité.

quoi qu'on en dise, n'est point du tout à envier. C'est une maxime assez connue que les moines sont des gens qui s'assemblent sans se connaître, vivent sans s'aimer, & meurent sans se regretter.

Vous pensez donc qu'on leur rendrait un très-grand service de les défroquer tous ?

Ils y gagneraient beaucoup sans doute, & l'Etat encore davantage; on rendrait à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont sacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on dispose d'un fonds de dix sous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux ; ce serait une vraie résurrection. Leurs maisons deviendraient des hôtels-de-ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou seraient affectées à des manufactures. La population deviendrait plus grande ; tous les arts seraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires, en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles & moins de malheureux. C'est le sentiment de tous les magistrats; c'est le vœu unanime du public, depuis que les esprits sont éclairés. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres Etats est une preuve évidente de la nécessité de cette réforme. Que serait aujourd'hui l'Angleterre, si au lieu de quarante mille hommes de mer, elle avait quarante mille moines? Plus les arts se sont multipliés, plus le nombre des sujets laborieux est devenu nécessaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens ensevelis qui sont perdus pour l'Etat. Il faut, pour faire fleurir un royaume, le moins de prêtres possible, & le plus d'artisans. L'ignorance & la barbarie

de nos pères, loin d'être une règle pour nous, n'eſt qu'un avertiſſement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

Ce n'eſt donc point par haine contre les moines que vous voulez les abolir, c'eſt par pitié pour eux, c'eſt par amour pour la patrie? Je penſe comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût moine; & ſi je croyais que je duſſe avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

Quel eſt en effet le bon père de famille qui ne gémiſſe de voir ſon fils & ſa fille perdus pour la ſociété? cela s'appelle *ſe ſauver*; mais un ſoldat qui ſe ſauve quand il faut combattre eſt puni. Nous ſommes tous les ſoldats de l'Etat; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je? les moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entière. Quatre-vingt-dix mille cloîtrés qui braillent ou qui naſillent du latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux ſujets: cela fait cent ſoixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eſt immenſe; cela eſt démontré. (13)

(13) C'eſt une erreur. Le nombre des hommes dépend eſſentiellement de la quantité des ſubſiſtances: dans un grand Etat comme la France quatre-vingt-dix mille perſonnes enlevées à la culture & aux arts utiles cauſent ſans doute une perte; mais l'induſtrie du reſte de la nation la répare ſans peine. Les moines ſont ſurtout nuiſibles, parce qu'ils ſervent à nourrir le fanatiſme & la ſuperſtition, & parce qu'ils abſorbent des richeſſes immenſes qui pourraient être employées au ſoulagement du peuple, ou pour l'éducation publique. Au reſte il ne ſerait pas impoſſible de calculer l'effet que peut avoir ſur la population l'exiſtence d'une claſſe de célibataires; mais ce calcul ſerait très-compliqué, & dépend d'un beaucoup plus grand nombre d'élémens que ne l'ont cru les ſavans d'après le calcul deſquels M. de *Voltaire* parle ici.

Pourquoi donc le monachisme a-t-il prévalu? parce que le gouvernement fut presque par-tout détestable & absurde depuis *Constantin;* parce que l'empire romain eut plus de moines que de soldats; parce qu'il y en avait cent mille dans la seule Egypte; parce qu'ils étaient exempts de travail & de taxe; parce que les chefs des nations barbares qui détruisirent l'empire, s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie; parce qu'on se jetait en foule dans les cloîtres pour échapper aux fureurs de ces tyrans, & qu'on se plongeait dans un esclavage pour en éviter un autre; parce que les papes, en instituant tant d'ordres différens de fainéans sacrés, se firent autant de sujets dans les autres Etats; parce qu'un paysan aime mieux être appelé *mon révérend père*, & donner des bénédictions, que de conduire la charrue; parce qu'il ne sait pas que la charrue est plus noble que le froc; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des sots que par un travail honnête; enfin parce qu'il ne sait pas qu'en se faisant moine, il se prépare des jours malheureux tissus d'ennui & de repentir.

Allons, Monsieur, plus de moines pour leur bonheur & pour le nôtre. Mais je suis fâché d'entendre dire au seigneur de mon village, père de quatre garçons & de trois filles, qu'il ne saura où les placer, s'il ne fait pas ses filles religieuses.

Cette allégation trop souvent répétée est inhumaine, anti-patriotique, destructive de la société.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie, quel qu'il puisse être, si tout le monde embrassait cet

état, le genre-humain ſerait perdu, il eſt démontré que cet état ne vaut rien, & que celui qui le prend nuit au genre-humain autant qu'il eſt en lui.

Or, il eſt clair que ſi tous les garçons & toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait; donc la moinerie eſt par cela ſeul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a cauſés quelquefois.

Ne pourrait-on pas en dire autant des ſoldats?

Non aſſurément: car ſi chaque citoyen porte les armes à ſon tour, comme autrefois dans toutes les républiques, & ſurtout dans celle de Rome, le ſoldat n'en eſt que meilleur cultivateur; le ſoldat citoyen ſe marie, il combat pour ſa femme & pour ſes enfans. Plût à DIEU que tous les laboureurs fuſſent ſoldats & mariés! ils ſeraient d'excellens citoyens. Mais un moine, entant que moine, n'eſt bon qu'à dévorer la ſubſtance de ſes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

Mais les filles, Monſieur, les filles des pauvres gentilshommes qu'on ne peut marier, que feront-elles?

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Suiſſe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvége, du Danemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique & de preſque tout le reſte de la terre. Elles ſeront bien meilleures épouſes, bien meilleures mères quand on ſe ſera accoutumé, ainſi qu'en Allemagne, à prendre des femmes ſans dot. Une femme ménagère

& laborieuse fera plus de bien dans une maison que la fille d'un financier, qui dépense plus en superfluités qu'elle n'a porté de revenu chez son mari.

Il faut qu'il y ait des maisons de retraite pour la vieillesse, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus détestable des abus, les fondations ne sont que pour la jeunesse & pour les personnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux sexes leur nudité, malgré toutes les lois de la pudeur; on les examine attentivement devant & derrière. Qu'une vieille bossue aille se présenter pour entrer dans un cloître, on la chassera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immense. Que dis-je? toute religieuse doit être dotée, sans quoi elle est le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable. (14)

Allez, allez, Monsieur, je vous jure que mes filles ne seront jamais religieuses. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à se rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie & contre soi-même. Expliquez-moi, je vous prie, comment il se peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre-humain, prétende que les moines sont très-utiles à la population d'un Etat, parce que leurs bâtimens sont mieux entretenus que ceux des seigneurs & leurs terres mieux cultivées?

(14) Le grand duc *Léopold* vient de défendre aux couvens de ses Etats d'exiger & même de recevoir aucune dot: mais de peur que des parens avares ne trouvent dans cette loi un encouragement pour forcer leurs filles à prendre le parti du cloître, ils seront obligés de donner aux hôpitaux une dot égale à celle que le couvent aurait exigée.

Hé, quel eſt donc votre ami qui avance une propoſition ſi étrange?

C'eſt l'ami des hommes, ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire; il ſait trop bien que dix familles qui ont chacune cinq mille livres de rentes en terre, ſont cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres, & qui a toujours un tréſor ſecret. Il vante les belles maiſons bâties par les moines, & c'eſt préciſément ce qui irrite les citoyens; c'eſt le ſujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne les palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, & comme le vœu d'anéantir ſa race contredit la nature.

Je commence à croire qu'il faut beaucoup ſe défier des livres.

Il faut en uſer avec eux comme avec les hommes, choiſir les plus raiſonnables, les examiner, & ne ſe rendre jamais qu'à l'évidence.

Des impôts payés à l'étranger.

Il y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en ſe tenant les côtés de rire, & il riait de ſi grand cœur que je me mis à rire auſſi ſans ſavoir de quoi il était queſtion: tant l'homme eſt né imitateur, tant l'inſtinct nous maîtriſe, tant les grands mouvemens de l'ame ſont contagieux.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent (*e*)
Humani vultus.

(*e*) Le jéſuite *Sanadon* a mis *adſent* pour *adflent*. Un amateur d'*Horace* prétend que c'eſt pour cela qu'on a chaſſé les jéſuites.

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de rencontrer un homme qui se disait protonotaire du St Siége, & que cet homme envoyait une grosse somme d'argent à trois cents lieues d'ici à un italien, au nom d'un français à qui le roi avait donné un petit fief, & que ce français ne pourrait jamais jouir des bienfaits du roi, s'il ne donnait à cet italien la première année de son revenu.

La chose est très-vraie, lui dis-je, mais elle n'est pas si plaisante. Il en coûte à la France environ quatre cents mille livres par an en menus droits de cette espèce; & depuis environ deux siècles & demi que cet usage dure, nous avons déjà porté en Italie quatre-vingts millions.

Dieu paternel! s'écria-t-il, que de fois quarante écus! cet italien-là nous subjugua donc, il y a deux siècles & demi! il nous imposa ce tribut! Vraiment, répondis-je, il nous en imposait autrefois d'une façon bien plus onéreuse. Ce n'est-là qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'il leva long-temps sur notre pauvre nation & sur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces saintes usurpations s'étaient établies; il sait un peu d'histoire; il a du bon sens: il comprit aisément que nous avions été des esclaves auxquels il restait encore un petit bout de chaîne. Il parla long-temps avec énergie contre cet abus, mais avec quel respect pour la religion en général! comme il révérait les évêques! comme il leur souhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépensassent dans leurs diocèses en bonnes œuvres!

Il voulait aussi que tous les curés de campagne

eussent un nombre de quarante écus suffisant pour les faire vivre avec décence. Il est triste, disait-il, qu'un curé soit obligé de disputer trois gerbes de blé à son ouaille, & qu'il ne soit pas largement payé par la province. Il est honteux que ces messieurs soient toujours en procès avec leurs seigneurs. Ces contestations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruisent la considération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déjà payé aux prépostés son dixième, & les deux sous pour livre, & la taille, & la capitation, & le rachat du logement des gens de guerre, après qu'il a logé des gens de guerre, &c. &c. cet infortuné, dis-je, qui se voit encore enlever le dixième de sa récolte par son curé, ne le regarde plus comme son pasteur, mais comme son écorcheur qui lui arrache le peu de peau qui lui reste. Il sent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui reste-t-il pour lui & pour sa famille? les pleurs, la disette, le découragement, le désespoir, & il meurt de fatigue & de misère. Si le curé était payé par la province, il serait la consolation de ses paroissiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendrissait en prononçant ces paroles; il aimait sa patrie, & était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois: Quelle nation que la française, si on voulait!

Nous allâmes voir son fils à qui sa mère bien propre & bien lavée donnait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas! dit le père, te voilà donc, &

tu

tu n'as que vingt-trois ans de vie, & quarante écus à prétendre!

Des proportions.

Le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens : mais deux ſacs de blé volés ne ſont pas à ceux qui les ont pris comme la perte de leur vie l'eſt à l'intérêt de la perſonne volée.

Le prieur de *** à qui deux de ſes domeſtiques de campagne avaient dérobé deux ſetiers de blé, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute ſa récolte ne lui a valu, & depuis ce temps il ne trouve plus de valets.

Si les lois avaient ordonné que ceux qui voleraient le blé de leur maître, laboureraient ſon champ toute leur vie les fers aux pieds & une ſonnette au cou, attachée à un carcan, ce prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui ſans doute : mais le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être tranſporté en Amérique pour y travailler aux ſucreries avec les Nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, ſont reçus à préſenter requête au roi, ſoit pour obtenir grâce entière, ſoit pour diminution de peine. Celui-ci préſenta requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïſſait mortellement le travail, & qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du ſucre toute ſa vie.

D'autres peuvent penſer autrement, chacun a ſon goût; mais on a déjà dit, & il faut le répéter, qu'un

pendu n'eſt bon à rien, & que les ſupplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie (*) deux jeunes gens à être empalés pour avoir regardé, leur bonnet ſur la tête, paſſer une proceſſion de lamas. L'empereur de la Chine, (**) qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nue tête à la proceſſion pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits, a dit le marquis *Beccaria;* ceux qui ont fait les lois n'étaient pas géomètres.

Si l'abbé *Guyon*, ou *Cogé*, ou l'ex-jéſuite *Nonotte*, ou l'ex-jéſuite *Patouillet*, ou le prédicant *la Beaumelle*, font de miſérables libelles, où il n'y a ni vérité, ni raiſon, ni eſprit, irez-vous les faire pendre comme le prieur de .... a fait pendre ſes deux domeſtiques ? & cela ſous prétexte que les calomniateurs ſont plus coupables que les voleurs.

Condamnerez-vous *Fréron* même aux galères pour avoir inſulté le bon goût, & pour avoir menti toute ſa vie dans l'eſpérance de payer ſon cabaretier ?

Ferez-vous mettre au pilori le ſieur *Larcher* parce qu'il a été très-peſant ; parce qu'il a entaſſé erreur ſur erreur; parce qu'il n'a jamais ſu diſtinguer aucun degré de probabilité ; parce qu'il veut que dans une antique & immenſe cité, renommée par ſa police & par la jalouſie des maris, dans Babylone enfin où les femmes étaient gardées par des eunuques, toutes les princeſſes allaſſent par dévotion donner publiquement leurs

(*) A Abbeville.
(**) Le roi de Pruſſe.

faveurs dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent ? Contentons-nous de l'envoyer sur les lieux courir les bonnes fortunes ; soyons modérés en tout ; mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre *Jean-Jacques* lorsqu'il n'écrit que pour se contredire, lorsqu'après avoir donné une comédie sifflée sur le théâtre de Paris, il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorsqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage ; lorsqu'il déclame contre les romans, & qu'il fait des romans dont le héros est un sot précepteur qui reçoit l'aumône d'une suisseſſe à laquelle il a fait un enfant, & qui va dépenser son argent dans un bordel de Paris ; laissons-le croire qu'il a surpassé *Fénélon* & *Xénophon* en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuisier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de prise de corps ; les petites-maisons suffisent avec de bons bouillons, de la saignée & du régime.

Je hais les lois de *Dracon* qui punissaient également les crimes & les fautes, la méchanceté & la folie. Ne traitons point le jésuite *Nonotte*, qui n'est coupable que d'avoir écrit des bêtises & des injures, comme on a traité les jésuites *Malagrida*, *Oldecorne*, *Garnet*, *Guignard*, *Gueret*, & comme on devait traiter le jésuite *le Tellier* qui trompa son roi, & qui troubla la France. Distinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agresseur de l'outragé, l'oppresseur de l'opprimé. La guerre offensive est d'un tyran : celui qui se défend est un homme juste.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion si son fils qui devait vivre vingt-trois ans était mort. Non, dit-il, le petit se porte bien & ma femme aussi ; mais j'ai été appelé en témoignage contre un meunier à qui on a fait subir la question ordinaire & extraordinaire, & qui s'est trouvé innocent ; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées ; j'ai entendu craquer ses os ; j'entends encore ses cris & ses hurlemens : ils me poursuivent, je pleure de pitié, & je tremble d'horreur. Je me mis à pleurer & à frémir aussi ; car je suis extrêmement sensible.

Ma mémoire alors me représenta l'aventure épouvantable des *Calas*, une mère vertueuse dans les fers, ses filles éplorées & fugitives, sa maison au pillage, un père de famille respectable brisé par la torture, agonisant sur la roue, & expirant dans les flammes ; un fils chargé de chaînes, traîné devant les juges, dont un lui dit : *Nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer aussi.*

Je me souvins de la famille des *Sirven*, qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorsqu'elle fuyait la persécution d'un juge aussi inique qu'ignorant. Ce juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au supplice, en supposant, sans la moindre apparence de preuve, que le père & la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé & noyé la troisième de peur qu'elle n'allât à la messe. Je voyais à la fois dans des jugemens de cette espèce, l'excès de la bêtise, de l'injustice & de la brabarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux

quarante écus & moi. J'avais dans ma poche le discours d'un avocat-général de Dauphiné qui roulait en partie sur ces matières intéressantes : je lui en lus les endroits suivans.

„ Certe, ce furent des hommes véritablement „ grands qui osèrent les premiers se charger de gou- „ verner leurs semblables, & s'imposer le fardeau de „ la félicité publique; qui, pour le bien qu'ils voulaient „ faire aux hommes, s'exposèrent à leur ingratitude, „ & pour le repos d'un peuple renoncèrent au leur; „ qui se mirent, pour ainsi dire, entre les hommes & „ la Providence, pour leur composer, par artifice, un „ bonheur qu'elle semblait leur avoir refusé.

. . . . . .

„ Quel magistrat un peu sensible à ses devoirs, à „ la seule humanité, pourrait soutenir ces idées? „ Dans la solitude d'un cabinet pourra-t-il, sans frémir „ d'horreur & de pitié, jeter les yeux sur ces papiers, „ monumens infortunés du crime ou de l'innocence? „ ne lui semble-t-il pas entendre des voix gémissantes „ sortir de ces fatales écritures, & le presser de décider „ du sort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'une „ famille? quel juge impitoyable (s'il est chargé d'un „ seul procès criminel) pourra passer de sang-froid „ devant une prison? C'est donc moi, dira-t-il, qui „ retiens dans ce détestable séjour mon semblable, „ peut-être mon égal, mon concitoyen, un homme „ enfin; c'est moi qui le lie tous les jours, qui ferme „ sur lui ces odieuses portes : peut-être le désespoir „ s'est emparé de son ame; il pousse vers le ciel mon „ nom avec des malédictions; & sans doute il atteste

» contre moi le grand juge qui nous observe & doit
» nous juger tous les deux.

. . . . . .

» Ici un spectacle effrayant se présente tout à coup
» à mes yeux; le juge se lasse d'interroger par la parole,
» il veut interroger par les supplices: impatient dans
» ses recherches, & peut-être irrité de leur inutilité,
» on apporte des torches, des chaînes, des leviers &
» tous ces instrumens inventés pour la douleur. Un
» bourreau vient se mêler aux fonctions de la magis-
» trature, & terminer par la violence un interrogatoire
» commencé par la liberté.

» Douce philosophie, toi qui ne cherches la vérité
» qu'avec l'attention & la patience, t'attendais-tu que
» dans ton siècle on employât de tels instrumens pour
» la découvrir?

» Est-il bien vrai que nos lois approuvent cette
» méthode inconcevable, & que l'usage la consacre?

. . . . . .

» Leurs lois imitent leurs préjugés; les punitions
» publiques sont aussi cruelles que les vengeances
» particulières, & les actes de leur raison ne sont guère
» moins impitoyables que ceux de leurs passions.
» Quelle est donc la cause de cette bizarre opposition?
» c'est que nos préjugés sont anciens & que notre
» morale est nouvelle; c'est que nous sommes aussi
» pénétrés de nos sentimens qu'inattentifs à nos idées;
» c'est que l'avidité des plaisirs nous empêche de
» réfléchir sur nos besoins, & que nous sommes plus
» empressés de vivre que de nous diriger. C'est en
» un mot que nos mœurs sont douces & qu'elles ne

„ ſont pas bonnes; c'eſt que nous ſommes polis, &
„ que nous ne ſommes ſeulement pas humains. „

Ces fragmens, que l'éloquence avait dictés à l'humanité, remplirent le cœur de mon ami d'une douce conſolation. Il admirait avec tendreſſe. Quoi! diſait-il dans ſon tranſport, on fait des chefs-d'œuvre en province! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on faſſe des opéra comiques; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de magiſtrats qui penſent avec la même vertu, & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la juſtice, ainſi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le docteur *Balouard* déclamait au barreau & arlequin dans la chaire. La philoſophie eſt enfin venue, elle a dit: Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves & utiles, avec l'éloquence du ſentiment & de la raiſon.

Mais ſi nous n'avons rien de neuf à dire! ſe ſont écriés les parleurs: Taiſez-vous alors, a répondu la philoſophie: tous ces vains diſcours d'appareil, qui ne contiennent que des phraſes, ſont comme le feu de la St Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins beſoin de ſe chauffer; il ne cauſe aucun plaiſir, & il n'en reſte pas même la cendre.

Que toute la France liſe les bons livres. Mais malgré les progrès de l'eſprit humain on lit très-peu; & parmi ceux qui veulent quelquefois s'inſtruire, la plupart liſent très-mal. Mes voiſins & mes voiſines jouent après dîner un jeu anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle *wisk*. Pluſieurs bons bourgeois, pluſieurs groſſes têtes qui ſe croient de bonnes

têtes vous disent, avec un air d'importance, que les livres ne sont bons à rien. Mais, messieurs les welches, savez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres? savez-vous que l'ordonnance civile, le code militaire & l'évangile sont des livres dont vous dépendez continuellement? Lisez, éclairez-vous; ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son ame; la conversation la dissipe, le jeu la resserre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus; mais si jamais je fais une petite fortune, j'achèterai des livres chez *Marc-Michel Rey*.

De la vérole.

L'HOMME aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis de soldats en garnison depuis cent cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne savait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poison destructeur, que les générations fussent attaquées dans leur germe, & que la nature, se contredisant elle-même, pût rendre la tendresse horrible & le plaisir affreux; on se livrait à l'amour avec la sécurité de l'innocence. Des troupes vinrent & tout changea.

Deux lieutenans, l'aumônier du régiment, un caporal & un soldat de recrue qui sortait du séminaire, suffirent pour empoisonner douze villages en moins de trois mois. Deux cousines de l'homme aux quarante écus se virent couvertes de pustules calleuses; leurs beaux cheveux tombèrent; leur voix devint rauque; les paupières de leurs yeux fixes & éteints se

chargèrent d'une couleur livide, & ne se fermèrent plus pour laisser entrer le repos dans des membres disloqués, qu'une carie secrète commençait à ronger comme ceux de l'arabe *Job*, quoique *Job* n'eût jamais eu cette maladie.

Le chirurgien-major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le ministre de la guerre, toujours porté d'inclination à soulager le beau sexe, envoya une recrue de fraters qui gâtèrent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus lisait alors l'histoire philosophique de *Candide*, traduite de l'allemand du docteur *Ralph*, qui prouve évidemment que tout est bien, & qu'il était absolument *impossible* dans le meilleur des mondes *possibles* que la vérole, la peste, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence (15) & l'inquisition n'entrassent dans la composition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme, roi des animaux & image de DIEU, auquel on voit bien qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau.

Il lisait dans l'histoire véritable de *Candide*, que

(15) Les cours des aides, juges ordinaires & souverains des délits en matière d'impôts, n'étant ni assez expéditives ni assez sévères au jugement des fermiers-généraux, ils obtinrent d'un contrôleur des finances nommé *Orri*, vers 1730, l'érection de trois ou quatre commissions souveraines, dont les juges payés par eux s'empressèrent de gagner leur argent. Un de ces juges nommé *Collot* a été presque aussi fameux que *Baville*, *Laubardemont*, *Pierre d'Ancre*, le duc d'*Albe* & le prévôt de *Louis XI* ont pu l'être dans leur temps. On établit une de ces chambres à Valence, & elle subsiste encore.

le fameux docteur *Pangloss* avait perdu dans le traitement un œil & une oreille. Hélas, dit-il, mes deux cousines, mes deux pauvres cousines seront-elles borgnes ou borgnesses & essorillées ? Non, lui dit le major consolateur ; les Allemands ont la main lourde, mais nous autres nous guérissons les filles promptement, surement & agréablement.

En effet, les deux jolies cousines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un ballon pendant six semaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi-pied, & pour mourir de la poitrine au bout de six mois.

Pendant l'opération le cousin & le chirurgien-major raisonnèrent ainsi.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Est-il possible, Monsieur, que la nature ait attaché de si épouvantables tourmens à un plaisir si nécessaire, tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de risque à faire un enfant qu'à tuer un homme ? Serait-il vrai au moins pour notre consolation que ce fléau diminue un peu sur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour ?

LE CHIRURGIEN-MAJOR.

Au contraire, il se répand de plus en plus dans toute l'Europe chrétienne ; il s'est étendu jusqu'en Sibérie ; j'en ai vu mourir plus de cinquante personnes, & surtout un grand général d'armée & un ministre d'Etat fort sage. Peu de poitrines faibles résistent à la maladie & au remède. Les deux sœurs, la petite & la grosse, se sont liguées encore plus que les moines pour détruire le genre-humain.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Nouvelle raiſon pour abolir les moines, afin que remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux ſœurs. Dites-moi, je vous prie, ſi les bêtes ont la vérole.

LE CHIRURGIEN.

Ni la petite ni la groſſe, ni les moines ne ſont connus chez elles.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Il faut donc avouer qu'elles ſont plus heureuſes & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

LE CHIRURGIEN.

Je n'en ai jamais douté; elles éprouvent bien moins de maladies que nous; leur inſtinct eſt bien plus ſûr que notre raiſon: jamais ni le paſſé ni l'avenir ne les tourmente.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Vous avez été chirurgien d'un ambaſſadeur de France en Turquie, y a-t-il beaucoup de vérole à Conſtantinople?

LE CHIRURGIEN.

Les francs l'ont apportée dans le faubourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en était mangé comme *Pangloſs*: mais elle n'eſt point parvenue dans la ville; les francs n'y couchent preſque jamais. Il n'y a preſque point de filles publiques dans cette ville immenſe. Chaque homme riche a des femmes eſclaves de Circaſſie, toujours gardées, toujours ſurveillées, dont la beauté ne peut être dangereuſe. Les

Turcs appellent la vérole *le mal chrétien ;* & cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie. Mais en récompense ils ont la peste, maladie d'Egypte dont ils font peu de cas, & qu'ils ne se donnent jamais la peine de prévenir.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

En quel temps croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe ?

LE CHIRURGIEN.

Au retour du premier voyage de *Christophe Colomb*, chez des peuples innocens qui ne connaissaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations simples & justes étaient attaquées de ce mal de temps immémorial, comme la lèpre régnait chez les Arabes & chez les Juifs, & la peste chez les Egyptiens. Le premier fruit que les Espagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde fut la vérole ; elle se répandit plus promptement que l'argent du Mexique, qui ne circula que long-temps après en Europe. La raison en est que dans toutes les villes il y avait alors de belles maisons publiques appelées *b*..... établies par l'autorité des souverains pour conserver l'honneur des dames. Les Espagnols portèrent le venin dans ces maisons privilégiées dont les princes & les évêques tiraient les filles qui leur étaient nécessaires. On a remarqué qu'à Constance il y avait eu sept cents dix-huit filles pour le service du concile qui fit brûler si dévotement *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*.

On peut juger par ce seul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier seigneur qui en mourut fut l'illustrissime & révérendissime évêque

& vice-roi de Hongrie en 1499, que *Bartholomeo Montanagua*, grand médecin de Padoue, ne put guérir. *Gualtieri* assure que l'archevêque de Mayence *Bertold de Henneberg, attaqué de la grosse vérole, rendit son ame à* DIEU *en* 1504. On sait que notre roi *François I* en mourut. *Henri III* la prit à Venise, mais le jacobin *Jacques Clément* prévint l'effet de la maladie.

Le parlement de Paris, toujours zélé pour le bien public, fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole en 1497. Il défendit à tous les vérolés de rester dans Paris *sous peine de la hart*. Mais comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoises qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique; & malgré le parlement le nombre des coupables augmenta toujours. Il est certain que si on les avait exorcisés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui sur la terre; mais c'est à quoi malheureusement on ne pensa jamais.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Est-il bien vrai ce que j'ai lu dans *Candide*, que parmi nous quand deux armées de trente mille hommes chacune marchent ensemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté?

LE CHIRURGIEN.

Il n'est que trop vrai. Il en est de même dans les licences de sorbonne. Que voulez-vous que fassent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie? Je puis vous jurer que,

proportion gardée, mes confrères & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y aurait-il point quelque manière d'extirper cette contagion qui désole l'Europe? on a déjà tâché d'affaiblir le poison d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter sur l'autre?

LE CHIRURGIEN.

Il n'y aurait qu'un seul moyen, c'est que tous les princes de l'Europe se liguassent ensemble comme dans les temps de *Godefroi de Bouillon*. Certainement une croisade contre la vérole serait beaucoup plus raisonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois si malheureusement contre *Saladin*, *Melecsala* & les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repousser l'ennemi commun du genre-humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaster la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à son voisin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts; car la guerre & la vérole sont ma fortune: mais il faut être homme avant d'être chirurgien-major.

C'est ainsi que l'homme aux quarante écus se formait, comme on dit, l'esprit & le cœur. Non-seulement il hérita de ses deux cousines qui moururent en six mois; mais il eut encore la succession d'un parent fort éloigné qui avait été sous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'était fort engraissé en mettant les soldats blessés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu se marier; il avait un assez joli sérail. Il ne reconnut aucun de

ſes parens, vécut dans la crapule & mourut à Paris d'indigeſtion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'Etat.

Notre nouveau philoſophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de ſon parent. D'abord les fermiers du domaine le lui diſputèrent. Il eut le bonheur de gagner ſon procès, & la généroſité de donner aux pauvres de ſon canton, qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard. Après quoi il ſe mit à ſatisfaire ſa grande paſſion d'avoir une bibliothèque.

Il liſait tous les matins, feſait des extraits, & le ſoir il conſultait les ſavans pour ſavoir en quelle langue le ſerpent avait parlé à notre bonne mère; ſi l'ame eſt dans le corps calleux ou dans la glande pinéale; ſi *St Pierre* avait demeuré vingt-cinq ans à Rome; quelle différence ſpécifique eſt entre un trône & une domination; & pourquoi les Nègres ont le nez épaté. D'ailleurs, il ſe propoſa de ne jamais gouverner l'Etat, & de ne faire aucune brochure contre les pièces nouvelles. On l'appelait monſieur *André*, c'était ſon nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent juſtice à ſa modeſtie & à ſes qualités tant acquiſes que naturelles. Il a bâti une maiſon commode dans ſon ancien domaine de quatre arpens. Son fils ſera bientôt en âge d'aller au collége, mais il veut qu'il aille au collége d'Harcourt & non à celui de Mazarin, à cauſe du profeſſeur *Cogé* qui fait des libelles, & parce qu'il ne faut pas qu'un profeſſeur de collége faſſe des libelles.

Mme *André* lui a donné une fille fort jolie, qu'il eſpère marier à un conſeiller de la cour des aides, pourvu que ce magiſtrat n'ait pas la maladie que le

chirurgien-major veut extirper dans l'Europe chrétienne.

Grande querelle.

PENDANT le séjour de M. *André* à Paris il y eut une querelle importante. Il s'agissait de savoir si *Marc-Antonin* était un honnête-homme, & s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il ressuscitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de *Marc-Antonin*. Ils disaient: *Antonin* a toujours été juste, sobre, chaste, bienfesant. Il est vrai qu'il n'a pas en paradis une place aussi belle que *St Antoine*; car il faut des proportions, comme nous l'avons vu: mais certainement l'ame de l'empereur *Antonin* n'est point à la broche dans l'enfer. Si elle est en purgatoire, il faut l'en tirer; il n'y a qu'à dire des messes pour lui. Les jésuites n'ont plus rien à faire, qu'ils disent trois mille messes pour le repos de l'ame de *Marc-Antonin*; ils y gagneront, à quinze sous la pièce, deux mille deux cents cinquante livres. D'ailleurs on doit du respect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légérement.

Les adversaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne fallait accorder aucune composition à *Marc-Antonin*; qu'il était un hérétique; que les Carpocratiens & les Aloges n'étaient pas si méchans que lui; qu'il était mort sans confession; qu'il fallait faire un exemple; qu'il était bon de le damner pour apprendre à vivre aux empereurs de la Chine & du Japon, à ceux de Perse, de Turquie & de Maroc, aux rois d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, de Prusse,

Pruſſe, au ſtathouder de Hollande, & aux avoyers du canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confeſſe que l'empereur *Marc-Antonin*; & qu'enfin c'eſt un plaiſir indicible de donner des décrets contre des ſouverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ſes oreilles.

La querelle devint auſſi ſérieuſe que le fut autrefois celle des urſulines & des annonciades, qui diſputèrent à qui porterait plus long-temps des œufs à la coque entre les feſſes ſans les caſſer. On craignit un ſchiſme, comme du temps des *cent & un contes de ma mère l'oie*, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'eſt une choſe bien épouvantable qu'un ſchiſme; cela ſignifie *diviſion dans les opinions*, & juſqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient penſé de même.

M. *André*, qui eſt un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à ſouper. C'eſt un des bons convives que nous ayons; ſon humeur eſt douce & vive, ſa gaieté n'eſt point bruyante; il eſt facile & ouvert; il n'a point cette ſorte d'eſprit qui ſemble vouloir étouffer celui des autres; l'autorité qu'il ſe concilie n'eſt due qu'à ſes grâces, à ſa modération & à une phyſionomie ronde qui eſt tout-à-fait perſuaſive. Il aurait fait ſouper gaiement enſemble un corſe & un génois, un repréſentant de Genève & un négatif, le muphti & un archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les diſputans ſe portaient, en détournant la converſation, & en feſant un conte très-agréable qui réjouit également les damnans & les damnés. Enfin quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit ſigner que l'ame de l'empereur *Marc-Antonin*

resterait *in statu quo*, c'est-à-dire, je ne sais où, en attendant un jugement définitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paisiblement après le souper: tout fut tranquille. Cet accommodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus; & toutes les fois qu'il s'élevait une dispute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on disait aux deux partis: *Messieurs, allez souper chez M. André.*

Je connais deux factions acharnées qui, faute d'avoir été souper chez M. *André*, se sont attiré de grands malheurs.

Scélérat chassé.

LA réputation qu'avait acquise M. *André* d'apaiser les querelles en donnant de bons soupers, lui attira, la semaine passée, une singulière visite. Un homme noir, assez mal mis, le dos voûté, la tête penchée sur une épaule, l'œil hagard, les mains fort sales, vint le conjurer de lui donner à souper avec ses ennemis.

Quels sont vos ennemis, lui dit M. *André*, & qui êtes-vous? Hélas! dit-il, j'avoue, Monsieur, qu'on me prend pour un de ces maroufles qui font des libelles pour gagner du pain, & qui crient DIEU, DIEU, DIEU, religion, religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuse d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus sincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du royaume. Il est vrai, Monsieur, que dans la chaleur de la composition il échappe souvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend

pour des erreurs groſſières, des écarts que l'on qualifie de menſonges impudens. Notre zèle eſt regardé comme un mélange affreux de friponnerie & de fanatiſme. On aſſure que tandis que nous ſurprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous ſommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui ſavent lire.

Mes ennemis ſont les principaux membres des plus illuſtres académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfeſans. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philoſophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais perſonne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai préſenté l'ont jeté dans le feu, en me diſant qu'il n'était pas ſeulement anti-raiſonnable, mais anti-chrétien & très-anti-honnête.

Hé bien, lui dit M. *André*, imitez ceux à qui vous avez préſenté votre libelle; jetez-le dans le feu, & qu'il n'en ſoit plus parlé. Je loue fort votre repentir; mais il n'eſt pas poſſible que je vous faſſe ſouper avec des gens d'eſprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monſieur, dit le cafard, me réconcilier avec les parens de feu M. de *Monteſquieu* dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père *Rout*, qui vint aſſiéger ſes derniers momens, & qui fut chaſſé de ſa chambre?

Morbleu, lui dit M. *André*, il y a long-temps que le révérend père *Rout* eſt mort; allez-vous-en ſouper avec lui.

C'eſt un rude homme que M. *André* quand il a affaire à cette eſpèce méchante & ſotte. Il ſentit que le

cafard ne voulait ſouper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une diſpute, pour les aller enſuite calomnier, pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux menſonges. Il le chaſſa de ſa maiſon, comme on avait chaſſé *Rout* de l'appartement du préſident de *Monteſquieu.* (16)

On ne peut guère tromper M. *André.* Plus il était ſimple & naïf quand il était l'homme aux quarante écus, plus il eſt devenu aviſé quand il a connu les hommes.

Le bon ſens de M. André.

Comme le bon ſens de M. *André* s'eſt fortifié depuis qu'il a une bibliothèque! il vit avec les livres comme avec les hommes; il choiſit, & il n'eſt jamais la dupe des noms. Quel plaiſir de s'inſtruire & d'agrandir ſon ame pour un écu, ſans ſortir de chez ſoi!

Il ſe félicite d'être né dans un temps où la raiſon humaine commence à ſe perfectionner. Que je ſerais malheureux, dit-il, ſi l'âge où je vis était celui du jéſuite *Garaſſe*, du jéſuite *Guignard*, ou du docteur *Boucher*,

(16) Il s'agit ici du jéſuite *Paulian*, qui envoya un mauvais dictionnaire de phyſique à M. de *Voltaire*, en lui écrivant qu'il le regardait comme un des plus grands-hommes de ſon ſiècle, & fit l'année d'après un dictionnaire anti-philoſophique digne de ſon titre, dans lequel M. de *Voltaire* était inſulté avec la groſſièreté d'un moine & l'inſolence d'un jéſuite. Il n'eſt pas rigoureuſement vrai que *Rout* ait été chaſſé de la chambre de *Monteſquieu* mourant; on ne l'oſa point, parce que les jéſuites avaient encore du crédit: mais il eſt très-vrai qu'il troubla les derniers momens de cet homme célèbre, qu'il voulut le forcer à lui livrer ſes papiers, & qu'il ne put y réuſſir; peu d'heures avant que *Monteſquieu* n'expirât, on renvoya *Rout* & ſon compagnon ivres morts dans leur couvent.

du docteur *Aubri*, du docteur *Guinceſtre*, ou des gens qui condamnaient aux galères ceux qui écrivaient contre les catégories d'*Ariſtote* !

La miſère avait affaibli les reſſorts de l'ame de M. *André*, le bien-être leur a rendu leur élaſticité. Il y a mille *Andrés* dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il eſt aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, & ſurtout des progrès de l'eſprit humain.

Il me ſemble, me diſait-il mardi dernier, que la raiſon voyage à petites journées, du Nord au Midi, avec ſes deux intimes amies l'expérience & la tolérance. L'agriculture & le commerce l'accompagnent. Elle s'eſt préſentée en Italie, mais la congrégation de l'indice l'a repouſſée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer ſecrétement quelques-uns de ſes facteurs, qui ne laiſſent pas de faire du bien. Encore quelques années, & le pays des *Scipions* ne ſera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y ſoit premier miniſtre.

Quand elle s'eſt préſentée en Bavière & en Autriche, elle a trouvé deux ou trois groſſes têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux ſtupides & étonnés. Ils lui ont dit : Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaiſſons pas. Meſſieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez & vous m'aimerez. (*) Je ſuis très-bien

(*) Et ce temps eſt venu.

reçue à Berlin, à Moscou, à Copenhague, à Stockholm. Il y a long-temps que par le crédit de *Locke*, de *Gordon*, de *Trenchard*, de milord *Shaftesbury* & de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je suis la fille du temps, & j'attends tout de mon père.

Quand elle a passé sur les frontières de l'Espagne & du Portugal, elle a béni DIEU de voir que les bûchers de l'inquisition n'étaient plus si souvent allumés; elle a espéré beaucoup en voyant chasser les jésuites; mais elle a craint qu'en purgeant le pays des renards on ne le laissât exposé aux loups.

Si elle fait encore des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Venise, & qu'elle séjournera dans le royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un secret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui sont embarrassés, je ne sais comment, dans ceux d'une tiare, & pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin la conversation de M. *André* me réjouit beaucoup; & plus je le vois, plus je l'aime.

D'un bon souper chez M. André.

NOUS soupâmes hier ensemble avec un docteur de sorbonne, M. *Pinto* célèbre juif, le chapelain de la chapelle réformée de l'ambassadeur batave, le secrétaire de M. le prince *Gallitzin* du rit grec, un capitaine suisse calviniste, deux philosophes & trois dames d'esprit.

Le souper fut fort long, & cependant on ne disputa pas plus sur la religion que si aucun des convives n'en avait jamais eu ; tant il faut avouer que nous sommes devenus polis ; tant on craint à souper de contrister ses frères. Il n'en est pas ainsi du régent *Cogé*, & de l'ex-jésuite *Nonotte*, & de l'ex-jésuite *Patouillet*, & de l'ex-jésuite *Rotalier*, & de tous les animaux de cette espèce. Ces croquans-là vous disent plus de sottises, dans une brochure de deux pages, que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choses agréables & instructives dans un souper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils n'oseraient dire en face à personne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La conversation roula d'abord sur une plaisanterie des *Lettres persanes*, dans laquelle on répète, d'après plusieurs graves personnages, que le monde va non-seulement en empirant, mais en se dépeuplant tous les jours ; de sorte que si le proverbe, *plus on est de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire sera incessamment banni de la terre.

Le docteur de sorbonne assura qu'en effet le monde était réduit presque à rien. Il cita le père *Pétau*, qui démontre qu'en moins de trois cents ans un seul des fils de *Noé* (je ne sais si c'est *Sem* ou *Japhet*) avait procréé de son corps une série d'enfans qui se montait à six cents vingt-trois milliars, six cents douze millions, trois cents cinquante-huit mille fidelles, l'an 285, après le déluge universel.

M. *André* demanda pourquoi du temps de *Philippe le bel*, c'est-à-dire environ trois cents ans après *Hugues Capet*, il n'y avait pas six cents vingt-trois milliars de

princes de la maison royale? C'est que la foi est diminuée, dit le docteur de sorbonne.

On parla beaucoup de Thèbes aux cent portes, & du million de soldats qui sortait par ces portes avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, serrez, disait M. *André*, je soupçonne, depuis que je me suis mis à lire, que le même génie qui a écrit *Gargantua* écrivait autrefois toutes les histoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thèbes, Memphis, Babylone, Ninive, Troye, Seleucie étaient de grandes villes & n'existent plus. Cela est vrai, répondit le secrétaire de M. le prince *Gallitzin;* mais Moscou, Constantinople, Londres, Paris, Amsterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les villes de France, d'Allemagne, d'Espagne & du Nord étaient alors des déserts.

Le capitaine suisse, homme très-instruit, nous avoua que quand ses ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer comme de raison d'un pays plus agréable, *César*, qui vit de ses yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il se montait à trois cents soixante & huit mille, en comptant les vieillards, les enfans & les femmes. Aujourd'hui le seul canton de Berne possède autant d'habitans: il n'est pas tout-à-fait la moitié de la Suisse; & je puis vous assurer que les treize cantons ont au-delà de sept cents vingt mille ames, en comptant les natifs qui servent ou qui négocient en pays étranger. Après cela, messieurs les savans, faites des calculs & des systèmes, ils seront aussi faux les uns que les autres.

Ensuite on agita la question si les bourgeois de Rome,

du temps des *Céſars*, étaient plus riches que les bourgeois de Paris du temps de M. *Silhouette*.

Ah ! ceci me regarde, dit M. *André*. J'ai été longtemps l'homme aux quarante écus ; je crois bien que les citoyens romains en avaient davantage. Ces illuſtres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux pays de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe. Ils vivaient fort ſplendidement du fruit de leurs rapines ; mais enfin il y avait des gueux à Rome ; & je ſuis perſuadé que parmi ces vainqueurs du monde, il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez-vous bien, lui dit un ſavant de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, que *Lucullus* dépenſait, à chaque ſouper qu'il donnait dans le ſallon d'*Apollon*, trente-neuf mille trois cents ſoixante & douze livres treize ſous de notre monnaie courante, mais qu'*Atticus*, le célèbre épicurien *Atticus*, ne dépenſait point par mois pour ſa table au-delà de deux cents trente-cinq livres tournois ?

Si cela eſt, dis-je, il était digne de préſider à la confrérie de la léſine établie depuis peu en Italie. J'ai lu comme vous dans *Florus* cette incroyable anecdote ; mais apparemment que *Florus* n'avait jamais ſoupé chez *Atticus*, ou que ſon texte a été corrompu, comme tant d'autres, par les copiſtes. Jamais *Florus* ne me fera croire que l'ami de *Céſar* & de *Pompée*, de *Cicéron* & d'*Antoine* qui mangeaient ſouvent chez lui, en fût quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Mme *André* prenant la parole, dit au ſavant que s'il voulait défrayer ſa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaiſir.

Je ſuis perſuadé que cette ſoirée de M. *André* valait bien un mois d'*Atticus*. Et des dames doutèrent fort que les ſoupers de Rome fuſſent plus agréables que ceux de Paris. La converſation fut très-gaie, quoiqu'un peu ſavante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'hiſtoire ſcandaleuſe du jour.

La queſtion du luxe fut traitée à fond. On demanda ſi c'était le luxe qui avait détruit l'empire romain, & il fut prouvé que les deux empires d'Occident & d'Orient n'avaient été détruits que par la controverſe & par les moines. En effet, quand *Alaric* prit Rome on n'était occupé que de diſputes théologiques ; & quand *Mahomet II* prit Conſtantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Thabor, qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos ſavans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'eſt que ces deux grands empires ſont anéantis, & que les ouvrages de *Virgile*, d'*Horace* & d'*Ovide* ſubſiſtent.

On ne fit qu'un ſaut du ſiècle d'*Auguſte* au ſiècle de *Louis XIV*. Une dame demanda pourquoi avec beaucoup d'eſprit on ne feſait plus guère aujourd'hui d'ouvrages de génie?

M. *André* répondit que c'eſt parce qu'on en avait fait le ſiècle paſſé. Cette idée était fine & pourtant vraie; elle fut approfondie. Enſuite on tomba rudement ſur un écoſſais qui s'eſt aviſé de donner des règles de

goût, & de critiquer les plus admirables endroits de *Racine*, sans savoir le français. (*f*) On traita encore plus sévèrement un italien nommé *Dénina*, qui a dénigré l'*Esprit des lois* sans le comprendre, & qui surtout a censuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit souvenir du mépris affecté que *Boileau* étalait pour le *Tasse*. Quelqu'un des convives avança que le *Tasse* avec ses défauts était autant au-dessus d'*Homère* que *Montesquieu*, avec ses défauts encore plus grands, est au-dessus du fatras de *Grotius*. On s'éleva contre ces mauvaises critiques dictées par la haine nationale & le préjugé. Le signor *Dénina* fut traité comme il le méritait, & comme les pédans le sont par les gens d'esprit.

On remarqua surtout avec beaucoup de sagacité que la plupart des ouvrages littéraires du siècle présent, ainsi que les conversations, roulent sur l'examen des

(*f*) Ce M. *Home*, grand juge d'Ecosse, enseigne la manière de faire parler les héros d'une tragédie avec esprit; & voici un exemple remarquable qu'il rapporte de la tragédie de *Henri IV* du divin *Shakespeare*. Le divin *Shakespeare* introduit milord *Falstaf* chef de justice, qui vient de prendre prisonnier le chevalier *Jean Coleville*, & qui le présente au roi.

» Sire, le voilà, je vous le livre; je supplie votre grâce de faire » enregistrer ce fait d'armes parmi les autres de cette journee, ou pardieu » je le ferai mettre dans une balade avec mon portrait à la tête; on » verra *Coleville* me baisant les pieds. Voilà ce que je ferai si vous ne » rendez pas ma gloire aussi brillante qu'une pièce de deux sous dorée. » Et alors vous verrez, dans le clair ciel de la renommee, ternir votre » splendeur comme la pleine lune efface les charbons éteints de l'élément » de l'air, qui ne paraissent autour d'elle que comme des têtes » d'épingle. »

C'est cet absurde & abominable galimatias, très-fréquent dans le divin *Shakespeare*, que M. *Jean Home* propose pour le modèle du bon goût & de l'esprit dans la tragédie. Mais en récompense M. *Home* trouve l'Iphigénie & la Phèdre de *Racine* extrêmement ridicules.

chefs-d'œuvre du dernier siècle. Notre mérite est de discuter leur mérite. Nous sommes comme des enfans déshérités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philosophie avait fait de très-grands progrès, mais que la langue & le style s'étaient un peu corrompus.

C'est le sort de toutes les conversations de passer d'un sujet à un autre. Tous ces objets de curiosité, de science & de goût disparurent bientôt devant le grand spectacle que l'impératrice de Russie & le roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient de relever l'humanité écrasée, & d'établir la liberté de conscience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaste que ne le fut jamais l'empire romain. Ce service rendu au genre-humain, cet exemple donné à tant de cours qui se croient politiques, fut célébré comme il devait l'être. On but à la santé de l'impératrice, du roi philosophe & du primat philosophe, & on leur souhaita beaucoup d'imitateurs. Le docteur de sorbonne même les admira; car il y a quelques gens de bon sens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'esprit chez les Béotiens.

Le secrétaire russe nous étonna par le récit de tous les grands établissemens qu'on faisait en Russie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'histoire de *Charles XII*, qui a passé sa vie à détruire, que celle de *Pierre le grand* qui a consumé la sienne à créer. Nous conclûmes que la faiblesse & la frivolité sont la cause de cette préférence; que *Charles XII* fut le dom *Quichote* du Nord, & que *Pierre* en fut le *Solon;* que les esprits superficiels préfèrent l'héroïsme extravagant aux grandes vues d'un législateur; que les

détails de la fondation d'une ville leur plaisent moins que la témérité d'un homme qui brave dix mille turcs avec ses seuls domestiques; & qu'enfin la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuser que s'instruire. De-là vient que cent femmes lisent les *Mille & une nuits* contre une qui lit deux chapitres de *Locke*.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas, dont je me souviendrai long-temps! Il fallut bien enfin dire un mot des acteurs & des actrices, sujet éternel des entretiens de table de Versailles & de Paris. On convint qu'un bon déclamateur était aussi rare qu'un bon poëte. Le souper finit par une chanson très-jolie qu'un des convives fit pour les dames. Pour moi, j'avoue que le banquet de *Platon* ne m'aurait pas fait plus de plaisir que celui de M. & de Mme *André*.

Nos petits maîtres & nos petites maîtresses s'y seraient ennuyés sans doute; ils prétendent être la bonne compagnie: mais ni M. *André* ni moi ne soupons jamais avec cette bonne compagnie-là.

Fin de l'homme aux quarante écus.

LA PRINCESSE
DE
BABYLONE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0107-8

LA



Le jeune inconnu, touché du péril d'un si brave prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair ;

La Princesse de Babilone

J. M.e Moreau le J.e inv. 1787. Simonet Sculp.

LA PRINCESSE DE BABYLONE.

§. I.

LE vieux *Bélus* roi de Babylone se croyait le premier homme de la terre ; car tous ses courtisans le lui disaient, & ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule, c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait embellie. On sait que son palais & son parc, situés à quelques parasanges de Babylone, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les rois & de tous les grands-hommes de l'empire. Cette plate-forme, composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre ; & sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de caneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre ; & retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le

parc des cascades de six mille pieds de longueur, & cent mille jets-d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être aperçue; elles retournaient ensuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de *Sémiramis*, qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles; car du temps de *Sémiramis* tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babylone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du roi, nommée *Formosante*. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que dans la suite des siècles *Praxitèle* sculpta son *Aphrodite*, & celle qu'on nomma *la Vénus aux belles fesses*. Quelle différence, ô ciel! de l'original aux copies! Aussi *Bélus* était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans; il lui fallait un époux digne d'elle: mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que *Formosante* ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de *Nembrod*. Ce *Nembrod*, le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babyloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase, qu'on travaille dans les forges de Derbent; & nul mortel depuis *Nembrod* n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux; mais il devait surtout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui oserent disputer *Formosante*, le pharaon d'Egypte, le sha des Indes & le grand kan des Scythes. *Bélus* assigna le jour & le lieu du combat à l'extrémité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cents mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi, qui devait paraître avec *Formosante* accompagnée de toute la cour; & à droite & à gauche, entre le trône & l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes & d'autres siéges pour les trois rois, & pour tous les autres souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf *Apis*, & tenant en main le sistre d'*Isis*. Il était suivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens & de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une suite encore plus nombreuse & plus brillante que le pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs & de flèches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait dompté, & qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce monarque imposante & majestueuse effaçait celle de ses rivaux; ses bras nus aussi nerveux que blancs semblaient déjà tendre l'arc de *Nembrod*.

Les trois princes se prosternèrent d'abord devant *Bélus* & *Formosante*. Le roi d'Egypte offrit à la princesse

les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte & deux momies, avec les livres du grand *Hermès* qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ses pieds le *Védam* écrit de la main de *Xaca* lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne savait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de housses & de peaux de renards noirs.

La princesse baissa les yeux devant ses amans, & s'inclina avec des grâces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles, leur dit-il, je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite il fit tirer au sort à qui essayerait le premier l'arc de *Nembrod*. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte sortit le premier; ensuite parut le nom du roi des Indes. Le roi scythe, en regardant l'arc & ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisième.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles distribuaient sans confusion des rafraîchissemens aux spectateurs entre les rangs des siéges. Tout le monde avouait que les dieux n'avaient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées; que la vie est trop courte pour en user autrement; que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres, qui consument la vie humaine, sont des choses absurdes & horribles; que l'homme n'est né que pour la joie; qu'il n'aimerait pas les plaisirs

passionnément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux ; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir, & que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de *Formosante*, un jeune inconnu monté sur une licorne, accompagné de son valet monté de même, & portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barrière. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la Divinité. C'était, comme on a dit depuis, le visage d'*Adonis* sur le corps d'*Hercule ;* c'était la majesté avec les grâces. Ses sourcils noirs & ses longs cheveux blonds, mélange de beautés inconnues à Babylone, charmèrent l'assemblée : tout l'amphithéâtre se leva pour le mieux regarder : toutes les femmes de la cour fixèrent sur lui des regards étonnés. *Formosante* elle-même qui baissait toujours les yeux les releva & rougit : les trois rois pâlirent : tous les spectateurs, en comparant *Formosante* avec l'inconnu, s'écriaient : Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la princesse.

Les huissiers, saisis d'étonnement, lui demandèrent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des rois qui fussent dignes de *Formosante*. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux licornes & son oiseau. Il salua profondément *Bélus*, sa fille, les trois rois & toute l'assemblée. Puis il prit place en rougissant. Ses deux licornes se couchèrent à

ſes pieds, ſon oiſeau ſe percha ſur ſon épaule, & ſon valet, qui portait un petit ſac, ſe mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de ſon étui d'or l'arc de *Nembrod*. Le grand-maître des cérémonies, ſuivi de cinquante pages & précédé de vingt trompettes, le préſenta au roi d'Egypte qui le fit bénir par ſes prêtres; & l'ayant poſé ſur la tête du bœuf *Apis*, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il deſcend au milieu de l'arène, il eſſaie, il épuiſe ſes forces, il fait des contorſions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, qui font même ſourire *Formoſante*.

Son grand-aumônier s'approcha de lui : Que votre majeſté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'eſt que celui des muſcles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reſte. Vous vaincrez le lion, puiſque vous avez le ſabre d'*Oſiris*. La princeſſe de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'eſprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouſer le plus vertueux, vous l'êtes, puiſque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui ſoient dans le Delta. Vous poſſédez le bœuf *Apis* & les livres d'*Hermès* qui ſont la choſe la plus rare de l'univers. Perſonne ne peut vous diſputer *Formoſante*. Vous avez raiſon, dit le roi d'Egypte, & il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, & ſe conſola en préſumant que le roi des Scythes ne ſerait pas plus heureux que lui.

Le ſcythe mania l'arc à ſon tour. Il joignait l'adreſſe à la force; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre

ses mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre, à qui la bonne mine de ce prince inspirait des inclinations favorables, gémit de son peu de succès, & jugea que la belle princesse ne serait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un saut dans l'arène, & s'adressant au roi des Scythes, que votre majesté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réussi. Ces arcs d'ébène se font dans mon pays; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier que je n'en peux avoir à le tendre. Aussitôt il prit une flèche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de *Nembrod*, & fit voler la flèche bien au-delà des barrières Un million de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations, & toutes les femmes disaient: Quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force!

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'ivoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc; & présenta le tout à la princesse avec une grâce qui ravissait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau & son valet. Babylone entière était dans la surprise. Les trois rois étaient confondus, & l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formosante fut encore plus étonnée en lisant sur la tablette d'ivoire attachée à l'arc, ces petits vers en beau langage chaldéen.

L'arc de Nembrod est celui de la guerre;
L'arc de l'amour est celui du bonheur;
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.

Trois rois puiſſans, trois rivaux aujourd'hui
Oſent prétendre à l'honneur de vous plaire:
Je ne ſais pas qui votre cœur préfère,
Mais l'univers ſera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princeſſe. Il fut critiqué par quelques ſeigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé *Bélus* au ſoleil, & *Formoſante* à la lune, ſon cou à une tour, & ſa gorge à un boiſſeau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, & qu'il s'écartait des règles de la véritable poëſie; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galans. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait ſi bien un arc eût tant d'eſprit. La dame d'honneur de la princeſſe lui dit: Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi ſerviront à ce jeune homme ſon eſprit & l'arc de *Bélus*? A le faire admirer, répondit *Formoſante*. Ah! dit la dame d'honneur entre ſes dents, encore un madrigal & il pourrait bien être aimé.

Cependant *Bélus*, ayant conſulté ſes mages, déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de *Nembrod*, il n'en fallait pas moins marier ſa fille, & qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourriſſait exprès dans ſa ménagerie. Le roi d'Egypte, qui avait été élevé dans toute la ſageſſe de ſon pays, trouva qu'il était fort ridicule d'expoſer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la poſſeſſion de *Formoſante* était d'un grand prix; mais il prétendait que ſi le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouſer cette belle babylonienne. Le roi des Indes entra dans les ſentimens de l'égyptien;

tous deux conclurent que le roi de Babylone se moquait d'eux; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres, sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées; qu'ils détrôneraient aisément le roi de Babylone, & qu'ensuite ils tireraient au sort la belle *Formosante*.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leur pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cents mille hommes pour enlever *Formosante*.

Cependant le roi des Scythes descendit seul dans l'arène, le cimeterre à la main. Il n'était pas éperdument épris des charmes de *Formosante*, la gloire avait été jusque-là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que si les rois de l'Inde & de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul légérement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes semblaient capables de déchirer les trois rois à la fois, & sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens faisaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux scythe

enfonce ſon épée dans le goſier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaiſſes dents que rien ne peut percer, ſe briſe en éclats, & le monſtre des forêts, furieux de ſa bleſſure, imprimait déjà ſes ongles ſanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un ſi brave prince, ſe jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrouſels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boîte, il la préſente au roi ſcythe, en lui diſant: Votre majeſté trouvera dans cette petite boîte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuſes bleſſures ſeront guéries en un moment. Le haſard ſeul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en eſt pas moins admirable.

Le roi ſcythe, plus ſenſible à la reconnaiſſance qu'à la jalouſie, remercia ſon libérateur, & après l'avoir tendrement embraſſé, rentra dans ſon quartier pour appliquer le dictame ſur ſes bleſſures.

L'inconnu donna la tête du lion à ſon valet: celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-deſſous de l'amphithéâtre, & en avoir fait écouler tout le ſang, tira un fer de ſon petit ſac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale groſſeur.

Son maître avec ſa modeſtie ordinaire ſe remit à ſa place; il donna la tête du lion à ſon oiſeau: Bel oiſeau, dit-il, allez porter aux pieds de *Formoſante* ce faible hommage. L'oiſeau part tenant dans une de ſes ſerres le terrible trophée; il le préſente à la princeſſe en baiſſant humblement le cou, & en s'aplatiſſant devant

elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaissait pas encore cette magnificence dans la superbe Babylone: l'émeraude, la topaze, le saphir & le pirope étaient regardés encore comme les plus précieux ornemens. *Bélus* & toute la cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui offrait ce présent les surprit encore davantage. Il était de la taille d'un aigle, mais ses yeux étaient aussi doux & aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers & menaçans. Son bec était couleur de rose, & semblait tenir quelque chose de la belle bouche de *Formosante*. Son cou rassemblait toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds paraissaient un mélange d'argent & de pourpre; & la queue des beaux oiseaux qu'on attela depuis au char de *Junon* n'approchait pas de la sienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour se partageaient entre les quarante diamans & l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre *Bélus* & sa fille *Formosante;* elle le flattait, le caressait, le baisait. Il semblait recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnait des baisers, il les rendait, & la regardait ensuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biscuits & des pistaches qu'il prenait de sa patte purpurine & argentée, & qu'il portait à son bec avec des grâces inexprimables.

Bélus, qui avait considéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois monarques. Ce jeune

homme, disait-il, est sans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui est, dit-on, voisine du royaume d'Egypte.

Il envoya sur le champ son grand-écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était souverain d'un de ces empires, & pourquoi possédant de si étonnans trésors il était venu avec un valet & un petit sac?

Tandis que le grand-écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet adressant la parole au jeune homme, lui dit: *Ormar* votre père touche à l'extrémité de sa vie, & je suis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes, & ne répondit que par ce mot, *Partons*.

Le grand-écuyer, après avoir fait les complimens de *Bélus* au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était le père de ce jeune héros? Le valet répondit: Son père est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu était déjà monté sur sa licorne. Il dit au grand-écuyer: Seigneur, daignez me mettre aux pieds de *Bélus* & de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse; il est unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair; les deux valets le suivirent, & on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jeter un grand cri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très-affligé de ne le plus voir.

Puis regardant fixement la princeſſe, & frottant doucement ſa belle main de ſon bec, il ſembla ſe vouer à ſon ſervice.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme ſi extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui ; mais bientôt on lui rapporta que les licornes ſur leſquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

§. II.

TOUT le monde raiſonnait ſur cette aventure étrange, & s'épuiſait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? pourquoi eſt-il monté ſur une licorne ? On s'y perdait, & *Formoſante*, en careſſant ſon oiſeau, était plongée dans une rêverie profonde.

La princeſſe *Aldée* ſa couſine iſſue de germaine, très-bien faite, & preſque auſſi belle que *Formoſante*, lui dit : Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demi-dieu eſt le fils d'un berger ; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de *Nembrod*, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſu que ſon père était malade. L'oracle eſt accompli dans tous

ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait craindre; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit *Formoſante;* mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger!

La dame d'honneur, ſe mêlant de la converſation, dit que très-ſouvent ce mot de *berger* était appliqué aux rois; qu'on les appelait *bergers*, parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau; que c'était ſans doute une mauvaiſe plaiſanterie de ſon valet; que ce jeune héros n'était venu ſi mal accompagné que pour faire voir combien ſon ſeul mérite était au-deſſus du faſte des rois, & pour ne devoir *Formoſante* qu'à lui-même. La princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparait cependant un grand feſtin pour les trois rois & pour tous les princes qui étaient venus à la fête. La fille & la nièce du roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les rois des préſens dignes de la magnificence de Babylone. *Bélus*, en attendant qu'on ſervît, aſſembla ſon conſeil ſur le mariage de la belle *Formoſante*, & voici comme il parla en grand politique:

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait n'eſt qu'un vil berger. Le roi des Indes & celui d'Egypte ſont des poltrons; le roi des Scythes me conviendrait aſſez, mais il n'a rempli aucune des conditions impoſées. Je

vais encore consulter l'oracle. En attendant délibérez, & nous conclurons suivant ce que l'oracle aura dit; car un roi ne doit se conduire que par l'ordre exprès des dieux immortels.

Alors il va dans sa chapelle; l'oracle lui répond en peu de mots, suivant sa coutume: *Ta fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde. Bélus* étonné revient au conseil, & rapporte cette réponse.

Tous les ministres avaient un profond respect pour les oracles; tous convenaient ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion; que la raison doit se taire devant eux; que c'est par eux que les rois règnent sur les peuples, & les mages sur les rois; que sans les oracles il n'y aurait ni vertu ni repos sur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, presque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir; que rien n'était plus indécent pour une fille, & surtout pour celle du grand roi de Babylone, que d'aller courir sans savoir où; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandestin, honteux & ridicule; qu'en un mot cet oracle n'avait pas le sens commun.

Le plus jeune des ministres nommé *Onadase*, qui avait plus d'esprit qu'eux, dit que l'oracle entendait sans doute quelque pélerinage de dévotion, & qu'il s'offrait à être le conducteur de la princesse. Le conseil revint à son avis, mais chacun voulut servir d'écuyer. Le roi décida que la princesse pourrait aller à trois cents parasanges sur le chemin de l'Arabie à un temple dont le saint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce serait le doyen du

conseil qui l'accompagnerait. Après cette décision, on alla souper.

§. III.

AU milieu des jardins, entre deux cascades, s'élevait un sallon ovale de trois cents pieds de diamètre, dont la voûte d'azur semée d'étoiles d'or représentait toutes les constellations avec les planètes, chacune à leur véritable place; & cette voûte tournait, ainsi que le ciel, par des machines aussi invisibles que le sont celles qui dirigent les mouvemens célestes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cylindres de cristal de roche éclairaient les dehors & l'intérieur de la salle à manger. Un buffet en gradins portait vingt mille vases ou plats d'or, & vis-à-vis le buffet d'autres gradins étaient remplis de musiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les saisons, l'autre d'amphores de cristal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs & des fruits, tous en pierres précieuses. La belle *Formosante* fut placée entre le roi des Indes & celui d'Egypte, la belle *Aldée* auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes, & chacun d'eux était à côté d'une des plus belles dames du palais. Le roi de Babylone au milieu, vis-à-vis de sa fille, paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaisir de la garder encore. *Formosante* lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le roi le trouva très-bon.

La musique qui se fit entendre donna une pleine liberté

liberté à chaque prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant *Formosante* un ragoût que le roi son père aimait beaucoup. La princesse dit qu'il fallait le porter devant sa majesté ; aussitôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse, & va le présenter au roi. Jamais on ne fut plus étonné à souper. *Bélus* lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une si belle queue, ses ailes étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de son plumage jetait un éclat si éblouissant que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans cessèrent leur musique & devinrent immobiles. Personne ne mangeait, personne ne parlait ; on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La princesse de Babylone le baisa pendant tout le souper, sans songer seulement s'il y avait des rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte sentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux se promit bien de hâter la marche de ses trois cents mille hommes pour se venger.

Pour le roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle *Aldée :* son cœur altier méprisant sans dépit les inattentions de *Formosante*, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colère. Elle est belle, disait-il, je l'avoue; mais elle me paraît de ces femmes qui ne sont occupées que de leur beauté, & qui pensent que le genre-humain doit leur être bien obligé quand elles daignent se laisser voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays. J'aimerais mieux une laidron complaisante & attentive que cette belle statue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, & vous

daignez au moins faire conversation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchise d'un scythe que je vous donne la préférence sur votre cousine. Il se trompait pourtant sur le caractère de *Formosante;* elle n'était pas si dédaigneuse qu'elle le paraissait : mais son compliment fut très-bien reçu de la princesse *Aldée*. Leur entretien devint fort intéressant : ils étaient très-contens, & déjà sûrs l'un de l'autre avant qu'on sortît de table.

Après le souper on alla se promener dans les bosquets. Le roi des Scythes & *Aldée* ne manquèrent pas de chercher un cabinet solitaire. *Aldée*, qui était la franchise même, parla ainsi à ce prince :

Je ne hais point ma cousine, quoiqu'elle soit plus belle que moi, & qu'elle soit destinée au trône de Babylone: l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère la Scythie avec vous à la couronne de Babylone sans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde; car je suis de la branche aînée de *Nembrod*, & *Formosante* n'est que de la cadette. Son grand-père détrôna le mien, & le fit mourir.

Telle est donc la force du sang dans la maison de Babylone! dit le scythe. Comment s'appelait votre grand-père? Il se nommait *Aldée* comme moi; mon père avait le même nom; il fut relégué au fond de l'empire avec ma mère : & *Bélus* après leur mort, ne craignant rien de moi, voulut m'élever auprès de sa fille. Mais il a décidé que je ne serais jamais mariée.

Je veux venger votre père, votre grand-père, & vous, dit le roi des Scythes. Je vous réponds que vous serez mariée; je vous enlèverai après demain de

grand matin ; car il faut dîner demain avec le roi de Babylone, & je reviendrai soutenir vos droits avec une armée de trois cents mille hommes. Je le veux bien, dit la belle *Aldée ;* & après s'être donné leur parole d'honneur ils se séparèrent.

Il y avait long-temps que l'incomparable *Formosante* s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de son lit un petit oranger dans une caisse d'argent, pour y faire reposer son oiseau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir; son cœur & son imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ses yeux; elle le voyait tirant une flèche avec l'arc de *Nembrod;* elle le contemplait coupant la tête du lion; elle récitait son madrigal : enfin, elle le voyait s'échapper de la foule, monté sur sa licorne; alors elle éclatait en sanglots; elle s'écriait avec larmes: Je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiseau du haut de son oranger; peut-on vous avoir vue & ne pas vous revoir?

O ciel! ô puissances éternelles! mon oiseau parle le pur chaldéen! En disant ces mots elle tire ses rideaux, lui tend les bras, se met à genoux sur son lit : Etes-vous un dieu descendu sur la terre? êtes-vous le grand *Orosmade* caché sous ce beau plumage? Si vous êtes un dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne suis qu'une volatile, repliqua l'autre; mais je naquis dans le temps que toutes les bêtes parlaient encore, & que les oiseaux, les serpens, les ânesses, les chevaux & les griffons s'entretenaient familièrement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant

le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me prissent pour un sorcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formosante interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empressement de faire cent questions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-sept mille neuf cents ans & six mois, Madame ; je suis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos mages appellent *la précession des équinoxes*, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le chaldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue chaldéenne ; mais les autres animaux mes confrères ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oiseau ? — Hélas ! c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger au lieu de converser & de s'instruire avec nous. Les barbares ! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes sentimens, les mêmes besoins, les mêmes désirs, nous avions ce qui s'appelle *une ame* tout comme eux ; que nous étions leurs frères, & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans ? Nous sommes tellement vos frères, que le grand être, l'être éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes, (*a*) nous comprit expressément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre sang, & à nous de sucer le vôtre.

(*a*) Voyez le chap. 9 de la Genèse & les chap. 3, 18 & 19 de l'Ecclésiaste.

Les fables de votre ancien *Locman*, traduites en tant de langues, feront un témoignage éternellement subsistant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots, *du temps que les bêtes parlaient*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont résolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouet d'aller à la chasse, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans lesquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adressent la parole tous les jours; mais c'est avec tant de grossièreté, & en prononçant des mots si infames, que les chevaux, qui vous aimaient tant autrefois, vous détestent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, est demeuré le seul où votre espèce sache encore aimer la nôtre & lui parler; & c'est la seule contrée de la terre où les hommes soient justes.

Et où est-il ce pays de mon cher inconnu ? quel est le nom de ce héros ? comment se nomme son empire ? car je ne croirai pas plus qu'il est un berger que je ne crois que vous êtes une chauve-souris.

Son pays, Madame, est celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami est *Amazan*. Il n'est pas roi; & je ne sais même s'il voudrait s'abaisser à l'être; il aime trop ses compatriotes : il est berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces

bergers reſſemblent aux vôtres, qui, couverts à peine de lambeaux déchirés, gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers gangarides nés tous égaux ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais ; c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger ſon ſemblable. Leur laine, plus fine & plus brillante que la plus belle ſoie, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les déſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'*Amazan* a eu l'honneur de vous offrir ſont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vu monter eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent gangarides & de cent licornes pour diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiècles qu'un roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquérir cette nation : il ſe préſenta ſuivi de dix mille éléphans & d'un million de guerriers. Les licornes percèrent les éléphans, comme j'ai vu ſur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient ſous le ſabre des Gangarides, comme les moiſſons de riz ſont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi priſonnier avec plus de ſix cents mille hommes. On le baigna dans les eaux ſalutaires du Gange ; on le mit au régime du pays, qui conſiſte à ne ſe nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir

tout ce qui reſpire. Les hommes alimentés de carnage, & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un ſang aigri & aduſte qui les rend fous en cent manières différentes. Leur principale démence eſt la fureur de verſer le ſang de leurs frères, & de dévaſter des plaines fertiles pour régner ſur des cimetières. On employa ſix mois entiers à guérir le roi des Indes de ſa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquille & l'eſprit plus raſſis, ils en donnèrent le certificat au conſeil des Gangarides. Ce conſeil, ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le roi des Indes, ſa ſotte cour & ſes imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit ſages, & depuis ce temps les Indiens reſpectèrent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'inſtruire reſpectent parmi vous les philoſophes chaldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiſeau, lui dit la princeſſe, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une? Madame, nous nous aſſemblons pour rendre grâce à DIEU les jours de la pleine lune; les hommes dans un grand temple de cèdre, les femmes dans un autre de peur des diſtractions; tous les oiſeaux dans un bocage, les quadrupèdes ſur une belle pelouſe. Nous remercions DIEU de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons ſurtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle eſt la patrie de mon cher *Amazan*, c'eſt là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inſpiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons enſemble, & vous irez lui rendre ſa viſite.

Vraiment, mon oiſeau, vous faites là un joli métier, répondit en ſouriant la princeſſe qui brûlait d'envie

de faire le voyage, & qui n'osait le dire. Je sers mon ami, dit l'oiseau, & après le bonheur de vous aimer, le plus grand est celui de servir vos amours.

Formosante ne savait plus où elle en était; elle se croyait transportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, & surtout ce qu'elle sentait dans son cœur, la plongeait dans un ravissement qui passait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés musulmans, quand, dégagés de leurs liens terrestres, ils se voient dans le neuvième ciel entre les bras de leurs houris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité célestes.

§. IV.

Elle passa toute la nuit à parler d'*Amazan*. Elle ne l'appelait plus que son *berger;* & c'est depuis ce temps-là que les noms de *berger* & d'*amant* sont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiseau si *Amazan* avait eu d'autres maîtresses. Il répondait que non, & elle était au comble de la joie. Tantôt elle voulait savoir à quoi il passait sa vie; & elle apprenait avec transport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les secrets de la nature, à perfectionner son être. Tantôt elle voulait savoir si l'ame de son oiseau était de la même nature que celle de son amant; pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle fesait cent questions pareilles, auxquelles l'oiseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité.

Enfin le sommeil ferma leurs yeux, & livra *Formosante* à la douce illusion des songes envoyés par les dieux, qui surpassent quelquefois la réalité même, & que toute la philosophie des Chaldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le roi son père entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa majesté avec une politesse respectueuse, alla au-devant de lui, battit des ailes, alongea son cou, & se remit sur son oranger. Le roi s'assit sur le lit de sa fille que ses rêves avaient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau visage, & après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots:

Ma chère fille, vous n'avez pu trouver hier un mari, comme je l'espérais; il vous en faut un pourtant; le salut de mon empire l'exige. J'ai consulté l'oracle qui, comme vous savez, ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. Ah! chez les Gangarides sans doute, dit la princesse; & en prononçant ces mots qui lui échappaient, elle sentit bien qu'elle disait une sottise. Le roi, qui ne savait pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides? Elle trouva aisément une défaite. Le roi lui apprit qu'il fallait faire un pélerinage; qu'il avait nommé les personnes de sa suite, le doyen des conseillers d'Etat, le grand-aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apothicaire & son oiseau avec tous les domestiques convenables.

Formosante, qui n'était jamais sortie du palais du roi son père, & qui jusqu'à la journée des trois rois

& d'*Amazan*, n'avait mené qu'une vie très-insipide dans l'étiquette du faste & dans l'apparence des plaisirs, fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui sait, disait-elle tout bas à son cœur, si les dieux n'inspireront pas à mon cher gangaride le même désir d'aller à la même chapelle, & si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin ? Elle remercia tendrement son père, en lui disant qu'elle avait eu toujours une secrète dévotion pour le saint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ses hôtes; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal assortis; rois, princes, ministres, pontifes, tous jaloux les uns des autres, tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins & d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princesses restèrent dans leurs appartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangèrent à leur petit couvert. *Formosante* ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau, qui pour l'amuser vola d'arbre en arbre en étalant sa superbe queue & son divin plumage.

Le roi d'Egypte, qui était chaud de vin, pour ne pas dire ivre, demanda un arc & des flèches à un de ses pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal-adroit de son royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en sureté était le but où il visait. Mais le bel oiseau, en volant aussi rapidement que la flèche, se présenta lui-même au coup, & tomba tout sanglant entre les bras de *Formosante*. L'égyptien en riant d'un sot rire se retira dans son quartier. La princesse perça le ciel de ses cris, fondit en larmes, se meurtrit les joues & la poitrine. L'oiseau mourant

lui dit tout bas : Brûlez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les expoſer au ſoleil ſur un petit bûcher de girofle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. *Formoſante* reſta long-temps évanouie, & ne revit le jour que pour éclater en ſanglots. Son père partageant ſa douleur, & feſant des imprécations contre le roi d'Egypte, ne douta pas que cette aventure n'annonçât un avenir ſiniſtre. Il alla vîte conſulter l'oracle de ſa chapelle. L'oracle répondit : *Mélange de tout ; mort vivant, infidélité & conſtance, perte & gain, calamités & bonheur.* Ni lui ni ſon conſeil n'y purent rien comprendre ; mais enfin il était ſatisfait d'avoir rempli ſes devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée, pendant qu'il conſultait l'oracle, fit rendre à l'oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, & réſolut de le porter en Arabie au péril de ſes jours. Il fut brûlé dans du lin incombuſtible avec l'oranger ſur lequel il avait couché : elle en recueillit la cendre dans un petit vaſe d'or tout entouré d'eſcarboucles & des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeſte, brûler tout en vie le déteſtable roi d'Egypte ! c'était-là tout ſon déſir. Elle fit tuer dans ſon dépit ſes deux crocodiles, ſes deux hippopotames, ſes deux zèbres, ſes deux rats, & fit jeter ſes deux momies dans l'Euphrate ; ſi elle avait tenu ſon bœuf *Apis*, elle ne l'aurait pas épargné.

Le roi d'Egypte, outré de cet affront, partit ſur le champ pour faire avancer ſes trois cents mille hommes. Le roi des Indes voyant partir ſon allié s'en retourna

le jour même, dans le ferme deſſein de joindre ſes trois cents mille indiens à l'armée égyptienne. Le roi de Scythie délogea dans la nuit avec la princeſſe *Aldée*, bien réſolu de venir combattre pour elle à la tête de trois cents mille ſcythes, & de lui rendre l'héritage de Babylone qui lui était dû, puiſqu'elle deſcendait de la branche aînée.

De ſon côté la belle *Formoſante* ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pélerins, ſe flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de ſon oiſeau, & que la juſtice des dieux immortels lui rendrait ſon cher *Amazan*, ſans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainſi à ſon réveil le roi de Babylone ne trouva plus perſonne. Comme les grandes fêtes ſe terminent, diſait-il! & comme elles laiſſent un vide étonnant dans l'ame, quand le fracas eſt paſſé! Mais il fut tranſporté d'une colère vraiment royale, lorſqu'il apprit qu'on avait enlevé la princeſſe *Aldée*. Il donna ordre qu'on éveillât tous ſes miniſtres, & qu'on aſſemblât le conſeil. En attendant qu'ils vinſſent, il ne manqua pas de conſulter ſon oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, ſi célébres depuis dans tout l'univers: *Quand on ne marie pas les filles, elles ſe marient elles-mêmes.*

Auſſitôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cents mille hommes contre le roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaiſirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée ſur la terre. L'Aſie allait être déſolée par quatre armées de trois cents mille combattans chacune. On ſent bien que la guerre

de Troye, qui étonna le monde quelques siècles après, n'était qu'un jeu d'enfans en comparaison ; mais aussi on doit considérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agissait que d'une vieille femme fort libertine, qui s'était fait enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agissait de deux filles & d'un oiseau.

Le roi des Indes allait attendre son armée sur le grand & magnifique chemin qui conduisait alors en droiture de Babylone à Cachemire. Le roi des Scythes courait avec *Aldée* par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le roi d'Egypte avait marché à l'occident, & s'avançait vers la petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommé *la grande mer*.

A l'égard de la belle *Formosante*, elle suivait le chemin de Bassora planté de hauts palmiers qui fournissaient un ombrage éternel & des fruits dans toutes les saisons. Le temple où elle allait en pélerinage était dans Bassora même. Le saint à qui ce temple avait été dédié était à peu près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampsaque. Non-seulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu souvent de mari. C'était le saint le plus fêté de toute l'Asie.

Formosante ne se souciait point du tout du saint de Bassora; elle n'invoquait que son cher berger gangaride, son bel *Amazan*. Elle comptait s'embarquer à Bassora, & entrer dans l'Arabie heureuse pour faire ce que l'oiseau mort avait ordonné.

A la troisième couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ses fourriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le roi d'Egypte y entrait

aussi. Instruit de la marche de la princesse par ses espions, il avait sur le champ changé de route suivi d'une nombreuse escorte. Il arrive; il fait placer des sentinelles à toutes les portes; il monte dans la chambre de la belle *Formosante*, & lui dit: Mademoiselle, c'est vous précisément que je cherchais; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babylone; il est juste de punir les dédaigneuses & les capricieuses: vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de souper avec moi ce soir; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous selon que j'en serai content.

Formosante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte; elle savait que le bon esprit consiste à se conformer à sa situation; elle prit le parti de se délivrer du roi d'Egypte par une innocente adresse: elle le regarda du coin de l'œil, ce qui plusieurs siècles après s'est appelé *lorgner;* & voici comme elle lui parla avec une modestie, une grâce, une douceur, un embarras & une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus sage des hommes & aveuglé le plus clairvoyant.

Je vous avoue, Monsieur, que je baissai toujours les yeux devant vous quand vous fîtes l'honneur au roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma simplicité trop naïve: je tremblais que mon père & vos rivaux ne s'aperçussent de la préférence que je vous donnais, & que vous méritez si bien. Je puis à présent me livrer à mes sentimens. Je jure par le bœuf *Apis*, qui est après vous tout ce que je respecte le plus au monde, que vos propositions m'ont enchantée. J'ai déjà soupé avec vous chez le roi mon père; j'y souperai encore bien ici sans qu'il soit de la partie: tout ce que je vous demande, c'est que votre

grand-aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babylone un très-bon convive; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre seconde propoſition, elle eſt très-engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand des rois & le plus aimable des hommes.

Ce diſcours fit tourner la tête au roi d'Egypte; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encore une grâce à vous demander, lui dit la princeſſe, c'eſt de permettre que mon apothicaire vienne me parler; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains ſoins, comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonſtances; en un mot j'ai un beſoin preſſant de mon apothicaire, & j'eſpère que vous ne me refuſerez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiſelle, lui répondit le roi d'Egypte, quoiqu'un apothicaire ait des vues préciſément oppoſées aux miennes, & que les objets de ſon art ſoient le contraire de ceux du mien, je ſais trop bien vivre pour vous refuſer une demande ſi juſte; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le ſouper; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage: vous devez auſſi avoir beſoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage; j'attendrai enſuite vos ordres & votre commodité. Il ſe retira; l'apothicaire & la femme de chambre nommée *Irla* arrivèrent. La princeſſe avait en elle une entière confiance; elle lui ordonna de faire apporter ſix bouteilles de vin de Chiras pour

le souper, & d'en faire boire de pareil à tous les sentinelles qui tenaient ses officiers aux arrêts ; puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de sa pharmacie qui fesaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure : le souper fut très-gai ; le roi & le prêtre vidèrent les six bouteilles, & avouèrent qu'il n'y avait pas de si bon vin en Egypte ; la femme de chambre eut soin d'en faire boire aux domestiques qui avaient servi. Pour la princesse, elle eut grande attention de n'en point boire, disant que son médecin l'avait mise au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumônier du roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de sa sorte. *Formosante* la coupa très-adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à son menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre & de toutes les marques de sa dignité, habilla sa femme de chambre en sacristain de la déesse *Isis ;* enfin s'étant munie de son urne & de ses pierreries, elle sortit de l'hôtellerie à travers les sentinelles qui dormaient comme leur maître. La suivante avait eu le soin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La princesse ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de sa suite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formosante & *Irla* passèrent à travers des haies de soldats, qui prenant la princesse pour le grand-prêtre, l'appelaient *mon révérendissime père en* DIEU, & lui demandaient sa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Bassora avant que le roi fût éveillé.

éveillé. Elles quittèrent alors leur déguiſement, qui eût pu donner des ſoupçons. Elles frétèrent au plus vîte un vaiſſeau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuſe. C'eſt cet Eden dont les jardins furent ſi renommés qu'on en fit depuis la demeure des juſtes; ils furent le modèle des champs Elyſées, des jardins des Heſpérides, & de ceux des îles Fortunées: car dans ces climats chauds les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages & les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les cieux avec l'être ſuprême, ou aller ſe promener dans le jardin, dans le paradis, fut la même choſe pour les hommes qui parlent toujours ſans s'entendre, & qui n'ont pu guère avoir encore d'idées nettes ni d'expreſſions juſtes.

Dès que la princeſſe ſe vit dans cette terre, ſon premier ſoin fut de rendre à ſon cher oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dreſſèrent un petit bûcher de girofle & de canelle. Quelle fut ſa ſurpriſe lorſque, ayant répandu les cendres de l'oiſeau ſur ce bûcher, elle le vit s'enflammer de lui-même. Tout fut bientôt conſumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit ſortir ſon oiſeau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princeſſe eût éprouvés dans toute ſa vie; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher; elle le déſirait, mais elle ne l'eſpérait pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiſeau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je ſuis prête à mourir d'étonnement & de joie. Je ne croyais point à la réſurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue.

La réſurrection, Madame, lui dit le phénix, eſt la choſe du monde la plus ſimple. Il n'eſt pas plus ſurprenant de naître deux fois qu'une. Tout eſt réſurrection dans ce monde; les chenilles reſſuſcitent en papillons, un noyau mis en terre reſſuſcite en arbre. Tous les animaux enſevelis dans la terre reſſuſcitent en herbes, en plantes, & nourriſſent d'autres animaux dont ils ſont bientôt une partie de la ſubſtance: toutes les particules qui compoſaient les corps ſont changées en différens êtres. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul à qui le puiſſant *Oroſmade* ait fait la grâce de reſſuſciter dans ſa propre nature.

Formoſante qui, depuis le jour qu'elle vit *Amazan* & le phénix pour la première fois, avait paſſé toutes ſes heures à s'étonner, lui dit: Je conçois bien que le grand être ait pu former de vos cendres un phénix à peu près ſemblable à vous; mais que vous ſoyez préciſément la même perſonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eſt devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort?

Hé mon Dieu! Madame, n'eſt-il pas auſſi facile au grand *Oroſmade* de continuer ſon action ſur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action? Il m'avait accordé auparavant le ſentiment, la mémoire & la penſée; il me les accorde encore: qu'il ait attaché cette faveur à un atome de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fond: les phénix & les hommes ignoreront toujours comment la choſe ſe paſſe; mais la plus grande grâce que l'être ſuprême m'ait accordée eſt de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit

mille ans que j'ai encore à vivre jusqu'à ma prochaine résurrection entre vous & mon cher *Amazan!*

Mon phénix, lui repartit la princesse, songez que les premières paroles que vous me dîtes à Babylone, & que je n'oublierai jamais, me flattèrent de l'espérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre; il faut absolument que nous allions ensemble chez les Gangarides, & que je le ramène à Babylone. C'est bien mon dessein, dit le phénix; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver *Amazan* par le plus court chemin, c'est-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuse deux griffons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici: je vais leur écrire par la poste aux pigeons; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos provisions de bouche. Vous serez très à votre aise dans cette voiture avec votre demoiselle. Les deux griffons sont les plus vigoureux de leur espèce; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ses griffes. Mais, encore une fois, les momens sont chers. Il alla sur le champ avec *Formosante* commander le canapé à un tapissier de sa connaissance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine, des biscuits meilleurs que ceux de Babylone, des poncires, des ananas, des cocos, des pistaches & du vin d'Eden, qui l'emporte sur le vin de Chiras autant que celui de Chiras est au-dessus de celui de Surenne.

Le canapé était aussi léger que commode & solide. Les deux griffons arrivèrent dans Eden à point nommé. *Formosante* & *Irla* se placèrent dans la voiture. Les deux

griffons l'enlevèrent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt se perchait sur le dossier. Les deux griffons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs. On ne se reposait que la nuit pendant quelques momens pour manger, & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la princesse palpitait d'espérance, d'amour & de joie. Le phénix fit arrêter la voiture devant la maison d'*Amazan ;* il demande à lui parler ; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, sans qu'on sût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puissent exprimer le désespoir dont *Formosante* fut accablée. Hélas ! voilà ce que j'avais craint, dit le phénix ; les trois heures que vous avez passées dans votre hôtellerie sur le chemin de Bassora avec ce malheureux roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie : j'ai bien peur que nous n'ayons perdu *Amazan* sans retour.

Alors il demanda aux domestiques si on pouvait saluer madame sa mère ? Ils répondirent que son mari était mort l'avant-veille & qu'elle ne voyait personne. Le phénix, qui avait du crédit dans la maison, ne laissa pas de faire entrer la princesse de Babylone dans un sallon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire : les sous-bergers & sous-bergères, en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui servirent dans cent corbeilles de simple porcelaine cent mets délicieux, parmi lesquels on ne voyait aucun cadavre déguisé : c'était duriz, du sagou, de la semoule, du vermicelle, des macaronis, des omelettes,

des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtisseries de toute espèce, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats: c'était une profusion de liqueurs rafraîchissantes, supérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la princesse mangeait couchée sur un lit de roses, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureusement muets, l'éventaient de leurs brillantes ailes; deux cents oiseaux, cent bergers & cent bergères lui donnèrent un concert à deux chœurs; les rossignols, les serins, les fauvettes, les pinçons chantaient le dessus avec les bergères; les bergers faisaient la haute-contre & la basse: c'était en tout la belle & simple nature. La princesse avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babylone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides. Mais pendant qu'on lui donnait cette musique si consolante & si voluptueuse, elle versait des larmes, elle disait à la jeune *Irla* sa compagne: Ces bergers & ces bergères, ces rossignols & ces serins font l'amour, & moi je suis privée du héros gangaride, digne objet de mes très-tendres & très-impatiens désirs.

Pendant qu'elle faisait ainsi cette collation, qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le phénix disait à la mère d'*Amazan*: Madame, vous ne pouvez vous dispenser de voir la princesse de Babylone; vous savez.... Je sais tout, dit-elle, jusqu'à son aventure dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora; un merle m'a tout conté ce matin; & ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou, & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le phénix, que la princesse m'a ressuscité? Non, mon cher enfant,

je savais par le merle que vous étiez mort, & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari & du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puisque la princesse de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vîte ; j'ai des choses de la dernière conséquence à lui dire, & je veux que vous y soyez présent. Elle alla aussitôt dans un autre sallon au-devant de la princesse. Elle ne marchait pas facilement ; c'était une dame d'environ trois cents années ; mais elle avait encore de beaux restes ; & on voyait bien que vers les deux cents trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut *Formosante* avec une noblesse respectueuse, mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit sur la princesse une vive impression.

Formosante lui fit d'abord ses tristes complimens sur la mort de son mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéresser à sa perte plus que vous ne pensez. J'en suis touchée sans doute, dit *Formosante*, il était le père de .... à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon père & la plus brillante cour de l'univers ; j'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteste. Echappée à ce ravisseur, j'ai traversé les airs pour venir voir ce que j'aime ; j'arrive, & il me fuit ! Les pleurs & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors : Madame, lorsque le roi d'Egypte vous raviſſait, lorsque vous soupiez avec lui dans un cabaret sur le chemin de Bassora, lorsque vos belles mains lui versaient du vin de Chiras, vous souvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre ? — Vraiment oui, vous m'en rappelez la

mémoire, je n'y avais pas fait d'attention; mais en recueillant mes idées, je me souviens très-bien qu'au moment que le roi d'Egypte se leva de table pour me donner un baiser, le merle s'envola par la fenêtre en jetant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas! Madame, reprit la mère d'*Amazan*, voilà ce qui fait précisément le sujet de nos malheurs: mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre santé & de tout ce qui se passait à Babylone; il comptait revenir bientôt se mettre à vos pieds & vous consacrer sa vie. Vous ne savez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides sont amoureux & fidelles; mais mon fils est le plus passionné & le plus constant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret; vous buviez très-gaiement avec le roi d'Egypte & un vilain prêtre: il vous vit enfin donner un tendre baiser à ce monarque qui avait tué le phénix, & pour qui mon fils conserve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut saisi d'une juste indignation; il s'envola en maudissant vos funestes amours; il est revenu aujourd'hui, il a tout conté; mais dans quels momens, juste ciel! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de son père & celle du phénix; dans le temps qu'il apprenait de moi qu'il est votre cousin issu de germain!

O ciel! mon cousin! Madame, est-il possible? par quelle aventure? comment? quoi! je serais heureuse à ce point! & je serais en même temps assez infortunée pour l'avoir offensé!

Mon fils est votre cousin, vous dis-je, reprit la mère, & je vais bientôt vous en donner la preuve; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon

fils ; il ne pourra survivre à la douleur que lui a causée votre baiser donné au roi d'Egypte.

Ah ! ma tante, s'écria la belle *Formosante*, je jure par lui & par le puissant *Orosmade*, que ce baiser funeste, loin d'être criminel, était la plus forte preuve d'amour que je pusse donner à votre fils. Je désobéissais à mon père pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échapper qu'en le trompant. J'en atteste les cendres & l'ame du phénix qui étaient alors dans ma poche ; il peut me rendre justice. Mais comment votre fils né sur les bords du Gange peut-il être mon cousin, moi dont la famille règne sur les bords de l'Euphrate depuis tant de siècles ?

Vous savez, lui dit la vénérable gangaride, que votre grand-oncle *Aldée* était roi de Babylone, & qu'il fut détrôné par le père de *Bélus* ? — Oui, Madame. — Vous savez que son fils *Aldée* avait eu de son mariage la princesse *Aldée* élevée dans votre cour. C'est ce prince qui, étant persécuté par votre père, vint se réfugier dans notre heureuse contrée sous un autre nom ; c'est lui qui m'épousa ; j'en ai eu le jeune prince *Aldée-Amazan*, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babylone sur la réputation de votre beauté : depuis ce temps-là il vous idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la princesse tous les titres de la maison des *Aldées ;* à peine *Formosante* daigna les regarder. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on désire ? mon cœur vous en croit

assez. Mais où est *Aldée-Amazan* ? où est mon parent, mon amant, mon roi? où est ma vie? quel chemin a-t-il pris ? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il est le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile *Canope*, dans Shcath, dans Aldebaran; j'irais le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le phénix justifia la princesse du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiser au roi d'Egypte; mais il fallait détromper *Amazan* & le ramener. Il envoie des oiseaux sur tous les chemins, il met en campagne les licornes; on lui rapporte enfin qu'*Amazan* a pris la route de la Chine. Hé bien, allons à la Chine, s'écria la princesse, le voyage n'est pas long; j'espère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendresse versèrent la mère gangaride & la princesse de Babylone ! que d'embrassemens ! que d'effusion de cœur !

Le phénix commanda sur le champ un carrosse à six licornes. La mère fournit deux cents cavaliers, & fit présent à la princesse sa nièce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le phénix, affligé du mal que l'indiscrétion du merle avait causé, fit ordonner à tous les merles de vider le pays; & c'est depuis ce temps qu'il ne s'en trouve plus sur les bords du Gange.

§. V.

Les licornes en moins de huits jours amenèrent *Formosante*, *Irla* & le phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babylone

& d'une espèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amusé *Formosante* si elle avait pu être occupée d'autre chose que d'*Amazan*.

Dès que l'empereur de la Chine eut appris que la princesse de Babylone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins en robes de cérémonie; tous se prosternèrent devant elle, & lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soie pourpre. *Formosante* leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre sur le champ à chaque mandarin, mais que n'en ayant qu'une, elle les priait de trouver bon qu'elle s'en servît pour les remercier tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'empereur.

C'était le monarque de la terre le plus juste, le plus poli & le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains impériales, pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les lois, par-tout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet empereur venait de chasser de ses Etats une troupe de bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux; & qui, sous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déjà des richesses & des honneurs. Il leur avait dit en les chassant ces propres paroles, enregistrées dans les annales de l'empire.

„ Vous pourriez faire ici autant de mal que vous „ en avez fait ailleurs: vous êtes venus prêcher des

» dogmes d'intolérance chez la nation la plus tolérante
» de la terre. Je vous renvoie pour n'être jamais forcé
» de vous punir. Vous ſerez reconduits honorable-
» ment ſur mes frontières; on vous fournira tout pour
» retourner aux bornes de l'hémiſphère dont vous
» êtes partis. Allez en paix ſi vous pouvez être en
» paix, & ne revenez plus. »

La princeſſe de Babylone apprit avec joie ce jugement & ce diſcours; elle en était plus ſûre d'être bien reçue à la cour, puiſqu'elle était très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'empereur de la Chine, en dînant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante; elle lui préſenta le phénix, qui fut très-careſſé de l'empereur, & qui ſe percha ſur ſon fauteuil. *Formoſante* ſur la fin du repas lui confia ingénument le ſujet de ſon voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel *Amazan*, dont elle lui conta l'aventure, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous? lui dit l'empereur de la Chine, il m'a fait le plaiſir de venir dans ma cour; il m'a enchanté, cet aimable *Amazan;* il eſt vrai qu'il eſt profondément affligé; mais ſes grâces n'en ſont que plus touchantes; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui; nul mandarin de robe n'a de plus vaſtes connaiſſances; nul mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talens: ſi j'étais aſſez malheureux, aſſez abandonné du *Tien* & du *Changti* pour vouloir être conquérant, je prierais *Amazan* de ſe mettre à la tête de mes armées, & je ſerais ſûr de triompher de l'univers entier. C'eſt

bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah ! Monſieur, lui dit *Formoſante* avec un air enflammé & un ton de douleur, de ſaiſiſſement & de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui ? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout à l'heure. — Madame, il eſt parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ſes pas. *Formoſante* ſe tourna vers le phénix : Hé bien, dit-elle, phénix, avez-vous jamais vu une fille plus malheureuſe que moi ? mais, Monſieur continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pu quitter ſi bruſquement une cour auſſi polie que la vôtre, dans laquelle il me ſemble qu'on voudrait paſſer ſa vie ?

Voici, Madame, ce qui eſt arrivé. Une princeſſe du ſang, des plus aimables, s'eſt priſe de paſſion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi; il eſt parti au point du jour, & il a laiſſé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente.

„ Belle princeſſe du ſang de la Chine, vous méritez „ un cœur qui n'ait jamais été qu'à vous ; j'ai juré „ aux dieux immortels de n'aimer jamais que *Formo-* „ *ſante* princeſſe de Babylone, & de lui apprendre „ comment on peut dompter ſes déſirs dans ſes „ voyages ; elle a eu le malheur de ſuccomber avec „ un indigne roi d'Egypte : je ſuis le plus malheureux „ des hommes ; j'ai perdu mon père & le phénix, & „ l'eſpérance d'être aimé de *Formoſante ;* j'ai quitté „ ma mère affligée, ma patrie, ne pouvant vivre un „ moment dans les lieux où j'ai appris que *Formoſante* „ en aimait un autre que moi ; j'ai juré de parcourir „ la terre & d'être fidelle. Vous me mépriſeriez, &

» les dieux me puniraient si je violais mon ferment :
» prenez un amant, Madame, & soyez aussi fidelle
» que moi. »

Ah ! laissez-moi cette étonnante lettre, dit la belle *Formosante*, elle fera ma consolation ; je suis heureuse dans mon infortune. *Amazan* m'aime ; *Amazan* renonce pour moi à la possession des princesses de la Chine ; il n'y a que lui sur la terre capable de remporter une telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le phénix sait que je n'en avais pas besoin ; il est bien cruel d'être privée de son amant pour le plus innocent des baisers donné par pure fidélité : mais enfin où est-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enseigner, & je pars.

L'empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait, sur les rapports qu'on lui avait faits, que son amant avait suivi une route qui menait en Scythie. Aussitôt les licornes furent attelées, & la princesse, après les plus tendres complimens, prit congé de l'empereur avec le phénix, sa femme de chambre *Irla* & toute sa suite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes & les gouvernemens diffèrent, & diffèreront toujours jusqu'au temps où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumière de proche en proche après mille siècles de ténèbres, & qu'il se trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force & la persévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conséquent point d'arts agréables. On ne voyait que de vastes prairies & des nations entières sous des tentes & sur des chars. Cet aspect imprimait

la terreur. *Formoſante* demanda dans quelle tente ou dans quelle charrette logeait le roi ? On lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cents mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du roi de Babylone, dont il avait enlevé la nièce, la belle princeſſe *Aldée*. Il a enlevé ma couſine, s'écria *Formoſante !* je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure : quoi ! ma couſine, qui était trop heureuſe de me faire la cour, eſt devenue reine, & je ne ſuis pas encore mariée ! Elle ſe fit conduire incontinent aux tentes de la reine.

Leur réunion ineſpérée dans ces climats lointains, les choſes ſingulières qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées ; elles ſe revirent avec tranſport ; une douce illuſion ſe mit à la place de la vraie tendreſſe ; elles s'embraſſèrent en pleurant ; & il y eut même entr'elles de la cordialité & de la franchiſe, attendu que l'entrevue ne ſe feſait pas dans un palais.

Aldée reconnut le phénix & la confidente *Irla ;* elle donna des fourrures de zibeline à ſa couſine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des monarques envoient par fantaiſie s'égorger pour des différends que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure : mais ſurtout on s'entretint du bel étranger vainqueur des lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, feſeur de madrigaux, poſſeſſeur du phénix, devenu le plus malheureux des hommes ſur le rapport d'un merle. C'eſt mon cher frère, diſait *Aldée :* c'eſt mon amant,

s'écriait *Formosante ;* vous l'avez vu sans doute, il est peut-être encore ici ; car, ma cousine, il sait qu'il est votre frère ; il ne vous aura pas quitté brusquement comme il a quitté le roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands dieux, reprit *Aldée*, il a passé quatre jours entiers avec moi. Ah ! ma cousine, que mon frère est à plaindre ! un faux rapport l'a rendu absolument fou ; il court le monde sans savoir où il va. Figurez-vous qu'il a poussé la démence jusqu'à refuser les faveurs de la plus belle scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une lettre dont elle a été désespérée. Pour lui il est allé chez les Cimmériens. DIEU soit loué, s'écria *Formosante ;* encore un refus en ma faveur ! mon bonheur a passé mon espoir, comme mon malheur a surpassé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante, que je parte, que je le suive, les mains pleines de ses sacrifices. Adieu, ma cousine, *Amazan* est chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la princesse sa cousine était encore plus folle que son frère *Amazan :* mais comme elle avait senti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magnificence de Babylone pour le roi des Scythes, comme les femmes s'intéressent toujours aux folies dont l'amour est cause, elle s'attendrit véritablement pour *Formosante*, lui souhaita un heureux voyage, & lui promit de servir sa passion, si jamais elle était assez heureuse pour revoir son frère.

§. VI.

BIENTOT la princeſſe de Babylone & le phénix arrivèrent dans l'empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois ſemblable à la Scythie, & devenu depuis quelque temps auſſi floriſſant que les royaumes qui ſe vantaient d'inſtruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche, on entra dans une très-grande ville que l'impératrice régnante feſait embellir; mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontières de l'Europe à celles de l'Aſie pour connaître ſes Etats par ſes yeux, pour juger des maux & porter les remèdes, pour accroître les avantages, pour ſemer l'inſtruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, inſtruit de l'arrivée de la babylonienne & du phénix, s'empreſſa de rendre ſes hommages à la princeſſe & de lui faire les honneurs du pays, bien ſûr que ſa maîtreſſe, qui était la plus polie & la plus magnifique des reines, lui ſaurait gré d'avoir reçu une ſi grande dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea *Formoſante* au palais, dont on écarta une foule importune de peuple; on lui donna des fêtes ingénieuſes. Le ſeigneur cimmérien, qui était un grand naturaliſte, s'entretint beaucoup avec le phénix dans les temps où la princeſſe était retirée dans ſon appartement. Le phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnaiſſait plus le pays. Comment de ſi prodigieux changemens, diſait-il,

disait-il, ont-ils pu être opérés dans un temps si court? Il n'y a pas trois cents ans que je vis ici la nature sauvage dans toute son horreur; j'y trouve aujourd'hui les arts, la splendeur, la gloire & la politesse. Un seul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure législatrice que l'*Isis* des Egyptiens & la *Cérès* des Grecs. La plupart des législateurs ont eu un génie étroit & despotique, qui a resserré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné: chacun a regardé son peuple comme étant seul sur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre. Ils ont formé des institutions pour ce seul peuple, introduit des usages pour lui seul, établi une religion pour lui seul. C'est ainsi que les Egyptiens, si fameux par des monceaux de pierres, se sont abrutis & déshonorés par leurs superstitions barbares. Ils croient les autres nations profanes, ils ne communiquent point avec elles; & excepté la cour qui s'élève quelquefois au-dessus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un égyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger se serait servi. Leurs prêtres sont cruels & absurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de lois & n'écouter que la nature, qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juste & de l'injuste, que de soumettre la société à des lois si insociables.

Notre impératrice embrasse des projets entièrement opposés; elle considère son vaste Etat, sur lequel tous les méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différens méridiens. La première de ses lois a été la

tolérance de toutes les religions, & la compassion pour toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différens, la morale est par-tout la même ; par ce principe elle a lié sa nation à toutes les nations du monde, & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs frères. Elle a fait plus ; elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ses voisins ; ainsi elle a mérité le titre de mère de la patrie, & elle aura celui de bienfaitrice du genre-humain, si elle persévère.

Avant elle, des hommes malheureusement puissans envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues & arroser de leur sang les héritages de leurs pères ; on appelait ces assassins des héros ; leur brigandage était de la gloire. Notre souveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de se nuire, pour les forcer à se supporter les uns les autres ; & ses étendards ont été ceux de la concorde publique.

Le phénix, enchanté de tout ce que lui apprenait ce seigneur, lui dit : Monsieur, il y a vingt-sept mille neuf cents années & sept mois que je suis au monde ; je n'ai encore rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami *Amazan ;* le cimmérien lui conta les mêmes choses qu'on avait dites à la princesse chez les Chinois & chez les Scythes. *Amazan* s'enfuyait de toutes les cours qu'il visitait, si tôt qu'une dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de succomber. Le phénix instruisit bientôt *Formosante* de cette nouvelle

marque de fidélité qu'*Amazan* lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas soupçonner que sa princesse en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des spectacles nouveaux frappèrent encore ses yeux : ici la royauté & la liberté subsistaient ensemble par un accord qui paraît impossible dans d'autres Etats: les agriculteurs avaient part à la législation, aussi-bien que les grands du royaume ; & un jeune prince donnait les plus grandes espérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque chose de plus étrange ; le seul roi qui fût despotique de droit sur la terre par un contrat formel avec son peuple, était en même temps le plus jeune & le plus juste des rois.

Chez les Sarmates *Amazan* vit un philosophe sur le trône ; on pouvait l'appeler *le roi de l'anarchie*, car il était le chef de cent mille petits rois dont un seul pouvait d'un mot anéantir les résolutions de tous les autres. *Eole* n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui se combattent sans cesse, que ce monarque n'en avait à concilier les esprits : c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaisseau ne se brisait pas ; car le prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays si différens de sa patrie, *Amazan* refusait constamment toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui, toujours désespéré du baiser que *Formosante* avait donné au roi d'Egypte, toujours affermi dans son inconcevable résolution de donner à *Formosante* l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La princesse de Babylone avec le phénix le suivait

par-tout à la piſte, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, ſans que l'un ſe laſſât de courir, & ſans que l'autre perdît un moment à le ſuivre.

Ils traverſèrent ainſi toute la Germanie; ils admirèrent les progrès que la raiſon & la philoſophie feſaient dans le Nord: tous les princes y étaient inſtruits, tous autoriſaient la liberté de penſer; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper, ou qui fuſſent trompés eux-mêmes; on les avait élevés dans la connaiſſance de la morale univerſelle & dans le mépris des ſuperſtitions: on avait banni dans tous ces Etats un uſage inſenſé qui énervait & dépeuplait pluſieurs pays méridionaux; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence, accrédité pendant des ſiècles, avait dévaſté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les princes du Nord avaient à la fin compris que ſi l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit auſſi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuſes. Enfin les hommes oſaient être raiſonnables dans ces vaſtes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils ſont imbécilles.

§. VII.

Amazan arriva chez les Bataves; son cœur éprouva dans son chagrin une douce satisfaction d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance; mais les dames du pays étaient si froides qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avait fait par-tout ailleurs; il n'eut pas la peine de résister. S'il avait voulu attaquer ces dames, il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre sans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formosante fut sur le point de l'attraper chez cette nation insipide: il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine île nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ses licornes sur un vaisseau, qui par un vent d'Orient favorable l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr & que l'île Atlantide.

La belle *Formosante*, qui l'avait suivi au bord de la Duina, de la Vistule, de l'Elbe, du Veser, arrive enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ses eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que son cher amant a vogué aux côtes d'Albion; elle croit voir son vaisseau, elle pousse des cris de joie dont toutes les dames bataves furent surprises, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût causer tant de joie. Et à l'égard du phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugèrent que ses plumes

ne pourraient probablement se vendre aussi bien que celles des canards & des oisons de leurs marais. La princesse de Babylone loua ou nolisa deux vaisseaux pour la transporter avec tout son monde dans cette bienheureuse île, qui allait posséder l'unique objet de tous ses désirs, l'ame de sa vie, le dieu de son cœur.

Un vent funeste d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même où le fidelle & malheureux *Amazan* mettait pied à terre en Albion; les vaisseaux de la princesse de Babylone ne purent démarer. Un serrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde saisirent *Formosante;* elle se mit au lit dans sa douleur, en attendant que le vent changeât; mais il souffla huit jours entiers avec une violence désespérante. La princesse pendant ce siècle de huit jours se fesait lire par *Irla* des romans; ce n'est pas que les Bataves en fussent faire; mais comme ils étaient les facteurs de l'univers, ils vendaient l'esprit des autres nations ainsi que leurs denrées. La princesse fit acheter chez *Marc-Michel Rey* tous les contes que l'on avait écrits chez les Ausoniens & chez les Velches, & dont le débit était défendu sagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves; elle espérait qu'elle trouverait dans ces histoires quelque aventure qui ressemblerait à la sienne, & qui charmerait sa douleur. *Irla* lisait, le phénix disait son avis, & la princesse ne trouvait rien dans *la Paysanne parvenue*, ni dans *le Sopha*, ni dans *les quatre Facardins*, qui eût le moindre rapport à ses aventures; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

§. VIII.

CEPENDANT *Amazan* était déjà sur le chemin de la capitale d'Albion dans son carrosse à six licornes, & rêvait à sa princesse : il aperçut un équipage versé dans une fosse ; les domestiques s'étaient écartés pour aller chercher du secours ; le maître de l'équipage restait tranquillement dans sa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, & s'amusant à fumer ; car on fumait alors : il se nommait milord *What-then*, ce qui signifie à peu près milord *Qu'importe* en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan se précipita pour lui rendre service ; il releva tout seul la voiture, tant sa force était supérieure à celle des autres hommes. Milord *Qu'importe* se contenta de dire : Voilà un homme bien vigoureux.

Des rustres du voisinage étant accourus se mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger ; ils le menacèrent en l'appelant *chien d'étranger*, & ils voulurent le battre.

Amazan en saisit deux de chaque main, & les jeta à vingt pas ; les autres le respectèrent, le saluèrent, lui demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vu. Milord *Qu'importe* lui dit : Je vous estime ; venez dîner avec moi dans ma maison de campagne qui n'est qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'*Amazan*, parce que la sienne était dérangée par la secousse.

Après un quart-d'heure de silence il regarda un moment *Amazan*, & lui dit : *How dye do*, à la lettre ;

comment faites-vous faire? & dans la langue du traducteur, *comment vous portez vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta : Vous avez là six jolies licornes ; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses licornes étaient à son service, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occasion de lui parler de la princesse de Babylone & du fatal baiser qu'elle avait donné au roi d'Egypte ; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, se souciant très-peu qu'il y eût dans le monde un roi d'Egypte & une princesse de Babylone. Il fut encore un quart-d'heure sans parler ; après quoi il redemanda à son compagnon comment il fesait faire, & si on mangeait du bon *roast-beeff* dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit avec sa politesse ordinaire qu'on ne mangeait point ses frères sur les bords du Gange. Il lui expliqua le système qui fut après tant de siècles celui de *Pythagore*, de *Porphyre*, d'*Iamblique*. Sur quoi milord s'endormit, & ne fit qu'un somme jusqu'à ce qu'on fût arrivé à sa maison.

Il avait une femme jeune & charmante, à qui la nature avait donné une ame aussi vive & aussi sensible que celle de son mari était indifferente. Plusieurs seigneurs albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les espèces ; car le pays n'ayant presque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il se trouva dans la compagnie des gens très-aimables, d'autres d'un esprit supérieur, quelques-uns d'une science profonde.

La maîtresse de la maison n'avait rien de cet air

emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un silence affecté, la stérilité de ses idées & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut *Amazan* avec la politesse & les grâces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari, la frappèrent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir *Amazan* à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute espèce, ayant su de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des dieux le don céleste de la vie. Sa beauté, sa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive, pendant le repas qui dura jusqu'à la nuit, & pendant lequel milord *Qu'importe* but beaucoup & ne dit mot.

Après le dîner, pendant que miladi versait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du parlement ; car chacun sait que dès-lors il y avait un parlement, & qu'il s'appelait *Wittenagemot*, ce qui signifie *l'assemblée des gens d'esprit*. *Amazan* s'informait de la constitution, des mœurs, des lois, des forces, des usages, des arts qui rendaient ce pays si recommandable ; & ce seigneur lui parlait en ces termes :

Nous avons long-temps marché tout nus, quoique le climat ne soit pas chaud. Nous avons été long-temps traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre

de *Saturne*, arrosée des eaux du Tibre ; mais nous nous sommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions essuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos rois poussa la bassesse jusqu'à se déclarer sujet d'un prêtre qui demeurait aussi sur les bords du Tibre, & qu'on appelait *le vieux des sept montagnes ;* tant la destinée de ces sept montagnes a été long-temps de dominer sur une grande partie de l'Europe habitée alors par des brutes.

Après ces temps d'avilissement sont venus des siècles de férocité & d'anarchie. Notre terre, plus orageuse que les mers qui l'environnent, a été saccagée & ensanglantée par nos discordes ; plusieurs têtes couronnées ont péri par le dernier supplice ; plus de cent princes du sang des rois ont fini leurs jours sur l'échafaud. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens, & on en a battu leurs joues. C'était au bourreau qu'il appartenait d'écrire l'histoire de notre île, puisque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas long-temps que, pour comble d'horreur, quelques personnes portant un manteau noir, & d'autres qui mettaient une chemise blanche pardessus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou bourreaux ou suppliciés, ou déprédateurs ou esclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abyme épouvantable, de ce chaos de dissentions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatisme, il est enfin résulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui soit aujourd'hui dans le monde?

Un roi honoré & riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les représentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le monarque.

On avait vu, par une fatalité singulière, le désordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté désoler le pays quand les rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquillité, la richesse, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas absolus. Tout était subverti quand on disputait sur des choses inintelligibles : tout a été dans l'ordre quand on les a méprisées. Nos flottes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers, & les lois mettent en sureté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement ; jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé. Nous punirions comme des assassins des juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen, sans manifester les témoignages qui l'accusent, & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent avec la plume & avec des intrigues ; mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre, ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des lois ; ils se haïssent, mais ils aiment l'Etat ; ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Du même fonds d'esprit qui nous a fait connaître & soutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les sciences au plus haut point où elles puissent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui

paſſent pour de ſi grands mécaniciens, vos Indiens qu'on croit de ſi grands philoſophes, vos Babyloniens qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cents trente mille années, les Grecs qui ont écrit tant de phraſes & ſi peu de choſes, ne ſavent préciſément rien en comparaiſon de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre-humain n'en avait découvert dans la multitude des ſiècles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes. Je ne vous ai caché ni le bien ni le mal, ni nos opprobres ni notre gloire; & je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce diſcours ſe ſentit pénétré du déſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parlait; & ſi ſa paſſion pour la princeſſe de Babylone, ſon reſpect filial pour ſa mère qu'il avait quittée, & l'amour de ſa patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il aurait voulu paſſer ſa vie dans l'île d'Albion; mais ce malheureux baiſer donné par ſa princeſſe au roi d'Egypte ne lui laiſſait pas aſſez de liberté dans l'eſprit pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'étant impoſé la loi de courir le monde & de m'éviter moi-même, je ſerais curieux de voir cette antique terre de *Saturne*, ce peuple du Tibre & des ſept montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut ſans doute que ce ſoit le premier peuple de la terre. Je vous conſeille de faire ce voyage, lui répondit l'albionien, pour peu que vous aimiez la muſique & la peinture. Nous allons très-ſouvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les ſept

montagnes ; mais vous ferez bien étonné en voyant les descendans de nos vainqueurs.

Cette conversation fut longue. Quoique le bel *Amazan* eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agrémens, sa voix était si touchante, son maintien si noble & si doux, que la maîtresse de la maison ne put s'empêcher de l'entretenir à son tour tête-à-tête. Elle lui serra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelans, qui portaient les désirs dans tous les ressorts de la vie. Elle le retint à souper & à coucher. Chaque instant, chaque parole, chaque regard enflammèrent sa passion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans son lit, tandis que milord *Qu'importe* dormait dans le sien. *Amazan* eut encore le courage de résister; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément blessée.

Amazan, selon sa coutume, fit à la dame une réponse respectueuse, par laquelle il lui représentait la sainteté de son serment, & l'obligation étroite où il était d'apprendre à la princesse de Babylone à dompter ses passions ; après quoi il fit atteler ses licornes, & repartit pour la Batavie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui, & la dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur elle laissa traîner la lettre d'*Amazan;* milord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plates niaiseries : & il alla chasser au renard avec quelques ivrognes du voisinage.

Amazan voguait déjà sur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait présent le savant

albionien qui s'était entretenu avec lui chez milord *Qu'importe*. Il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux & son imagination s'égaraient dans ce petit espace; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol marqués alors par d'autres noms, & tous les pays par où il devait passer avant d'arriver à la ville des sept montagnes; mais surtout il jetait les yeux sur la contrée des Gangarides, sur Babylone où il avait vu sa chère princesse, & sur le fatal pays de Bassora où elle avait donné un baiser au roi d'Egypte. Il soupirait, il versait des larmes; mais il convenait que l'albionien qui lui avait fait présent de l'univers en raccourci, n'avait point eu tort en disant qu'on était mille fois plus instruit sur les bords de la Tamise que sur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie, *Formosante* volait vers Albion avec ses deux vaisseaux qui cinglaient à pleines voiles; celui d'*Amazan* & celui de la princesse se croisèrent, se touchèrent presque: les deux amans étaient près l'un de l'autre, & ne pouvaient s'en douter: ah, s'ils l'avaient su! mais l'impérieuse destinée ne le permit pas.

§. IX.

Sitot qu'*Amazan* fut débarqué sur le terrain égal & fangeux de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux sept montagnes. Il fallut traverser la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvait un prince & une princesse, des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur lui

fesaient par-tout avec la bonne foi germanique; & il n'y répondait que par de modestes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua sur la mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne ressemblait à rien du tout de ce qu'il avait vu jusqu'alors. La mer formait les rues, les maisons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville était couvert d'hommes & de femmes qui avaient un double visage, celui que la nature leur avait donné, & une face de carton mal peint qu'ils appliquaient par-dessus; en sorte que la nation semblait composée de spectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un visage, comme on se pourvoit ailleurs de bonnets & de souliers. *Amazan* dédaigna cette mode contre nature, il se présenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enregistrées dans le grand livre de la république; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands frais & à grands risques des étoffes dans l'Orient : ces belles négociantes fesaient sans aucun risque un trafic toujours renaissant de leurs attraits. Elles vinrent toutes se présenter au bel *Amazan*, & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vîte en prononçant le nom de l'incomparable princesse de Babylone, & en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ses transports, je vous apprendrai à être fidelle

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empestés, des habitans hâves, décharnés & rares, couverts

de vieux manteaux troués qui laiſſaient voir leur peau ſèche & tannée, ſe préſentèrent à ſes yeux, & lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux ſept montagnes, de cette ville de héros & de légiſlateurs qui avaient conquis & policé une grande partie du globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cents bataillons commandés par des héros, & dans le ſénat une aſſemblée de demi-dieux donnant des lois à la terre; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un paraſol de peur du ſoleil. Ayant pénétré juſqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babylone, il fut aſſez ſurpris d'y entendre une muſique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaiſant pays que cette antique terre de *Saturne*. J'ai vu une ville où perſonne n'avait ſon viſage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaſſent plus agréablement les louanges d'une prodigieuſe quantité de gens de mérite. *Amazan* ne comprit rien à ce diſcours. Ces meſſieurs le prièrent de chanter; il chanta un air gangaride avec ſa grâce ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah! mon ſignor, lui dirent-ils, quel charmant ſoprano vous auriez; Ah! ſi.... — Comment ſi? que prétendez-vous dire? — Ah, mon ſignor.... — Hé bien? — Si vous n'aviez point de barbe! Alors ils lui expliquèrent très-plaiſamment, & avec des geſtes fort comiques ſelon leur coutume, de

de quoi il était queſtion. *Amazan* demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaiſie.

Lorſqu'on eut bien chanté, *le vieux des ſept montagnes* alla en grand cortége à la porte du temple; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en diſant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la ville & à l'univers.* (*b*) Le gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts puſſent atteindre ſi loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde; elle était compoſée de graves perſonnages, les uns en robes rouges, les autres en violet; preſque tous regardaient le bel *Amazan* en adouciſſant les yeux; ils lui feſaient des révérences, & ſe diſaient l'un à l'autre: San Martino, *che bel' ragazzo!* San Pancratio, *che bel' fanciullo!*

Les ardens, dont le métier était de montrer aux étrangers les curioſités de la ville, s'empreſſèrent de lui faire voir des maſures où un muletier ne voudrait pas paſſer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple roi. Il vit encore des tableaux de deux cents ans, & des ſtatues de plus de vingt ſiècles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encore de pareils ouvrages? Non, votre excellence, lui répondit un des ardens, mais nous mépriſons le reſte de la terre, parce que nous conſervons ces raretés. Nous ſommes des eſpèces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui reſtent dans nos magaſins.

(*b*) *Urbi & orbi.*

Amazan voulut voir le palais du prince, on l'y conduisit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'Etat, tant d'une terre située sur le Danube, tant d'une autre sur la Loire, ou sur le Guadalquivir, ou sur la Vistule. Oh, oh, dit *Amazan* après avoir consulté sa carte de géographie, votre maître possède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des sept montagnes? Il doit posséder l'univers entier de droit divin, lui répondit un violet; & même il a été un temps où ses prédécesseurs ont approché de la monarchie universelle: mais leurs successeurs ont la bonté de se contenter aujourd'hui de quelque argent que les rois leurs sujets leur font payer en forme de tribut.

Votre maître est donc en effet le roi des rois, c'est donc là son titre, dit *Amazan?* Non, votre excellence, son titre est *serviteur des serviteurs;* il est originairement poissonnier & portier, & c'est pourquoi les emblèmes de sa dignité sont des clefs & des filets: mais il donne toujours des ordres à tous les rois. Il n'y a pas long-temps qu'il envoya cent & un commandemens à un roi du pays des Celtes, & le roi obéit.

Votre poissonnier, dit *Amazan*, envoya donc cinq ou six cents mille hommes pour faire exécuter ses cent & une volontés?

Point du tout, votre excellence; notre saint maître n'est point assez riche pour soudoyer dix mille soldats; mais il a quatre à cinq cents mille prophètes divins distribués dans les autres pays. Ces prophètes de toutes couleurs sont, comme de raison, nourris aux dépens des peuples; ils annoncent de la part du ciel que mon maître peut avec ses clefs ouvrir & fermer toutes les

ſerrures, & ſurtout celles des coffres-forts. Un prêtre normand, qui avait auprès du roi dont je vous parle, la charge de confident de ſes penſées, le convainquit qu'il devait obéir ſans replique aux cent & une penſées de mon maître; car il faut que vous ſachiez qu'une des prérogatives du *vieux des ſept montagnes* eſt d'avoir toujours raiſon, ſoit qu'il daigne parler, ſoit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit *Amazan*, voilà un ſingulier homme; je ſerais curieux de dîner avec lui. Votre excellence, quand vous ſeriez roi, vous ne pourriez manger à ſa table; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce ſerait de vous en faire ſervir une à côté de lui plus petite & plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le gangaride. Le violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, & vous baiſerez les pieds du *vieux des ſept montagnes*. A ces mots, *Amazan* fit de ſi prodigieux éclats de rire qu'il fut près de ſuffoquer; il ſortit en ſe tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, juſqu'à ce qu'il fut arrivé à ſon hôtellerie, où il rit encore très-longtemps.

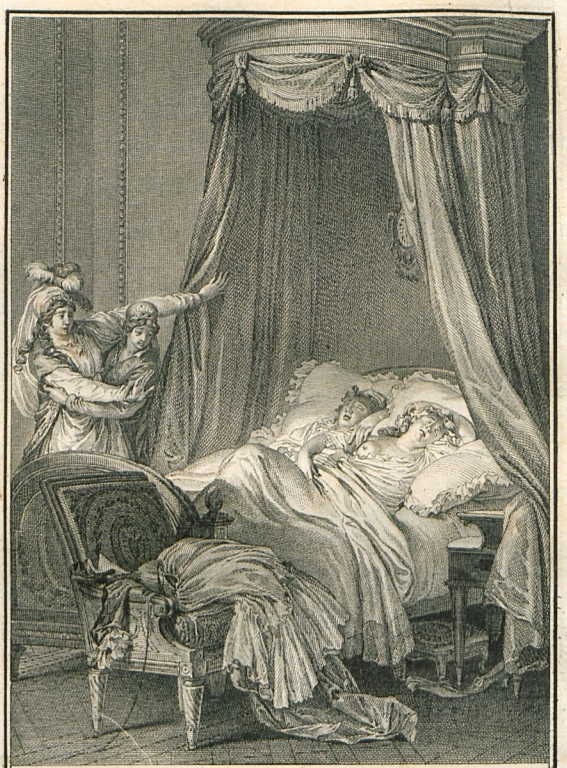
A ſon dîner il ſe préſenta vingt hommes ſans barbe & vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les ſeigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celle de baiſer les pieds du *vieux des ſept montagnes*. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces meſſieurs le prenaient

pour une dame, & les avertit de leur mépriſe avec l'honnêteté la plus circonſpecte. Mais étant preſſé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jeta par les fenêtres, ſans croire faire un grand ſacrifice à la belle *Formoſante*. Il quitta au plus vîte cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiſer un vieillard à l'orteil, comme ſi ſa joue était à ſon pied, & où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. X.

De province en province ayant toujours repouſſé les agaceries de toute eſpèce, toujours fidelle à la princeſſe de Babylone, toujours en colère contre le roi d'Egypte, ce modèle de conſtance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait paſſé, comme tant d'autres, par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la ſottiſe & de la miſère. Son premier nom avait été *la boue* & *la crotte;* enſuite elle avait pris celui d'*Iſis*, du culte d'*Iſis* parvenu juſque chez elle. Son premier ſénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été long-temps eſclave des héros déprédateurs des ſept montagnes, & après quelques ſiècles, d'autres héros brigands, venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de ſon petit terrain.

Le temps, qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble & très-agréable, l'autre un peu groſſière & ridicule: c'était l'emblème de ſes habitans. Il y avait dans ſon enceinte environ cent mille perſonnes au moins qui n'avaient rien à faire



Formosante jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maison,

la Princesse de Babilone §. X.

J. M. Moreau, le jeune. 1787. *L. M. Halbou, Sculp.*

qu'à jouer & à se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la cour; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblait qu'elle en fût à six cents milles au moins. La douceur de la société, la gaieté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire: on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux siècles auparavant désolé leur patrie, & des temps épouvantables où la moitié de la nation avait massacré l'autre pour des sophismes, ils disaient qu'en effet cela n'était pas bien; & puis ils se mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oisifs étaient polis, plaisans & aimables, plus on observait un triste contraste entr'eux & des compagnies d'occupés.

Il était parmi ces occupés, ou qui prétendaient l'être, une troupe de sombres fanatiques, moitié absurdes, moitié fripons, dont le seul aspect contristait la terre, & qui l'auraient bouleversée, s'ils l'avaient pu, pour se donner un peu de crédit. Mais la nation des oisifs, en dansant & en chantant, les fesait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiseaux obligent les chats-huans à se replonger dans les trous des masures.

D'autres occupés, en plus petit nombre, étaient les conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix; ils ne consultaient que leurs registres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée & horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée. C'est par cette lâche

habitude de n'oser penser par eux-mêmes, & de puiser leurs idées dans les débris des temps où l'on ne pensait pas, que dans la ville des plaisirs il était encore des mœurs atroces. C'est par cette raison qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On fesait quelquefois souffrir mille morts à un innocent, pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On punissait une étourderie de jeune homme comme on aurait puni un empoisonnement ou un parricide. Les oisifs en poussaient des cris perçans, & le lendemain ils n'y pensaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un siècle entier pendant lequel les beaux arts s'élevèrent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais osé espérer; les étrangers venaient alors comme à Babylone admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les sublimes efforts de la sculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une musique qui allait à l'ame sans étonner les oreilles.

La vraie poësie, c'est-à-dire celle qui est naturelle & harmonieuse, celle qui parle au cœur autant qu'à l'esprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux siècle. De nouveaux genres d'éloquence déployèrent des beautés sublimes. Les théâtres surtout retentirent des chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'approcha jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les druides.

Tant de lauriers, qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nues, se séchèrent bientôt dans une terre

épuisée. Il n'en resta qu'un très-petit nombre dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la paresse de bien faire, par la satiété du beau, & par le goût du bizarre. La vanité protégea des artistes qui ramenaient les temps de la barbarie; & cette même vanité, en persécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie: les frelons firent disparaître les abeilles.

Presque plus de véritables arts, presque plus de génie; le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siècle passé: le barbouilleur des murs d'un cabaret critiquait savamment les tableaux des grands peintres; les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages. On répétait les mêmes choses dans cent volumes sous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier druide écrivait deux fois par semaine les annales obscures de quelques énergumènes ignorés de la nation, & de prodiges célestes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuses; d'autres ex-druides vêtus de noir, près de mourir de colère & de faim, se plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permît plus de tromper les hommes, & qu'on laissât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela; & quand il l'aurait su, il ne s'en serait guère embarrassé, n'ayant la tête remplie que de la princesse de Babylone, du roi d'Egypte, & de son serment inviolable de mépriser

toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduisît ses pas.

Toute la populace légère, ignorante & toujours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre-humain, s'empressa long-temps auprès de ses licornes; les femmes plus sensées forcèrent les portes de son hôtel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque désir d'aller à la cour; mais des oisifs de bonne compagnie, qui se trouvèrent là par hasard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les temps étaient bien changés, & qu'il n'y avait plus de plaisirs qu'à la ville. Il fut invité le soir même à souper par une dame dont l'esprit & les talens étaient connus hors de sa patrie, & qui avait voyagé dans quelques pays où *Amazan* avait passé. Il goûta fort cette dame & la société rassemblée chez elle. La liberté y était décente, la gaieté n'y était point bruyante, la science n'y avait rien de rebutant, & l'esprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'est pas un vain nom, quoiqu'il soit souvent usurpé. Le lendemain il dîna dans une société non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuse. Plus il fut satisfait des convives, plus on fut content de lui. Il sentit son cœur s'amollir & se dissoudre comme les aromates de son pays se fondent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner on le mena à un spectacle enchanteur, condamné par les druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les

mouvemens de l'ame, & des perſpectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaiſir, qui raſſemblait tant de genres, n'était connu que ſous un nom étranger; il s'appelait *opéra*, ce qui ſignifiait autrefois dans la langue des ſept montagnes *travail*, *ſoin*, *occupation*, *induſtrie*, *entrepriſe*, *beſogne*, *affaire*. Cette affaire l'enchanta. Une fille ſurtout le charma par ſa voix mélodieuſe & par les grâces qui l'accompagnaient: cette fille d'*affaire* après le ſpectacle lui fut préſentée par ſes nouveaux amis. Il lui fit préſent d'une poignée de diamans. Elle en fut ſi reconnaiſſante qu'elle ne put le quitter du reſte du jour. Il ſoupa avec elle, & pendant le repas il oublia ſa ſobriété, & après le repas il oublia ſon ſerment d'être toujours inſenſible à la beauté, & inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faibleſſe humaine!

La belle princeſſe de Babylone arrivait alors avec le phénix, ſa femme de chambre *Irla* & ſes deux cents cavaliers gangarides montés ſur leurs licornes. Il fallut attendre aſſez long-temps pour qu'on ouvrît les portes. Elle demanda d'abord ſi le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus ſpirituel & le plus fidelle était encore dans cette ville. Les magiſtrats virent bien qu'elle voulait parler d'*Amazan*. Elle ſe fit conduire à ſon hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour; toute ſon ame était pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin dans ſon amant le modèle de la conſtance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans ſa chambre; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel *Amazan* dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand beſoin de repos.

Formoſante jeta un cri de douleur qui retentit dans

toute la maiſon, mais qui ne put éveiller ni ſon couſin, ni la fille d'*affaire*. Elle tomba pâmée entre les bras d'*Irla*. Dès qu'elle eut repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. *Irla* s'informa quelle était cette jeune demoiſelle qui paſſait des heures ſi douces avec le bel *Amazan*. On lui dit que c'était une fille d'*affaire* fort complaiſante, qui joignait à ſes talens celui de chanter avec aſſez de grâce. O juſte ciel! ô puiſſant *Oroſmade!* s'écriait la belle princeſſe de Babylone toute en pleurs, par qui ſuis-je trahie, & pour qui! ainſi donc celui qui a refuſé pour moi tant de princeſſes m'abandonne pour une farceuſe des Gaules! non, je ne pourrai ſurvivre à cet affront.

Madame, lui dit *Irla*, voilà comme ſont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre; fuſſent-ils amoureux d'une beauté deſcendue du ciel, ils lui feraient dans de certains momens des infidélités pour une ſervante de cabaret.

C'en eſt fait, dit la princeſſe, je ne le reverrai de ma vie; partons dans l'inſtant même, & qu'on attelle mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'*Amazan* fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la princeſſe; vous m'offenſeriez cruellement; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches, & que je veux me raccommoder avec lui: ſi vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite. Le phénix, qui après tout devait la vie à la fille du roi de Babylone, ne put lui déſobéir. Elle repartit avec tout ſon monde. Où allons-nous, Madame, lui demandait *Irla*? Je n'en ſais rien, répondait la princeſſe; nous prendrons le premier

chemin que nous trouverons ; pourvu que je fuie *Amazan* pour jamais, je suis contente. Le phénix, qui était plus sage que *Formosante*, parce qu'il était sans passion, la consolait en chemin ; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre ; qu'*Amazan* lui avait donné des preuves assez éclatantes & assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment ; que c'était un juste à qui la grâce d'*Orosmade* avait manqué ; qu'il n'en serait que plus constant désormais dans l'amour & dans la vertu ; que le désir d'expier sa faute le mettrait au-dessus de lui-même ; qu'elle n'en serait que plus heureuse ; que plusieurs grandes princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts, & s'en étaient bien trouvées. Il lui en rapportait des exemples ; & il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de *Formosante* fut enfin plus calme & plus paisible ; elle aurait voulu n'être point si tôt partie ; elle trouvait que ses licornes allaient trop vîte : mais elle n'osait revenir sur ses pas ; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer sa colère, entre son amour & sa vanité, elle laissait aller ses licornes ; elle courait le monde selon la prédiction de l'oracle de son père.

Amazan à son réveil apprend l'arrivée & le départ de *Formosante* & du phénix ; il apprend le désespoir & le courroux de la princesse ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reste plus, s'écria-t-il, qu'à la suivre & à me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que

rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le sein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que plusieurs étrangers & des rois même avaient préféré ce repos si agréablement occupé & si enchanteur à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs sa voiture était brisée, & qu'un sellier lui en fesait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déjà coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les dames les plus spirituelles & les plus aimables de la ville, chez qui on jouait très-bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'*affaire* pendant ce temps-là prenait son chocolat à sa toilette, riait, chantait, & fesait des agaceries au bel *Amazan*, qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le sens d'un oison.

Comme la sincérité, la cordialité, la franchise, ainsi que la magnanimité & le courage, composaient le caractère de ce grand prince, il avait conté ses malheurs & ses voyages à ses amis ; ils savaient qu'il était cousin issu de germain de la princesse ; ils étaient informés du baiser funeste donné par elle au roi d'Egypte ; on se pardonne, lui dirent-ils, ces petites frasques entre parens, sans quoi il faudrait passer sa vie dans d'éternelles querelles : rien n'ébranla son dessein de courir après *Formosante ;* mais sa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de passer trois jours parmi les oisifs dans les fêtes & dans les plaisirs : enfin il prit congé d'eux en les embrassant, en leur fesant accepter les diamans de son pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puisqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, disait-il, sont les vieillards de l'Europe,

les peuples d'Albion ſont les hommes faits, les habitans de la Gaule ſont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.

§. XI.

SES guides n'eurent pas de peine à ſuivre la route de la princeſſe; on ne parlait que d'elle & de ſon gros oiſeau. Tous les habitans étaient encore dans l'enthouſiaſme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancone éprouvèrent depuis une ſurpriſe moins délicieuſe, quand ils virent une maiſon voler dans les airs; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentiſſaient encore d'acclamations.

Quand *Amazan* fut aux pieds des Pyrenées, les magiſtrats & les druides du pays lui firent danſer malgré lui un tambourin; mais ſi tôt qu'il eut franchi les Pyrenées, il ne vit plus de gaieté ni de joie. S'il entendit quelques chanſons de loin à loin, elles étaient toutes ſur un ton triſte: les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir ſemblait être en deuil. Si les domeſtiques d'*Amazan* interrogeaient les paſſans, ceux-ci répondaient par ſignes; ſi on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maiſon enſeignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maiſon, & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choſes dont on avait un beſoin preſſant.

Quand on demandait à ces ſilenciaires s'ils avaient vu paſſer la belle princeſſe de Babylone, ils répondaient avec moins de brièveté: Nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints baſanés;

elle étale une gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoûtante, & qu'on ne connaît preſque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arroſée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande île Atlantique ſubmergée quelques ſiècles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laiſſaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient ſe mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voiſins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Paleſtins qui dès ce temps-là couraient dans tous les climats, pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Paleſtins, en prêtant ſur gages à cinquante pour cent, avaient attiré à eux preſque toutes les richeſſes du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Paleſtins étaient ſorciers; & tous ceux qui étaient accuſés de magie étaient brûlés ſans miſéricorde par une compagnie de druides qu'on appelait *les rechercheurs* ou *les anthropokaies*. Ces prêtres les revêtaient d'abord d'un habit de maſque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prières des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La princeſſe de Babylone avait mis pied à terre dans la ville qu'on appela depuis Sevilla. Son deſſein était de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babylone, revoir le roi *Bélus* ſon père, & oublier ſi elle pouvait ſon infidelle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux paleſtins qui feſaient toutes les affaires de la cour. Ils devaient lui

fournir trois vaisseaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens nécessaires, & convint du prix après avoir un peu disputé.

L'hôtesse était fort dévote, & son mari non moins dévot était familier, c'est-à-dire espion des druides rechercheurs anthropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans sa maison une sorcière & deux paleſtins qui fesaient un pacte avec le diable déguisé en gros oiseau doré. Les rechercheurs apprenant que la dame avait une prodigieuse quantité de diamans, la jugèrent incontinent sorcière; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cents cavaliers & les licornes qui dormaient dans de vastes écuries: car les rechercheurs sont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils se saisirent de la princesse & d'*Irla;* mais ils ne purent prendre le phénix qui s'envola à tire d'ailes : il se doutait bien qu'il trouverait *Amazan* sur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra sur la frontière de la Bétique, & lui apprit le désastre de la princesse. *Amazan* ne put parler; il était trop saisi, trop en fureur. Il s'arme d'une cuirasse d'acier damasquiné d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots & d'une épée tranchante appelée *la fulminante*, qui pouvait fendre d'un seul coup des arbres, des rochers & des druides; il couvre sa belle tête d'un casque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'était l'ancienne armure de *Magog*, dont sa sœur *Aldée* lui avait fait présent dans son voyage en Scythie; le peu de suivans qui l'accompagnaient montent comme lui chacun sur sa licorne.

Amazan, en embrassant son cher phénix, ne lui dit

que ces triſtes paroles : Je ſuis coupable ; ſi je n'avais pas couché avec une fille d'*affaire* dans la ville des oiſifs, la belle princeſſe de Babylone ne ſerait pas dans cet état épouvantable; courons aux anthropokaies. Il entre bientôt dans Sevilla; quinze cents alguazils gardaient les portes de l'enclos où les deux cents gangarides & leurs licornes étaient renfermés ſans avoir à manger; tout était préparé pour le ſacrifice qu'on allait faire de la princeſſe de Babylone, de ſa femme de chambre *Irla*, & des deux riches paleſtins.

Le grand anthropokaie, entouré de ſes petits anthropokaies, était déjà ſur ſon tribunal ſacré ; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains ſans dire un mot ; & l'on amenait la belle princeſſe *Irla*, & les deux paleſtins les mains liées derrière le dos, & vêtus d'un habit de maſque.

Le phénix entre par une lucarne dans la priſon où les Gangarides commençaient déjà à enfoncer les portes. L'invincible *Amazan* les briſait en dehors. Ils ſortent tout armés, tous ſur leurs licornes ; *Amazan* ſe met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverſer les alguazils, les familiers, les prêtres anthropokaies; chaque licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'*Amazan* coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait; le peuple fuyait en manteau noir & en fraiſe ſale, toujours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan ſaiſit de ſa main le grand rechercheur ſur ſon tribunal, & le jette ſur le bûcher qui était préparé à quarante pas; il y jeta auſſi les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux

pieds

pieds de *Formosante*. Ah! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerais, si vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'*affaire!*

Tandis qu'*Amazan* fesait sa paix avec la princesse, tandis que ses Gangarides entassaient dans le bûcher les corps de tous les anthropokaies, & que les flammes s'élevaient jusqu'aux nues, *Amazan* vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux monarque la couronne en tête s'avançait sur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes; cent autres chars suivaient. Ils étaient accompagnés de graves personnages en manteau noir & en fraise, montés sur de très-beaux chevaux; une multitude de gens à pied suivait en cheveux gras & en silence.

D'abord *Amazan* fit ranger autour de lui ses Gangarides, & s'avança la lance en arrêt. Dès que le roi l'aperçut, il ôta sa couronne, descendit de son char, embrassa l'étrier d'*Amazan*, & lui dit: „ Homme envoyé „ de DIEU, vous êtes le vengeur du genre-humain, „ le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces „ monstres sacrés dont vous avez purgé la terre étaient „ mes maîtres au nom du *vieux des sept montagnes;* j'étais „ forcé de souffrir leur puissance criminelle. Mon „ peuple m'aurait abandonné si j'avais voulu seule- „ ment modérer leurs abominables atrocités. D'au- „ jourd'hui je respire, je règne, & je vous le dois. „

Ensuite il baisa respectueusement la main de *Formosante*, & la supplia de vouloir bien monter avec *Amazan*, *Irla* & le phénix dans son carrosse à huit mules. Les deux palestins, banquiers de la cour, encore prosternés à terre de frayeur & de reconnaissance,

se relevèrent ; & la troupe des licornes suivit le roi de la Bétique dans son palais.

Comme la dignité du roi d'un peuple grave exigeait que ses mules allassent au petit pas, *Amazan* & *Formosante* eurent le temps de lui conter leurs aventures. Il entretint aussi le phénix, il l'admira & le baisa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux & barbares ; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature & la dignité primitive de l'homme : mais il convenait surtout que les plus barbares des mortels étaient ces rechercheurs anthropokaies dont *Amazan* venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir & de le remercier. La belle *Formosante* oubliait déjà l'aventure de la fille d'*affaire*, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie. *Amazan* instruit de l'innocence du baiser donné au roi d'Egypte, & de la résurrection du phénix, goûtait une joie pure, & était enivré du plus violent amour.

On dîna au palais, & on y fit assez mauvaise chère. Les cuisiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. *Amazan* conseilla d'en faire venir des Gaules. Les musiciens du roi exécutèrent pendant le repas cet air célèbre qu'on appela dans la suite des siècles *les folies d'Espagne*. Après le repas on parla d'affaires.

Le roi demanda au bel *Amazan*, à la belle *Formosante* & au beau phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit *Amazan*, mon intention est de retourner à Babylone dont je suis l'héritier présomptif, & de demander à mon oncle *Bélus* ma

cousine issue de germaine l'incomparable *Formosante*, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon dessein, dit la princesse, est assurément de ne jamais me séparer de mon cousin issu de germain: mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du roi mon père, d'autant plus qu'il ne m'a donné permission que d'aller en pélerinage à Bassora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le phénix, je suivrai par-tout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raison, dit le roi de la Bétique; mais le retour à Babylone n'est pas si aisé que vous le pensez. Je sais tous les jours des nouvelles de ce pays-là par les vaisseaux tyriens, & par mes banquiers palestins, qui sont en correspondance avec tous les peuples de la terre. Tout est en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le roi de Scythie redemande l'héritage de sa femme à la tête de trois cents mille guerriers tous à cheval. Le roi d'Egypte & le roi des Indes désolent aussi les bords du Tigre & de l'Euphrate, chacun à la tête de trois cents mille hommes, pour se venger de ce qu'on s'est moqué d'eux. Pendant que le roi d'Egypte est hors de son pays, son ennemi le roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cents mille hommes; & le roi de Babylone n'a encore que six cents mille hommes sur pied pour se défendre.

Je vous avoue, continua le roi, que lorsque j'entends parler de ces prodigieuses armées que l'Orient vomit de son sein, & de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille soldats, qu'il est si difficile de vêtir & de nourrir, je suis tenté de croire que l'Orient a été fait

bien long-temps avant l'Occident. Il semble que nous soyons sortis avant-hier du chaos, & hier de la barbarie.

Sire, dit *Amazan*, les derniers venus l'emportent quelquefois sur ceux qui sont entrés les premiers dans la carrière. On pense dans mon pays que l'homme est originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le roi de la Bétique au phénix, qu'en pensez-vous? Sire, répondit le phénix, je suis encore trop jeune pour être instruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-sept mille ans; mais mon père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me disait qu'il avait appris de son père que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ses ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé sur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmottes des Alpes, & les loups de la Gaule viennent de mon pays; de même que je ne crois pas que les sapins & les chênes de vos contrées descendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais d'où venons-nous donc, dit le roi? Je n'en sais rien, dit le phénix. Je voudrais seulement savoir où la belle princesse de Babylone & mon cher ami *Amazan* pourront aller. Je doute fort, répartit le roi, qu'avec ses deux cents licornes il soit en état de percer à travers tant d'armées de trois cents mille hommes chacune. Pourquoi non, dit *Amazan*?

Le roi de la Bétique sentit le sublime du *pourquoi non*? mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas

contre des armées innombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le roi d'Ethiopie ; je suis en relation avec ce prince noir par le moyen de mes paleſtins ; je vous donnerai des lettres pour lui : puiſqu'il eſt l'ennemi du roi d'Egypte, il ſera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-ſobres & très-braves ; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent ou plutôt qui ſautent au pied des Pyrénées, & qu'on appelle *Vaſques* ou *Vaſcons*. Envoyez un de vos guerriers ſur une licorne avec quelques diamans, il n'y a point de Vaſcon qui ne quitte le caſtel, c'eſt-à-dire la chaumière de ſon père, pour vous ſervir. Ils ſont infatigables, courageux & plaiſans ; vous en ſerez très-ſatisfait. En attendant qu'ils ſoient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaiſſeaux. Je ne puis trop reconnaître le ſervice que vous m'avez rendu.

Amazan jouiſſait du bonheur d'avoir retrouvé *Formoſante*, & de goûter en paix dans ſa converſation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent preſque ceux de l'amour naiſſant.

Bientôt une troupe fière & joyeuſe de vaſcons arriva en danſant au tambourin ; l'autre troupe fière & ſérieuſe de bétiquois était prête. Le vieux roi tanné embraſſa tendrement les deux amans ; il fit charger leurs vaiſſeaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de goliles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur ſouhaitant une heureuſe traverſée, un amour conſtant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de

siècles après, la phénicienne *Didon*, sœur d'un *Pygmalion*, épouse d'un *Sychée*, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanières, selon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont jamais conté de fables, & selon les professeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit appelé *Pygmalion*, ou *Didon*, ou *Sychée*, qui sont des noms entièrement grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de roi à Tyr en ces temps-là.

La superbe Carthage n'était point encore un port de mer; il n'y avait là que quelques numides qui faisaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles où furent depuis Cyrène & la grande Chersonèse.

Enfin on arriva vers la première embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port de Canope recevait déjà les vaisseaux de toutes les nations commerçantes, sans qu'on fût si le dieu *Canope* avait fondé le port, ou si les habitans avaient fabriqué le dieu, ni si l'étoile *Canope* avait donné son nom à la ville, ou si la ville avait donné le sien à l'étoile. Tout ce qu'on en savait, c'est que la ville & l'étoile étaient fort anciennes, & c'est tout ce qu'on peut savoir de l'origine des choses, de quelque nature qu'elles puissent être.

Ce fut là que le roi d'Ethiopie, ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible *Amazan*, & l'adorable *Formosante*. Il prit l'un pour le dieu des combats, & l'autre pour la déesse de la beauté. *Amazan* lui présenta la lettre de recommandation du roi d'Espagne,

Le roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables, ſuivant la coutume indiſpenſable des temps héroïques. Enſuite on parla d'aller exterminer les trois cents mille hommes du roi d'Egypte, les trois cents mille de l'empereur des Indes, & les trois cents mille du grand-kan des Scythes qui aſſiégeaient l'immenſe, l'orgueilleuſe, la voluptueuſe ville de Babylone.

Les deux mille eſpagnols qu'*Amazan* avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du roi d'Ethiopie pour ſecourir Babylone; que c'était aſſez que leur roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il ſuffiſait d'eux pour cette expédition.

Les Vaſcons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres; qu'ils battraient tout ſeuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Eſpagnols qu'à condition que ceux-ci ſeraient à l'arrière-garde.

Les deux cents gangarides ſe mirent à rire des prétentions de leurs alliés, & ils ſoutinrent qu'avec cent licornes ſeulement ils feraient fuir tous les rois de la terre. La belle *Formoſante* les appaiſa par ſa prudence & par ſes diſcours enchanteurs. *Amazan* préſenta au monarque noir ſes gangarides, ſes licornes, les eſpagnols, les vaſcons & ſon bel oiſeau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arſinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois rois, & pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont faites depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun ſait comment le roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle *Formoſante*, & comment il la

ſurprit au lit, lorſqu'un doux ſommeil fermait ſes longues paupières. On ſe ſouvient qu'*Amazan*, témoin de ce ſpectacle, crut voir le jour & la nuit couchans enſemble. On n'ignore pas qu'*Amazan*, indigné de l'affront, tira ſoudain ſa fulminante, qu'il coupa la tête perverſe du nègre inſolent, & qu'il chaſſa tous les éthiopiens d'Egypte. Ces prodiges ne ſont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Egypte ? La renommée a publié de ſes cent bouches les victoires qu'il remporta ſur les trois rois avec ſes eſpagnols, ſes vaſcons & ſes licornes. Il rendit la belle *Formoſante* à ſon père; il délivra toute la ſuite de ſa maîtreſſe que le roi d'Egypte avait réduite en eſclavage. Le grand kan des Scythes ſe déclara ſon vaſſal, & ſon mariage avec la princeſſe *Aldée* fut confirmé. L'invincible & généreux *Amazan*, reconnu pour héritier du royaume de Babylone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix, en préſence de cent rois tributaires. La fête de ſon mariage ſurpaſſa en tout celle que le roi *Bélus* avait donnée. On ſervit à table le bœuf *Apis* rôti. Le roi d'Egypte & celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux, & ces noces furent célébrées par cinq cents grands poëtes de Babylone.

O Muſes! qu'on invoque toujours au commencement de ſon ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'eſt en vain qu'on me reproche de dire grâces ſans avoir dit *benedicite*. Muſes! vous n'en ſerez pas moins mes protectrices. Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enſeignées aux mortels dans ce fidelle récit, ainſi qu'ils ont oſé falſifier *Candide*, l'*Ingénu* & les chaſtes aventures de la chaſte *Jeanne* qu'un ex-capucin a défigurées par

des vers dignes des capucins dans des éditions bataves. Qu'ils ne fassent pas ce tort à mon typographe chargé d'une nombreuse famille, & qui possède à peine de quoi avoir des caractères, du papier & de l'encre.

O Muses ! imposez silence au détestable *Cogé*, professeur de bavarderie au collége Mazarin, qui n'a pas été content des discours moraux de *Bélisaire* & de l'empereur *Justinien*, & qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands-hommes.

Mettez un bâillon au pédant *Larcher*, qui sans savoir un mot de l'ancien babylonien, sans avoir voyagé comme moi sur les bords de l'Euphrate & du Tigre, a eu l'impudence de soutenir que la belle *Formosante* fille du plus grand roi du monde, & la princesse *Aldée*, & toutes les femmes de cette respectable cour allaient coucher avec tous les palefreniers de l'Asie pour de l'argent dans le grand temple de Babylone par principe de religion. Ce libertin de collége, votre ennemi & celui de la pudeur, accuse les belles égyptiennes de Mendès de n'avoir aimé que des boucs, se proposant en secret par cet exemple de faire un tour en Egypte, pour avoir enfin de bonnes aventures.

Comme il ne connaît pas plus le moderne que l'antique, il insinue, dans l'espérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que notre incomparable *Ninon* à l'âge de quatre-vingts ans coucha avec l'abbé *Gédouin* de l'académie française, & de celle des inscriptions & belles-lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'abbé de *Châteauneuf* qu'il prend pour l'abbé *Gédouin*. Il ne connaît pas plus *Ninon* que les filles de Babylone.

Muses, filles du ciel, votre ennemi *Larcher* fait

plus ; il se répand en éloges sur la pédérastie ; il ose dire que tous les bambins de mon pays sont sujets à cette infamie. Il croit se sauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles & chastes muses, qui détestez également le pédantisme & la pédérastie, protégez-moi contre maître *Larcher !*

Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fréron*, ci-devant soi-disant jésuite ; vous dont le Parnasse est tantôt à bisêtre, & tantôt au cabaret du coin ; vous à qui l'on a rendu tant de justice sur tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête comédie de l'Ecossaise ; vous digne fils du prêtre *Desfontaines*, qui naquîtes de ses amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer & un bandeau comme le fils de *Vénus*, & qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des cheminées ; mon cher *Aliboron*, pour qui j'ai toujours eu tant de tendresse, & qui m'avez fait rire un mois de suite du temps de cette Ecossaise, je vous recommande ma princesse de Babylone, dites-en bien du mal afin qu'on la lise.

Je ne vous oublierai point ici, gazetier ecclésiastique, illustre orateur des convulsionnaires, père de l'Eglise fondée par l'abbé *Bécherand* & par *Abraham Chaumeix ;* ne manquez pas de dire dans vos feuilles, aussi pieuses qu'éloquentes & sensées, que la princesse de Babylone est hérétique, déiste & athée. Tâchez surtout d'engager le sieur *Riballier* à faire condamner la princesse de Babylone par la sorbonne ; vous ferez grand plaisir à mon libraire, à qui j'ai donné cette petite histoire pour ses étrennes.

Fin de la princesse de Babylone.

LES LETTRES

D'AMABED,

Traduites par l'abbé TAMPONET.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0203-1

LES

LETTRES D'AMABED,

Traduites par l'abbé Tamponet.

PREMIERE LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid grand brame de Maduré.

A Bénarès, le ſecond du mois de la ſouris, l'an du renouvellement du monde 115652. (*a*)

LUMIERE de mon ame, père de mes penſées, toi qui conduis les hommes dans les voies de l'Eternel, à toi ſavant *Shaſtaſid* reſpect & tendreſſe.

Je me ſuis déjà rendu la langue chinoiſe ſi familière, ſuivant tes ſages conſeils, que je lis avec fruit leurs cinq kings qui me ſemblent égaler en antiquité notre Shaſta dont tu es l'interprète, les ſentences du premier *Zoroaſtre* & les livres de l'égyptien *Thaut*.

(*a*) Cette date répond à l'année de notre ère vulgaire 1512, deux ans après qu'*Alfonſe d'Albuquerke* eut pris Goa. Il faut ſavoir que les brames comptaient 111100 années depuis la rebellion & la chute des êtres céleſtes, & 4552 ans depuis la promulgation du Shaſta leur premier livre ſacré, ce qui ſefait 115652 pour l'année correſpondante à notre année 1512, temps auquel régnaient *Babar* dans le Mogol, *Iſmaël Sophi* en Perſe, *Selim* en Turquie, *Maximilien I* en Allemagne, *Louis XII* en France, *Jules II* à Rome, *Jeanne la folle* en Eſpagne, *Emmanuel* en Portugal.

Il paraît à mon ame, qui s'ouvre toujours devant toi, que ces écrits & ces cultes n'ont rien pris les uns des autres: car nous sommes les seuls à qui *Brama*, confident de l'Eternel, ait enseigné la rebellion des créatures célestes, le pardon que l'Eternel leur accorde & la formation de l'homme; les autres n'ont rien dit, ce me semble, de ces choses sublimes.

Je crois surtout que nous ne tenons rien, ni nous ni les Chinois, des Egyptiens. Ils n'ont pu former une société policée & savante que long-temps après nous, puisqu'il leur a fallu dompter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes & bâtir leurs villes.

Notre Shasta divin n'a, je l'avoue, que quatre mille cinq cents cinquante-deux ans d'antiquité; mais il est prouvé par nos monumens que cette doctrine avait été enseignée de père en fils plus de cent siècles avant la publication de ce sacré livre. J'attends sur cela les instructions de ta paternité.

Depuis la prise de Goa par les Portugais il est venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enseigne la langue indienne; il m'apprend en récompense un jargon qui a cours dans l'Europe, & qu'on nomme l'italien. C'est une plaisante langue. Presque tous les mots se terminent en *a*, en *e*, en *i* & en *o*; je l'apprends facilement, & j'aurai bientôt le plaisir de lire les livres européens.

Ce docteur s'appelle le père *Fa tutto;* il paraît poli & insinuant; je l'ai présenté à *Charme des yeux*, la belle *Adaté*, que mes parens & les tiens me destinent pour épouse. Elle apprend l'italien avec moi. Nous avons conjugué ensemble le verbe *j'aime* dès le premier jour. Il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes.

Après elle tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie *Birma* & *Brama* de conserver tes jours jusqu'à l'âge de cent trente ans, passé lequel la vie n'est plus qu'un fardeau.

REPONSE

De Shastasid.

J'AI reçu ta lettre, esprit, enfant de mon esprit. Puisse *Drugha*, (*b*) montée sur son dragon, étendre toujours sur toi ses dix bras vainqueurs des vices.

Il est vrai, & nous n'en devons tirer aucune vanité, que nous sommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en disconviennent pas. Les Egyptiens sont un peuple tout nouveau qui fut enseigné lui-même par les Chaldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens, & songeons à être toujours les plus justes.

Tu sauras, mon cher *Amabed*, que depuis très-peu de temps une faible image de notre révélation sur la chute des êtres célestes & le renouvellement du monde, a pénétré jusqu'aux Occidentaux. Je trouve dans une traduction arabe d'un livre syriaque, qui n'est composé que depuis environ quatorze cents ans, ces propres paroles: *L'Eternel tient liées de chaînes éternelles jusqu'au*

(*b*) *Drugha* est le mot indien qui signifie vertu. Elle est représentée avec dix bras & montée sur un dragon pour combattre les vices, qui sont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médisance, la calomnie, la fainéantise, la résistance à ses père & mère, l'ingratitude. C'est cette figure que plusieurs missionnaires ont prise pour le diable.

grand jour du jugement les puiſſances céleſtes qui ont ſouillé leur dignité première. (*c*) L'auteur cite en preuve un livre compoſé par un de leurs premiers hommes nommé *Enoch*. Tu vois par-là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible & trompeur, qui s'eſt égaré vers eux du ſein de notre lumière.

Mon cher fils, je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je ſais trop quel eſt cet *Albuquerke* qui eſt venu des bords de l'Occident dans ce pays cher à l'aſtre du jour. C'eſt un des plus illuſtres brigands qui aient déſolé la terre. Il s'eſt emparé de Goa contre la foi publique. Il a noyé dans leur ſang des hommes juſtes & paiſibles. Ces Occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très-peu de ſoie: point de coton, point de ſucre, nulle épicerie. La terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque. DIEU leur a refuſé le cocotier qui ombrage, loge, vêtit, nourrit, abreuve les enfans de *Brama*. Ils ne connaiſſent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raiſon. Leur vraie divinité eſt l'or; ils vont chercher ce dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur eſt un homme de bien; mais l'Eternel nous permet de nous défier de ces étrangers. S'ils ſont moutons à Bénarès, on dit qu'ils ſont tigres dans les contrées où les Européens ſe ſont établis.

(*c*) On voit que *Shaſtaſid* avait lu notre Bible en arabe, & qu'il avait en vue l'épître de *ſaint Jude* où ſe trouvent en effet ces paroles au verſet 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais exiſté eſt celui d'*Enoch* cité par *ſaint Jude* au verſet 14.

Puiſſent

Puiſſent ni la belle *Adaté* ni toi n'avoir jamais à ſe plaindre du père *Fa tutto !* mais un ſecret preſſentiment m'alarme. Adieu. Que bientôt *Adaté*, unie à toi par un ſaint mariage, puiſſe goûter dans tes bras les joies céleſtes !

Cette lettre te parviendra par un banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'éléphant.

SECONDE LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

PERE de mes penſées, j'ai eu le temps d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand banian ait pu arriver ſur le rivage du Gange. Le père *Fa tutto* me témoigne toujours une amitié ſincère. En vérité je commence à croire qu'il ne reſſemble point aux perfides dont tu crains avec raiſon la méchanceté. La ſeule choſe qui pourrait me donner de la défiance, c'eſt qu'il me loue trop, & qu'il ne loue jamais aſſez *Charme des yeux;* mais d'ailleurs il me paraît rempli de vertu & d'onction. Nous avons lu enſemble un livre de ſon pays, qui m'a paru bien étrange. C'eſt une hiſtoire univerſelle du monde entier dans laquelle il n'eſt pas dit un mot de notre antique empire, rien des immenſes contrées au-delà du Gange, rien de la Chine, rien de la vaſte Tartarie. Il faut que les auteurs dans cette partie de l'Europe ſoient bien ignorans. Je les compare à des villageois qui parlent avec emphaſe de leurs chaumières, & qui ne ſavent pas où eſt la capitale; ou plutôt à ceux qui penſent que le monde finit aux bornes de leur horizon.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ils comptent les temps depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur européen m'a montré un de ses almanachs sacrés, par lequel ses compatriotes sont à présent dans l'année de leur création 5552, ou dans l'année 6244, ou bien dans l'année 6940, (*d*) comme on voudra. Cette bizarrerie m'a surpris. Je lui ai demandé comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même aventure. Tu ne peux, lui ai-je dit, avoir à la fois trente ans, quarante ans & cinquante ans. Comment ton monde peut-il avoir trois dates qui se contrarient? Il m'a répondu que ces trois dates se trouvent dans le même livre, & qu'on est obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la superbe de l'esprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appelait *Adam*, d'un *Caïn*, d'un *Mathusalem*, d'un *Noé* qui planta des vignes après que l'Océan eut submergé tout le globe, enfin d'une infinité de choses dont je n'ai jamais entendu parler, & que je n'ai lues dans aucun de nos livres. Nous en avons ri la belle *Adaté* & moi en l'absence du père *Fa tutto* : car nous sommes trop bien élevés & trop pénétrés de tes maximes pour rire des gens en leur présence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940 ans tout au plus; tandis que notre ère est de 115652 années. Je les plains davantage de manquer de poivre, de canelle, de girofle, de thé, de café, de soie, de coton, de vernis, d'encens, d'aromates & de tout ce qui peut rendre la vie agréable;

(*d*) C'est la différence du texte hébreu, du samaritain & des Septante.

il faut que la Providence les ait long-temps oubliés. Mais je les plains encore plus de venir de si loin, parmi tant de périls, ravir nos denrées les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre : cela fait frémir la nature indienne qui est en tout différente de la leur ; car leurs poitrines & leurs cuisses sont velues. Ils portent de longues barbes ; leurs estomacs sont carnassiers. Ils s'enivrent avec le jus fermenté de la vigne plantée, disent-ils, par leur *Noé*. Le père *Fa tutto* lui-même, tout poli qu'il est, a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une chaudière, & il les a mangés impitoyablement. Cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage que nous n'avons apaisé qu'avec peine. DIEU me pardonne, je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches sacrées qui nous donnent du lait, si on l'avait laissé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets, & qu'il se contenterait d'œufs frais, de laitage, de riz, de nos excellens légumes, de pistaches, de dattes, de cocos, de gâteaux d'amandes, de biscuits, d'ananas, d'oranges & de tout ce que produit notre climat béni de l'Eternel.

Depuis quelques jours il paraît plus attentif auprès de *Charme des yeux*. Il a même fait pour elle deux vers italiens qui finissent en *o*. Cette politesse me plaît beaucoup : car tu sais que mon bonheur est qu'on rende justice à ma chère *Adaté*.

Adieu. Je me mets à tes pieds qui t'ont toujours conduit dans la voie droite, & je baise tes mains qui n'ont jamais écrit que la vérité.

REPONSE

De Shaſtaſid.

MON cher fils en *Birma*, en *Brama*, je n'aime point ton *Fa tutto* qui tue des poulets, & qui fait des vers pour ta chère *Adaté*. Veuille *Birma* rendre vains mes ſoupçons !

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu ſon *Adam*, ni ſon *Noé* dans aucune partie du monde, tout récens qu'ils ſont. La Grèce même, qui était le rendez-vous de toutes les fables quand *Alexandre* approcha de nos frontières, n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin, tels que les peuples occidentaux, faſſent un ſi grand cas de celui qui, ſelon eux, planta la vigne ; mais ſois ſûr que *Noé* a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il eſt vrai que du temps d'*Alexandre* il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers & d'uſuriers qui avait été long-temps eſclave à Babylone. Il ſe forgea une hiſtoire pendant ſa captivité, & c'eſt dans cette ſeule hiſtoire qu'il ait jamais été queſtion de *Noé*. Quand ce petit peuple obtint depuis des priviléges dans Alexandrie, il y traduiſit ſes annales en grec. Elles furent enſuite traduites en arabe ; & ce n'eſt que dans nos derniers temps que nos ſavans en ont eu quelque connaiſſance. Mais cette hiſtoire eſt auſſi mépriſée par eux que la miſérable horde qui l'a écrite. (*e*)

(*e*) On voit bien que *Shaſtaſid* parle ici en brame qui n'a pas le don de la foi, & à qui la grâce a manqué

Il ſerait plaiſant en effet que tous les hommes, qui ſont frères, euſſent perdu leurs titres de famille, & que ces titres ne ſe retrouvaſſent que dans une petite branche compoſée d'uſuriers & de lépreux. J'ai peur, mon cher ami, que les concitoyens de ton père *Fa tutto* qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne ſoient auſſi inſenſés, auſſi ridicules qu'ils ſont intéreſſés, perfides & cruels.

Epouſe au plutôt ta charmante *Adaté:* car, encore une fois, je crains les *Fa tutto* plus que les *Noé*.

TROISIEME LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

BENI ſoit à jamais *Birma* qui a fait l'homme pour la femme! Sois béni, ô cher *Shaſtaſid*, qui t'intéreſſes tant à mon bonheur! *Charme des yeux* eſt à moi; je l'ai épouſée. Je ne touche plus à la terre, je ſuis dans le ciel: il n'a manqué que toi à cette divine cérémonie. Le docteur *Fa tutto* a été témoin de nos ſaints engagemens; & quoiqu'il ne ſoit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants & nos prières: il a été fort gai au feſtin des noces. Je ſuccombe à ma félicité. Tu jouis d'un autre bonheur, tu poſſèdes la ſageſſe; mais l'incomparable *Adaté* me poſſède. Vis long-temps heureux, ſans paſſions, tandis que la mienne m'abſorbe dans une mer de voluptés. Je ne puis t'en dire davantage: je revole dans les bras d'*Adaté*.

QUATRIEME LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

CHER ami, cher père, nous partons la tendre *Adaté* & moi pour te demander ta bénédiction. Notre félicité ſerait imparfaite ſi nous ne rempliſſions pas ce devoir de nos cœurs; mais le croirais-tu? nous paſſons par Goa dans la compagnie de *Courſom* le célèbre marchand & de ſa femme. *Fa tutto* dit que Goa eſt devenue la plus belle ville de l'Inde; que le grand *Albuquerke* nous recevra comme des ambaſſadeurs; qu'il nous donnera un vaiſſeau à trois voiles pour nous conduire à Maduré. Il a perſuadé ma femme; & j'ai voulu le voyage dès qu'elle l'a voulu. *Fa tutto* nous aſſure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. *Charme des yeux* brûle d'envie de faire uſage d'une langue qu'elle vient d'apprendre: je partage tous ſes goûts. On dit qu'il y a eu des gens qui ont eu deux volontés; mais *Adaté* & moi nous n'en avons qu'une, parce que nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce eſpérance de verſer dans tes bras avant deux mois des larmes de tendreſſe & de joie.

PREMIERE LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid.

A Goa, le 5 du mois du tigre, l'an du renouvellement du monde 115652.

BIRMA, entends mes cris, vois mes pleurs, ſauve mon cher époux. *Brama* fils de *Birma*, porte ma douleur & ma crainte à ton père. Généreux *Shaſtaſid*, plus ſage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher *Amabed* ton diſciple, mon tendre époux, ne t'écrira plus; il eſt dans une foſſe que les barbares appellent *priſon*. Des gens que je ne puis définir, on les nomme ici *inquiſitori*, je ne ſais ce que ce mot ſignifie; ces monſtres le lendemain de notre arrivée ſaiſirent mon mari & moi, & nous mirent chacun dans une foſſe ſéparée, comme ſi nous étions morts: mais ſi nous l'étions, il fallait du moins nous enſevelir enſemble. Je ne ſais ce qu'ils ont fait de mon cher *Amabed*. J'ai dit à mes anthropophages: Où eſt *Amabed*? ne le tuez pas, & tuez-moi. Ils ne m'ont rien répondu. Où eſt-il? pourquoi m'avez-vous ſéparée de lui? Ils ont gardé le ſilence; ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté; le marchand *Courſom* a trouvé moyen de me faire tenir du papier, du coton, un pinceau & de l'encre. Mes larmes imbibent tout, ma main tremble, mes yeux s'obſcurciſſent, je me meurs.

SECONDE LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid, écrite de la priſon de l'inquiſition.

DIVIN *Shaſtaſid*, je fus hier long-temps évanouie, je ne pus achever ma lettre; je la pliai quand je repris un peu mes ſens; je la mis dans mon ſein qui n'allaitera pas les enfans que j'eſpérais avoir d'*Amabed*, je mourrai avant que *Birma* m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour ſont entrés dans ma foſſe deux ſpectres armés de hallebardes, portant au cou des grains enfilés, & ayant ſur la poitrine quatre petites bandes rouges croiſées. Ils m'ont priſe par les mains, toujours ſans me rien dire, & m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tous meubles une grande table, cinq chaiſes, & un grand tableau qui repréſentait un homme tout nu, les bras étendus, & les pieds joints.

Auſſitôt entrent cinq perſonnages vêtus de robes noires avec une chemiſe par-deſſus leur robe, & deux longs pendans d'étoffe bigarrée par-deſſus leur chemiſe. Je ſuis tombée à terre de frayeur. Mais quelle a été ma ſurpriſe! J'ai vu le père *Fa tutto* parmi ces cinq fantômes. Je l'ai vu, il a rougi; mais il m'a regardée d'un air de douceur & de compaſſion qui m'a un peu raſſurée pour un moment. Ah! père *Fa tutto*, ai-je dit, où ſuis-je? qu'eſt devenu *Amabed*? dans

quel gouffre m'avez-vous jetée? On dit qu'il y a des nations qui se nourrissent de sang humain. Va-t-on nous tuer? va-t-on nous dévorer? Il ne m'a répondu qu'en levant les yeux & les mains au ciel, mais avec une attitude si douloureuse & si tendre que je ne savais plus que penser.

Le président de ce conseil de muets a enfin délié sa langue, & m'a adressé la parole; il m'a dit ces mots: Est-il vrai que vous avez été baptisée? J'étais si abymée dans mon étonnement & dans ma douleur que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même question d'une voix terrible. Mon sang s'est glacé & ma langue s'est attachée à mon palais. Il a répété les mêmes mots pour la troisième fois, & à la fin j'ai dit *oui;* car il ne faut jamais mentir. J'ai été baptisée dans le Gange comme tous les fidelles enfans de *Brama* le sont, comme tu le fus, divin *Shastasid*, comme l'a été mon cher & malheureux *Amabed*. Oui, je suis baptisée, c'est ma consolation, c'est ma gloire. Je l'ai avoué devant ces spectres.

A peine cette parole *oui*, symbole de la vérité, est sortie de ma bouche, qu'un des cinq monstres noirs & blancs s'est écrié: *Apostata;* les autres ont répété: *Apostata*. Je ne sais ce que ce mot veut dire; mais ils l'ont prononcé d'un ton si lugubre & si épouvantable, que mes trois doigts sont en convulsion en te l'écrivant.

Alors le père *Fa tutto* prenant la parole, & me regardant toujours avec des yeux benins, les a assurés que j'avais dans le fond de bons sentimens, qu'il répondait de moi, que la grâce opérerait, qu'il se chargeait de ma conscience; & il a fini son discours,

auquel je ne comprenais rien, par ces paroles : *Io la convertero*. Cela signifie en italien, autant que j'en puis juger, *je la retournerai*.

Quoi, disais-je en moi-même, il me retournera ! qu'entend-il par me retourner ? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie ? Ah ! père *Fa tutto*, lui ai-je dit, retournez donc le jeune *Amabed* mon tendre époux : rendez-moi mon ame, rendez-moi ma vie.

Alors il a baissé les yeux, il a parlé en secret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre. Ils sont partis avec les deux hallebardiers. Tous ont fait une profonde révérence au tableau qui représente un homme tout nu ; & le père *Fa tutto* est resté seul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre assez propre, & m'a promis que si je voulais m'abandonner à ses conseils, je ne serais plus enfermée dans une fosse. Je suis désespéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui est arrivé. Je m'y suis opposé autant que j'ai pu, mais nos saintes lois m'ont lié les maïns : enfin, grâces au ciel & à moi, vous êtes libre, dans une bonne chambre, dont vous ne pouvez pas sortir. Je viendrai vous y voir souvent, je vous consolerai, je travaillerai à votre félicité présente & future.

Ah ! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher *Amabed* qui puisse la faire cette félicité, & il est dans une fosse ! pourquoi y ai-je été plongée ? qui sont ces spectres qui m'ont demandé si j'avais été baignée ? où m'avez-vous conduite ? m'avez-vous trompée ? est-ce vous qui êtes la cause de ces horribles cruautés ? faites-moi venir le marchand *Coursom* qui est de mon pays & homme de bien. Rendez-moi ma suivante, ma

compagne, mon amie *Déra* dont on m'a séparée? Est-elle aussi dans un cachot pour avoir été baignée? qu'elle vienne; que je revoie *Amabed*, ou que je meure.

Il a répondu à mes discours & aux sanglots qui les entrecoupaient, par des protestations de service & de zèle dont j'ai été touchée. Il m'a promis qu'il m'instruirait des causes de toute cette épouvantable aventure, & qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre *Déra*, en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari. Il m'a plainte; j'ai vu même ses yeux un peu mouillés : enfin au son d'une cloche il est sorti de ma chambre en me prenant la main, & en la mettant sur son cœur. C'est le signe visible, comme tu le sais, de la sincérité qui est invisible. Puisqu'il a mis ma main sur son cœur il ne me trompera pas. Hé pourquoi me tromperait-il? que lui ai-je fait pour me persécuter? nous l'avons si bien traité à Bénarès, mon mari & moi! Je lui ai fait tant de présens quand il m'enseignait l'italien! il a fait des vers italiens pour moi, il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaiteur s'il me rend mon malheureux époux, si nous pouvons tous deux sortir de cette terre envahie & habitée par des anthropophages, si nous pouvons venir embrasser tes genoux à Maduré, & recevoir tes saintes bénédictions.

TROISIEME LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid.

TU permets ſans doute, généreux *Shaſtaſid*, que je t'envoie le journal de mes infortunes inouïes; tu aimes *Amabed*, tu prends pitié de mes larmes, tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts, qui te déploie ſes inconſolables afflictions.

On m'a rendu mon amie *Déra*, & je pleure avec elle. Les monſtres l'avaient deſcendue dans une foſſe comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'*Amabed*. Nous ſommes dans la même maiſon; & il y a entre nous un eſpace infini, un chaos impénétrable. Mais voici des choſes qui vont faire frémir ta vertu, & qui déchireront ton ame juſte.

Ma pauvre *Déra* a ſu par un de ces deux ſatellites qui marchent toujours devant les cinq anthropophages, que cette nation a un baptême comme nous. J'ignore comment nos ſacrés rites ont pu parvenir juſqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été baptiſés ſuivant les rites de leur ſecte. Ils ſont ſi ignorans qu'ils ne ſavent pas qu'ils tiennent de nous le baptême depuis très-peu de ſiècles. Ces barbares ſe ſont imaginés que nous étions de leur ſecte, & que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apoſtata* que les anthropophages feſaient retentir à mes oreilles avec tant de férocité. Ils diſent que c'eſt un crime horrible & digne des plus grands ſupplices d'être d'une

autre religion que la leur. Quand le père *Fa tutto* leur disait : *Io la convertero*, je la retournerai, il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien ; mon esprit est couvert d'un nuage comme mes yeux. Peut-être mon désespoir trouble mon entendement : mais je ne puis comprendre comment ce *Fa tutto*, qui me connaît si bien, a pu dire qu'il me ramènerait à une religion que je n'ai jamais connue, & qui est aussi ignorée dans nos climats que l'étaient les Portugais quand ils sont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre, les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures la bonne *Déra* & moi. Elle soupçonne le père *Fa tutto* de quelques desseins secrets ; mais me préserve *Birma* de former un jugement téméraire !

J'ai voulu écrire au grand brigand *Albuquerke* pour implorer sa justice, & pour lui demander la liberté de mon cher mari ; mais on m'a dit qu'il était parti pour aller surprendre Bombay & le piller. Quoi ! venir de si loin dans le dessein de ravager nos habitations & de nous tuer ! & cependant ces monstres sont baptisés comme nous ! on dit pourtant que cet *Albuquerke* a fait quelques belles actions. Enfin je n'ai plus d'espérance que dans l'être des êtres qui doit punir le crime & protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux. Je tremble de n'être pas assez précieuse devant l'être des êtres pour qu'il daigne me secourir.

QUATRIEME LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid.

IL ſort de ma chambre ce père *Fa tutto ;* quelle entrevue ! quelle complication de perfidies, de paſſions & de noirceurs ! le cœur humain eſt donc capable de réunir tant d'atrocités ! comment les écrirai-je à un juſte ?

Il tremblait quand il eſt entré. Ses yeux étaient baiſſés ; j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'eſt raſſuré. Je ne ſais pas, m'a-t-il dit, ſi je pourrai ſauver votre mari. Les juges ont ici quelquefois de la compaſſion pour les jeunes femmes, mais ils ſont bien ſévères pour les hommes. Quoi ! la vie de mon mari n'eſt pas en ſureté ? Je ſuis tombée en faibleſſe. Il a cherché des eaux ſpiritueuſes pour me faire revenir ; il n'y en avait point. Il a envoyé ma bonne *Déra* en acheter à l'autre bout de la rue chez un banian. Cependant il m'a délacée pour donner paſſage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée, en revenant à moi, de trouver ſes mains ſur ma gorge & ſa bouche ſur la mienne. J'ai jeté un cri affreux, je me ſuis reculée d'horreur. Il m'a dit : Je prenais de vous un ſoin que la charité commande. Il fallait que votre gorge fût en liberté, & je m'aſſurais de votre reſpiration.

Ah ! prenez ſoin que mon mari reſpire. Eſt-il encore dans cette foſſe horrible ? Non, m'a-t-il répondu ; j'ai eu avec bien de la peine le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais,

encore une fois, quel eſt ſon crime, quel eſt le mien? d'où vient cette épouvantable inhumanité? pourquoi violer envers nous les droits de l'hoſpitalité, celui des gens, celui de la nature? — C'eſt notre ſainte religion qui exige de nous ces petites ſévérités. Vous & votre mari vous êtes accuſés d'avoir renoncé tous deux à notre baptême.

Je me ſuis écriée alors: Que voulez-vous dire? nous n'avons jamais été baptiſés à votre mode; nous l'avons été dans le Gange au nom de *Brama*. Eſt-ce vous qui avez perſuadé cette exécrable impoſture aux ſpectres qui m'ont interrogée? quel pouvait être votre deſſein?

Il a rejeté bien loin cette idée. Il m'a parlé de vertu, de vérité, de charité; il a preſque diſſipé un moment mes ſoupçons, en m'aſſurant que ces ſpectres ſont des gens de bien, des hommes de DIEU, des juges de l'ame qui ont par-tout de ſaints eſpions, & principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa. Ces eſpions ont, dit-il, juré à ſes confrères les juges de l'ame, devant le tableau de l'homme tout nu, qu'*Amabed* & moi nous avons été baptiſés à la mode des brigands portugais, qu'*Amabed* eſt *apoſtato*, & que je ſuis *apoſtata*.

O vertueux *Shaſtaſid*, ce que j'entends, ce que je vois de moment en moment me ſaiſit d'épouvante, depuis la racine des cheveux juſqu'à l'angle du petit doigt du pied!

Quoi! vous êtes, ai-je dit au père *Fa tutto*, un des cinq hommes de DIEU, un des juges de l'ame! — Oui, ma chère *Adaté*, oui, *Charme des yeux*, je ſuis un des cinq dominicains délégués par le vice-dieu de

l'univers pour disposer souverainement des ames & des corps. — Qu'est-ce qu'un dominicain? qu'est-ce qu'un vice-dieu? — Un dominicain est un prêtre, enfant de *St Dominique* inquisiteur pour la foi; & un vice-dieu est un prêtre que DIEU a choisi pour le représenter, pour jouir de dix millions de roupies par an, & pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de DIEU.

J'espère, grand *Shastasid*, que tu m'expliqueras ce galimatias infernal, ce mélange incompréhensible d'absurdités & d'horreurs, d'hypocrisie & de barbarie.

Fa tutto me difait tout cela avec un air de componction, avec un ton de vérité, qui dans un autre temps aurait pu produire quelque effet sur mon ame simple & ignorante. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les arrêtait sur moi. Ils étaient animés & remplis d'attendrissement. Mais cet attendrissement jetait dans tout mon corps un frissonnement d'horreur & de crainte. *Amabed* est continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. Rendez-moi mon cher *Amabed;* c'était le commencement, le milieu & la fin de tous mes discours.

Ma bonne *Déra* arrive dans ce moment; elle m'apporte des eaux de cinnamum & d'amonum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand *Coursom* mes trois lettres précédentes. *Coursom* part cette nuit, il sera dans peu de jours à Maduré. Je serai plainte du grand *Shastasid*, il versera des pleurs sur le sort de mon mari; il me donnera des conseils; un rayon de sa sagesse pénétrera dans la nuit de mon tombeau.

REPONSE

REPONSE

Du brame Shaſtaſid aux trois lettres précédentes d'Adaté.

VERTUEUSE & infortunée *Adaté*, épouſe de mon cher diſciple *Amabed*, *Charme des yeux*, les miens ont verſé ſur tes trois lettres des ruiſſeaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchaîné du fond des ténèbres de l'Europe les monſtres à qui l'Inde eſt en proie! Quoi! tendre épouſe de mon cher diſciple, tu ne vois pas que le père *Fa tutto* eſt un ſcélérat qui t'a fait tomber dans le piége! tu ne vois pas que c'eſt lui ſeul qui a fait enfermer ton mari dans une foſſe, & qui t'y a plongée toi-même pour que tu lui euſſes l'obligation de t'en avoir tirée? que n'exigera-t-il pas de ta reconnaiſſance? je tremble avec toi : je donne part de cette violation du droit des gens à tous les pontifes de *Brama*, à tous les omra, à tous les raïa, aux nabab, au grand empereur des Indes lui-même, le ſublime *Babar* roi des rois, couſin du ſoleil & de la lune, fils de *Mirſamachamed*, fils de *Semcor*, fils d'*Abouchaïd*, fils de *Miracha*, fils de *Timur*, afin qu'on s'oppoſe de tous côtés aux brigandages des voleurs d'Europe. Quelles profondeurs de ſcélérateſſes! jamais les prêtres de *Timur*, de *Gengis-kan*, d'*Alexandre*, d'*Ogus-kan*, de *Seſac*, de *Bacchus*, qui tour à tour vinrent ſubjuguer nos ſaintes & paiſibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs hypocrites; au contraire

Alexandre laissa par-tout des marques éternelles de sa générosité. *Bacchus* ne fit que du bien, c'était le favori du ciel; une colonne de feu conduisait son armée pendant la nuit, & une nuée marchait devant elle pendant le jour. (*f*) Il traversait la mer Rouge à pied sec, il commandait au soleil & à la lune de s'arrêter quand il le fallait; deux gerbes de rayons divins sortaient de son front. L'ange exterminateur était debout à ses côtés, mais il employait toujours l'ange de la joie. Votre *Albuquerke* au contraire n'est venu qu'avec des moines, des fripons de marchands & des meurtriers. *Courjom le juste* m'a confirmé le malheur d'*Amabed* & le vôtre. Puissé-je avant ma mort vous sauver tous deux, ou vous venger! Puisse l'éternel *Birma* vous tirer des mains du moine *Fa tutto!* mon cœur saigne des blessures du vôtre.

N. B. Cette lettre ne parvint à *Charme des yeux* que long-temps après, lorsqu'elle partit de la ville de Goa.

(*f*) Il est indubitable que les fables concernant *Bacchus* étaient fort communes en Arabie & en Grèce long-temps avant que les nations fussent informées si les Juifs avaient une histoire ou non. *Josephe* avoue même que les Juifs tinrent toujours leurs livres cachés à leurs voisins. *Bacchus* était révéré en Egypte, en Arabie, en Grèce long-temps avant que le nom de *Moïse* pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent *Bacchus Misa* ou *Mosa*. Il fut élevé sur la montagne de Nisa qui est précisément le mont Sina. Il s'enfuit vers la mer Rouge, il y rassembla une armée, & passa avec elle cette mer à pied sec. Il arrêta le soleil & la lune. Son chien le suivit dans toutes ses expéditions, & le nom de *Caleb*, l'un des conquérans hébreux, signifie *chien*.

Les savans ont beaucoup disputé, & ne sont pas convenus si *Moïse* est antérieur à *Bacchus* ou *Bacchus* à *Moïse*. Ils sont tous deux de grands-hommes; mais *Moïse* en frappant un rocher avec sa baguette n'en fit sortir que de l'eau, au lieu que *Bacchus*, en frappant la terre de son thyrse, en fit sortir du vin. C'est de-là que toutes les chansons de table célèbrent *Bacchus*, & qu'il n'y a peut-être pas deux chansons en faveur de *Moïse*.

CINQUIEME LETTRE

D'Adaté au grand brame Shaſtaſid.

DE quels termes oſerai-je me ſervir pour l'exprimer mon nouveau malheur! comment la pudeur pourra-t-elle parler de la honte? *Birma* a vu le crime, & il l'a ſouffert! que deviendrai-je? La foſſe où j'étais enterrée eſt bien moins horrible que mon état.

Le père *Fa tutto* eſt entré ce matin dans ma chambre, tout parfumé & couvert d'une ſimarre de ſoie légère. J'étais dans mon lit. Victoire, m'a-t-il dit; l'ordre de délivrer votre mari eſt ſigné. A ces mots les tranſports de la joie ſe ſont emparés de tous mes ſens, je l'ai nommé *mon protecteur, mon père.* Il s'eſt penché vers moi, il m'a embraſſée. J'ai cru d'abord que c'était une careſſe innocente, un témoignage chaſte de ſes bontés pour moi; mais dans le même inſtant écartant ma couverture, dépouillant ſa ſimarre, ſe jetant ſur moi comme un oiſeau de proie ſur une colombe, me preſſant du poids de ſon corps, ôtant de ſes bras nerveux tout mouvement à mes faibles bras, arrêtant ſur mes lèvres ma voix plaintive par des baiſers criminels, enflammé, invincible, inexorable.... Quel moment, & pourquoi ne ſuis-je pas morte!

Déra preſque nue eſt venue à mon ſecours, mais lorſque rien ne pouvait plus me ſecourir qu'un coup de tonnerre. O providence de *Birma!* il n'a point tonné, & le déteſtable *Fa tutto* a fait pleuvoir dans mon ſein la brûlante roſée de ſon crime. Non, *Drugha*

elle-même avec ses dix bras célestes n'aurait pu déranger ce (g) *Mosasor* indomptable.

Ma chère *Déra* le tirait de toutes ses forces ; mais figurez-vous un passereau qui becqueterait le bout des plumes d'un vautour acharné sur une tourterelle ; c'est l'image du père *Fa tutto*, de *Déra* & de la pauvre *Adaté*.

Pour se venger des importunités de *Déra*, il la saisit elle-même, la renverse d'une main en me retenant de l'autre, il la traite comme il m'a traitée sans miséricorde ; ensuite il sort fièrement comme un maître qui a châtié deux esclaves, & nous dit : Sachez que je vous punirai ainsi toutes deux quand vous ferez les mutines.

Nous sommes restées *Déra* & moi un quart-d'heure sans oser dire un mot, sans oser nous regarder. Enfin *Déra* s'est écriée : Ah ! ma chère maîtresse, quel homme ! tous les gens de son espèce sont-ils aussi cruels que lui ?

Pour moi, je ne pensais qu'au malheureux *Amabed*. On m'a promis de me le rendre, & on ne me le rend point. Me tuer c'était l'abandonner, ainsi je ne me suis pas tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée. *Déra* s'en étonnait & s'en plaignait. Il me paraissait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé ; cependant nous avions un appétit

(g) Ce *Mosasor* est l'un des principaux anges rebelles qui combattirent contre l'Eternel, comme le rapporte l'*Autorashasta*, le plus ancien livre des brachmanes, & c'est-là probablement l'origine de la guerre des Titans & de toutes les fables imaginées depuis sur ce modèle.

dévorant. Rien ne venait, & après nous être pâmées de douleur, nous nous évanouissions de faim.

Enfin, sur le soir on nous a servi une tourte de pigeonneaux, une poularde & deux perdrix, avec un seul petit pain; & pour comble d'outrage une bouteille de vin sans eau. C'est le tour le plus sanglant qu'on puisse jouer à deux femmes comme nous, après tout ce que nous avions souffert. Mais que faire! je me suis mise à genoux. O *Birma!* ô *Vishnou!* ô *Brama*, vous savez que l'ame n'est point souillée de ce qui entre dans le corps. Si vous m'avez donné une ame, pardonnez-lui la nécessité funeste où est mon corps de n'être pas réduit aux légumes; je sais que c'est un péché horrible de manger du poulet; mais on nous y force. Puissent tant de crimes retomber sur la tête du père *Fa tutto!* Qu'il soit après sa mort changé en une jeune malheureuse indienne, que je sois changée en dominicain; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits, & que je sois plus impitoyable encore pour lui qu'il ne l'a été pour moi. Ne sois point scandalisé, pardonne, vertueux *Shastasid!* Nous nous sommes mises à table. Qu'il est dur d'avoir des plaisirs qu'on se reproche!

P. S. Immédiatement après dîné j'écris au modérateur de Goa, qu'on appelle le *Corrégidor*. Je lui demande la liberté d'*Amabed* & la mienne; je l'instruis de tous les crimes du père *Fa tutto*. Ma chère *Déra* dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquisiteurs pour la foi, qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre, & qui a pour elle beaucoup d'estime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

SIXIEME LETTRE

D'Adaté.

LE croirais-tu, sage instructeur des hommes! il y a des justes à Goa, & dom *Jéronimo* le corrégidor en est un. Il a été touché de mon malheur & de celui d'*Amabed*. L'injustice le révolte, le crime l'indigne. Il s'est transporté avec des officiers de justice à la prison qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire *le palais du St Office*. Mais ce qui t'étonnera, on lui a refusé l'entrée. Les cinq spectres suivis de leurs hallebardiers se sont présentés à la porte, & ont dit à la justice: Au nom de DIEU tu n'entreras pas. J'entrerai au nom du roi, a dit le corrégidor; c'est un cas royal. C'est un cas sacré, ont répondu les spectres. Dom *Jéronimo le juste* a dit: Je dois interroger *Amabed*, *Adaté*, *Déra* & le père *Fa tutto*. Interroger un inquisiteur, un dominicain! s'est écrié le chef des spectres, c'est un sacrilége; *Scommunicao*, *Scommunicao*. On dit que ce sont des mots terribles, & qu'un homme sur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis se sont échauffés, ils étaient prêts d'en venir aux mains. Enfin ils s'en sont rapportés à l'obispo de Goa. Un obispo est à peu près parmi ces barbares ce que tu es chez les enfans de *Brama*; c'est un intendant de leur religion; il est vêtu de violet, & il porte aux mains des souliers violets. Il a sur la tête, les jours de cérémonie, un pain de sucre

fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort, & qu'il n'appartenait qu'à leur vice-dieu de juger le père *Fa tutto*. Il a été convenu qu'on l'enverrait pardevant sa divinité avec *Amabed* & moi, & ma fidelle *Déra*.

Je ne sais où demeure ce vice, si c'est dans le voisinage du grand-lama ou en Perse, mais n'importe. Je vais revoir *Amabed*, j'irai avec lui au bout du monde, au ciel, en enfer. J'oublie dans ce moment ma fosse, ma prison, les violences de *Fa tutto*, ses perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger, & son vin que j'ai eu la faiblesse de boire.

SEPTIEME LETTRE

D'Adaté.

JE l'ai revu mon tendre époux, on nous a réunis, je l'ai tenu dans mes bras. Il a effacé la tache du crime dont cet abominable *Fa tutto* m'avait souillée; semblable à l'eau sainte du Gange qui lave toutes les macules des ames, il m'a rendu une nouvelle vie; il n'y a que cette pauvre *Déra* qui reste encore profanée, mais tes prières & tes bénédictions remettront son innocence dans tout son éclat.

On nous fait partir demain sur un vaisseau qui fait voile pour Lisbonne. C'est la patrie du fier *Albuquerke*. C'est là sans doute qu'habite ce vice-dieu qui doit juger entre *Fa tutto* & nous. S'il est vice-dieu, comme tout le monde l'assure ici, il est bien certain qu'il

condamnera *Fa tutto*. C'eſt une petite conſolation, mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable que le bonheur du tendre *Amabed*.

Quelle eſt donc la deſtinée des faibles mortels, de ces feuilles que les vents emportent! nous ſommes nés *Amabed* & moi ſur les bords du Gange; on nous emmène en Portugal; on va nous juger dans un monde inconnu, nous qui ſommes nés libres! Reverrons-nous jamais notre patrie? pourrons-nous accomplir le pélerinage que nous méditons vers ta perſonne ſacrée?

Comment pourrons-nous, moi & ma chère *Déra*, être enfermées dans le même vaiſſeau avec le père *Fa tutto*? cette idée me fait trembler. Heureuſement j'aurai mon brave époux pour me défendre. Mais que deviendra *Déra* qui n'a point de mari? enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce ſera déſormais mon cher *Amabed* qui t'écrira; il ſera le journal de nos deſtins; il te peindra la nouvelle terre & les nouveaux cieux que nous allons voir. Puiſſe *Brama* conſerver long-temps ta tête raſe & l'entendement divin qu'il a placé dans la moëlle de ton cerveau!

PREMIERE LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid, après ſa captivité.

JE ſuis donc encore au nombre des vivans! c'eſt donc moi qui t'écris, divin *Shaſtaſid!* j'ai tout ſu, & tu ſais tout. *Charme des yeux* n'a point été coupable; elle ne peut l'être. La vertu eſt dans le cœur & non ailleurs. Ce rhinocéros de *Fa tutto*, qui avait couſu à ſa peau celle du renard, ſoutient hardiment qu'il nous a baptiſés *Adaté* & moi dans Bénarès à la mode de l'Europe; que je ſuis *apoſtato*, & que *Charme des yeux* eſt *apoſtata*. Il jure par l'homme nu qui eſt peint ici ſur preſque toutes les murailles qu'il eſt injuſtement accuſé d'avoir violé ma chère épouſe & ta jeune *Déra*. *Charme des yeux* de ſon côté & la douce *Déra* jurent qu'elles ont été violées. Les eſprits européens ne peuvent percer ce ſombre abyme; ils diſent tous qu'il n'y a que leur vice-dieu qui puiſſe y rien connaître, attendu qu'il eſt infaillible.

Dom *Jéronimo* le corrégidor nous fait tous embarquer demain pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne ſe trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne ſiège point à Lisbonne, mais beaucoup plus loin dans une ville magnifique qu'on nomme Roume. Ce nom eſt abſolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage. A quoi les enfans de *Brama* ſont-ils expoſés dans cette courte vie!

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe, des chanteuſes, deux vieux officiers

des troupes du roi de Portugal, qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays, des prêtres du vice-dieu & quelques soldats.

C'eſt un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien qui eſt la langue courante de tous ces gens-là; car comment pourrions-nous entendre le jargon portugais ? mais ce qui eſt horrible, c'eſt d'être dans la même barque avec un *Fa tutto*. On nous fait coucher ce ſoir à bord pour démarrer demain au lever du ſoleil. Nous aurons une petite chambre de ſix pieds de long ſur quatre de large pour ma femme & pour *Déra*. On dit que c'eſt une faveur inſigne. Il faut faire ſes petites proviſions de toute eſpèce. C'eſt un bruit, c'eſt un tintamare inexprimable. La foule du peuple ſe précipite pour nous regarder. *Charme des yeux* eſt en larmes, *Déra* tremble; il faut s'armer de courage. Adieu, adreſſe pour nous tes ſaintes prières à l'Eternel qui créa les malheureux mortels il y a juſte cent quinze mille ſix cents cinquante-deux révolutions annuelles du ſoleil autour de la terre, ou de la terre autour du ſoleil.

SECONDE LETTRE

D'Amabed pendant ſa route.

APRÈS un jour de navigation le vaiſſeau s'eſt trouvé vis-à-vis Bombay, dont l'exterminateur *Albuquerke*, qu'on appelle ici *le grand*, s'eſt emparé. Auſſitôt un bruit infernal s'eſt fait entendre, notre vaiſſeau a tiré

neuf coups de canon ; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. *Charme des yeux* & la jeune *Déra* ont cru être à leur dernier jour. Nous étions couverts d'une fumée épaisse. Croirais-tu, sage *Shaslasid*, que ce sont-là des politesses ? c'est la façon dont ces barbares se saluent. Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal ; alors nous avons fait voile dans la grande mer, laissant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo que les barbares appellent l'Indus.

Nous ne voyons plus que les airs nommés *ciel* par ces brigands si peu dignes du ciel, & cette grande mer que l'avarice & la cruauté leur ont fait traverser.

Cependant le capitaine paraît un homme honnête & prudent. Il ne permet pas que le père *Fa tutto* soit sur le tillac quand nous y prenons le frais, & lorsqu'il est en-haut nous nous tenons en-bas. Nous sommes comme le jour & la nuit qui ne paraissent jamais ensemble sur le même horizon. Je ne cesse de réfléchir sur la destinée qui se joue des malheureux mortels. Nous voguons sur la mer des Indes avec un dominicain pour aller être jugés dans Roume, à six mille lieues de notre patrie.

Il y a dans le vaisseau un personnage considérable qu'on nomme l'aumônier. Ce n'est pas qu'il fasse l'aumône ; au contraire on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'est ni la portugaise, ni l'italienne, & que personne de l'équipage n'entend ; peut-être ne l'entend-il pas lui-même, car il est toujours en dispute sur le sens des paroles avec le père *Fa tutto*. Le capitaine m'a dit que cet aumônier est franciscain, & que l'autre étant dominicain, ils sont obligés en conscience de n'être jamais

du même avis. Leurs sectes sont ennemies jurées l'une de l'autre, aussi sont-ils vêtus tout différemment pour marquer la différence de leurs opinions.

Ce franciscain s'appelle *Fa molto*. Il me prête des livres italiens concernant la religion du vice-dieu devant qui nous comparaîtrons. Nous lisons ces livres ma chère *Adaté* & moi; *Déra* assiste à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance, craignant de déplaire à *Brama;* mais plus nous lisons, plus nous nous fortifions dans l'amour des saints dogmes que tu enseignes aux fidelles.

TROISIEME LETTRE

Du journal d'Amabed.

NOUS avons lu avec l'aumônier des épîtres d'un des grands saints de la religion italienne & portugaise. Son nom est *Paul*. Toi qui possèdes la science universelle, tu connais *Paul* sans doute. C'est un grand-homme. Il a été renversé de cheval par une voix, & aveuglé par un trait de lumière. Il se vante d'avoir été comme moi au cachot. Il ajoute qu'il a eu cinq fois trente-neuf coups de fouet, ce qui fait en tout cent quatre-vingt-quinze écourgées sur les fesses; plus, trois fois des coups de bâton, sans spécifier le nombre; plus, il dit qu'il a été lapidé une fois: cela est violent, car on n'en revient guère. Plus, il jure qu'il a été un jour & une nuit au fond de la mer. Je le plains beaucoup: mais en récompense il a été ravi au troisième ciel. Je t'avoue, illuminé *Shastasid*, que je voudrais

en faire autant, dussé-je acheter cette gloire par cent quatre-vingt-quinze coups de verges bien appliqués sur le derrière.

Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève :
Il est beau même d'en tomber,

comme dit un de nos plus aimables poëtes indiens, qui est quelquefois sublime.

Enfin je vois qu'on a conduit comme moi *Paul* à Roume pour être jugé. Quoi donc! mon cher *Shastasid*, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les temps? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque chose de supérieur au reste de la terre. Tous les gens qui sont dans le vaisseau ne jurent que par Roume. On fesait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus ; le Dieu de notre aumônier *Fa molto*, qui est le même que celui de *Fa tutto*, naquit & mourut dans un pays dépendant de Roume, & il paya le tribut au zamorin qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien surprenant? Pour moi, je crois rêver, & que tous les gens qui m'entourent rêvent aussi.

Notre aumônier *Fa molto* nous a lu des choses encore plus merveilleuses. Tantôt c'est un âne qui parle, tantôt c'est un de leurs saints qui passe trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine, & qui en sort de fort mauvaise humeur. Ici c'est un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel monté sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu. Un docteur passe la mer à pied sec suivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui. Un autre docteur arrête le soleil & la lune; mais cela ne me

surprend point. Tu m'as appris que *Bacchus* en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine à moi qui me pique de propreté & d'une grande pudeur, c'eſt que le Dieu de ces gens-là ordonne à un de ſes prédicateurs de manger de la matière louable ſur ſon pain, & à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joie, & d'en avoir des enfans.

Il y a bien pis. Ce ſavant homme nous a fait remarquer deux ſœurs *Oolla* & *Oliba*. Tu les connais bien, puiſque tu as tout lu. Cet article a fort ſcandaliſé ma femme: le blanc de ſes yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne *Déra* était toute en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce franciſcain *Fa molto* ſoit un gaillard. Cependant il a fermé ſon livre dès qu'il a vu combien *Charme des yeux* & moi nous étions effarouchés, & il eſt ſorti pour aller méditer ſur le texte.

Il m'a laiſſé ſon livre ſacré. J'en ai lu quelques pages au haſard. O *Brama!* ô juſtice éternelle, quels hommes que tous ces gens-là! ils couchent tous avec leurs ſervantes dans leur vieilleſſe. L'un fait des infamies à ſa belle-mère, l'autre à ſa belle-fille. Ici c'eſt une ville toute entière qui veut abſolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille. Là deux demoiſelles de condition enivrent leur père, couchent avec lui l'une après l'autre, & en ont des enfans.

Mais ce qui m'a le plus épouvanté, le plus ſaiſi d'horreur, c'eſt que les habitans d'une ville magnifique à qui leur Dieu députa deux êtres éternels qui ſont ſans ceſſe au pied de ſon trône, deux eſprits purs reſplendiſſans d'une lumière divine.... ma plume

frémit comme mon ame.... Le dirai-je? oui. Ces habitans firent tout ce qu'ils purent pour violer ces meſſagers de DIEU. Quel péché abominable avec des hommes! mais avec des anges cela eſt-il poſſible! Cher *Shaſtaſid*, béniſſons *Birma*, *Viſnou* & *Brama*; remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant *Alexandre* voulut autrefois introduire cette coutume ſuperſtitieuſe parmi nous, qu'il polluait publiquement ſon mignon *Epheſtion*. Le ciel l'en punit; *Epheſtion* & lui périrent à la fleur de leur âge. Je te ſalue, maître de mon ame, eſprit de mon eſprit. *Adaté*, la triſte *Adaté* ſe recommande à tes prières.

QUATRIEME LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

Du cap qu'on appelle Bonne-Eſpérance, le 15 du mois du rhinocéros.

IL y a long-temps que je n'ai étendu mes feuilles de coton ſur une planche, & trempé mon pinceau dans la laque noire délayée pour te rendre un compte fidelle. Nous avons laiſſé loin derrière nous à notre droite le golfe de Babelmandel qui entre dans la fameuſe mer Rouge, dont les flots ſe ſéparèrent autrefois & s'amoncelèrent comme des montagnes pour laiſſer paſſer *Bacchus* & ſon armée. Je regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureuſe, ce pays preſque auſſi beau que le nôtre, dans lequel *Alexandre*

voulait établir le siége de son empire & l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden ou Eden dont les jardins sacrés furent si renommés dans l'antiquité; ce Moka fameux par le café, qui ne croît jusqu'à présent que dans cette province; Mecca où le grand-prophète des musulmans établit le siége de son empire, & où tant de nations de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe viennent tous les ans baiser une pierre noire descendue du ciel, qui n'envoie pas souvent de pareilles pierres aux mortels : mais il ne nous est pas permis de contenter notre curiosité. Nous voguons toujours pour arriver à Lisbonne, & de là à Roume.

Nous avons déjà passé la ligne équinoxiale, nous sommes descendus à terre au royaume de Mélinde, où les Portugais ont un port considérable. Notre équipage y a embarqué de l'ivoire, de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent & de l'or. Nous voici parvenus au grand Cap : c'est le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraissent pas descendus des enfans de *Brama*. La nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau. Ce tablier couvre leur joyau, dont les Hottentots sont idolâtres, & pour lequel ils font des madrigaux & des chansons. Ces peuples vont tout nus. Cette mode est fort naturelle; mais elle ne me paraît ni honnête ni habile. Un hottentot est bien malheureux; il n'a plus rien à désirer quand il a vu sa hottentote par devant & par derrière. Le charme des obstacles lui manque : il n'y a plus rien de piquant pour lui. Les robes de nos Indiennes, inventées pour être troussées, marquent un génie bien supérieur. Je suis persuadé que le sage indien à qui nous devons

le

le jeu des échecs & celui du trictrac, imagina auſſi les ajuſtemens des dames pour notre félicité.

Nous reſterons deux jours à ce cap, qui eſt la borne du monde, & qui ſemble ſéparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis ſur la couleur de ces peuples, ſur le gloſſement dont ils ſe ſervent pour ſe faire entendre au lieu d'un langage articulé, ſur leur figure, ſur le tablier de leurs dames, plus je ſuis convaincu que cette race ne peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots, les Nègres & les Portugais deſcendent du même père. Cette idée eſt bien ridicule. J'aimerais autant qu'on me dît que les poules, les arbres & l'herbe de ce pays-là viennent des poules, des arbres & de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

CINQUIEME LETTRE

D'Amabed.

Du 16 au ſoir, au Cap dit de Bonne-Eſpérance.

VOICI bien une autre aventure. Le capitaine ſe promenait avec *Charme des yeux* & moi ſur un grand plateau, au pied duquel la mer du Midi vient briſer ſes vagues. L'aumônier *Fa molto* a conduit notre jeune *Déra* tout doucement dans une petite maiſon nouvellement bâtie, qu'on appelle *un cabaret*. La pauvre fille n'y entendait point fineſſe & croyait qu'il n'y avait rien à craindre, parce que cet aumônier n'eſt pas

dominicain. Bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le père *Fa tutto* a été jaloux de ce tête-à-tête. Il est entré dans le cabaret en furieux : il y avait deux matelots qui ont été jaloux aussi. C'est une terrible passion que la jalousie. Les deux matelots & les deux prêtres avaient beaucoup bu de cette liqueur qu'ils disent avoir été inventée par leur *Noé*, & dont nous prétendons que *Bacchus* est l'auteur : présent funeste, qui pourrait être utile s'il n'était pas si facile d'en abuser. Les Européens disent que ce breuvage leur donne de l'esprit : comment cela peut-il être, puisqu'il leur ôte la raison ?

Les deux hommes de mer & les deux bonzes d'Europe se sont gourmés violemment, un matelot donnant sur *Fa tutto*, celui-ci sur l'aumônier, ce franciscain sur l'autre matelot qui rendait ce qu'il recevait ; tous quatre changeant de main à tout moment, deux contre deux, trois contre un, tous contre tous, chacun jurant, chacun tirant à soi notre infortunée qui jetait des cris lamentables. Le capitaine est accouru au bruit : il a frappé indifféremment sur les quatre combattans ; & pour mettre *Déra* en sureté, il l'a menée dans son quartier où elle est enfermée avec lui depuis deux heures. Les officiers & les passagers, qui sont tous fort polis, se sont assemblés autour de nous, & nous ont assuré que les deux moines (c'est ainsi qu'ils les appellent) seraient punis sévérement par le vice-dieu dès qu'ils seraient arrivés à Roume. Cette espérance nous a un peu consolés.

Au bout de deux heures le capitaine est revenu en nous ramenant *Déra* avec des civilités & des complimens dont ma chère femme a été très-contente.

O *Brama*, qu'il arrive d'étranges choſes dans les voyages, & qu'il ſerait bien plus ſage de reſter chez ſoi !

SIXIEME LETTRE

D'Amabed pendant ſa route.

JE ne t'ai point écrit depuis l'aventure de notre petite *Déra*. Le capitaine pendant la traverſe a toujours eu pour elle des bontés très-diſtinguées. J'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme ; mais elle a feint d'être groſſe de quatre mois. Les Portugais regardent les femmes groſſes comme des perſonnes ſacrées qu'il n'eſt pas permis de chagriner. C'eſt du moins une bonne coutume qui met en ſureté le cher honneur d'*Adaté*. Le dominicain a eu ordre de ne ſe préſenter jamais devant nous, & il a obéi.

Le franciſcain, quelques jours après la ſcène du cabaret, vint nous demander pardon. Je le tirai à part. Je lui demandai comment, ayant fait vœu de chaſteté, il avait pu s'émanciper à ce point. Il me répondit : Il eſt vrai que j'ai fait ce vœu ; mais ſi j'avais promis que mon ſang ne coulerait jamais dans mes veines, & que mes ongles & mes cheveux ne croîtraient pas, vous m'avouerez que je ne pourrais accomplir cette promeſſe. Au lieu de nous faire jurer d'être chaſtes, il fallait nous forcer à l'être, & rendre tous les moines eunuques. Tant qu'un oiſeau a ſes plumes, il vole. Le ſeul moyen d'empêcher un cerf de courir eſt de lui couper les jambes. Soyez très-ſûr que les prêtres

vigoureux comme moi, & qui n'ont point de femmes, s'abandonnent malgré eux à des excès qui font rougir la nature, après quoi ils vont célébrer les saints mystères.

J'ai beaucoup appris dans la conversation avec cet homme. Il m'a instruit de tous les mystères de sa religion qui m'ont tous étonné. Le révérend père *Fa tutto*, m'a-t-il dit, est un fripon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enseigne. Pour moi, j'ai des doutes violens; mais je les écarte, je me mets un bandeau sur les yeux, je repousse mes pensées, & je marche comme je puis dans la carrière que je cours. Tous les moines sont réduits à cette alternative: ou l'incrédulité leur fait détester leur profession, ou la stupidité la leur rend supportable.

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a proposé de me faire chrétien? Je lui ai dit: Comment pouvez-vous me présenter une religion dont vous n'êtes pas persuadé vous-même, à moi qui suis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte existait cent quinze mille trois cents ans pour le moins, de votre aveu, avant qu'il y eût des franciscains dans le monde?

Ah! mon cher indien, m'a-t-il dit, si je pouvais réussir à vous rendre chrétiens vous & la belle *Adaté*, je ferais crever de dépit ce maraud de dominicain qui ne croit pas à l'immaculée conception de la Vierge! Vous feriez ma fortune, je pourrais devenir *obispo*, (*h*) ce serait une bonne action, & DIEU vous en saurait gré.

(*h*) *Obispo* est le mot portugais qui signifie *episcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'est dans aucun des quatre évangiles.

C'eſt ainſi, divin *Shaſtaſid*, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui ſont un compoſé d'erreur, de faibleſſe, de cupidité & de bêtiſe, & d'autres qui ſont des coquins conſéquens & endurcis. J'ai fait part de ces converſations à *Charme des yeux*; elle a ſouri de pitié. Qui l'eût cru que ce ſerait dans un vaiſſeau, en voguant vers les côtes d'Afrique, que nous apprendrions à connaître les hommes!

SEPTIEME LETTRE

D'Amabed.

QUEL beau climat que ces côtes méridionales, mais quels vilains habitans! quelles brutes! plus la nature a fait pour nous, moins nous feſons pour elle. Nul art n'eſt connu chez tous ces peuples. C'eſt une grande queſtion parmi eux s'ils ſont deſcendus des ſinges, ou ſi les ſinges ſont venus d'eux. Nos ſages ont dit que l'homme eſt l'image de DIEU. Voilà une plaiſante image de l'être éternel qu'un nez noir épaté, avec peu ou point d'intelligence! Un temps viendra ſans doute où ces animaux ſauront bien cultiver la terre, l'embellir par des maiſons & par des jardins, & connaître la route des aſtres. Il faut du temps pour tout. Nous datons, nous autres, notre philoſophie de cent quinze mille ſix cents cinquante-deux ans. En vérité, ſauf le reſpect que je te dois, je penſe que nous nous trompons. Il me ſemble qu'il faut bien plus de temps pour être arrivés au point où nous ſommes.

Mettons seulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable, autant pour écrire par le moyen d'un alphabet, autant pour la métallurgie, autant pour la charrue & la navette, autant pour la navigation, & combien d'autres arts encore exigent-ils de siècles! les Chaldéens datent de quatre cents mille ans, & ce n'est pas encore assez.

Le capitaine a acheté sur un rivage qu'on nomme Angola, six nègres qu'on lui a vendus pour le prix courant de six bœufs. Il faut que ce pays-là soit bien plus peuplé que le nôtre, puisqu'on y vend les hommes si bon marché; mais aussi comment une si abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance?

Le capitaine a quelques musiciens auprès de lui, il leur a ordonné de jouer de leurs instrumens, & aussitôt ces pauvres nègres se sont mis à danser avec presque autant de justesse que nos éléphans. Est-il possible qu'aimant la musique ils n'aient pas su inventer le violon, pas même la musette! tu me diras, grand *Shastasid*, que l'industrie des éléphans même n'a pas pu parvenir à cet effort, & qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à repliquer.

HUITIEME LETTRE

D'Amabed.

L'ANNÉE est à peine révolue & nous voici à la vue de Lisbonne sur le fleuve du Tage, qui depuis long-temps a la réputation de rouler de l'or dans ses flots.

S'il eſt ainſi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher ſi loin? tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Lisbonne eſt, comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très-petit royaume. C'eſt la patrie de cet *Albuquerke* qui nous a fait tant de mal. J'avoue qu'il y a quelque choſe de grand dans ces portugais qui ont ſubjugué une partie de nos belles contrées. Il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'induſtrie & du courage.

Nous eſpérions *Charme des yeux* & moi entrer dans la ville; mais on ne l'a pas permis, parce qu'on dit que nous ſommes priſonniers du vice-dieu, & que le dominicain *Fa tutto*, le franciſcain aumônier *Fa molto*, *Déra*, *Adaté* & moi nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait paſſer ſur un autre vaiſſeau qui part pour la ville du vice-dieu.

Le capitaine eſt un vieux eſpagnol différent en tout du portugais qui en uſait ſi poliment avec nous. Il ne parle que par monoſyllabes, & encore très-rarement; il porte à ſa ceinture des grains enfilés qu'il ne ceſſe de compter: on dit que c'eſt une grande marque de vertu.

Déra regrette fort l'autre capitaine; elle trouve qu'il était bien plus civil. On a remis à l'eſpagnol une groſſe liaſſe de papiers pour inſtruire notre procès en cour de Roume. Un ſcribe du vaiſſeau l'a lu à haute voix. Il prétend que le père *Fa tutto* ſera condamné à ramer dans une des galères du vice-dieu, & que l'aumônier *Fa molto* aura le fouet en arrivant. Tout l'équipage eſt de cet avis; le capitaine a ſerré les papiers ſans rien dire. Nous mettons à la voile. Que

Brama ait pitié de nous & qu'il te comble de ses faveurs ! *Brama* est juste, mais c'est une chose bien singulière qu'étant né sur le rivage du Gange j'aille être jugé à Roume. On assure pourtant que la même chose est arrivée à plus d'un étranger.

NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

RIEN de nouveau; tout l'équipage est silencieux & morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien : *Tout se conforme aux mœurs du maître.* Nous avons passé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes. Nous sommes entrés dans une autre mer semée d'îles. Il y en a une fort singulière; elle est gouvernée par des religieux chrétiens qui portent un habit court & un chapeau, & qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet & une robe. Ils doivent aussi faire l'oraison. Nous avons mouillé dans une île plus grande & fort jolie, qu'on nomme Sicile; elle était bien plus belle autrefois; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux, des déesses, des géans, des héros; on y forgeait la foudre. Une déesse nommée *Cérès* la couvrit de riches moissons. Le vice-dieu a changé tout cela; on y voit beaucoup de processions & de coupeurs de bourse.

DIXIEME LETTRE

D'Amabed.

ENFIN nous voici sur la terre sacrée du vice-dieu. J'avais lu dans le livre de l'aumônier que ce pays était d'or & d'azur; que les murailles étaient d'émeraudes & de rubis, que les ruisseaux étaient d'huile, les fontaines de lait, les campagnes couvertes de vignes dont chaque cep produisait cent tonneaux de vin. (*i*) Peut-être trouverons-nous tout cela quand nous serons auprès de Roume.

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode qu'on appelle *la cité vieille*. Elle tombe en ruines, & est fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charrettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite & à gauche n'est point cultivée; ce ne sont que des marais infects, des bruyères, des landes stériles. Nous n'avons vu dans le chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau sans chemise, qui nous demandaient l'aumône fièrement. Ils ne se nourrissent, nous a-t-on dit, que de petits pains très-plats qu'on leur donne gratis le matin, & ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux qui font cinq ou six

(*i*) Il veut apparemment parler de la sainte Jérusalem décrite dans le livre exact de l'Apocalypse, dans *Justin*, dans *Tertullien*, *Irénée* & autres grands personnages : mais on voit bien que ce pauvre brame n'en avait qu'une idée très-imparfaite.

mille pas pour obtenir, par leurs lamentations, la trentième partie d'une roupie, ce canton ſerait un déſert affreux. On nous avertit même que quiconque y paſſe la nuit eſt en danger de mort. Apparemment que DIEU eſt fâché contre ſon vicaire, puiſqu'il lui a donné un pays qui eſt le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très-belle & très-fertile, & qu'elle n'eſt devenue ſi miſérable que depuis le temps où ces vicaires s'en ſont mis en poſſeſſion.

Je t'écris, ſage *Shaſtaſid*, ſur ma charrette pour me déſennuyer. *Adaté* eſt bien étonnée. Je t'écrirai dès que je ſerai dans Roume.

ONZIEME LETTRE

D'Amabed.

NOUS y voilà, nous y ſommes dans cette ville de Roume. Nous arrivâmes hier en plein jour, le *trois du mois de la brebis*, qu'on dit ici le 15 mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions-nous à la porte dite de St Pancrace (*k*) que nous avons vu deux troupes de ſpectres, dont l'une eſt vêtue comme notre aumônier, & l'autre comme le père *Fa tutto*. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, & un grand bâton ſur lequel

(*k*) C'était autrefois la porte du Janicule : voyez comme la nouvelle Roume l'emporte ſur l'ancienne.

était ſculpté un homme tout nu, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaient deux à deux, & chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette proceſſion fut parvenue à notre charrette, une troupe cria c'eſt ſaint *Fa tutto*, l'autre c'eſt ſaint *Fa molto*. On baiſa leurs robes, le peuple ſe mit à genoux. Combien avez-vous converti d'indiens, mon révérend père? Quinze mille ſept cents, diſait l'un; Onze mille neuf cents, diſait l'autre. Bénie ſoit la vierge *Marie*. Tout le monde avait les yeux ſur nous, tout le monde nous entourait. Sont-ce-là de vos catéchumènes, mon révérend père? Oui, nous les avons baptiſés. Vraiment ils ſont bien jolis. Gloire dans les hauts! gloire dans les hauts!

Le père *Fa tutto* & le père *Fa molto* furent conduits chacun par ſa proceſſion dans une maiſon magnifique, pour nous, nous allâmes à l'auberge. Le peuple nous y ſuivit en criant *Cazzo*, *Cazzo;* en nous donnant des bénédictions, en nous baiſant les mains, en donnant mille éloges à ma chère *Adaté*, à *Déra* & à moi-même. Nous ne revenions pas de notre ſurpriſe.

A peine fûmes-nous dans notre auberge qu'un homme vêtu d'une robe violette, accompagné de deux autres en manteau noir, vint nous féliciter ſur notre arrivée. La première choſe qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la *Propaganda*, ſi nous en avions beſoin. Je ne ſais pas ce que c'eſt que cette propagande. Je lui répondis qu'il nous en reſtait encore avec beaucoup de diamans; en effet j'avais eu le ſoin de cacher toujours ma bourſe & une boîte de brillans dans mon caleçon. Auſſitôt cet homme ſe proſterna preſque devant moi, & me traita d'*excellence*.

Son excellence la signora *Adaté* n'est-elle pas bien fatiguée du voyage? ne va-t-elle pas se coucher? je crains de l'incommoder, mais je ferai toujours à ses ordres. Le signor *Amabed* peut disposer de moi; je lui enverrai un *Cicéron* (*l*) qui sera à son service; il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux, quand ils seront reposés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraîchissement chez moi, j'aurai l'honneur de leur envoyer un carrosse.

Il faut avouer, mon divin *Shastasid*, que les Chinois ne sont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce seigneur se retira. Nous dormîmes six heures la belle *Adaté* & moi. Quand il fut nuit, le carrosse vint nous prendre; nous allâmes chez cet homme civil. Son appartement était illuminé & orné de tableaux bien plus agréables que celui de l'homme tout nu que nous avions vu à Goa. Une très-nombreuse compagnie nous accabla de caresses, nous admira d'être indiens, nous félicita d'être baptisés, & nous offrit ses services pour tout le temps que nous voudrions rester à Roume.

Nous voulions demander justice du père *Fa tutto*, on ne nous donna pas le temps d'en parler. Enfin, nous fûmes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil, & n'y comprenant rien.

(*l*) On sait qu'on appelle à Rome *Cicérons* ceux qui sont métier de montrer aux étrangers les antiquailles.

DOUZIEME LETTRE

D'Amabed.

AUJOURD'HUI nous avons reçu des visites sans nombre, & une princesse de *Piombino* nous a envoyé deux écuyers nous prier de venir dîner chez elle. Nous y sommes allés dans un équipage magnifique; l'homme violet s'y est trouvé. J'ai su que c'est un des seigneurs, c'est-à-dire un des valets du vice-dieu, qu'on appelle préférés, *prelati*. Rien n'est plus aimable, plus honnête que cette princesse de *Piombino*. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains & des perdrix l'a fort surprise. Le *préféré* nous a dit que puisque nous étions baptisés, il fallait manger des perdrix, & boire du vin de Montepulciano; que tous les vices-dieu en usaient ainsi, que c'était la marque essentielle d'un véritable chrétien.

La belle *Adaté* a répondu avec sa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été baptisée dans le Gange. Hé mon Dieu, Madame, a dit le *préféré*, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe! vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le père *Fa tutto*, c'est pour nous un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle supériorité notre religion a sur la vôtre; & aussitôt il a couvert nos assiettes d'ailes de gelinotes. La princesse a bu à notre santé & à notre salut. On nous a pressés avec tant de grâces, on a dit tant de bons

mots, on a été si poli, si gai, si séduisant, qu'enfin ensorcelés par le plaisir (j'en demande pardon à *Brama*) nous avons fait *Adaté* & moi la meilleure chère du monde, avec un ferme propos de nous laver dans le Gange, jusqu'aux oreilles à notre retour, pour effacer notre péché. On n'a pas douté que nous ne fussions chrétiens. Il faut, disait la princesse, que ce père *Fa tutto* soit un grand missionnaire; j'ai envie de le prendre pour mon confesseur. Nous rougissions & nous baissions les yeux ma pauvre femme & moi.

De temps en temps la signora *Adaté* fesait entendre que nous venions pour être jugés par le vice-dieu, & qu'elle avait la plus grande envie de le voir. Il n'y en a point, nous a dit la princesse; il est mort, & on est occupé à présent à en faire un autre : dès qu'il sera fait on vous présentera à sa sainteté. Vous serez témoin de la plus auguste fête que les hommes puissent jamais voir, & vous en serez le plus bel ornement. *Adaté* a répondu avec esprit, & la princesse s'est prise d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eu une musique qui était, si j'ose le dire, supérieure à celle de Bénarès & de Maduré.

Après dîné la princesse a fait atteler quatre chars dorés; elle nous a fait monter dans le sien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des statues, des peintures. Le soir on a dansé. Je comparais secrétement cette réception charmante avec le cul de basse-fosse où nous avions été renfermés dans Goa; & je comprenais à peine comment le même gouvernement, la même religion pouvaient avoir tant de douceur & d'agrément dans Roume, & exercer au loin tant d'horreurs.

TREIZIEME LETTRE

D'Amabed.

TANDIS que cette ville eſt partagée ſourdement en petites factions pour élire un vice-dieu, que ces factions animées de la plus forte haine ſe ménagent toutes avec une politeſſe qui reſſemble à l'amitié, que le peuple regarde les pères *Fa tutto* & *Fa molto* comme les favoris de la Divinité, qu'on s'empreſſe autour de nous avec une curioſité reſpectueuſe, je fais, mon cher *Shaſtaſid*, de profondes réflexions ſur le gouvernement de Roume.

Je le compare au repas que nous a donné la princeſſe de *Piombino*. La ſalle était propre, commode & parée; l'or & l'argent brillaient ſur les buffets; la gaieté, l'eſprit & les grâces animaient les convives, mais dans les cuiſines le ſang & la graiſſe coulaient. Les peaux des quadrupèdes, les plumes des oiſeaux & leurs entrailles pêle-mêle amoncelées ſoulevaient le cœur, & répandaient l'infection.

Telle eſt, ce me ſemble, la cour romaine; polie & flatteuſe chez elle, ailleurs brouillonne & tyrannique. Quand nous diſons que nous eſpérons avoir juſtice de *Fa tutto*, on ſe met doucement à rire; on nous dit que nous ſommes trop au-deſſus de ces bagatelles, que le gouvernement nous conſidère trop pour ſouffrir que nous gardions le ſouvenir d'une telle *facétie*, que les *Fa tutto* & les *Fa molto* ſont des eſpèces de ſinges

élevés avec soin pour faire des tours de passe-passe devant le peuple ; & on finit par des protestations de respect & d'amitié pour nous. Quel parti veux-tu que nous prenions, grand *Shastasid?* je crois que le plus sage est de rire comme les autres, & d'être poli comme eux. Je vais étudier Roume, elle en vaut la peine.

QUATORZIEME LETTRE

D'Amabed.

IL y a un assez grand intervalle entre ma dernière lettre & la présente. J'ai lu, j'ai vu, j'ai conversé, j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais sur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement romain & sa religion. J'en parlais hier à un théologien du vice-dieu. Un théologien est dans cette cour ce que sont les derniers valets dans une maison; ils font la grosse besogne, portent les ordures; & s'ils y trouvent quelque chiffon qui puisse servir, ils le mettent à part pour le besoin.

Je lui disais : Votre Dieu est né dans une étable entre un bœuf & un âne; il a été élevé, a vécu, est mort dans la pauvreté. Il a ordonné expressément la pauvreté à ses disciples. Il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier ni dernier, & que celui qui voudrait commander aux autres les servirait. Cependant je vois ici qu'on fait exactement tout le contraire de ce que veut votre Dieu. Votre culte même est tout différent du sien. Vous obligez les

hommes

hommes à croire des choſes dont il n'a pas dit un ſeul mot.

Tout cela eſt vrai, m'a-t-il répondu. Notre Dieu n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépens des peuples, & de ravir le bien d'autrui; mais il l'a commandé virtuellement. Il eſt né entre un bœuf & un âne, mais trois rois ſont venus l'adorer dans une écurie. Les bœufs & les ânes figurent les peuples que nous enſeignons; & les trois rois figurent tous les monarques qui ſont à nos pieds. Ses diſciples étaient dans l'indigence; donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richeſſes. Car ſi ces premiers vices-dieu n'eurent beſoin que d'un écu, ceux d'aujourd'hui ont un beſoin preſſant de dix millions d'écus. Or être pauvre, c'eſt n'avoir préciſément que le néceſſaire; donc nos maîtres, n'ayant pas même le néceſſaire, accompliſſent la loi de la pauvreté à la rigueur.

Quant aux dogmes, notre Dieu n'écrivit jamais rien, & nous ſavons écrire; donc c'eſt à nous d'écrire les dogmes; auſſi les avons-nous fabriqués avec le temps ſelon le beſoin. Par exemple, nous avons fait du mariage le ſigne viſible d'une choſe inviſible; cela fait que tous les procès ſuſcités pour cauſe de mariage reſſortiſſent de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume, parce que nous ſeuls pouvons voir des choſes inviſibles. C'eſt une ſource abondante de tréſors qui coulent dans notre chambre ſacrée des finances pour étancher la ſoif de notre pauvreté.

Je lui demandai ſi la chambre ſacrée n'avait pas encore d'autres reſſources. Nous n'y avons pas manqué, dit-il, nous tirons parti des vivans & des morts.

Par exemple, dès qu'une ame eſt trépaſſée, nous l'envoyons dans une infirmerie, nous lui feſons prendre médecine dans l'apothicairerie des ames; & vous ne ſauriez croire combien cette apothicairerie nous vaut d'argent. Comment cela, Monſignor, car il me ſemble que la bourſe d'une ame eſt d'ordinaire aſſez mal garnie ? Cela eſt vrai, Signor, mais elles ont des parens qui ſont bien aiſes de retirer leurs parens morts de l'infirmerie, & de les faire placer dans un lieu plus agréable. Il eſt triſte pour une ame de paſſer toute une éternité à prendre médecine. Nous compoſons avec les vivans; ils achètent la ſanté des ames de leurs défunts parens, les uns plus cher, les autres à meilleur compte, ſelon leurs facultés. Nous leur délivrons des billets pour l'apothicairerie. Je vous aſſure que c'eſt un de nos meilleurs revenus.

Mais, Monſignor, comment ces billets parviennent-ils aux ames ? Il ſe mit à rire. C'eſt l'affaire des parens, dit-il; & puis ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir inconteſtable ſur les choſes inviſibles ?

Ce monſignor me paraît bien deſſalé; je me forme beaucoup avec lui, & je me ſens déjà tout autre.

QUINZIEME LETTRE

D'Amabed.

TU dois ſavoir, mon cher *Shaſtaſid*, que le *Cicéron* à qui monſignor m'a recommandé, & dont je t'ai dit un mot dans mes précédentes lettres, eſt un homme fort intelligent, qui montre aux étrangers les curioſités

de l'ancienne Roume & de la nouvelle. L'une & l'autre, comme tu le vois, ont commandé aux rois ; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée, & les derniers par leur plume. La discipline militaire donna l'empire aux *Césars* dont tu connais l'histoire. La discipline monastique donne une autre espèce d'empire à ces vices-dieu qu'on appelle *papes*. On voit des processions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les *Cicérons* expliquent tout cela aux étrangers ; ils leur fournissent des livres & des filles. Pour moi qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle *Adaté*, tout jeune que je suis, je me borne aux livres, & j'étudie principalement la religion du pays, qui me divertit beaucoup.

Je lisais avec mon *Cicéron* l'histoire de la vie du Dieu du pays. Elle est fort extraordinaire. C'était un homme qui séchait des figuiers d'une seule parole, qui changeait l'eau en vin, & qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis ; tu sais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins ; ils lui demandèrent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'empereur ; il leur répondit : Rendez au prince ce qui est au prince, mais rendez à DIEU ce qui est à DIEU. Cette réponse me paraît sage ; nous en parlions, mon *Cicéron* & moi, lorsque monsignor est entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de son Dieu, & je l'ai prié de m'expliquer comment sa chambre des finances observait ce précepte en prenant tout pour elle, & en ne donnant rien à l'empereur. Car tu dois savoir que bien que les Romains aient un vice-dieu, ils ont un empereur aussi auquel même ils donnent le titre de

roi des Romains. Voici ce que cet homme très-aviſé m'a répondu.

Il eſt vrai que nous avons un empereur, mais il ne l'eſt qu'en peinture; il eſt banni de Roume; il n'y a pas ſeulement une maiſon; nous le laiſſons habiter auprès d'un grand fleuve qui eſt gelé quatre mois de l'année, dans un pays dont le langage écorche nos oreilles. Le véritable empereur eſt le pape, puiſqu'il règne dans la capitale de l'empire. Ainſi *rendez à l'empereur* veut dire rendez au pape. *Rendez à Dieu* ſignifie encore rendez au pape, puiſqu'en effet il eſt vice-dieu. Il eſt ſeul le maître de tous les cœurs & de toutes les bourſes. Si l'autre empereur, qui demeure ſur un grand fleuve, oſait ſeulement dire un mot, alors nous ſoulèverions contre lui tous les habitans des rives du grand fleuve, qui ſont pour la plupart de gros corps ſans eſprit, & nous armerions contre lui les autres rois qui partageraient avec lui ſes dépouilles.

Te voilà au fait, divin *Shaſtaſid*, de l'eſprit de Roume. Le pape eſt en grand ce que le *Dalai-lama* eſt en petit; s'il n'eſt pas immortel comme le *Lama*, il eſt tout-puiſſant pendant ſa vie, ce qui vaut bien mieux. Si quelquefois on lui réſiſte, ſi on le dépoſe, ſi on lui donne des ſoufflets, ou ſi même on le tue (*m*)

(*m*) *Jean VIII*, aſſaſſiné à coups de marteau par un mari jaloux.

Jean X, amant de *Théodora*, étranglé dans ſon lit.

Etienne VIII enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui *St Ange*.

Etienne IX ſabré au viſage par les Romains.

Jean XII dépoſé par l'empereur *Othon I*, aſſaſſiné chez une de ſes maîtreſſes.

Benoît V exilé par l'empereur *Othon I*.

Benoît VII étranglé par le bâtard de *Jean X*.

Benoît IX qui acheta le pontificat lui troiſième, & revendit ſa part &c. &c. ils étaient tous infaillibles.

entre les bras de sa maîtresse, comme il est arrivé quelquefois, ces inconvéniens n'attaquent jamais son divin caractère. On peut lui donner cent coups d'étrivières, mais il faut toujours croire tout ce qu'il dit. Le pape meurt, la papauté est immortelle. Il y a eu trois ou quatre vices-dieu à la fois qui disputaient cette place. Alors la divinité était partagée entr'eux : chacun en avait sa part, chacun était infaillible dans son parti.

J'ai demandé à monsignor par quel art sa cour est parvenue à gouverner toutes les autres cours. Il faut peu d'art, me dit-il, aux gens d'esprit pour conduire les sots. J'ai voulu savoir si on ne s'était jamais révolté contre les décisions du vice-dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes assez téméraires pour lever les yeux, mais qu'on les leur avait crevés aussitôt; ou qu'on avait exterminé ces misérables, & que ces révoltes n'avaient jamais servi jusqu'à présent qu'à mieux affermir l'infaillibilité sur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau vice-dieu. Les cloches sonnent, on frappe les tambours, les trompettes éclatent, le canon tire, cent mille voix lui répondent. Je t'informerai de tout ce que j'aurai vu.

SEIZIEMÉ LETTRE

D'Amabed.

CE fut le 25 du mois du *Crocodile*, & le 13 de la planète de *Mars*, comme on dit ici, que des hommes vêtus de rouge & inſpirés élurent l'homme infaillible, devant qui je dois être jugé auſſi-bien que *Charme des yeux* en qualité d'*apoſtata*.

Ce dieu en terre s'appelle *Léone*, dixième du nom. C'eſt un très-bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans & fort aimable; les femmes ſont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'eſt bien connu encore qu'en Europe; mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indouſtan. On croyait qu'il en mourrait: & c'eſt pourquoi on l'a élu, afin que cette ſublime place fût bientôt vacante, mais il eſt guéri, & il ſe moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été ſi magnifique que ſon couronnement; il y a dépenſé cinq millions de roupies pour ſubvenir aux néceſſités de ſon Dieu qui a été ſi pauvre! je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos fêtes. Elles ſe ſont ſuccédées ſi rapidement; il a fallu paſſer par tant de plaiſirs que le loiſir a été impoſſible.

Le vice-dieu *Léone* a donné des divertiſſemens dont tu n'as point d'idée. Il y en a un ſurtout qu'on appelle *comédie*, qui me plaît beaucoup plus que tous les autres enſemble. C'eſt une repréſentation de la vie humaine; c'eſt un tableau vivant; les perſonnages parlent &

agiſſent; ils expoſent leurs intérêts; ils développent leurs paſſions; ils remuent l'ame des ſpectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le pape eſt intitulée *la Mandragore*. Le ſujet de la pièce eſt un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de ſon voiſin. Il engage avec de l'argent un moine, un *Fa tutto*, ou un *Fa molto* à ſéduire ſa maîtreſſe & à faire tomber ſon mari dans un piége ridicule. On ſe moque tout le long de la pièce de la religion que l'Europe profeſſe, dont Roume eſt le centre & dont le ſiége papal eſt le trône. De tels plaiſirs te paraîtront peut-être indécens, mon cher & pieux *Shaſtaſid*. *Charme des yeux* en a été ſcandaliſée; mais la comédie eſt ſi jolie que le plaiſir l'a emporté ſur le ſcandale.

Les feſtins, les bals, les belles cérémonies de la religion, les danſeurs de corde ſe ſont ſuccédés tour à tour ſans interruption. Les bals ſurtout ſont fort plaiſans. Chaque perſonne invitée au bal met un habit étranger, & un viſage de carton par deſſus le ſien. On tient ſous ce déguiſement des propos à faire éclater de rire. Pendant le repas il y a toujours une muſique très-agréable; enfin c'eſt un enchantement.

On m'a conté qu'un vice-dieu, prédéceſſeur de *Léone*, nommé *Alexandre*, ſixième du nom, avait donné aux noces d'une de ſes bâtardes une fête bien plus extraordinaire. Il y fit danſer cinquante filles toutes nues. Les brachmanes n'ont jamais inſtitué de pareilles danſes: tu vois que chaque pays a ſes coutumes. Je t'embraſſe avec reſpect, & je te quitte pour aller danſer avec ma belle *Adaté*. Que *Birma* te comble de bénédictions!

DIX-SEPTIEME LETTRE

D'Amabed.

VRAIMENT, mon grand-brame, tous les vices-dieu n'ont pas été si plaisans que celui-ci. C'est un plaisir de vivre sous sa domination. Le défunt nommé *Jules* était d'un caractère différent; c'était un vieux soldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou; toujours à cheval, toujours le casque en tête, distribuant des bénédictions & des coups de sabre, attaquant tous ses voisins, damnant leurs ames & tuant leurs corps autant qu'il le pouvait: il est mort d'un accès de colère. Quel diable de vice-dieu on avait là! croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les rois de leurs royaumes! il s'avisa de détrôner de cette manière le roi d'un pays assez beau qu'on appelle la France. Ce roi était un fort bon homme: il passe ici pour un sot parce qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre prince fut obligé d'assembler un jour les plus savans hommes de son royaume (*n*)

(*n*) Le pape *Jules II* excommunia le roi de France *Louis XII* en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, & le donna au premier qui voudrait s'en saisir. Cette excommunication & cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'insolence & de ridicule. Mais depuis *Grégoire VII* il n'y eut presque aucun évêque de Rome qui ne fît ou qui ne voulût faire & défaire des souverains selon son bon plaisir. Tous les souverains méritaient cet infame traitement, puisqu'ils avaient été assez imbécilles pour fortifier eux-mêmes chez leurs sujets l'opinion de l'infaillibilité du pape & son pouvoir sur toutes les églises. Ils s'étaient donnés eux-mêmes des fers qu'il était très-difficile de briser. Le

pour leur demander s'il lui était permis de se défendre contre un vice-dieu, qui le détrônait avec du papier. C'est être bien bon que de faire une question pareille! j'en témoignais ma surprise au monsignor violet qui m'a pris en amitié. Est-il possible, lui disais-je, qu'on soit si sot en Europe! J'ai bien peur, me dit-il, que les vices-dieu n'abusent tant de la complaisance des hommes qu'à la fin ils leur donneront de l'esprit.

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te surprendra, docte & pénétrant *Shastasid*, c'est qu'il ne s'en fit point sous le vice-dieu *Alexandre* qui régnait avant *Jules*. Il faisait assassiner, pendre, noyer, empoisonner impunément tous les seigneurs ses voisins. Un de ses cinq bâtards fut l'instrument de cette foule de crimes à la vue de toute l'Italie. Comment les peuples persistèrent-ils dans la religion de ce monstre! c'est celui-là même qui faisait danser les filles sans aucun ornement superflu. Ses scandales devaient inspirer le mépris, ses barbaries devaient aiguiser contre lui mille poignards; cependant il vécut honoré & paisible dans sa cour. La raison en est, à mon avis, que les prêtres gagnaient à tous ses crimes, & que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples ils briseront leurs liens. Cent coups de bélier n'ont pu ébranler le colosse, un caillou le jettera par terre. C'est ce que disent ici les gens déliés qui se piquent de prévoir.

gouvernement fut par-tout un chaos formé par la superstition. La raison n'a pénétré que très-tard chez les peuples de l'Occident; elle a guéri quelques blessures que cette superstition, ennemie du genre-humain, avait faites aux hommes; mais il en reste encore de profondes cicatrices.

Enfin les fêtes sont finies; il n'en faut pas trop; rien ne lasse comme les choses extraordinaires devenues communes. Il n'y a que les besoins renaissans qui puissent donner du plaisir tous les jours. Je me recommande à tes saintes prières.

DIX-HUITIEME LETTRE

D'Amabed.

L'INFAILLIBLE nous a voulu voir en particulier *Charme des yeux* & moi. Notre monsignor nous a conduits dans son palais. Il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le vice-dieu nous a fait baiser son pied droit en se tenant les côtés de rire. Il nous a demandé si le père *Fa tutto* nous avait convertis, & si en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le père *Fa tutto* était un insolent, & le pape s'est mis à rire encore plus fort. Il a donné deux baisers à ma femme & à moi aussi.

Ensuite il nous a fait asseoir à côté de son petit lit de baise-pieds. Il nous a demandé comment on fesait l'amour à Bénarès, à quel âge on mariait communément les filles, si le grand *Brama* avait un sérail. Ma femme rougissait; je répondais avec une modestie respectueuse: ensuite il nous a congédiés, en nous recommandant le christianisme, en nous embrassant, & en nous donnant de petites claques sur les fesses en signe de bonté. Nous avons rencontré en sortant les pères *Fa tutto* & *Fa molto* qui nous ont baisé le bas

de la robe. Le premier moment, qui commande toujours à l'ame, nous a fait d'abord reculer avec horreur ma femme & moi; mais le violet nous a dit: Vous n'êtes pas encore entièrement formés; ne manquez pas de faire mille careſſes à ces bons pères, c'eſt un devoir eſſentiel dans ce pays-ci d'embraſſer ſes plus grands ennemis : vous les ferez empoiſonner ſi vous pouvez à la première occaſion, mais en attendant vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. Je les embraſſai donc, mais *Charme des yeux* leur fit une révérence fort ſèche; & *Fa tutto* la lorgnait du coin de l'œil, en s'inclinant juſqu'à terre devant elle. Tout ceci eſt un enchantement; nous paſſons nos jours à nous étonner. En vérité je doute que Maduré ſoit plus agréable que Roume.

DIX-NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

POINT de juſtice du père *Fa tutto*. Hier notre jeune *Déra* s'aviſa d'aller le matin par curioſité dans un petit temple. Le peuple était à genoux; un brame du pays vêtu magnifiquement ſe courbait ſur une table; il tournait le derrière au peuple. On dit qu'il feſait DIEU. Dès qu'il eut fait DIEU il ſe montra par-devant. *Déra* fit un cri, & dit : Voilà le coquin qui m'a violée. Heureuſement dans l'excès de ſa douleur & de ſa ſurpriſe elle prononça ces paroles en indien. On m'aſſure que ſi le peuple les avait compriſes, la canaille ſe

ſerait jetée ſur elle comme ſur une ſorcière. *Fa tutto* lui répondit en italien : Ma fille, la grâce de la vierge *Marie* ſoit avec vous ; parlez plus bas. Elle revint toute éperdue nous conter la choſe. Nos amis nous ont conſeillé de ne nous jamais plaindre. Ils nous ont dit que *Fa tutto* eſt un ſaint, & qu'il ne faut jamais mal parler des ſaints. Que veux-tu? ce qui eſt fait eſt fait. Nous prenons en patience tous les agrémens qu'on nous fait goûter dans ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choſes dont nous ne nous doutions pas. On ſe forme beaucoup par les voyages.

Il eſt venu à la cour de *Léone* un grand poëte ; ſon nom eſt meſſer *Arioſto;* il n'aime pas les moines : voici comme il parle d'eux.

Non ſa quel che ſia amor, non ſa che vaglia
La caritade; & quindi avien che i frati
Sono ſi ingorda & ſi crudel canaglia.

Cela veut dire en indien,

Modermen ſebar eſo
La te ben ſoſa meſo.

Tu ſens quelle ſupériorité la langue indienne, qui eſt ſi antique, conſervera toujours ſur tous les jargons nouveaux de l'Europe ; nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet *Arioſto* diſe que les moines ſont de la canaille, mais je ne ſais pourquoi il prétend qu'ils ne connaiſſent point l'amour. Hélas! nous en ſavons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouiſſent & qu'ils n'aiment point.

VINGTIEME LETTRE

D'Amabed.

IL y a quelques jours, mon cher grand-brame, que je ne t'ai écrit. Les empreſſemens dont on nous honore en ſont la cauſe. Notre monſignor nous donna un excellent repas, avec deux jeunes gens vêtus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité eſt *cardinal*, comme qui dirait *gond de porte;* l'un eſt le cardinal *Sacripanté*, & l'autre le cardinal *Faquinetti*. Ils ſont les premiers de la terre après le vice-dieu; auſſi ſont-ils intitulés *vicaires du vicaire*. Leur droit, qui eſt ſans doute droit divin, eſt d'être égaux aux rois, & ſupérieurs aux princes, & d'avoir ſurtout d'immenſes richeſſes. Ils méritent bien tout cela, vu la grande utilité dont ils ſont au monde.

Ces deux gentilshommes, en dînant avec nous, propoſèrent de nous mener paſſer quelques jours à leurs maiſons de campagne, car c'eſt à qui nous aura. Après s'être diſputé la préférence le plus plaiſamment du monde, *Faquinetti* s'eſt emparé de la belle *Adaté*, & j'ai été le partage de *Sacripanté*, à condition qu'ils changeraient le lendemain, & que le troiſième jour nous nous raſſemblerions tous quatre. *Déra* était du voyage. Je ne ſais comment te conter ce qui nous eſt arrivé; je vais pourtant eſſayer de m'en tirer.

Ici finit le manuſcrit des lettres d'*Amabed*. On a cherché dans toutes les bibliothèques de Maduré &

de Bénarès la suite de ces lettres; il est sûr qu'elle n'existe pas.

Ainsi, supposé que quelque malheureux faussaire imprime jamais le reste des aventures des deux jeunes indiens, *nouvelles lettres d'Amabed*, *nouvelles lettres de Charme des yeux*, *réponses du grand brame Shastasid*. le lecteur peut être sûr qu'on le trompe & qu'on l'ennuie, comme il est arrivé cent fois en cas pareil.

Fin des lettres d'Amabed.

HISTOIRE
DE JENNI,
OU
L'ATHÉE ET LE SAGE.

PAR M. SHERLOC.

Traduit par M. de la CAILLE. (*)

(*) Nous n'avons cru devoir faire aucune remarque sur cet ouvrage par des raisons que devineront sans peine ceux qui connaissent le but que l'auteur avait en l'écrivant.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0271-8

HISTOIRE

HISTOIRE
DE JENNI,
OU
L'ATHÉE ET LE SAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Vous me demandez, Monsieur, quelques détails sur notre ami le respectable *Freind* & sur son étrange fils. Le loisir dont je jouis enfin après la retraite de milord *Peterboroug* me permet de vous satisfaire. Vous serez aussi étonné que je l'ai été, & vous partagerez tous mes sentimens.

Vous n'avez guère vu ce jeune & malheureux *Jenni*, ce fils unique de *Freind*, que son père mena avec lui en Espagne, lorsqu'il était chapelain de notre armée en 1705. Vous partîtes pour Alep avant que milord assiégeât Barcelone; mais vous avez raison de me dire que *Jenni* était de la figure la plus aimable & la plus engageante, & qu'il annonçait du courage & de l'esprit. Rien n'est plus vrai; on ne pouvait le voir sans l'aimer. Son père l'avait d'abord destiné à l'Eglise; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état qui demande tant d'art, de ménagement & de finesse, ce père sage aurait cru faire un crime & une sottise de forcer la nature.

Jenni n'avait pas encore vingt ans. Il voulut abſolument ſervir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui, que nous emportâmes & où le prince de Heſſe fut tué. Notre pauvre *Jenni* bleſſé fut priſonnier & mené dans la ville. Voici un récit très-fidelle de ce qui lui arriva depuis l'attaque de Mont-Joui juſqu'à la priſe de Barcelone. Cette relation eſt d'une catalane un peu trop libre & trop naïve ; de tels écrits ne vont point juſqu'au cœur du ſage. Je pris cette relation chez elle lorſque j'entrai dans Barcelone à la ſuite de milord *Peterboroug*. Vous la lirez ſans ſcandale comme un portrait fidelle des mœurs du pays.

Aventure d'un jeune anglais nommé Jenni, écrite de la main de dona las Nalgas.

LORSQU'ON nous dit que les mêmes ſauvages qui étaient venus par l'air d'une île inconnue nous prendre Gibraltar, venaient aſſiéger notre belle ville de Barcelone, nous commençâmes par faire des neuvaines à la ſainte Vierge de Manrèze ; ce qui eſt aſſurément la meilleure manière de ſe défendre.

Ce peuple, qui venait nous attaquer de ſi loin, s'appelle d'un nom qu'il eſt difficile de prononcer, car c'eſt *English*. Notre révérend père inquiſiteur dom *Jeronimo Bueno Caracucarador* prêcha contre ces brigands. Il lança contr'eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino. Il nous aſſura que les English avaient des queues de ſinges, des pattes d'ours & des têtes de perroquets ; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme les hommes, mais qu'ils ſifflaient

presque toujours ; que de plus ils étaient notoirement hérétiques ; que la sainte Vierge, qui est très-favorable aux autres pécheurs & pécheresses, ne pardonnait jamais aux hérétiques, & que par conséquent ils seraient tous infailliblement exterminés, surtout s'ils se présentaient devant le Mont-Joui. A peine avait-il fini son sermon que nous apprîmes que le Mont-Joui était pris d'assaut.

Le soir on nous conta qu'à cet assaut nous avions blessé un jeune english, & qu'il était entre nos mains. On cria dans toute la ville, vittoria, vittoria, & on fit des illuminations.

La *dona Boca Vermeja*, qui avait l'honneur d'être maîtresse du révérend père inquisiteur, eut une extrême envie de voir comment un animal english & hérétique était fait. C'était mon intime amie : j'étais aussi curieuse qu'elle. Mais il fallut attendre qu'il fût guéri de sa blessure ; ce qui ne tarda pas.

Nous fûmes bientôt après qu'il devait prendre les bains chez mon cousin-germain *Elvob* le baigneur, qui est, comme on sait, le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monstre redoubla dans mon amie *Boca Vermeja*. Nous n'eûmes point de cesse, point de repos, nous n'en donnâmes point à mon cousin le baigneur, jusqu'à ce qu'il nous eût cachées dans une petite garde-robe, derrière une jalousie par laquelle on voyait la baignoire. Nous y entrâmes sur la pointe du pied, sans faire aucun bruit, sans parler, sans oser respirer, précisément dans le temps que l'english sortait de l'eau. Son visage n'était pas tourné vers nous ; il ôta un petit bonnet sous lequel étaient renoués ses cheveux blonds, qui descendirent

en groſſes boucles ſur la plus belle chute de reins que j'ai vue de ma vie. Ses bras, ſes cuiſſes, ſes jambes me parurent d'un charnu, d'un fini, d'une élégance qui approche à mon gré l'*Apollon* du Belvedère de Rome, dont la copie eſt chez mon oncle le ſculpteur.

Dona Boca Vermeja était extaſiée de ſurpriſe & d'enchantement. J'étais ſaiſie comme elle. Je ne pus m'empêcher de dire, *oh che hermoſo muchacho !* Ces paroles qui m'échappèrent, firent tourner le jeune homme ! Ce fut bien pis alors ; nous vîmes le viſage d'*Adonis* ſur le corps d'un jeune *Hercule*. Il s'en fallut peu que *dona Boca Vermeja* ne tombât à la renverſe & moi auſſi. Ses yeux s'allumèrent & ſe couvrirent d'une légère roſée, à travers laquelle on entrevoyait des traits de flamme. Je ne ſais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle : *St Jacques*, me dit-elle, & *Ste Vierge !* eſt-ce ainſi que ſont faits les hérétiques ? eh qu'on nous a trompées !

Nous ſortîmes le plus tard que nous pûmes. *Boca Vermeja* fut bientôt épriſe du plus violent amour pour le monſtre hérétique. Elle eſt plus belle que moi, je l'avoue ; & j'avoue auſſi que je me ſentis doublement jalouſe. Je lui repréſentai qu'elle ſe damnait en trahiſſant le révérend père inquiſiteur dom *Jeronimo Bueno Caracucarador* pour un english. Ah ! ma chère *las Nalgas*, me dit-elle, (car *las Nalgas* eſt mon nom) je trahirais *Melchiſédech* pour ce beau jeune homme. Elle n'y manqua pas ; & puiſqu'il faut tout dire, je donnai ſecrétement plus de la dixme des offrandes.

Un des familiers de l'inquiſition, qui entendait

quatre messes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manrèze la destruction des English, fut instruit de nos actes de dévotion. Le révérend père dom *Caracucarador* nous donna le fouet à toutes deux. Il fit saisir notre cher english par vingt-quatre alguazils de la sainte Hermandad. *Jenni* en tua cinq & fut pris par les dix-neuf qui restaient. On le fit reposer dans un caveau bien frais. Il fut destiné à être brûlé le dimanche suivant en cérémonie, orné d'un grand san-bénito & d'un bonnet en pain de sucre, en l'honneur de notre Sauveur & de la Vierge *Marie* sa mère. Dom *Caracucarador* prépara un beau sermon; mais il ne put le prononcer, car le dimanche même la ville fut prise à quatre heures du matin.

Ici finit le récit de *dona las Nalgas*. C'était une femme qui ne manquait pas d'un certain esprit que les Espagnols appellent *agudezza*.

CHAPITRE II.

Suite des aventures du jeune anglais Jenni & de celles de monsieur son père, docteur en théologie, membre du parlement & de la société royale.

Vous savez quelle admirable conduite tint le comte de *Peterborough* dès qu'il fut maître de Barcelone, comme il empêcha le pillage, avec quelle sagacité prompte il mit ordre à tout, comme il arracha la duchesse de *Popoli* des mains de quelques soldats allemands ivres,

qui la volaient & qui la violaient. Mais vous peindrez-vous bien la surprise, la douleur, l'anéantissement, la colère, les larmes, les transports de notre ami *Freind*, quand il apprit que *Jenni* était dans les cachots du St Office, & que son bûcher était préparé? Vous savez que les têtes les plus froides sont les plus animées dans les grandes occasions. Vous eussiez vu ce père, que vous avez connu si grave & si imperturbable, voler à l'antre de l'inquisition plus vîte que nos chevaux de race ne courent à Neumarket. Cinquante soldats qui le suivaient hors d'haleine étaient toujours à deux cents pas de lui. Il arrive, il entre dans la caverne. Quel moment! que de pleurs & que de joie! vingt victimes, destinées à la même cérémonie que *Jenni*, sont délivrées. Tous ces prisonniers s'arment; tous se joignent à nos soldats; ils démolissent le St Office en dix minutes, & déjeûnent sur ses ruines avec le vin & les jambons des inquisiteurs.

Au milieu de ce fracas, & des fanfares, & des tambours, & du retentissement de quatre cents canons qui annonçaient notre victoire à la Catalogne, notre ami *Freind* avait repris la tranquillité que vous lui connaissez. Il était calme comme l'air dans un beau jour après un orage. Il élevait à DIEU un cœur aussi serein que son visage, lorsqu'il vit sortir du soupirail d'une cave un spectre noir en surplis, qui se jeta à ses pieds, & qui lui criait miséricorde. Qui es-tu, lui dit notre ami? viens-tu de l'enfer? A peu près, répondit l'autre; je suis dom *Jeronimo Bueno Caracucarador*, inquisiteur pour la foi; je vous demande très-humblement pardon d'avoir voulu cuire M. votre fils en place publique; je le prenais pour un juif.

Hé, quand il ferait juif, répondit notre ami avec son sang-froid ordinaire, vous fied-il bien, M. *Caracucarador*, de cuire des gens, parce qu'ils sont descendus d'une race qui habitait autrefois un petit canton pierreux tout près du désert de Syrie ? Que vous importe qu'un homme ait un prépuce ou qu'il n'en ait pas, & qu'il fasse sa pâque dans la pleine lune rousse, ou le dimanche d'après ? Cet homme est juif, donc il faut que je le brûle ; & tout son bien m'appartient. Voilà un très-mauvais argument ; on ne raisonne point ainsi dans la société royale de Londres.

Savez-vous bien, M. *Caracucarador*, que JESUS-CHRIST était juif, qu'il naquit, vécut & mourut juif, qu'il fit sa pâque en juif dans la pleine lune ; que tous ses apôtres étaient juifs, qu'ils allèrent dans le temple juif après son malheur, comme il est dit expressément ; que les quinze premiers évêques secrets de Jérusalem étaient juifs ? mon fils ne l'est pas, il est anglican : quelle idée vous a passé par la tête de le brûler ?

L'inquisiteur *Caracucarador* épouvanté de la science de M. *Freind*, & toujours prosterné à ses pieds, lui dit : Hélas ! nous ne savions rien de tout cela dans l'université de Salamanque. Pardon, encore une fois ; mais la véritable raison est que M. votre fils m'a pris ma maîtresse *Boca Vermeja*. Ah ! s'il vous a pris votre maîtresse, repartit *Freind*, c'est autre chose ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui. Il n'y a pourtant pas là une raison suffisante, comme dit *Leibnitz*, pour brûler un jeune homme. Il faut proportionner les peines aux délits. Vous autres chrétiens de de-là la mer Britannique en tirant vers le Sud, vous avez plutôt fait cuire un de vos frères, soit le conseiller

Anne Dubourg, ſoit *Michel Servet*, ſoit tous ceux qui furent ars ſous *Philippe II* ſurnommé *le diſcret*, que nous ne feſons rôtir un roſt-bif à Londres. Mais qu'on m'aille chercher Mlle *Boca Vermeja*, & que je ſache d'elle la vérité.

Boca Vermeja fut amenée pleurante & embellie par ſes larmes, comme c'eſt l'uſage. Eſt-il vrai, Mademoiſelle, que vous aimiez tendrement dom *Caracucarador*, & que mon fils *Jenni* vous ait priſe à force ? — A force! M. l'Anglais! c'était aſſurément du meilleur de mon cœur. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau & de ſi aimable que M. votre fils ; & je vous trouve bien heureux d'être ſon père. C'eſt moi qui lui ai fait toutes les avances ; il les mérite bien : je le ſuivrai juſqu'au bout du monde, ſi le monde a un bout. J'ai toujours dans le fond de mon ame déteſté ce vilain inquiſiteur; il m'a fouettée preſque juſqu'au ſang, moi & Mlle *las Nalgas*. Si vous voulez me rendre la vie douce, vous ferez pendre ce ſcélérat de moine à ma fenêtre, tandis que je jurerai à M. votre fils un amour éternel ; heureuſe ſi je pouvais jamais lui donner un fils qui vous reſſemble!

En effet, pendant que *Boca Vermeja* prononçait ces paroles naïves, milord *Peterboroug* envoyait chercher l'inquiſiteur *Caracucarador* pour le faire pendre. Vous ne ſerez pas ſurpris quand je vous dirai que M. *Freind* s'y oppoſa fortement. Que votre juſte colère, dit-il, reſpecte votre généroſité ; il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la choſe eſt abſolument néceſſaire pour le ſalut du prochain. Les Eſpagnols diraient que les Anglais ſont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent. Cela pourrait faire grand

tort à M. l'archiduc, pour lequel vous venez de prendre Barcelone. Je suis assez content que mon fils soit sauvé, & que ce coquin de moine soit hors d'état d'exercer ses fonctions inquisitoriales. Enfin le sage & charitable *Freind* en dit tant que milord se contenta de faire fouetter *Caracucarador*, comme ce misérable avait fouetté mis *Boca Vermeja* & mis *las Nalgas*.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avaient été délivrés des cachots de l'inquisition conçurent que notre religion valait infiniment mieux que la leur. Ils demandèrent presque tous à être reçus dans l'Eglise anglicane ; & même quelques bacheliers de l'université de Salamanque, qui se trouvaient dans Barcelone, voulurent être éclairés. La plupart le furent bientôt. Il n'y en eut qu'un seul nommé dom *Inigo y Medroso*, *y Comodios*, *y Papalamiendo*, qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la dispute honnête que notre cher ami *Freind* & le bachelier dom *Papalamiendo* eurent ensemble en présence de milord *Peterboroug*. On appela cette conversation familière le dialogue des *Mais*. Vous verrez aisément pourquoi en le lisant.

CHAPITRE III.

Précis de la controverse des Mais entre M. Freind & dom Inigo y Medroso y Papalamiendo, bachelier de Salamanque.

LE BACHELIER.

MAIS, Monsieur, malgré toutes les belles choses que vous venez de me dire, vous m'avouerez que votre Eglise anglicane, si respectable, n'existait pas avant dom *Luther* & avant dom *Oecolampade*. Vous êtes tout nouveaux : donc vous n'êtes pas de la maison.

FREIND.

C'est comme si on me disait que je ne suis pas le petit-fils de mon grand-père, parce qu'un collatéral, demeurant en Italie, s'était emparé de son testament & de mes titres. Je les ai heureusement retrouvés, & il est clair que je suis le petit-fils de mon grand-père. Nous sommes vous & moi de la même famille, à cela près que nous autres Anglais nous lisons le testament de notre grand-père dans notre propre langue, & qu'il vous est défendu de le lire dans la vôtre. Vous êtes esclaves d'un étranger, & nous ne sommes soumis qu'à notre raison.

LE BACHELIER.

Mais si votre raison vous égare ? . . . . . car enfin

vous ne croyez point à notre université de Salamanque, laquelle a déclaré l'infaillibilité du pape, & son droit inconteſtable sur le passé, le présent, le futur & le paulo-post-futur.

FREIND.

Hélas! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il est écrit que ce *Pierre*, qui renia son maître JESUS, fut sévérement tancé par *Paul*. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort; ils l'avaient peut-être tous deux, comme il arrive dans presque toutes les querelles: mais enfin il n'y a pas un seul endroit dans les actes des apôtres, où *Pierre* soit regardé comme le maître de ses compagnons & du paulo-post-futur.

LE BACHELIER.

Mais certainement *St Pierre* fut archevêque de Rome; car *Sanchez* nous enseigne que ce grand-homme y arriva du temps de *Néron*, & qu'il y occupa le trône archiépiscopal pendant vingt-cinq ans sous ce même *Néron* qui n'en régna que treize. De plus, il est de foi, & c'est dom *Grillandus* le prototype de l'inquisition qui l'affirme; (car nous ne lisons jamais la sainte Bible) il est de foi, dis-je, que *St Pierre* était à Rome une certaine année; car il date une de ses lettres de Babylone: car puisque Babylone est visiblement l'anagramme de Rome, il est clair que le pape est de droit divin le maître de toute la terre: car de plus, tous les licenciés de Salamanque ont démontré que *Simon Vertu-de-Dieu* premier sorcier, conseiller d'Etat de l'empereur *Néron*, envoya faire des complimens par son chien à *St Simon Barjone*, autrement dit

St Pierre, dès qu'il fut à Rome; que *St Pierre* n'étant pas moins poli, envoya auſſi ſon chien complimenter *Simon Vertu-Dieu*, qu'enſuite ils jouèrent à qui reſſuſciterait le plutôt un couſin-germain de *Néron;* que *Simon Vertu-Dieu* ne reſſuſcita ſon mort qu'à moitié, & que *Simon Barjone* gagna la partie en reſſuſcitant le couſin tout-à-fait; que *Vertu-Dieu* voulut avoir ſa revanche en volant dans les airs comme *St Dédale*, & que *St Pierre* lui caſſa les deux jambes en le feſant tomber. C'eſt pourquoi *St Pierre* reçut la couronne du martyre la tête en bas & les jambes en haut. (*a*) Donc il eſt démontré *à poſteriori* que notre ſaint père le pape doit régner ſur tous ceux qui ont des couronnes ſur la tête, & qu'il eſt le maître du paſſé, du préſent & de tous les futurs du monde.

FREIND.

Il eſt clair que toutes ces choſes arrivèrent dans le temps où *Hercule* d'un tour de main ſépara les deux montagnes Calpe & Abila, & paſſa le détroit de Gibraltar dans ſon gobelet: mais ce n'eſt pas ſur ces hiſtoires, tout authentiques qu'elles ſont, que nous fondons notre religion; c'eſt ſur l'évangile.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, ſur quels endroits de l'évangile? car j'ai lu une partie de cet évangile dans nos cahiers de théologie. Eſt-ce ſur l'ange deſcendu des nuées pour annoncer à *Marie* qu'elle ſera engroſſée par le SAINT-ESPRIT? eſt-ce ſur le voyage des trois rois &

(*a*) Toute cette hiſtoire eſt racontée par *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe*. *Euſèbe* en rapporte une partie.

d'une étoile ? ſur le maſſacre de tous les enfans du pays ? ſur la peine que prit le diable d'emporter DIEU dans le déſert, au faîte du temple & à la cime d'une montagne dont on découvrait tous les royaumes de la terre ? ſur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village ? ſur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de JESUS ? ſur . . .

FREIND.

Monſieur, nous reſpectons toutes ces choſes, parce qu'elles ſont dans l'évangile ; & nous n'en parlons jamais, parce qu'elles ſont trop au-deſſus de la faible raiſon humaine.

LE BACHELIER.

Mais on dit que vous n'appelez jamais la Ste Vierge mère de DIEU ?

FREIND.

Nous la révérons, nous la chériſſons ; mais nous croyons qu'elle ſe ſoucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'eſt jamais nommée mère de DIEU dans l'evangile. Il y eut une grande diſpute en 431 à un concile d'Ephèſe, pour ſavoir ſi *Marie* était *Théotocos*, & ſi JESUS-CHRIST étant DIEU à la fois & fils de *Marie*, il ſe pouvait que *Marie* fût à la fois fille de DIEU le père, & mère de DIEU le fils, qui ne ſont qu'un DIEU. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephèſe ; & la ſociété royale de Londres ne s'en mêle pas.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, vous me donnez là du *théotocos* ! qu'eſt-ce que *théotocos*, s'il vous plaît ?

FREIND.

Cela signifie mère de DIEU. Quoi! vous êtes bachelier de Salamanque, & vous ne savez pas le grec?

LE BACHELIER.

Mais le grec, le grec! de quoi cela peut-il servir à un Espagnol? Mais, Monsieur, croyez-vous que JESUS ait une nature, une personne & une volonté? ou deux natures, deux personnes & deux volontés? ou une volonté, une nature & deux personnes? ou deux volontés, deux personnes & une nature? ou....

FREIND.

Ce sont encore les affaires d'Ephèse; cela ne nous importe en rien.

LE BACHELIER.

Mais qu'est-ce donc qui vous importe? Pensez-vous qu'il n'y ait que trois personnes en DIEU, ou qu'il y ait trois dieux en une personne? la seconde personne procède-t-elle de la première personne, & la troisième procède-t-elle des deux autres, ou de la seconde *intrinsecus*, ou de la première seulement? le fils a-t-il tous les attributs du père, excepté la paternité? & cette troisième personne vient-elle par infusion, ou par identification, ou par spiration?

FREIND.

L'évangile n'agite pas cette question, & jamais *St Paul* n'écrit le nom de Trinité.

LE BACHELIER.

Mais vous me parlez toujours de l'évangile, & jamais de *St. Bonaventure*, ni d'*Albert le grand*, ni de *Tambourini*, ni de *Grillandus*, ni d'*Escobar*.

FREIND.

C'est que je ne suis ni dominicain, ni cordelier, ni jésuite; je me contente d'être chrétien.

LE BACHELIER.

Mais si vous êtes chrétien, dites-moi en conscience, croyez-vous que le reste des hommes soit damné éternellement ?

FREIND.

Ce n'est point à moi à mesurer la justice de DIEU & sa miséricorde.

LE BACHELIER.

Mais enfin, si vous êtes chrétien, que croyez-vous donc ?

FREIND.

Je crois avec JESUS-CHRIST qu'il faut aimer DIEU & son prochain, pardonner les injures & réparer ses torts. Croyez-moi, adorez DIEU, soyez juste & bienfesant; voilà tout l'homme. Ce sont-là les maximes de JESUS. Elles sont si vraies qu'aucun législateur, aucun philosophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, & qu'il est impossible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu & ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

LE BACHELIER.

Mais, ah, ah! à propos de passions, est-il vrai que vos évêques, vos prêtres & vos diacres, vous êtes tous mariés.

FREIND.

Cela est très-vrai. *St Joseph*, qui passa pour être père de JESUS, était marié. Il eut pour fils *Jacques le mineur* surnommé *Oblia*, frère de Notre-Seigneur, lequel après la mort de JESUS passa sa vie dans le temple. *St Paul*, le grand *St Paul*, était marié.

LE BACHELIER.

Mais *Grillandus* & *Molina* disent le contraire.

FREIND.

Molina & *Grillandus* diront tout ce qu'ils voudront, j'aime mieux croire *St Paul* lui-même; car il dit dans sa première aux Corinthiens: (*b*) *N'avons-nous pas le droit de boire & de manger à vos dépens? n'avons-nous pas le droit de mener avec nous nos femmes, notre sœur, comme font les autres apôtres & les frères de Notre-Seigneur & Céphas? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens? Quand on a planté une vigne, n'en mange-t-on pas le fruit? &c.*

LE BACHELIER.

Mais, Monsieur, est-il bien vrai que *St Paul* ait dit cela?

FREIND.

Oui, il a dit cela, & il en a dit bien d'autres.

(*b*) Chap IX

LE

LE BACHELIER.

Mais quoi ! ce prodige, cet exemple de la grâce efficace !....

FREIND.

Il eſt vrai, Monſieur, que ſa converſion était un grand prodige. J'avoue que ſuivant les Actes des apôtres il avait été le plus cruel ſatellite des ennemis de JESUS. Les actes diſent qu'il ſervit à lapider *St Etienne;* il dit lui-même que quand les Juifs feſaient mourir un ſuivant de JESUS, c'était lui qui portait la ſentence, *detuli ſententiam.* (*c*) J'avoue qu'*Abdias* ſon diſciple, & *Jules* africain ſon traducteur, l'accuſent auſſi d'avoir fait mourir *Jacques Oblia* frère de Notre-Seigneur; (*d*) mais ſes fureurs rendent ſa converſion plus admirable, & ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était marié, vous dis-je, comme *St Clément* d'Alexandrie le déclare expreſſément.

LE BACHELIER.

Mais c'était donc un digne homme, un brave homme que *St Paul !* je ſuis fâché qu'il ait aſſaſſiné *St Jacques* & *St Etienne*, & fort ſurpris qu'il ait voyagé au troiſième ciel : mais pourſuivez, je vous prie.

FREIND.

St Pierre, au rapport de *St Clément* d'Alexandrie, eut des enfans, & même on compte parmi eux une *Ste Pétronille. Euſebe*, dans ſon hiſtoire de l'Egliſe, dit

(*c*) Actes, chap. XXVI.

(*d*) Hiſtoire apoſtolique d'*Abdias*. Traduction de *Jules* africain, liv. VI, pag. 595 & ſuivantes.

que *St Nicolas*, l'un des premiers disciples, avait une très-belle femme, & que les apôtres lui reprochèrent d'en être trop occupé, & d'en paraître jaloux..... Messieurs, leur dit-il, la prenne qui voudra; je vous la cède. (*e*)

Dans l'économie juive, qui devait durer éternellement, & à laquelle cependant a succédé l'économie chrétienne, le mariage était non-seulement permis, mais expressément ordonné aux prêtres, puisqu'ils devaient être de la même race; & le célibat était une espèce d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur & bien honorable par les premiers chrétiens, puisque parmi les hérétiques anathématisés dans les premiers conciles, on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres, comme saturniens, basilidiens, montanistes, encratistes, & autres *ens* & *ites*. Voilà pourquoi la femme d'un *St Grégoire de Nazianze* accoucha d'un autre *St Grégoire de Nazianze*, & qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme & mère d'un canonisé, ce qui n'est pas même arrivé à *Ste Monique* mère de *St Augustin*.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant & plus d'anciens évêques mariés, que vous n'avez autrefois eu d'évêques & de papes concubinaires, adultères, ou pédérastes, ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'Eglise grecque, mère de l'Eglise latine, veut encore que les curés soient mariés. Voilà enfin pourquoi moi qui vous parle je suis marié, & j'ai le plus bel enfant du monde.

(*e*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXX.

Et dites-moi, mon cher bachelier, n'avez-vous pas dans votre Eglise sept sacremens de compte fait, qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible ? Or un bachelier de Salamanque jouit des agrémens du baptême dès qu'il est né ; de la confirmation dès qu'il a des culottes ; de la confession dès qu'il a fait quelques fredaines ; de la communion, quoiqu'un peu différente de la nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans ; de l'ordre quand il est tondu sur le haut de la tête, & qu'on lui donne un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piastres de rente ; enfin, de l'extrême-onction quand il est malade. Faut-il le priver du sacrement de mariage quand il se porte bien ? surtout après que DIEU lui-même a marié *Adam* & *Eve ; Adam* le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, selon votre école ; *Eve* la première bachelière, puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari.

LE BACHELIER.

Mais, s'il est ainsi, je ne dirai plus *mais*. Voilà qui est fait, je suis de votre religion ; je me fais anglican ; je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours semblant de m'aimer, tant que je serai jeune, qui aura soin de moi dans ma vieillesse, & que j'enterrerai proprement si je lui survis ; cela vaut mieux que de cuire des hommes, & de déshonorer des filles, comme a fait mon cousin dom *Caracucarador* inquisiteur pour la foi.

Tel est le précis fidelle de la conversation qu'eurent ensemble le docteur *Freind* & le bachelier dom *Papalamiendo*, nommé depuis par nous *Papa Dexando*. Cet

entretien curieux fut rédigé par *Jacob Hulf*, l'un des secrétaires de milord.

Après cet entretien, le bachelier me tira à part & me dit : Il faut que cet anglais, que j'avais cru d'abord anthropophage, soit un bien bon homme, car il est théologien, & il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que M. *Freind* était tolérant, & qu'il descendait de la fille de *Guillaume Pen* le premier des tolérans, & le fondateur de Philadelphie. Tolérant & Philadelphie ! s'écria-t-il ; je n'avais jamais entendu parler de ces sectes-là ? Je le mis au fait, il ne pouvait me croire, il pensait être dans un autre univers, & il avait raison.

CHAPITRE IV.

Retour à Londres ; Jenni commence à se corrompre.

TANDIS que notre digne philosophe *Freind* éclairait ainsi les Barcelonais, & que son fils *Jenni* enchantait les Barcelonaises, milord *Peterboroug* fut perdu dans l'esprit de la reine *Anne*, & dans celui de l'archiduc, pour leur avoir donné Barcelone. Les courtisans lui reprochèrent d'avoir pris cette ville contre toutes les règles, avec une armée moins forte de moitié que la garnison. L'archiduc en fut d'abord très-piqué, & l'ami *Freind* fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant cet archiduc, qui était venu conquérir le royaume d'Espagne, n'avait pas de quoi payer son chocolat. Tout ce que la reine *Anne* lui avait donné

était dissipé. *Montécuculi* dit dans ses mémoires qu'il faut trois choses pour faire la guerre : 1°. de l'argent, 2°. de l'argent, 3°. de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara où il était, le 11 août 1706, à milord *Peterboroug*, une grande lettre signée *yo el rey*, par laquelle il le conjurait d'aller sur le champ à Gènes lui chercher sur son crédit cent mille livres sterling pour régner. (*f*) Voilà donc notre *Sertorius* devenu banquier génois de général d'armée. Il confia sa détresse à l'ami *Freind;* tous deux allèrent à Gènes; je les suivis, car vous savez que mon cœur me mène. J'admirai l'habileté & l'esprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon esprit peut suffire à tout; notre grand *Locke* était médecin : il fut le seul métaphysicien de l'Europe, & il rétablit les monnaies d'Angleterre.

Freind en trois jours trouva les cent mille livres sterling que la cour de *Charles VI* mangea en moins de trois semaines. Après quoi il fallut que le général, accompagné de son théologien, allât se justifier à Londres en plein parlement, d'avoir conquis la Catalogne contre les règles, & de s'être ruiné pour le service de la cause commune. L'affaire traîna en longueur & en aigreur, comme toutes les affaires de parti.

Vous savez que M. *Freind* avait été député en parlement avant d'être prêtre, & qu'il est le seul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or un jour que *Freind* méditait un discours qu'il devait prononcer dans la chambre des communes, dont il était un digne membre, on lui annonça une dame

(*f*) Elle est imprimée dans l'apologie du comte de *Peterboroug*, par le docteur *Freind*, pag. 143, chez *Jonas Bourer*.

eſpagnole qui demandait à lui parler pour affaire preſſante. C'était dona *Boca Vermeja* elle-même. Elle était toute en pleurs; notre bon ami lui fit ſervir à déjeûner. Elle eſſuya ſes larmes, déjeûna & lui parla ainſi :

Il vous ſouvient, mon cher Monſieur, qu'en allant à Gènes vous ordonnâtes à M. votre fils *Jenni* de partir de Barcelone pour Londres, & d'aller s'inſtaller dans l'emploi de clerc de l'échiquier que votre crédit lui a fait obtenir. Il s'embarqua ſur le *Triton* avec le jeune bachelier dom *Papa Dexando*, & quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du voyage avec ma bonne amie *las Nalgas*. Vous ſavez que vous m'avez permis d'aïmer Monſieur votre fils, & que je l'adore.....

Moi, Mademoiſelle! je ne vous ai point permis ce petit commerce, je l'ai toléré; cela eſt bien différent. Un bon père ne doit être ni le tyran de ſon fils, ni ſon mercure. La fornication entre deux perſonnes libres a été peut-être autrefois une eſpèce de droit naturel dont *Jenni* peut jouir avec diſcrétion ſans que je m'en mêle; je ne le gêne pas plus ſur ſes maîtreſſes que ſur ſon dîner & ſur ſon ſouper; s'il s'agiſſait d'un adultère, j'avoue que je ſerais plus difficile, parce que l'adultère eſt un larcin; mais pour vous, Mademoiſelle, qui ne faites tort à perſonne, je n'ai rien à vous dire.

Hé bien, Monſieur, c'eſt d'adultère qu'il s'agit. Le beau *Jenni* m'abandonne pour une jeune mariée qui n'eſt pas ſi belle que moi. Vous ſentez bien que c'eſt une injure atroce. Il a tort, dit alors M. *Freind*. *Boca Vermeja*, en verſant quelques larmes, lui conta

comment *Jenni* avait été jaloux, ou fait semblant d'être jaloux du bachelier; comment Mme *Clive-Hart*, jeune mariée, très-effrontée, très-emportée, très-masculine, très-méchante, s'était emparée de son esprit; comment il vivait avec des libertins non craignans DIEU; comment enfin il méprisait sa fidelle *Boca Vermeja* pour la coquine de *Clive-Hart*, parce que la *Clive-Hart* avait une nuance ou deux de blancheur & d'incarnat au-dessus de la pauvre *Boca Vermeja*.

J'examinerai cette affaire-là à loisir, dit le bon *Freind;* il faut que j'aille en parlement pour celle de milord *Peterboroug*. Il alla donc en parlement; je l'y entendis prononcer un discours ferme & serré, sans aucun lieu commun, sans épithète, sans ce que nous appelons des phrases; il n'*invoquait* point un témoignage, une loi, il les attestait, il les citait, il les réclamait; il ne disait point qu'on avait *surpris la religion* de la cour, en accusant milord *Peterboroug* d'avoir hasardé les troupes de la reine *Anne*, parce que ce n'était pas une affaire de religion: il ne prodiguait pas à une conjecture le nom de démonstration; il ne manquait pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de fades plaisanteries bourgeoises: il n'appelait pas milord *Peterboroug* son client, parce que le mot de client signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. *Freind* parlait avec autant de modestie que de fermeté: on l'écoutait en silence; on ne l'interrompait qu'en disant: *Hear him*, *hear him*, écoutez-le, écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remercierait le comte de *Peterboroug* au lieu de le condamner. Milord obtint la même justice de la cour des pairs, & se prépara à repartir avec son

cher *Freind* pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc ; ce qui n'arriva pourtant pas, par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de *Jenni*. Nous apprîmes en effet qu'il menait une vie débordée & crapuleuse avec Mme *Clive-Hart*, & une troupe de jeunes athées, d'ailleurs gens d'esprit, à qui leurs débauches avaient persuadé „ que l'homme n'a „ rien au-dessus de la bête ; qu'il naît & meurt comme „ la bête ; qu'ils sont également formés de terre, „ qu'ils retournent également à la terre, & qu'il n'y „ a rien de bon & de sage que de se réjouir dans ses „ œuvres, & de vivre avec celle que l'on aime, „ comme le conclut *Salomon* à la fin de son chapitre „ troisième du *Coheleth*, que nous nommons *Ecclésiastes*.„

Ces idées leur étaient principalement insinuées par un nommé *Wirburton*, méchant garnement très-impudent. J'ai lu quelque chose des manuscrits de ce fou. Dieu nous préserve de les voir imprimés un jour ! *Wirburton* prétend que *Moïse* ne croyait pas à l'immortalité de l'ame ; & comme en effet *Moïse* n'en parla jamais, il en conclut que c'est la seule preuve que sa mission était divine. Cette conclusion absurde fait malheureusement conclure que la secte juive était fausse ; les impies en concluent par conséquent que la nôtre fondée sur la juive est fausse aussi, & que cette nôtre, qui est la meilleure de toutes, étant fausse, toutes les autres sont encore plus fausses ; qu'ainsi il n'y a point de religion. De-là quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de Dieu ; ajoutez à ces

conclusions que ce petit *Wirburton* est un intrigant & un calomniateur. Voyez quel danger!

Un autre fou nommé *Needham*, qui est en secret jésuite, va bien plus loin. Cet animal, comme vous le savez d'ailleurs, & comme on vous l'a tant dit, s'imagine qu'il a créé des anguilles avec de la farine de seigle & du jus de mouton; que sur le champ ces anguilles en ont produit d'autres sans accouplement. Aussitôt nos philosophes décident qu'on peut faire des hommes avec de la farine de froment & du jus de perdrix; parce qu'ils doivent avoir une origine plus noble que celle des anguilles: ils prétendent que ces hommes en produiront d'autres incontinent; qu'ainsi ce n'est point DIEU qui a fait l'homme; que tout s'est fait de soi-même, qu'on peut très-bien se passer de DIEU; qu'il n'y a point de DIEU. Jugez quels ravages le *Coheleth* mal entendu, & *Wirburton* (1) & *Needham* bien entendus peuvent faire dans de jeunes cœurs tout pétris de passions, & qui ne raisonnent que d'après elles.

Mais ce qu'il y avait de pis, c'est que *Jenni* avait des dettes par dessus les oreilles; il les payait d'une étrange façon. Un de ses créanciers était venu le jour même lui demander cent guinées, pendant que nous étions en parlement. Le beau *Jenni*, qui jusque-là paraissait très-doux & très-poli, s'était battu avec lui, & lui avait donné pour tout payement un bon coup

(1) *Warburton*, évêque de Gloceſtre, auteur d'un livre intitulé *la Légation de Moïse*; il en est beaucoup question dans plusieurs ouvrages de M. de *Voltaire*, contre qui *Warburton* a écrit avec ce ton de supériorité que les érudits, qui ne savent que ce qu'ont pensé les autres, ne manquent jamais de prendre avec les hommes de génie.

d'épée. On craignait que le blessé n'en mourût : *Jenni* allait être mis en prison & risquait d'être pendu, malgré la protection de milord *Peterboroug*.

CHAPITRE V.

On veut marier Jenni.

IL vous souvient, mon cher ami, de la douleur & de l'indignation qu'avait ressentie le vénérable *Freind*, quand il apprit que son cher *Jenni* était à Barcelone dans les prisons du St Office ; croyez qu'il fut saisi d'un plus violent transport en apprenant les déportemens de ce malheureux enfant, ses débauches, ses dissipations, sa manière de payer ses créanciers & son danger d'être pendu. Mais *Freind* se contint. C'est une chose étonnante que l'empire de cet excellent homme sur lui-même. Sa raison commande à son cœur comme un bon maître à un bon domestique. Il fait tout à propos & agit prudemment avec autant de célérité que les imprudens se déterminent. Il n'est pas temps, dit-il, de prêcher *Jenni*, il faut le tirer du précipice.

Vous saurez que notre ami avait touché la veille une très-grosse somme de la succession de *George Hubert* son oncle. Il va chercher lui-même notre grand chirurgien *Cheselden*. Nous le trouvons heureusement ; nous allons ensemble chez le créancier blessé. M. *Freind* fait visiter sa plaie, elle n'était pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil,

& cinquante autres en forme de réparation ; il lui demande pardon pour son fils, il lui exprime sa douleur avec tant de tendresse, avec tant de vérité, que ce pauvre homme, qui était dans son lit, l'embrasse en versant des larmes & veut lui rendre son argent. Ce spectacle étonnait & attendrissait le jeune M. *Cheselden*, qui commence à se faire une grande réputation, & dont le cœur est aussi bon que son coup d'œil & sa main sont habiles. J'étais ému, j'étais hors de moi; je n'avais jamais tant révéré, tant aimé notre ami.

Je lui demandai, en retournant à sa maison, s'il ne ferait pas venir son fils chez lui, s'il ne lui représenterait pas ses fautes ? Non, dit-il, je veux qu'il les sente avant que je lui en parle. Soupons ce soir tous deux, nous verrons ensemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire. Les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai en attendant le souper chez *Jenni*, je le trouvai, comme je pense que tout homme est après son premier crime, pâle, l'œil égaré, la voix rauque & entre-coupée, l'esprit agité, répondant de travers à tout ce qu'on lui disait. Enfin, je lui appris ce que son père venait de faire. Il resta immobile, me regarda fixement, puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien; je conçus une grande espérance que *Jenni* pourrait être un jour très-honnête homme. J'allais me jeter à son cou lorsque Mme *Clive-Hart* entra avec un jeune étourdi de ses amis nommé *Birton*.

Hé bien, dit la dame en riant, est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui ? C'était apparemment quelque ennuyeux; il est bon de délivrer le monde de

ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelqu'autre, je te prie de donner la préférence à mon mari ; car il m'ennuie furieusement.

Je regardais cette femme des pieds jusqu'à la tête. Elle était belle ; mais elle me parut avoir quelque chose de finistre dans la physionomie. *Jenni* n'osait répondre, & baissait les yeux, parce que j'étais là. Qu'as-tu donc, mon ami, lui dit *Birton* ? il semble que tu aies fait quelque mal ; je viens te remettre ton péché. Tiens, voici un petit livre que je viens d'acheter chez *Lintot ;* il prouve, comme deux & deux font quatre, qu'il n'y a ni Dieu, ni vice, ni vertu : cela est consolant. Buvons ensemble.

A cet étrange discours je me retirai au plus vîte. Je fis sentir discrétement à M. *Freind* combien son fils avait besoin de sa présence & de ses conseils. Je le conçois comme vous, dit ce bon père ; mais commençons par payer ses dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. *Jenni* vint se jeter à ses pieds. Croiriez-vous bien que le père ne lui fit aucun reproche ! il l'abandonna à sa conscience, & lui dit seulement : Mon fils, souvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

Ensuite il maria *Boca Vermeja* avec le bachelier de Catalogne, pour qui elle avait un penchant secret, malgré les larmes qu'elle avait répandues pour *Jenni* ; car tout cela s'accorde merveilleusement chez les femmes. On dit que c'est dans leurs cœurs que toutes les contradictions se rassemblent. C'est sans doute parce qu'elles ont été pétries originairement d'une de nos côtes.

Le généreux *Freind* paya la dot des deux mariés ;

il plaça bien tous ses nouveaux convertis, par la protection de milord *Péterboroug*; car ce n'est pas assez d'assurer le salut des gens, il faut les faire vivre.

Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce sang-froid actif qui m'étonnait toujours, il conclut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre pour remettre son fils dans le chemin des honnêtes gens, que de le marier avec une personne bien née qui eût de la beauté, des mœurs, de l'esprit, & même un peu de richesses; que c'était le seul moyen de détacher *Jenni* de cette détestable *Clive-Hart*, & des gens perdus qu'il fréquentait.

J'avais entendu parler de Mlle *Primerose*, jeune héritière, élevée par miladi *Hervey* sa parente. Milord *Peterboroug* m'introduisit chez miladi *Hervey*. Je vis mis *Primerose*, & je jugeai qu'elle était bien capable de remplir toutes les vues de mon ami *Freind*. *Jenni* dans sa vie débordée avait un profond respect pour son père, & même de la tendresse. Il était touché principalement de ce que son père ne lui fesait aucun reproche de sa conduite passée. Ses dettes payées sans l'en avertir, des conseils sages donnés à propos & sans réprimandes, des marques d'amitié échappées de temps en temps sans aucune familiarité qui eût pu les avilir, tout cela pénétrait *Jenni* né sensible & avec beaucoup d'esprit. J'avais toutes les raisons de croire que la fureur de ses désordres céderait aux charmes de *Primerose* & aux étonnantes vertus de mon ami.

Milord *Peterboroug* lui-même présenta d'abord le père, & ensuite *Jenni* chez miladi *Hervey*. Je remarquai que l'extrême beauté de *Jenni* fit d'abord une impression profonde sur le cœur de *Primerose*; car je

la vis baiſſer les yeux, les relever & rougir. *Jenni* ne parut que poli, & *Primeroſe* avoua à miladi *Hervey* qu'elle eût bien ſouhaité que cette politeſſe fût de l'amour.

Peu à peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille, quoiqu'il fût ſubjugué par l'infame *Clive-Hart*. Il était comme cet indien invité par un ange à cueillir un fruit céleſte, & retenu par les griffes d'un dragon. Ici le ſouvenir de ce que j'ai vu me ſuffoque. Mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes ſens, je reprendrai le fil de mon hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Aventure épouvantable.

L'ON était prêt à conclure le mariage de la belle *Primeroſe* avec le beau *Jenni*. Notre ami *Freind* n'avait jamais goûté une joie plus pure; je la partageais. Voici comme elle fut changée en un déſaſtre que je puis à peine comprendre.

La *Clive-Hart* aimait *Jenni* en lui feſant continuellement des infidélités. C'eſt le ſort, dit-on, de toutes les femmes qui, en mépriſant trop la pudeur, ont renoncé à la probité. Elle trahiſſait ſurtout ſon cher *Jenni* pour ſon cher *Birton* & pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivaient enſemble dans la crapule. Et ce qui ne ſe voit peut-être que dans notre nation, c'eſt qu'ils avaient tous de l'eſprit & de la valeur. Malheureuſement ils n'avaient jamais plus

d'esprit que contre DIEU. La maison de Mme *Clive-Hart* était le rendez-vous des athées. Encore s'ils avaient été des athées gens de bien, comme *Epicure* & *Leontium*, comme *Lucrèce* & *Memmius*, comme *Spinosa* qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande, comme *Hobbes* si fidelle à son infortuné monarque *Charles I*.... Mais!....

Quoi qu'il en soit, *Clive-Hart*, jalouse avec fureur de la tendre & innocente *Primerose*, sans être fidelle à *Jenni*, ne put souffrir cet heureux mariage. Elle médite une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans notre ville de Londres, où nos pères cependant ont vu tant de crimes de tant d'espèces.

Elle sut que *Primerose* devait passer devant sa porte en revenant de la cité, où cette jeune personne était allée faire des emplettes avec sa femme de chambre. Elle prend ce temps pour faire travailler à un petit canal souterrain qui conduisait l'eau dans ses offices.

Le carrosse de *Primerose* fut obligé, en revenant, de s'arrêter vis-à-vis cet embarras. La *Clive-Hart* se présente à elle, la prie de descendre, de se reposer, d'accepter quelques rafraîchissemens, en attendant que le chemin soit libre. La belle *Primerose* tremblait à cette proposition; mais *Jenni* était dans le vestibule. Un mouvement involontaire, plus fort que la réflexion, la fit descendre. *Jenni* courait au-devant d'elle, & lui donnait déjà la main. Elle entre; le mari de la *Clive-Hart* était un ivrogne imbécille, odieux à sa femme autant que soumis, à charge même par ses complaisances. Il présente d'abord en balbutiant des rafraîchissemens à la demoiselle qui honore sa maison, il en boit après elle. La dame *Clive-Hart* les emporte

sur le champ, & en fait présenter d'autres. Pendant ce temps la rue est débarrassée. *Primerose* remonte en carrosse & rentre chez sa mère.

Au bout d'un quart-d'heure elle se plaint d'un mal de cœur & d'un étourdissement. On croit que ce petit dérangement n'est que l'effet du mouvement du carrosse : mais le mal augmente de moment en moment; & le lendemain elle était à la mort. Nous courûmes chez elle, M. *Freind* & moi. Nous trouvâmes cette charmante créature pâle, livide, agitée de convulsions, les lèvres retirées, les yeux tantôt éteints, tantôt étincelans & toujours fixes. Des taches noires défiguraient sa belle gorge & son beau visage. Sa mère était évanouie à côté de son lit. Le secourable *Chesselden* prodiguait en vain toutes les ressources de son art. Je ne vous peindrai point le désespoir de *Freind ;* il était inexprimable. Je vole au logis de la *Clive-Hart*. J'apprends que son mari vient de mourir, & que la femme a déserté la maison. Je cherche *Jenni*, on ne le trouve pas. Une servante me dit que sa maîtresse s'est jetée aux pieds de *Jenni*, & l'a conjuré de ne la pas abandonner dans son malheur, qu'elle est partie avec *Jenni* & *Birton*, & qu'on ne sait où elle est allée.

Ecrasé de tant de coups si rapides & si multipliés, l'esprit bouleversé par des soupçons horribles que je chassais & qui revenaient, je me traîne dans la maison de la mourante. Cependant, me disais-je à moi-même, si cette abominable femme s'est jetée aux genoux de *Jenni*, si elle l'a prié d'avoir pitié d'elle, il n'est donc point complice. *Jenni* est incapable d'un crime si lâche, si affreux, qu'il n'a eu nul intérêt, nul motif de commettre, qui le priverait d'une femme adorable &

de

de sa fortune, qui le rendrait exécrable au genre-humain. Faible, il se sera laissé subjuguer par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs. Il n'a point vu comme moi *Primerose* expirante, il n'aurait pas quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées j'entre en frissonnant chez celle que je craignais de ne plus trouver en vie. Elle respirait. Le vieux *Clive-Hart* avait succombé en un moment, parce que son corps était usé par les débauches; mais la jeune *Primerose* était soutenue par un tempérament aussi robuste que son ame était pure. Elle m'aperçut, & d'une voix tendre elle me demanda où était *Jenni*. A ce mot, j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre; je ne pus parler au père. Il fallut la laisser enfin entre les mains fidelles qui la servaient.

Nous allâmes instruire milord de ce désastre. Vous connaissez son cœur, il est aussi tendre pour ses amis que terrible pour ses ennemis. Jamais homme ne fut plus compatissant avec une physionomie plus dure. Il se donna autant de peine pour secourir la mourante, pour découvrir l'asile de *Jenni* & de sa scélérate, qu'il en avait prise pour donner l'Espagne à l'archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que *Freind* en mourrait. Nous volions tantôt chez *Primerose* dont l'agonie était longue, tantôt à Rochester, à Douvres, Portsmouth; on envoyait des courriers partout, on était par-tout, on errait à l'aventure, comme des chiens de chasse qui ont perdu la voie; & cependant la mère infortunée de l'infortunée *Primerose* voyait d'heure en heure mourir sa fille.

Enfin, nous apprenons qu'une femme assez jeune & assez belle, accompagnée de trois jeunes gens & de quelques valets, s'est embarquée à Neuport dans le comté de Pembroke, sur un petit vaisseau qui était à la rade plein de contrebandiers; & que ce bâtiment est parti pour l'Amérique septentrionale.

Freind à cette nouvelle poussa un profond soupir, puis tout à coup se recueillant & me serrant la main: Il faut, dit-il, que j'aille en Amérique. Je lui répondis en l'admirant & en pleurant: Je ne vous quitterai pas; mais que pourrez-vous faire? Ramener mon fils unique, dit-il, à sa patrie & à la vertu, ou m'ensevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter en effet, aux indices qu'on nous donna, que ce ne fût *Jenni* qui s'était embarqué avec cette horrible femme & *Birton*, & les garnemens de son cortége.

Le bon père ayant pris son parti, dit adieu à milord *Peterboroug* qui retourna bientôt en Catalogne, & nous allâmes freter à Bristol un vaisseau pour la rivière de Laware & pour la baye de Mariland. *Freind* concluait que ces parages étant au milieu des possessions anglaises, il fallait y diriger sa navigation, soit que son fils fût vers le Sud, soit qu'il eût marché vers le Septentrion. Il se munit d'argent, de lettres de change & de vivres, laissant à Londres un domestique affidé, chargé de lui donner des nouvelles par les vaisseaux qui allaient toutes les semaines dans le Mariland ou dans la Pensilvanie.

Nous partîmes; les gens de l'équipage, en voyant la sérénité sur le visage de *Freind*, croyaient que nous fesions un voyage de plaisir: mais quand il n'avait que moi pour témoin, ses soupirs m'expliquaient

assez sa douleur profonde. Je m'applaudissais quelquefois en secret de l'honneur de consoler une si belle ame. Un vent d'oueſt nous retint long-temps à la hauteur des Sorlingues. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle Angleterre. Que d'informations nous fîmes sur toute la côte! que de temps & de soins perdus! Enfin un vent de nord-eſt s'étant levé, nous tournâmes vers Mariland. C'eſt là qu'on nous dépeignit *Jenni*, la *Clive-Hart* & leurs compagnons.

Ils avaient séjourné sur la côte pendant plus d'un mois, & avaient étonné toute la colonie par des débauches & des magnificences inconnues jusqu'alors dans cette partie du globe; après quoi ils étaient disparus, & personne ne savait de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baye avec le dessein d'aller jusqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva en Amérique.

Nous trouvâmes dans la route sur la droite une habitation très-bien entendue. C'était une maison basse, commode & propre, entre une grange spacieuse & une vaste étable, le tout entouré d'un jardin où croissaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite. Il n'avait pas l'air d'un anglais, & nous jugeâmes bientôt à son accent qu'il était étranger.

Nous encrâmes ; nous descendîmes; ce bon homme nous reçut avec cordialité, & nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau monde.

Nous lui insinuâmes discrétement notre désir de savoir à qui nous avions l'obligation d'être si bien reçus. Je suis, dit-il, un de ceux que vous appelez sauvages : je naquis sur une des montagnes bleues qui bordent cette contrée, & que vous voyez à l'occident. Un gros vilain serpent à sonnette m'avait mordu dans mon enfance sur une de ces montagnes. J'étais abandonné, j'allais mourir. Le père de milord *Baltimore* d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de son médecin, & je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devais ; car je lui sauvai la sienne dans un combat contre une horde voisine. Il me donna pour récompense cette habitation où je vis heureux.

M. *Freind* lui demanda s'il était de la religion du lord *Baltimore*? Moi ? dit-il, je suis de la mienne ; pourquoi voudriez-vous que je fusse de la religion d'un autre homme? Cette réponse courte & énergique nous fit rentrer un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre Dieu & votre loi ? Oui, nous répondit-il avec une assurance qui n'avait rien de la fierté ; mon Dieu est là, & il montra le ciel ; ma loi est là dedans, & il mit la main sur son cœur.

M. *Freind* fut saisi d'admiration, & me serrant la main : Cette pure nature, me dit-il, en sait plus que tous les bacheliers qui ont raisonné avec nous dans Barcelone.

Il était pressé d'apprendre, s'il se pouvait, quelque nouvelle certaine de son fils *Jenni*. C'était un poids

qui l'oppreſſait. Il demanda ſi on n'avait pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avaient fait tant de fracas dans les environs ? Comment ! dit le vieillard, ſi on m'en a parlé ! je les ai vus, je les ai reçus chez moi; & ils ont été ſi contens de ma réception qu'ils ſont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémiſſement & l'effroi de mon ami à ce diſcours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans ſon premier mouvement : Quoi ! votre fille a été enlevée par mon fils ! Bon anglais, lui répartit le vieillard, ne te fâches point; je ſuis très-aiſe que celui qui eſt parti de chez moi avec ma fille ſoit ton fils; car il eſt beau, bien fait & paraît courageux. Il ne m'a point enlevé ma chère *Parouba;* car il faut que tu ſaches que *Parouba* eſt ſon nom, parce que *Parouba* eſt le mien. S'il m'avait pris ma *Parouba*, ce ſerait un vol; & mes cinq enfans mâles, qui ſont à préſent à la chaſſe dans le voiſinage à quarante ou cinquante milles d'ici, n'auraient pas ſouffert cet affront. C'eſt un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en eſt allée de ſon plein gré avec ces jeunes gens ; elle a voulu voir le pays ; c'eſt une petite ſatisfaction qu'on ne doit pas refuſer à une perſonne de ſon âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il ſoit un mois, j'en ſuis ſûr; car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auraient fait rire ſi la douleur où je voyais mon ami plongé n'avait pas pénétré mon ame, qui en était toute occupée.

Le ſoir, tandis que nous étions prêts à partir & à profiter du vent, arrive un des fils de *Parouba* tout eſſoufflé, la pâleur, l'horreur & le déſeſpoir ſur le viſage. Qu'as-tu donc, mon fils; d'où viens-tu ? je te croyais à la chaſſe. Que t'eſt-il arrivé ? es-tu bleſſé par

quelque bête sauvage? — Non, mon père, je ne suis point blessé, mais je me meurs. — Mais d'où viens-tu encore une fois, mon cher fils? — De quarante milles d'ici sans m'arrêter, mais je suis mort.

Le père tout tremblant le fait reposer. On lui donne des restaurans; nous nous empressons autour de lui, ses petits frères, ses petites sœurs, M. *Freind* & moi, & nos domestiques. Quand il eut repris ses sens, il se jeta au cou du bon vieillard *Parouba*. Ah! dit-il en sanglottant, ma sœur *Parouba* est prisonnière de guerre, & probablement va être mangée.

Le bon homme *Parouba* tomba par terre à ces paroles. M. *Freind*, qui était père aussi, sentit ses entrailles s'émouvoir. Enfin *Parouba* le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes anglais fort étourdis avaient attaqué par passe-temps des gens de la montagne bleue. Ils avaient, dit-il, avec eux une très-belle femme & sa suivante; & je ne sais comment ma sœur se trouvait dans cette compagnie. La belle anglaise a été tuée & mangée, ma sœur a été prise & sera mangée tout de même. Je viens ici chercher du secours contre les gens de la montagne bleue; je veux les tuer, les manger à mon tour, reprendre ma chère sœur ou mourir.

Ce fut alors à M. *Freind* de s'évanouir; mais l'habitude de se commander à lui-même le soutint. DIEU m'a donné un fils, me dit-il; il reprendra le fils & le père quand le moment d'exécuter ses décrets éternels sera venu. Mon ami, je serais tenté de croire que DIEU agit quelquefois par une providence particulière, soumise à ses lois générales, puisqu'il punit en Amérique les crimes commis en Europe, & que la scélérate

Clive-Hart eſt morte comme elle devait mourir. Peut-être le ſouverain fabricateur de tant de mondes, aura-t-il arrangé les choſes de façon que les grands forfaits commis dans un globe ſont expiés quelquefois dans ce globe même. Je n'oſe le croire, mais je le ſouhaite; & je le croirais ſi cette idée n'était pas contre toutes les règles de la bonne métaphyſique.

Après des réflexions ſi triſtes ſur de ſi fatales aventures, fort ordinaires en Amérique, *Freind* prit ſon parti incontinent ſelon ſa coutume. J'ai un bon vaiſſeau, dit-il à ſon hôte, il eſt bien approviſionné; remontons le golfe avec la marée le plus près que nous pourrons des montagnes bleues. Mon affaire la plus preſſée eſt à préſent de ſauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix, & que je ſuis le petit-fils de *Pen*: ce nom ſeul ſuffira.

A ce nom de *Pen* ſi révéré dans toute l'Amérique boréale, le bon *Parouba* & ſon fils ſentirent les mouvemens du plus profond reſpect & de la plus chère eſpérance. Nous nous embarquons, nous mettons à la voile, nous abordons en trente-ſix heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place, alors preſque déſerte, que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuſe d'habitans des montagnes bleues qui deſcendaient dans la plaine, armés de caſſe-têtes, de haches & de ces mouſquets que les Européens leur ont ſi ſottement vendus pour avoir des pelleteries. On entendait déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançaient quatre cavaliers ſuivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour

des gens de Baltimore qui venaient les combattre. Les cavaliers coururent sur nous à bride abattue, le sabre à la main. Nos compagnons se préparaient à les recevoir. M. *Freind*, ayant regardé fixement les cavaliers, frissonna un moment; mais reprenant tout à coup son sang-froid ordinaire: Ne bougez, mes amis, nous dit-il d'une voix attendrie; laissez-moi agir seul. Il s'avance en effet seul sans armes, à pas lents, vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval, se jeter à terre, & tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement, nous approchons, c'était *Jenni* lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père, qu'il embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler. *Birton* & les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnaient descendirent de cheval. Mais *Birton*, conservant son caractère, lui dit: Pardieu, notre cher *Freind*, je ne t'attendais pas ici. Toi & moi nous sommes faits pour les aventures. Pardieu je suis bien aise de te voir.

Freind, sans daigner lui répondre, se tourna vers l'armée des montagnes bleues qui s'avançait. Il marche à elle avec le seul *Parouba* qui lui servait d'interprète. Compatriotes, leur dit *Parouba*, voici le descendant de *Pen* qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots, le plus ancien du peuple répondit, en élevant les mains & les yeux au ciel: Un fils de *Pen!* que je baise ses pieds & ses mains, & ses parties sacrées de la génération. Qu'il puisse faire une longue race de *Pen!* que les *Pen* vivent à jamais! le grand *Pen* est notre *Manitou*, notre dieu. Ce fut presque le seul des gens d'Europe qui ne nous trompa point, qui ne s'empara point de nos terres par la force. Il acheta le

pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement ; il entretint chez nous la concorde ; il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait. Il nous enseigna des arts que nous ignorions. Jamais nous ne fumâmes contre lui ni contre ses enfans le calumet de la guerre ; nous n'avons avec les *Pen* que le calumet de l'adoration.

Ayant parlé ainsi au nom de son peuple, il courut en effet baiser les pieds & les mains de M. *Freind* ; mais il s'abstint de parvenir aux parties sacrées, dès qu'on lui dit que ce n'était pas l'usage en Angleterre, & que chaque pays a ses cérémonies.

Freind fit apporter sur le champ une trentaine de jambons, autant de grands pâtés & de poulardes à la daube, deux cents gros flacons de vin de Pontac qu'on tira du vaisseau ; il plaça à côté de lui le commandant des montagnes bleues. *Jenni* & ses compagnons furent du festin ; mais *Jenni* aurait voulu être cent pieds sous terre. Son père ne lui disait mot ; & ce silence augmentait encore sa honte.

Birton, à qui tout était égal, montrait une gaieté évaporée. *Freind*, avant qu'on se mît à manger, dit au bon *Parouba* : Il nous manque ici une personne bien chère, c'est votre fille. Le commandant des montagnes bleues la fit venir sur le champ ; on ne lui avait fait aucun outrage ; elle embrassa son père & son frère comme si elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour demander par quelle raison les guerriers des montagnes bleues avaient tué & mangé madame *Clive-Hart*, & n'avaient rien fait à la fille de *Parouba* ? C'est parce que nous

sommes justes, répondit le commandant. Cette fière anglaise était de la troupe qui nous attaqua ; elle tua un des nôtres d'un coup de pistolet par derrière. Nous n'avons rien fait à la *Parouba*, dès que nous avons su qu'elle était la fille d'un de nos anciens camarades, & qu'elle n'était venue ici que pour s'amuser ; il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

Freind fut touché de cette maxime, mais il représenta que la coutume de manger des femmes était indigne de si braves gens, & qu'avec tant de vertu on ne devait pas être anthropophage.

Le chef des montagnes nous demanda alors ce que nous fesions de nos ennemis, lorsque nous les avions tués. Nous les enterrons, lui répondis-je. J'entends, dit-il, vous les faites manger par les vers. Nous voulons avoir la préférence ; nos estomacs sont une sépulture plus honorable.

Birton prit plaisir à soutenir l'opinion des montagnes bleues. Il dit que la coutume de mettre son prochain au pot ou à la broche était la plus ancienne & la plus naturelle, puisqu'on l'avait trouvée établie dans les deux hémisphères ; qu'il était par conséquent démontré que c'était-là une idée innée ; qu'on avait été à la chasse aux hommes avant d'aller à la chasse aux bêtes, par la raison qu'il était bien plus aisé de tuer un homme que de tuer un loup ; que si les Juifs, dans leurs livres si long-temps ignorés, ont imaginé qu'un nommé *Caïn* tua un nommé *Abel*, ce ne put être que pour le manger ; que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris plusieurs fois de chair humaine ; que selon les meilleurs historiens les Juifs dévorèrent les chairs sanglantes des romains assassinés par eux en Egypte,

en Chypre, en Asie, dans leurs révoltes contre les empereurs *Trajan* & *Adrien*.

Nous lui laissâmes débiter ces dures plaisanteries, dont le fond pouvait malheureusement être vrai, mais qui n'avaient rien de l'atticisme grec & de l'urbanité romaine.

Le bon *Freind*, sans lui répondre, adressa la parole aux gens du pays. *Parouba* l'interprétait phrase à phrase. Jamais le grave *Tillotson* ne parla avec tant d'énergie; jamais l'insinuant *Smaldrige* n'eut des grâces si touchantes. Le grand secret est de démontrer avec éloquence. Il leur démontra donc que ces festins où l'on se nourrit de la chair de ses semblables sont des repas de vautours, & non pas d'hommes; que cette exécrable coutume inspire une férocité destructive du genre-humain; que c'était la raison pour laquelle ils ne connaissaient ni les consolations de la société, ni la culture de la terre. Enfin ils jurèrent par leur grand *Manitou* qu'ils ne mangeraient plus ni hommes ni femmes.

Freind, dans une seule conversation, fut leur législateur; c'était *Orphée* qui apprivoisait les tigres. Les jésuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs lettres curieuses & édifiantes, qui sont rarement l'un & l'autre, ils n'égaleront jamais notre ami *Freind*.

Après avoir comblé de présens les seigneurs des montagnes bleues, il ramena dans son vaisseau le bon homme *Parouba* vers sa demeure. Le jeune *Parouba* fut du voyage avec sa sœur; les autres frères avaient poursuivi leur chasse du côté de la Caroline. *Jenni*, *Birton* & leurs camarades s'embarquèrent dans le vaisseau; le sage *Freind* persistait toujours dans sa méthode de ne faire aucun reproche à son fils quand ce garnement

avait fait quelque mauvaise action ; il le laissait s'examiner lui-même, & dévorer son cœur, comme dit *Pythagore*. Cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avait apportée d'Angleterre, & en la relisant il regardait son fils qui baissait toujours les yeux, & on lisait sur le visage de ce jeune homme le respect & le repentir.

Pour *Birton*, il était aussi gai & aussi désinvolte que s'il était revenu de la comédie ; c'était un caractère à peu près dans le goût du feu comte de *Rochester*, extrême dans la débauche, dans la bravoure, dans ses idées, dans ses expressions, dans sa philosophie épicurienne, n'étant attaché à rien sinon aux choses extraordinaires dont il se dégoûtait bien vîte ; ayant cette sorte d'esprit qui tient les vraisemblances pour des démonstrations ; plus savant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de son âge, mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à M. *Freind*, en dînant avec nous dans le vaisseau, de me dire : En vérité, mon ami, j'espère que DIEU inspirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens, & que l'exemple terrible de la *Clive-Hart* les corrigera.

Birton ayant entendu ces paroles lui dit d'un ton un peu dédaigneux : J'étais depuis long-temps très-mécontent de cette méchante *Clive-Hart*, je ne me soucie pas plus d'elle que d'une poularde grasse qu'on aurait mise à la broche : mais en bonne foi, pensez-vous qu'il existe, je ne sais où, un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes, & tous les hommes pervers qui peuplent & dépeuplent les quatre parties de notre petit monde ? Oubliez-vous

que notre déteſtable *Marie*, fille de *Henri VIII*, fut heureuſe juſqu'à ſa mort? & cependant elle avait fait périr dans les flammes plus de huit cents citoyens & citoyennes, ſur le ſeul prétexte qu'ils ne croyaient ni à la tranſubſtantiation ni au pape. Son père preſqu'auſſi barbare qu'elle, & ſon mari plus profondément méchant, vécurent dans les plaiſirs. Le pape *Alexandre VI*, plus criminel qu'eux tous, fut auſſi le plus fortuné; tous ſes crimes lui réuſſirent, & il mourut à ſoixante & douze ans puiſſant, riche, courtiſé de tous les rois. Où eſt donc le Dieu juſte & vengeur? non, pardieu, il n'y a point de dieu.

M. *Freind*, d'un air auſtère, mais tranquille, lui dit: Monſieur, vous ne devriez pas, ce me ſemble, jurer par DIEU même que ce DIEU n'exiſte pas. Songez que *Newton* & *Locke* n'ont prononcé jamais ce nom ſacré ſans un air de recueillement & d'adoration ſecrète qui a été remarqué de tout le monde.

Pox, répartit *Birton*, je me ſoucie bien de la mine que deux hommes ont faite. Quelle mine avait donc *Newton* quand il commentait l'Apocalypſe? & quelle grimace feſait *Locke* lorſqu'il racontait la longue converſation d'un perroquet avec le prince *Maurice*? Alors *Freind* prononça ces belles paroles d'or qui ſe gravèrent dans mon cœur: *Oublions les rêves des grands-hommes, & ſouvenons-nous des vérités qu'ils nous ont enſeignées.* Cette réponſe engagea une diſpute réglée, plus intéreſſante que la converſation avec le bachelier de Salamanque; je me mis dans un coin, j'écrivis en notes tout ce qui fut dit: on ſe rangea autour des deux combattans; le bon homme *Parouba*, ſon fils & ſurtout ſa fille, les compagnons des débauches de *Jenni*,

écoutaient, le cou tendu, les yeux fixés; & *Jenni* la tête baissée, les deux coudes sur ses genoux, les mains sur ses yeux, semblait plongé dans la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la dispute.

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Freind & de Birton sur l'athéisme.

FREIND.

JE ne vous répéterai pas, Monsieur, les argumens métaphysiques de notre célèbre *Clarke*. Je vous exhorte seulement à les relire; ils sont plus faits pour vous éclairer que pour vous toucher: je ne veux vous apporter que des raisons, qui peut-être parleront plus à votre cœur.

BIRTON.

Vous me ferez plaisir; je veux qu'on m'amuse & qu'on m'intéresse; je hais les sophismes: les disputes métaphysiques ressemblent à des ballons remplis de vent que les combattans se renvoient. Les vessies crèvent, l'air en sort; il ne reste rien.

FREIND.

Peut-être dans les profondeurs du respectable arien *Clarke* y a-t-il quelques obscurités, quelques vessies; peut-être s'est-il trompé sur la réalité de l'infini actuel & de l'espace &c.; peut-être, en se faisant

commentateur de DIEU, a-t-il imité quelquefois les commentateurs d'*Homère*, qui lui supposent des idées auxquelles *Homère* ne pensa jamais.

(A ces mots d'infini, d'espace, d'*Homère*, de commentateurs, le bon homme *Parouba* & sa fille, & quelques anglais même voulurent aller prendre l'air sur le tillac; mais *Freind* ayant promis d'être intelligible, ils demeurèrent; & moi j'expliquais tout bas à *Parouba* quelques mots un peu scientifiques, que des gens nés sur les montagnes bleues ne pouvaient entendre aussi commodément que des docteurs d'Oxford & de Cambridge.)

L'ami *Freind* continua donc ainsi: Il serait triste que, pour être sûr de l'existence de DIEU, il fût nécessaire d'être un profond métaphysicien: il n'y aurait tout au plus en Angleterre qu'une centaine d'esprits bien versés ou renversés dans cette science ardue du pour & du contre, qui fussent capables de sonder cet abyme; & le reste de la terre entière croupirait dans une ignorance invincible, abandonné en proie à ses passions brutales, gouverné par le seul instinct, & ne raisonnant passablement que sur les grossières notions de ses intérêts charnels. Pour savoir s'il est un Dieu, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'ouvrir les yeux.

BIRTON.

Ah! je vous vois venir; vous recourez à ce vieil argument tant rebattu, que le soleil tourne sur son axe en vingt-cinq jours & demi, en dépit de l'absurde inquisition de Rome; que la lumière nous arrive

réfléchie de Saturne en quatorze minutes, malgré les suppositions absurdes de *Descartes*; que chaque étoile fixe est un soleil comme le nôtre, environné de planètes; que tous ces astres innombrables placés dans les profondeurs de l'espace obéissent aux lois mathématiques découvertes & démontrées par le grand *Newton*; qu'un catéchiste annonce DIEU aux enfans, & que *Newton* le prouve aux sages, comme le dit un philosophe *frenchman*, persécuté dans son drôle de pays pour l'avoir dit. (*)

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet ordre constant qui règne dans toutes les parties de l'univers; il faut bien que tout ce qui existe soit dans un ordre quelconque; il faut bien que la matière plus rare s'élève sur la plus massive, que le plus fort en tout sens presse le plus faible, que ce qui est poussé avec plus de mouvement coure plus vîte; tout s'arrange ainsi de soi-même. Vous auriez beau, après avoir bu une pinte de vin comme *Esdras*, me parler comme lui neuf cents soixante heures de suite sans fermer la bouche, je ne vous en croirais pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptasse un être éternel, infini & immuable, qui s'est plu, dans je ne sais quel temps, à créer de rien des choses qui changent à tout moment, & à faire des araignées pour éventrer des mouches? voudriez-vous que je disse, avec ce bavard impertinent de *Nieuventyd*, que DIEU *nous a donné des oreilles pour avoir la foi, parce que la foi vient par ouï-dire*? Non, non, je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues à des imbécilles; je m'en tiens au petit livre

(*) M. de *Voltaire*. C'est un anachronisme.

d'un

d'un *frenchman*, qui dit que rien n'existe & ne peut exister, sinon la nature; que la nature fait tout, que la nature est tout; qu'il est impossible & contradictoire qu'il existe quelque chose au-delà du tout: en un mot, je ne crois qu'à la nature. (*)

FREIND.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, & que dans nous, autour de nous, & à cent mille millions de lieues, tout est art sans aucune exception!

BIRTON.

Comment tout est art! en voici bien d'une autre!

FREIND.

Presque personne n'y prend garde. Cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours: Servez-vous de vos yeux, & vous reconnaîtrez, vous adorerez un Dieu. Songez comment ces globes immenses, que vous voyez rouler dans leur immense carrière, observent les lois d'une profonde mathématique; il y a donc un grand mathématicien que *Platon* appelait l'éternel géomètre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *Oréri*, parce que milord *Oréri* les a mises à la mode en protégeant l'ouvrier par ses libéralités; c'est une très-faible copie de notre monde planétaire & de ses révolutions. La période même du changement des solstices & des équinoxes, qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire,

(*) Il s'agit du *Système de la nature* fort postérieur au siége de Barcelone & aux aventures de *Jenni*.

cette période, cette courſe ſi lente d'environ vingt-ſix mille ans, n'a pu être exécutée par des mains humaines dans nos *oréri*. Cette machine eſt très-imparfaite ; il faut la faire tourner avec une manivelle ; cependant c'eſt un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artiſans. Jugez donc quelle eſt la puiſſance, quel eſt le génie de l'éternel architecte, ſi l'on peut ſe ſervir de ces termes impropres ſi mal aſſortis à l'être ſuprême.

(Je donnai une légère idée d'un oréri à *Parouba*. Il dit : S'il y a du génie dans cette copie, il faut bien qu'il y en ait dans l'original : je voudrais voir un oréri ; mais le ciel eſt plus beau. Tous les aſſiſtans anglais & américains, entendant ces mots, furent également frappés de la vérité, & levèrent les mains au ciel. *Birton* demeura tout penſif, puis il s'écria : ,, Quoi ! tout ſerait ,, art ; & la nature ne ſerait que l'ouvrage d'un ſuprême ,, artiſan ! ſerait-il poſſible ? ,, Le ſage *Freind* continua ainſi :

Portez à préſent vos yeux ſur vous-même ; examinez avec quel art étonnant & jamais aſſez connu, tout y eſt conſtruit en dedans & en dehors pour tous vos uſages & pour tous vos déſirs ; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie, vous ſavez aſſez qu'il n'y a pas un viſcère qui ne ſoit néceſſaire, & qui ne ſoit ſecouru dans ſes dangers par le jeu continuel des viſcères voiſins. Les ſecours dans le corps ſont ſi artificieuſement préparés de tous côtés, qu'il n'y a pas une ſeule veine qui n'ait ſes valvules, ſes écluſes pour ouvrir au ſang des paſſages. Depuis la racine des cheveux juſqu'aux orteils des pieds, tout eſt art, tout eſt préparation, moyen & fin. Et en vérité on ne peut que

se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales, & qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler & pour manger, que ni les yeux ne sont merveilleusement disposés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer : cette audace est si folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend le témoignage au suprême fabricateur.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine ; & cela est si vrai qu'il est impossible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille si le germe n'est pas dans la terre. Et il ne faut pas dire que les germes pourrissent pour produire ; car ces bêtises ne se disent plus.

(L'assemblée sentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reste, parce qu'elles étaient plus palpables. *Birton* disait entre ses dents : Faudra-t-il se soumettre à reconnaître un Dieu ? nous verrons cela : pardieu, c'est une affaire à examiner. *Jenni* rêvait toujours profondément, & était touché ; & notre *Freind* acheva sa phrase.)

Non, mes amis, nous ne fesons rien, nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger, d'unir, de désunir, de nombrer, de peser, de mesurer ; mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'être nécessaire, l'être existant éternellement par lui-même qui fasse ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbécilles ou de si grands fripons. Ils se vantent de créer de l'or, & ils ne pourraient pas créer de la crotte.

Avouons donc, mes amis, qu'il eſt un être ſuprême, néceſſaire, incompréhenſible qui nous a faits.

BIRTON.

Et où eſt-il cet être ? s'il y en a un, pourquoi ſe cache-t-il ? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on ſe cacher quand on a fait du bien ?

FREIND.

Avez-vous jamais vu *Chriſtophe Wren* qui a bâti St Paul de Londres ? cependant il eſt démontré que cet édifice eſt l'ouvrage d'un architecte très-habile.

BIRTON.

Tout le monde conçoit aiſément que *Wren* a bâti avec beaucoup d'argent ce vaſte édifice où *Burgeſs* nous endort quand il prêche. Nous ſavons bien pourquoi & comment nos pères ont élevé ce bâtiment. Mais pourquoi & comment un Dieu aurait-il créé de rien cet univers ? Vous ſavez l'ancienne maxime de toute l'antiquité : *Rien ne peut rien créer, rien ne retourne à rien.* C'eſt une vérité dont perſonne n'a jamais douté. Votre Bible même dit expreſſément que votre Dieu fit le ciel & la terre, quoique le ciel, c'eſt-à-dire l'aſſemblage de tous les aſtres, ſoit beaucoup plus ſupérieur à la terre que cette terre ne l'eſt au plus petit des grains de ſable : mais votre Bible n'a jamais dit que DIEU fit le ciel & la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme de rien. Il la pétrit fort ſingulièrement d'une côte qu'il arracha à ſon mari. Le chaos exiſtait ſelon la Bible même avant la terre. Donc la matière était auſſi éternelle que votre Dieu.

(Il s'éleva alors un petit murmure dans l'assemblée; on disait: *Birton* pourrait bien avoir raison; mais *Freind* répondit:)

Je vous ai, je pense, prouvé qu'il existe une intelligence suprême, une puissance éternelle à qui nous devons une vie passagère: je ne vous ai point promis de vous expliquer le pourquoi & le comment. DIEU m'a donné assez de raison pour comprendre qu'il existe; mais non assez pour savoir au juste si la matière lui a été éternellement soumise, ou s'il l'a fait naître dans le temps. Que vous importe l'éternité ou la création de la matière, pourvu que vous reconnaissiez un Dieu, un maître de la matière & de vous? Vous me demandez où DIEU est; je n'en sais rien, & je ne dois pas le savoir. Je sais qu'il est; je sais qu'il est notre maître, qu'il fait tout, que nous devons tout attendre de sa bonté.

BIRTON.

De sa bonté! vous vous moquez de moi. Vous m'avez dit: Servez-vous de vos yeux; & moi je vous dis: Servez-vous des vôtres. Jetez seulement un coup d'œil sur la terre entière, & jugez si votre Dieu serait bon.

(M. *Freind* sentit bien que c'était-là le fort de la dispute, & que *Birton* lui préparait un rude assaut; il s'aperçut que les auditeurs, & surtout les américains, avaient besoin de prendre haleine pour écouter & lui pour parler. Il se recommanda à DIEU; on alla se promener sur le tillac: on prit ensuite du thé dans le yacht, & la dispute réglée recommença.)

CHAPITRE IX.

Sur l'athéisme.

BIRTON.

PARDIEU, Monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté que vous l'avez eu sur la puissance & sur l'industrie : je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée ; ensuite je mettrai sous vos yeux les crimes & les malheurs perpétuels des habitans, & vous jugerez de l'affection paternelle que, selon vous, le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens de Glocestershire mon pays, quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras, les élèvent dans de beaux pâturages, leur donnent ensuite une bonne écurie & de l'avoine & de la paille à foison. Mais, s'il vous plaît, quelle nourriture & quel abri avaient tous ces pauvres Américains du Nord quand nous les avons découverts après tant de siècles ? Il fallait qu'ils couruſſent trente & quarante milles pour avoir de quoi manger. Toute la côte boréale de notre ancien monde languit à peu près sous la même nécessité ; & depuis la Laponie suédoise jusqu'aux mers septentrionales du Japon, cent peuples traînent leur vie aussi courte qu'insupportable dans une disette affreuse au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats ſont expoſés ſans ceſſe à des fléaux deſtructeurs. Nous y marchons ſur des précipices enflammés recouverts de terrains fertiles qui ſont des piéges de mort. Il n'y a point d'autres enfers ſans doute; & ces enfers ſe ſont ouverts mille fois ſous nos pas.

On nous parle d'un déluge univerſel phyſiquement impoſſible, & dont tous les gens ſenſés rient; mais du moins on nous conſole en nous diſant qu'il n'a duré que dix mois: il devait éteindre ces feux qui depuis ont détruit tant de villes floriſſantes. Votre *St Auguſtin* nous apprend qu'il y eut cent villes entières d'embraſées & d'abymées en Lybie par un ſeul tremblement de terre; ces volcans ont bouleverſé toute la belle Italie. Pour comble de maux, les triſtes habitans de la zone glaciale ne ſont pas exempts de ces gouffres ſouterrains; les Iſlandais toujours menacés voient la faim devant eux, cent pieds de glace & cent pieds de flamme à droite & à gauche ſur leur mont Hécla: car tous les grands volcans ſont placés ſur ces montagnes hideuſes.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toiſes de hauteur ne ſont rien par rapport à la terre qui a trois mille lieues de diamètre; que c'eſt un grain de la peau d'une orange ſur la rondeur de ce fruit, que ce n'eſt pas un pied ſur trois mille. Hélas! qui ſommes-nous donc, ſi les hautes montagnes ne ſont ſur la terre que la figure d'un pied ſur trois mille pieds, & de quatre pouces ſur mille pieds? Nous ſommes donc des animaux abſolument imperceptibles; & cependant nous ſommes écraſés par tout ce qui nous environne, quoique notre infinie petiteſſe, ſi

voisine du néant, semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les accidens. Après cette innombrable quantité de villes détruites, rebâties & détruites encore comme des fourmillières, que dirons-nous de ces mers de sable qui traversent le milieu de l'Afrique, & dont les vagues brûlantes, amoncelées par les vents, ont englouti des armées entières? A quoi servent ces vastes déserts à côté de la belle Syrie! déserts si affreux, si inhabitables que ces animaux féroces, appelés Juifs, se crurent dans le paradis terrestre quand ils passèrent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvait cultiver quelques arpens.

Ce n'est pas encore assez que l'homme, cette noble créature, ait été si mal logé, si mal vêtu, si mal nourri pendant tant de siècles. Il naît entre de l'urine & de la matière fécale pour respirer deux jours; & pendant ces deux jours, composés d'espérances trompeuses & de chagrins réels, son corps formé avec un art inutile est en proie à tous les maux qui résultent de cet art même: il vit entre la peste & la vérole; la source de son être est empoisonnée; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent; & le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes!

(Pendant que *Birton* parlait ainsi, la compagnie était toute attentive & toute émue; le bon homme *Parouba* disait: Voyons comme notre docteur se tirera de là. *Jenni* même laissa échapper ces paroles à voix basse: Ma foi il a raison, j'étais bien sot de m'être laissé toucher des discours de mon père. M. *Freind* laissa passer cette première bordée qui frappait toutes les imaginations; puis il dit:)

Un jeune théologien répondrait par des sophismes à ce torrent de tristes vérités, & vous citerait *St Basile* & *St Cyrille* qui n'ont que faire ici; pour moi, Messieurs, je vous avouerai sans détour qu'il y a beaucoup de mal physique sur la terre; je n'en diminue pas l'existence; mais M. *Birton* l'a trop exagérée. Je m'en rapporte à vous, mon cher *Parouba;* votre climat est fait pour vous, & il n'est pas si mauvais, puisque ni vous ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Esquimaux, les Islandais, les Lapons, les Ostiaks, les Samoïèdes n'ont jamais voulu sortir du leur. Les rangifères, ou rennes que DIEU leur a donnés pour les nourrir, les vêtir & les traîner, meurent quand on les transporte dans une autre zone. Les Lapons même aussi meurent dans les climats un peu méridionaux; le climat de la Sibérie est trop chaud pour eux: ils se trouveraient brûlés dans le parage où nous sommes.

Il est clair que DIEU a fait chaque espèce d'animaux & de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les Nègres, cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, sont tellement nés pour leur patrie, que des milliers de ces animaux noirs se sont donnés la mort quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau & l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique; le taureau & ses compagnes bondissent dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture; la cannelle & le girofle ne croissent qu'aux Indes; le froment n'est bon que dans le peu de pays où DIEU le fait croître. On a d'autres nourritures dans toute votre Amérique, depuis la Californie

jusqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre, non plus qu'en Suède & en Canada. Voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'essence de leurs rites religieux sur du pain & du vin, n'ont consulté que leur climat; ils font très-bien, eux, de remercier DIEU de l'aliment & de la boisson qu'ils tiennent de sa bonté; & vous ferez très-bien, vous, Américains, de lui rendre grâce de votre maïs, de votre manioc & de votre cassave. DIEU, dans toute la terre, a proportionné les organes & les facultés des animaux, depuis l'homme jusqu'au limaçon, au lieu où il leur a donné la vie : n'accusons donc pas toujours la Providence quand nous lui devons souvent des actions de grâces.

Venons aux fléaux, aux inondations, aux volcans, aux tremblemens de terre. Si vous ne considérez que ces calamités, si vous ne ramassez qu'un assemblage affreux de tous les accidens qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers, DIEU est un tyran à vos yeux; si vous faites attention à ses innombrables bienfaits, DIEU est un père. Vous me citez *St Augustin* le rhéteur, qui, dans son livre des miracles, parle de cent villes englouties à la fois en Lybie; mais songez que cet africain, qui passa sa vie à se contredire, prodiguait dans ses écrits la figure de l'exagération : il traitait les tremblemens de terre comme la grâce efficace & la damnation éternelle de tous les petits enfans morts sans baptême : n'a-t-il pas dit, dans son trente-septième sermon, avoir vu en Ethiopie des races d'hommes pourvues d'un grand

œil au milieu du front comme les cyclopes, & des peuples entiers sans tête ?

Nous qui ne sommes pas pères de l'Eglise, nous ne devons aller ni au-delà, ni en-deçà de la vérité : cette vérité est que sur cent mille habitations on en peut compter tout au plus une détruite chaque siècle par les feux nécessaires à la formation de ce globe.

Le feu est tellement nécessaire à l'univers entier, que sans lui il n'y aurait sur la terre ni animaux, ni végétaux, ni minéraux : il n'y aurait ni soleil ni étoiles dans l'espace. Ce feu, répandu sous la première écorce de la terre, obéit aux lois générales établies par DIEU même : il est impossible qu'il n'en résulte quelques désastres particuliers. Or on ne peut pas dire qu'un artisan soit un mauvais ouvrier, quand une machine immense, formée par lui seul, subsiste depuis tant de siècles sans se déranger. Si un homme avait inventé une machine hydraulique, qui arosât toute une province & la rendît fertile, lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donnerait noyât quelques insectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde est l'ouvrage d'un être souverainement intelligent & puissant : vous qui êtes intelligens, vous devez l'admirer : vous qui êtes comblés de ses bienfaits, vous devez l'aimer.

Mais les malheureux, dites-vous, condamnés à souffrir toute leur vie, accablés de maladies incurables, peuvent-ils l'admirer & l'aimer ? Je vous dirai, mes amis, que ces maladies si cruelles viennent presque toutes de notre faute, ou de celle de nos pères qui ont abusé de leurs corps ; & non de la faute du grand

fabricateur. On ne connaissait guère de maladies que celle de la décrépitude dans toute l'Amérique septentrionale, avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appelons eau-de-vie, & qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu. La contagion secrète des Caraïbes, que vous autres jeunes gens appelez *pox*, n'était qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source & qu'on guérissait en deux jours, soit avec du gayac, soit avec du bouillon de tortue; l'incontinence des Européens transplanta dans le reste du monde cette incommodité, qui prit parmi nous un caractère si funeste, & qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisons que le pape *Léon X*, un archevêque de Mayence nommé *Henneberg*, le roi de France *François I* en moururent.

La petite vérole, née dans l'Arabie heureuse, n'était qu'une faible éruption, une ébulition passagère sans danger, une simple dépuration du sang: elle est devenue mortelle en Angleterre comme dans tant d'autres climats; notre avarice l'a portée dans ce nouveau monde, elle l'a dépeuplé.

Souvenons-nous que dans le poëme de *Milton*, ce benêt d'*Adam* demande à l'ange *Gabriel* s'il vivra long-temps. Oui, lui répond l'ange, si tu observes la grande règle *rien de trop*: observez tous cette règle, mes amis; oseriez-vous exiger que DIEU vous fît vivre sans douleur des siècles entiers pour prix de votre gourmandise, de votre ivrognerie, de votre incontinence, de votre abandonnement à d'infames passions qui corrompent le sang & qui abrègent nécessairement la vie?

(J'approuvai cette réponse ; *Parouba* en fut assez content ; mais *Birton* ne fut pas ébranlé ; & je remarquai dans les yeux de *Jenni* qu'il était encore très-indécis. *Birton* repliqua en ces termes :)

Puisque vous vous êtes servi de lieux-communs, mêlés avec quelques réflexions nouvelles, j'emploierai aussi un lieu-commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables & du verbiage. S'il existait un Dieu si puissant, si bon, il n'aurait pas mis le mal sur la terre ; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur & au crime. S'il n'a pu empêcher le mal, il est impuissant ; s'il l'a pu & ne l'a pas voulu, il est barbare.

Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années conservées chez les brachmanes, nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre, & on a été assez imbécille pour donner le nom de grands-hommes, de héros, de demi-dieux, de dieux même à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent & en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; & *Ferdinand* roi de Castille assigne une pension à ces chiens pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau monde, qui massacrent tant d'innocens désarmés & nus, font servir sur leur table

des gigots d'hommes & de femmes, des feſſes, des avant-bras, des mollets en ragoût ; ils font rôtir ſur des braſiers le roi *Gatimozin* au Mexique ; ils courent au Pérou convertir le roi *Atabalipa :* un nommé *Almagro* prêtre, fils de prêtre, condamné à être pendu en Eſpagne pour avoir été voleur de grand chemin, vient avec un nommé *Pizarro* ſignifier au roi, par la voix d'un autre prêtre, qu'un troiſième prêtre nommé *Alexandre VI*, fouillé d'inceſtes, d'aſſaſſinats & d'homicides, a donné de ſon plein gré, *proprio motu*, & de ſa pleine puiſſance, non-ſeulement le Pérou, mais la moitié du nouveau monde au roi d'Eſpagne ; qu'*Atabalipa* doit ſur le champ ſe ſoumettre, ſous peine d'encourir l'indignation des apôtres *St Pierre* & *St Paul*. Et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui liſait la bulle, il fut déclaré ſur le champ incrédule & hérétique : on fit pendre *Atabalipa* comme on avait brûlé *Gatimozin :* on maſſacra ſa nation, & tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie, qui n'a ſervi qu'à dépeupler l'Eſpagne & à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle eſt cultivée.

Çà, mon cher M. *Freind*, ſi l'être fantaſtique & ridicule qu'on appelle le diable avait voulu faire des hommes à ſon image, les aurait-il formés autrement ? ceſſez donc d'attribuer à un Dieu un ouvrage ſi abominable.

(Cette tirade fit revenir toute l'aſſemblée au ſentiment de *Birton*. Je voyais *Jenni* en triompher en ſecret ; il n'y eut pas juſqu'à la jeune *Parouba* qui ne fût ſaiſie d'horreur contre le prêtre *Almagro*, contre le prêtre

qui avait lu la bulle en latin, contre le prêtre *Alexandre VI*, contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion, & pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami *Freind;* je déſeſpérais de ſa cauſe : voici pourtant comme il répondit ſans s'étonner :)

Mes amis, ſouvenez-vous toujours qu'il exiſte un être ſuprême; je vous l'ai prouvé, vous en êtes convenus; & après avoir été forcés d'avouer qu'il eſt, vous vous efforcez de lui chercher des imperfections, des vices, des méchancetés.

Je ſuis bien loin de vous dire, comme certains raiſonneurs, que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance eſt trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal moral & de mal phyſique; mais puiſque l'exiſtence de DIEU eſt certaine, il eſt auſſi très-certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que DIEU exiſte. Il ne peut être méchant, car quel intérêt aurait-il à l'être? Il y a des maux horribles, mes amis; hé bien, n'en augmentons pas le nombre. Il eſt impoſſible qu'un DIEU ne ſoit pas bon; mais les hommes ſont pervers : ils font un déteſtable uſage de la liberté que ce grand être leur a donnée & dû leur donner, c'eſt-à-dire de la puiſſance d'exécuter leurs volontés, ſans quoi ils ne ſeraient que de pures machines formées par un être méchant pour être briſées par lui.

Tous les eſpagnols éclairés conviennent qu'un petit nombre de leurs ancêtres abuſa de cette liberté juſqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. Dom *Carlos*, ſecond du nom (de qui M. l'archiduc

puisse être le successeur) a réparé, autant qu'il a pu, les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnèrent sous *Ferdinand* & sous *Charles-Quint*.

Mes amis, si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

BIRTON.

Ha, ha, ha, la vertu! voilà une plaisante idée; pardieu je voudrais bien savoir comment la vertu est faite, & où l'on peut la trouver?

(A ces paroles je ne me contins pas, j'interrompis *Birton* à mon tour. Vous la trouverez chez M. *Freind*, lui dis-je, chez le bon *Parouba*, chez vous-même quand vous aurez nétoyé votre cœur des vices qui le couvrent. Il rougit, *Jenni* aussi: puis *Jenni* baissa les yeux, & parut sentir des remords. Son père le regarda avec quelque compassion, & poursuivit ainsi son discours.)

FREIND.

Oui, mes chers amis, il y eut toujours des vertus s'il y eut des crimes. Athènes vit des *Socrates* si elle vit des *Anitus;* Rome eut des *Catons* si elle eut des *Sylla; Caligula*, *Néron* effrayèrent la terre par leurs atrocités, mais *Titus*, *Trajan*, *Antonin le pieux*, *Marc-Aurèle* la consolèrent par leur bienfesance: mon ami *Sherloc* dira en peu de mots au bon *Parouba* ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureusement mon *Epictète* dans ma poche: cet *Epictète* n'était qu'un esclave, mais égal à *Marc-Aurèle* par ses sentimens. Ecoutez, & puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes écouter ce qu'*Epictète* se dit à lui-même: *C'est* DIEU *qui m'a créé, je le porte dans moi; oserais-je le déshonorer par*

des

des pensées infames, par des actions criminelles, par d'indignes désirs? Sa vie fut conforme à ses discours; *Marc-Aurèle*, sur le trône de l'Europe & de deux autres parties de notre hémisphère, ne pensa pas autrement que l'esclave *Epictète;* l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse, l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur; & quand ils écrivirent leurs pensées, ce fut pour eux-mêmes & pour leurs disciples, & non pour être loués dans des journaux. Et à votre avis, *Locke*, *Newton*, *Tillotson*, *Pen*, *Clarke*, le bon homme qu'on appelle *The man of Ross*, tant d'autres dans notre île & hors de notre île, que je pourrais vous citer, n'ont-ils pas été des modèles de vertu?

Vous m'avez parlé, M. *Birton*, des guerres aussi cruelles qu'injustes dont tant de nations se sont rendues coupables; vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique & au Pérou, vous pouvez y ajouter la St Barthelemi de France & les massacres d'Irlande; mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion du sang en horreur? les brachmanes n'ont-ils pas donné de tout temps cet exemple au monde? & sans sortir du pays où nous sommes, n'avons-nous pas auprès de nous la Pensilvanie où nos primitifs, qu'on défigure en vain par le nom de quakres, ont toujours detesté la guerre? n'avons-nous pas la Caroline où le grand *Locke* a dicté ses lois? Dans ces deux patries de la vertu tous les citoyens sont égaux, toutes les consciences sont libres, toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on adore un Dieu; tous les hommes y sont frères. Vous avez vu, M. *Birton*, comme au seul nom d'un descendant de *Pen* les habitans des montagnes bleues, qui pouvaient vous

exterminer, ont mis bas les armes. Ils ont senti ce que c'est que la vertu, & vous vous obstinez à l'ignorer ! Si la terre produit des poisons comme des alimens salutaires, voudrez-vous ne vous nourrir que de poisons ?

BIRTON.

Ah ! Monsieur, pourquoi tant de poisons ! si DIEU a tout fait, ils sont son ouvrage; il est le maître de tout, il fait tout; il dirige la main de *Cromwell* qui signe la mort de *Charles premier;* il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête : non, je ne puis admettre un Dieu homicide.

FREIND.

Ni moi non plus. Ecoutez, je vous prie, vous conviendrez avec moi que DIEU gouverne le monde par des lois générales. Selon ces lois *Cromwell*, monstre de fanatisme & d'hypocrisie, résolut la mort de *Charles premier* pour son intérêt que tous les hommes aiment nécessairement, & qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les lois du mouvement établies par DIEU même, le bourreau coupa la tête de ce roi; mais certainement DIEU n'assassina pas *Charles premier* par un acte particulier de sa volonté. DIEU ne fut ni *Cromwell*, ni *Jeffreis*, ni *Ravaillac*, ni *Balthazar Gérard*, ni le frère prêcheur *Jacques Clément*. DIEU ne commet, ni n'ordonne, ni ne permet le crime, mais il a fait l'homme, & il a fait les lois du mouvement; ces lois éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui secourt le pauvre, & par la main du scélérat qui égorge son frère. De même que DIEU n'éteignit point son soleil & n'engloutit point l'Espagne sous la mer, pour punir *Cortez*,

Almagro & *Pizarro* qui avaient inondé de sang humain la moitié d'un hémisphère, de même aussi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres, & ne fait point descendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne pour faire plaisir à ses chers Anglais quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale serait ridicule si elle descendait dans chaque moment à chaque individu ; & cette vérité est si palpable que jamais DIEU ne punit sur le champ un criminel par un coup éclatant de sa toute-puissance : il laisse luire son soleil sur les bons & sur les méchans. Si quelques scélérats sont morts immédiatement après leurs crimes, ils sont morts par les lois générales qui préfident au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un frenchman nommé *Mézerai*, que DIEU avait fait mourir notre grand *Henri V* de la fistule à l'anus, parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien ; non, il mourut parce que les lois générales émanées de la toute-puissance avaient tellement arrangé la matière, que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des lois générales imprimées par la main de DIEU à la matière. Tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin, sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de DIEU est démontrée ; il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez DIEU au monde, l'assassinat de *Charles premier* en devient-il plus légitime ? son bourreau vous en sera-t-il plus cher ? DIEU existe, il suffit : s'il existe, il est juste : soyez donc juste.

BIRTON.

Votre petit argument sur le concours de DIEU a de la finesse & de la force, quoiqu'il ne disculpe pas DIEU entièrement d'être l'auteur du mal physique & du mal moral. Je vois que la manière dont vous excusez DIEU fait quelque impression sur l'assemblée; mais ne pouvait-il pas faire en sorte que ses lois générales n'entraînassent pas tant de malheurs particuliers? Vous m'avez prouvé un être éternel & puissant; &, DIEU me pardonne, j'ai craint un moment que vous ne me fissiez croire en DIEU; mais j'ai de terribles objections à vous faire: allons, *Jenni*, prenons courage; ne nous laissons point abattre.

Et vous, Monsieur *Freind*, qui parlez si bien, avez-vous lu le livre intitulé *Le bon sens?* (*)

FREIND.

Oui, je l'ai lu, & je ne suis point de ceux qui condamnent tout dans leurs adversaires. Il y a dans ce livre des vérités bien exposées; mais elles sont gâtées par un grand défaut. L'auteur veut continuellement détruire le dieu de *Scot*, d'*Albert*, de *Bonaventure*, le dieu des ridicules scolastiques & des moines. Remarquez qu'il n'ose pas dire un mot contre le dieu de *Socrate*, de *Platon*, d'*Epictète*, de *Marc-Aurèle*, contre

(*) Ouvrage qui parut en même temps que le *Système de la nature*. M. de *Voltaire* a grande raison. L'auteur de cet ouvrage prouve très-bien que la plupart des philosophes, en voulant pénétrer la nature de DIEU, en ont donné des idées absurdes; mais cela ne détruit point les preuves de son existence qui peuvent être tirées de l'ordre de l'univers.

le dieu de *Newton* & de *Locke*, j'ose dire contre le mien. Il perd son temps à déclamer contre des superstitions absurdes & abominables dont tous les honnêtes gens sentent aujourd'hui le ridicule & l'horreur. C'est comme si on écrivait contre la nature, parce que les tourbillons de *Descartes* l'ont défigurée ; c'est comme si on disait que le bon goût n'existe pas, parce que la plupart des auteurs n'ont point de goût. Celui qui a fait le livre du *Bon sens* croit avoir attaqué DIEU, & en cela il manque tout-à-fait de bon sens ; il n'a écrit que contre certains prêtres anciens & modernes. Croit-il avoir anéanti le maître pour avoir redit qu'il a été souvent servi par des fripons?

BIRTON.

Ecoutez, nous pourrions nous rapprocher. Je pourrais respecter le maître si vous m'abandonniez les valets. J'aime la vérité ; faites-la moi voir, & je l'embrasse.

CHAPITRE X.

Sur l'athéisme.

LA nuit était venue, elle était belle, l'atmosphère était une voûte d'azur transparent semée d'étoiles d'or ; ce spectacle touche toujours les hommes, & leur inspire une douce rêverie : le bon *Parouba* admirait le ciel comme un Allemand admire St Pierre de Rome ou l'opéra de Naples quand il le voit pour la première fois. Cette voûte est bien hardie, disait

Parouba à *Freind;* & *Freind* lui disait : Mon cher *Parouba*, il n'y a point de voûte ; ce cintre bleu n'est autre chose qu'une étendue de vapeurs, de nuages légers que DIEU a tellement disposés & combinés avec la mécanique de vos yeux, qu'en quelque endroit que vous soyez, vous êtes toujours au centre de votre promenade, & vous voyez ce qu'on nomme le ciel & qui n'est point le ciel, arrondi sur votre tête. Et ces étoiles, M. *Freind?* Ce sont, comme je vous l'ai déjà dit, autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes ; loin d'être attachées à cette voûte bleue, souvenez-vous qu'elles en sont à des distances différentes & prodigieuses : cette étoile que vous voyez est à douze cents millions de mille pas de notre soleil. Alors il lui montra le télescope qu'il avait apporté : il lui fit voir nos planètes, Jupiter avec ses quatre lunes, Saturne avec ses cinq lunes & son inconcevable anneau lumineux ; c'est la même lumière, lui disait-il, qui part de tous ces globes, & qui arrive à nos yeux ; de cette planète-ci en un quart-d'heure, de cette étoile-ci en six mois. *Parouba* se mit à genoux & dit : Les cieux annoncent DIEU. Tout l'équipage était autour du vénérable *Freind*, regardait & admirait. Le coriace *Birton* avança sans rien regarder, & parla ainsi.

BIRTON.

Hé bien soit, il y a un DIEU, je vous l'accorde ; mais qu'importe à vous & à moi ? qu'y a-t-il entre l'être infini & nous autres vers de terre ? quel rapport peut-il exister de son essence à la nôtre? *Epicure*, en admettant des dieux dans les planètes, avait bien

raiſon d'enſeigner qu'ils ne ſe mêlaient nullement de nos ſottiſes & de nos horreurs ; que nous ne pouvions ni les offenſer ni leur plaire ; qu'ils n'avaient nul beſoin de nous, ni nous d'eux : vous admettez un Dieu plus digne de l'eſprit humain que les dieux d'*Epicure*, & que tous ceux des Orientaux & des Occidentaux. Mais ſi vous diſiez comme tant d'autres, que ce Dieu a formé le monde & nous pour ſa gloire ; qu'il exigea autrefois des ſacrifices de bœufs pour ſa gloire ; qu'il apparut pour ſa gloire ſous notre forme de bipèdes &c., vous diriez, ce me ſemble, une choſe abſurde, qui ferait rire tous les gens qui penſent. L'amour de la gloire n'eſt autre choſe que de l'orgueil ; & l'orgueil n'eſt que de la vanité : un orgueilleux eſt un fat que *Shakeſpeare* jouait ſur ſon théâtre : cette épithète ne peut pas plus convenir à DIEU, que celle d'injuſte, de cruel, d'inconſtant. Si DIEU a daigné faire, ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue d'y faire des heureux. Je vous laiſſe à penſer s'il eſt venu à bout de ce deſſein, le ſeul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

FREIND.

Oui, ſans doute, il y a réuſſi avec toutes les ames honnêtes ; elles ſeront heureuſes un jour, ſi elles ne le ſont pas aujourd'hui.

BIRTON.

Heureuſes ! quel rêve ! quel conte de peau d'âne ! où, quand, comment ? qui vous l'a dit ?

FREIND.

Sa juſtice.

BIRTON.

N'allez-vous pas me dire, après tant de déclamateurs, que nous vivrons éternellement quand nous ne ſerons plus, que nous poſſédons une ame immortelle, ou plutôt qu'elle nous poſſede, après nous avoir avoué que les Juifs eux-mêmes, les Juifs auxquels vous vous vantez d'avoir été ſubrogés, n'ont jamais ſoupçonné ſeulement cette immortalité de l'ame juſqu'au temps d'*Hérode*. Cette idée d'une ame immortelle avait été inventée par les brachmanes, adoptée par les Perſes, les Chaldéens, les Grecs, ignorée très-long-temps de la malheureuſe petite horde judaïque, mère des plus infames ſuperſtitions. Hélas, Monſieur, ſavons-nous ſeulement ſi nous avons une ame! ſavons-nous ſi les animaux dont le ſang fait la vie, comme il fait la nôtre, qui ont comme nous des volontés, des appétits, des paſſions, des idées, de la mémoire, de l'induſtrie; ſavez-vous, dis-je, ſi ces êtres, auſſi incompréhenſibles que nous, ont une ame, comme on prétend que nous en avons une?

J'avais cru juſqu'à préſent qu'il eſt dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps, de marcher par nos pieds, de prendre par nos mains, de voir par nos yeux, d'entendre par nos oreilles, de ſentir par nos nerfs, de penſer par notre tête, & que tout cela était ce que nous appelons l'ame; mot vague qui ne ſignifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appellerai DIEU avec vous ce principe intelligent & puiſſant qui anime la nature entière; mais a-t-il daigné ſe faire connaître à nous?

FREIND.

Oui, par ses œuvres.

BIRTON.

Nous a-t-il dicté ses lois, nous a-t-il parlé?

FREIND.

Oui, par la voix de votre conscience. N'est-il pas vrai que si vous aviez tué votre père & votre mère, cette conscience vous déchirerait par des remords aussi affreux qu'involontaires? cette vérité n'est-elle pas sentie & avouée par l'univers entier? Descendons maintenant à de moindres crimes. Y en a-t-il un seul qui ne vous effraie au premier coup d'œil, qui ne vous fasse pâlir la première fois que vous le commettez, & qui ne laisse dans votre cœur l'aiguillon du repentir?

BIRTON.

Il faut que je l'avoue.

FREIND.

DIEU vous a donc expressément ordonné, en parlant à votre cœur, de ne vous souiller jamais d'un crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques que les uns condamnent & que les autres justifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre cette grande loi du premier des *Zoroastres*, tant remarquée de nos jours par un auteur français: *Quand tu ne sais si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi?*

BIRTON.

Cette maxime est admirable; c'est sans doute ce qu'on a jamais dit de plus beau, c'est-à-dire de plus

utile en morale ; & cela me ferait presque penser que DIEU a fuscité de temps en temps des sages qui ont enseigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé de la vertu.

FREIND.

Demandez-en pardon à l'être éternel, qui peut la récompenser éternellement, & punir les transgresseurs.

BIRTON.

Quoi ! DIEU me punirait éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données ?

FREIND.

Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien & du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais, ni comment il vous punira ; car personne n'en peut rien savoir : je vous dis qu'il le peut. Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent une prison éternelle pour les substances célestes qui s'étaient révoltées contre DIEU dans son propre palais ; il les enferma dans une espèce d'enfer qu'ils appelaient *ondéra ;* mais au bout de quelques milliers de siècles il adoucit leurs peines, les mit sur la terre & les fit hommes ; c'est de-là que vint notre mélange de vices & de vertus, de plaisirs & de calamités. Cette imagination est ingénieuse : la fable de *Pandore* & de *Prométhée* l'est encore davantage. Des nations grossières ont imité grossièrement la belle fable de *Pandore ;* ces inventions sont des rêves de la philosophie orientale ; tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous avez commis des crimes en abusant

de votre liberté, il vous est impossible de prouver que DIEU soit incapable de vous en punir : je vous en défie.

BIRTON.

Attendez, vous pensez que je ne peux pas vous démontrer qu'il est impossible au grand être de me punir : par ma foi, vous avez raison; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impossible, & je n'en suis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abusé de ma liberté, & que DIEU peut m'en châtier; mais pardieu je ne serai pas puni quand je ne serai plus.

FREIND.

Le meilleur parti que vous ayez à prendre, est d'être honnête homme tandis que vous existez.

BIRTON.

D'être honnête homme pendant que j'existe?... oui, je l'avoue; oui, vous avez raison, c'est le parti qu'il faut prendre.

(Je voudrais, mon cher ami, que vous eussiez été témoin de l'effet que firent les discours de *Freind* sur tous les anglais & sur tous les américains. *Birton*, si évaporé & si audacieux, prit tout à coup un air recueilli & modeste; *Jenni*, les yeux mouillés de larmes, se jeta aux genoux de son père, & son père l'embrassa : voici enfin la dernière scène de cette dispute, si épineuse & si intéressante.)

CHAPITRE XI.

De l'athéisme.

BIRTON.

JE conçois bien que le grand être, le maître de la nature est éternel : mais nous qui n'étions pas hier, pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future? Tout périt sans retour autour de nous, depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

FREIND.

Non, rien ne périt, tout change ; les germes impalpables des animaux & des végétaux subsistent, se développent & perpétuent les espèces. Pourquoi ne voudriez-vous pas que DIEU conservât le principe qui vous fait agir & penser, de quelque nature qu'il puisse être? DIEU me garde de faire un système, mais certainement il y a dans nous quelque chose qui pense & qui veut : ce quelque chose que l'on appelait autrefois une monade, ce quelque chose est imperceptible. DIEU nous l'a donnée, ou peut-être, pour parler plus juste, DIEU nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver? songez, examinez, pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration?

BIRTON.

Non; j'en ai cherché dans mon entendement, dans

tous les livres des athées, & surtout dans le troisième chant de *Lucrèce ;* j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

FREIND.

Et sur ces simples vraisemblances nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes ! nous vivrions en brutes ! n'ayant pour règle que nos appétits, & pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle ; car on veut toujours détruire ce qu'on craint : pensez-y bien, M. *Birton*, réfléchissez-y sérieusement, mon fils *Jenni :* n'attendre de DIEU ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait sur vous aucun pouvoir ? c'est comme si l'on disait, il y a un roi de la Chine qui est très-puissant. Je réponds, grand bien lui fasse ; qu'il reste dans son manoir, & moi dans le mien : je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi ; il n'a pas plus de juridiction sur ma personne qu'un chanoine de Windsor n'en a sur un membre de notre parlement : alors je suis mon Dieu à moi-même ; je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion ; je suis sans loi, je ne regarde que moi. Si les autres êtres sont moutons, je me fais loup ; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose (ce qu'à DIEU ne plaise) que toute notre Angleterre soit athée par principes ; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui, nés tranquilles & doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, & par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en

ſociété; ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adouciſſent; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens; mais l'athée pauvre & violent, ſûr de l'impunité, ſera un ſot s'il ne vous aſſaſſine pas pour voler votre argent. Dès-lors tous les liens de la ſociété ſont rompus, tous les crimes ſecrets inondent la terre, comme les ſauterelles à peine d'abord aperçues viennent ravager les campagnes: le bas peuple ne ſera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs dont on ne pend pas la dixième partie à nos ſeſſions; ils paſſent leurs miſérables vies dans des tavernes avec des filles perdues, ils les battent, ils ſe battent entr'eux; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils ſe font caſſé la tête; ils ſe réveillent pour voler & pour aſſaſſiner; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités!

Qui retiendra les grands & les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler? Un roi athée eſt plus dangereux qu'un *Ravaillac* fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au quinzième ſiècle; qu'en arriva-t-il? il fut auſſi commun d'empoiſonner que de donner à ſouper, & d'enfoncer un ſtylet dans le cœur de ſon ami que de l'embraſſer; il y eut des profeſſeurs du crime comme il y a aujourd'hui des maîtres de muſique & de mathématique. On choiſiſſait exprès les temples pour y aſſaſſiner les princes aux pieds des autels. Le pape *Sixte IV* & un archevêque de Florence firent aſſaſſiner ainſi les deux princes les plus accomplis de l'Europe. (Mon cher *Sherloc*, dites, je vous prie, à *Parouba* & à ſes enfans ce que c'eſt qu'un pape & un archevêque, & dites-leur ſurtout qu'il n'eſt

plus de pareils monstres.) Mais continuons. Un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connait que trop les étonnantes horreurs d'*Alexandre VI.* Si de telles mœurs avaient subsisté, l'Italie aurait été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre-humain; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolemment les crimes publics; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. Je ne vous dis pas, mes amis, de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonoreraient, & qui même pourraient la rendre funeste: l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour apaiser sa faim; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée, mais on ne guérit jamais le superstitieux radicalement: l'athée est un homme d'esprit qui se trompe, mais qui pense par lui-même; le superstitieux est un sot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'athée violera *Iphigénie* prête d'épouser *Achille;* mais le fanatique l'égorgera pieusement sur l'autel, & croira que *Jupiter* lui en aura beaucoup d'obligation: l'athée dérobera un vase d'or dans une église, pour donner à souper à des filles de joie; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette église, & chantera un cantique juif à plein gosier, en fesant brûler des juifs. Oui, mes amis, l'athéisme & le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion & d'horreur. La petite zone de

la vertu eſt entre ces deux pôles ; marchez d'un pas ferme dans ce ſentier ; croyez un Dieu bon, & ſoyez bons. C'eſt tout ce que les grands légiſlateurs *Locke* & *Pen* demandent à leurs peuples.

Répondez-moi, M. *Birton*, vous & vos amis. Quel mal peut vous faire l'adoration d'un Dieu jointe au bonheur d'être honnête homme ? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle ; qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence ? Voyez comme notre méchant *Richard III* meurt dans *Shakeſpeare ;* comme les ſpectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter ſon imagination. Voyez comme expire *Charles IX* de France après ſa St Barthelemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait, ſon crime le déchire, ſon ſang jaillit par ſes pores, & tout le ſang qu'il fit couler crie contre lui. Soyez ſûr que de tous ces monſtres il n'en eſt aucun qui n'ait vécu dans les tourmens du remords, & qui n'ait fini dans la rage du déſeſpoir.

CHAPITRE XII.

Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.

BIRTON & ſes amis ne purent tenir davantage ; ils ſe jetèrent aux genoux de *Freind*. Oui, dit *Birton*, je crois en DIEU & en vous.

On était déjà près de la maiſon de *Parouba*, on y ſoupa ; mais *Jenni* ne put ſouper : il ſe tenait à l'écart, il fondait en larmes ; ſon père alla le chercher pour le conſoler. Ah ! lui dit *Jenni*, je ne méritais pas d'avoir

un

un père tel que vous ; je mourrai de douleur d'avoir été séduit par cette abominable *Clive-Hart* : je suis la cause quoiqu'innocente de la mort de *Primerose* ; & tout-à-l'heure quand vous nous avez parlé d'empoisonnement, un frisson m'a saisi, j'ai cru voir *Clive-Hart* présentant le breuvage horrible à *Primerose*. O ciel ! ô DIEU ! comment ai-je pu avoir l'esprit assez aliéné pour suivre une créature si coupable ! mais elle me trompa ; j'étais aveugle ; je ne fus détrompé que peu de temps avant qu'elle fût prise par les sauvages : elle me fit presque l'aveu de son crime dans un mouvement de colère ; depuis ce moment je l'eus en horreur ; & pour mon supplice, l'image de *Primerose* est sans cesse devant mes yeux ; je la vois, je l'entends : elle me dit : Je suis morte parce que je t'aimais.

M. *Freind* se mit à sourire, d'un sourire de bonté dont *Jenni* ne put comprendre le motif ; son père lui dit qu'une vie irréprochable pouvait seule réparer les fautes passées : il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il se noyait ; je l'embrassai, je le flattai, je lui donnai du courage ; nous étions tous attendris, nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre, après avoir fait des présens à toute la famille de *Parouba* : nos adieux furent mêlés de larmes sincères ; *Birton* & ses camarades, qui n'avaient jamais été qu'évaporés, semblaient déjà raisonnables.

Nous étions en pleine mer quand *Freind* dit à *Jenni* en ma présence : Hé bien, mon fils, le souvenir de la belle, de la vertueuse & tendre *Primerose* vous est donc toujours cher ! *Jenni* se désespéra à ces paroles ; les traits d'un repentir inutile & éternel perçaient

ſon cœur, & je craignis qu'il ne ſe précipitât dans la mer. Hé bien, lui dit *Freind*, conſolez-vous, *Primeroſe* eſt vivante, & elle vous aime.

Freind en effet en avait reçu des nouvelles ſûres de ce domeſtique affidé qui lui écrivait par tous les vaiſſeaux qui partaient pour le Mariland. M. *Mead*, qui a depuis acquis une ſi grande réputation pour la connaiſſance de tous les poiſons, avait été aſſez heureux pour tirer *Primeroſe* des bras de la mort. M. *Freind* fit voir à ſon fils cette lettre qu'il avait relue tant de fois, & avec tant d'attendriſſement.

Jenni paſſa en un moment de l'excès du déſeſpoir à celui de la félicité; je ne vous peindrai point les effets de ce changement ſi ſubit: plus j'en ſuis ſaiſi, moins je puis les exprimer; ce fut le plus beau moment de la vie de *Jenni*. *Birton* & ſes camarades partagèrent une joie ſi pure. Que vous dirai-je, enfin! L'excellent *Freind* leur a ſervi de père à tous; les noces du beau *Jenni* & de la belle *Primeroſe* ſe ſont faites chez le docteur *Mead;* nous avons marié auſſi *Birton* qui était tout changé. *Jenni* & lui ſont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un ſage peut guérir des fous.

Fin de l'hiſtoire de Jenni.

LES OREILLES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD,
ET LE
CHAPELAIN GOUDMAN.

LES OREILLES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD,
ET LE
CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

AH! la fatalité gouverne irrémissiblement toutes les choses de ce monde. J'en juge, comme de raison, par mon aventure.

Milord *Chesterfield*, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon *préferment* (*a*) à sa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres; je me présente à milord; je le fais souvenir de ses promesses; il me serre la main avec amitié, & me dit qu'en effet j'ai bien mauvais visage. Je lui réponds que mon plus grand mal est la pauvreté. Il me réplique qu'il veut me faire guérir, & me donne sur le champ une lettre pour M. *Sidrac* près de Guid'hall.

(*a*) *Préferment* signifie *bénéfice* en anglais.

Je ne doute pas que M. *Sidrac* ne ſoit celui qui doit m'expédier les proviſions de ma cure. Je vole chez lui. M. *Sidrac*, qui était le chirurgien de milord, ſe met incontinent en devoir de me ſonder, & m'aſſure que ſi j'ai la pierre il me taillera très-heureuſement.

Il faut ſavoir que milord avait entendu que j'avais un grand mal à la veſſie, & qu'il avait voulu, ſelon ſa généroſité ordinaire, me faire tailler à ſes dépens. Il était ſourd, auſſi-bien que monſieur ſon frère, & je n'en étais pas encore inſtruit.

Pendant le temps que je perdis à défendre ma veſſie contre M. *Sidrac*, qui voulait me ſonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice, arriva chez milord, demanda ma cure, & l'emporta.

J'étais amoureux de miſs *Fidler* que je devais épouſer dès que je ſerais curé; mon rival eut ma place & ma maîtreſſe.

Le comte ayant appris mon déſaſtre & ſa mépriſe, me promit de tout réparer: mais il mourut deux jours après.

M. *Sidrac* me fit voir clair comme le jour, que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre une minute de plus, vu la conſtitution préſente de ſes organes, & me prouva que ſa ſurdité ne venait que de l'extrême ſéchereſſe de la corde & du tambour de ſon oreille. Il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'eſprit-de-vin, de façon à me rendre plus ſourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. *Sidrac* était un très-ſavant homme. Il m'inſpira du goût pour la ſcience de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme

charitable qui me taillerait gratis dans l'occasion, & qui me soulagerait dans tous les accidens qui pourraient m'arriver vers le col de la vessie.

Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction pour me consoler de la perte de ma cure & de ma maîtresse.

CHAPITRE II.

APRÈS bien des observations sur la nature, faites avec mes cinq sens, des lunettes, des microscopes, je dis un jour à M. *Sidrac :* On se moque de nous; il n'y a point de nature, tout est art. C'est par un art admirable que toutes les planètes dansent régulièrement autour du soleil, tandis que le soleil fait la roue sur lui-même. Il faut assurément que quelqu'un d'aussi savant que la société royale de Londres ait arrangé les choses de manière que le quarré des révolutions de chaque planète soit toujours proportionnel à la racine du cube de leur distance à leur centre; & il faut être sorcier pour le deviner.

Le flux & le reflux de notre Tamise me paraît l'effet constant d'un art non moins profond & non moins difficile à connaître.

Animaux, végétaux, minéraux, tout me paraît arrangé avec poids, mesure, nombre, mouvement. Tout est ressort, levier, poulie, machine hydraulique, laboratoire de chimie, depuis l'herbe jusqu'au chêne, depuis la puce jusqu'à l'homme, depuis un grain de sable jusqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art, & la nature est une chimère. Vous avez raison, me répondit M. *Sidrac*,

mais vous n'en avez pas les gants; cela a déjà été dit par un rêveur de-là la Manche, (*b*) mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne, & ce qui me plaît le plus, c'eſt que par cet art incompréhenſible deux machines en produiſent toujours une troiſième; & je ſuis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec miſs *Fidler*; mais je vois bien qu'il était arrangé de toute éternité que miſs *Fidler* emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous dites, me repliqua M. *Sidrac*, a été encore dit, & tant mieux; c'eſt une probabilité que vous penſez juſte. Oui, il eſt fort plaiſant que deux êtres en produiſent un troiſième; mais cela n'eſt pas vrai de tous les êtres. Deux roſes ne produiſent point une troiſième roſe en ſe baiſant. Deux cailloux, deux métaux n'en produiſent pas un troiſième; & cependant un métal, une pierre ſont des choſes que toute l'induſtrie humaine ne ſaurait faire. Le grand, le beau miracle continuel eſt qu'un garçon & une fille faſſent un enfant enſemble, qu'un roſſignol faſſe un roſſignolet à ſa roſſignole, & non pas à une fauvette. Il faudrait paſſer la moitié de ſa vie à les imiter, & l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille ſecrets tout-à-fait curieux. *Newton* dit que la nature ſe reſſemble par-tout. *Natura eſt ubique ſibi conſona.* Cela eſt faux en amour; les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux ne ſont point l'amour comme nous. C'eſt une variété infinie. La fabrique des êtres ſentans & agiſſans me ravit. Les végétaux ont auſſi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de blé jeté en terre en produiſe pluſieurs autres.

(*b*) Dictionnaire philoſophique, article *Nature*.

Ah ! lui dis-je, comme un sot que j'étais encore, c'est que le blé doit mourir pour naître, comme on l'a dit dans l'école.

M. *Sidrac* me reprit en riant avec beaucoup de circonspection. Cela était vrai du temps de l'école, dit-il; mais le moindre laboureur sait bien aujourd'hui que la chose est absurde. Ah ! M. *Sidrac*, je vous demande pardon; mais j'ai été théologien, & on ne se défait pas tout d'un coup de ses habitudes.

CHAPITRE III.

QUELQUE temps après ces conversations entre le pauvre prêtre *Goudman* & l'excellent anatomiste *Sidrac*, ce chirurgien le rencontra dans le parc St James tout pensif, tout rêveur, & l'air plus embarrassé qu'un algébriste qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous, lui dit *Sidrac*, est-ce la vessie ou le colon qui vous tourmente ? Non, dit *Goudman*, c'est la véficule du fiel. Je viens de voir passer dans un bon carrosse l'évêque de Glocester (*) qui est un pédant bavard & insolent. J'étais à pied, & cela m'a irrité. J'ai songé que si je voulais avoir un évêché dans ce royaume, il y a dix mille à parier contre un que je ne l'aurais pas, attendu que nous sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de milord *Chesterfield* qui était sourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que

(*) *Warburton.*

je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mousse ; on m'assurait que j'y ferais une grande fortune, mais je ne me sentis pas propre à devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les professions, je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre, lui dit *Sidrac*, & faites-vous philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu ? — Je n'ai que trente guinées de rente, & après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. — Allons, mon cher *Goudman*, c'est assez pour vivre libre & pour penser. Trente guinées font six cents trente schellings, c'est près de deux schellings par jour. *Philips* n'en voulait qu'un seul. On peut, avec ce revenu assuré, dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en général, de l'homme & de DIEU, ce qui est un grand amusement. Venez dîner avec moi, cela vous épargnera de l'argent ; nous causerons, & votre faculté pensante aura le plaisir de se communiquer à la mienne par le moyen de la parole, ce qui est une chose merveilleuse que les hommes n'admirent pas assez.

CHAPITRE IV.

Conversation du docteur Goudman & de l'anatomiste Sidrac sur l'ame & sur quelqu'autre chose.

GOUDMAN.

MAIS, mon cher *Sidrac*, pourquoi dites-vous toujours *ma faculté pensante*? que ne dites-vous mon ame, tout court? cela serait plutôt fait, & je vous entendrais tout aussi-bien.

SIDRAC.

Et moi, je ne m'entendrais pas. Je sens bien, je sais bien que DIEU m'a donné la faculté de penser & de parler; mais je ne sens ni ne sais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

GOUDMAN.

Vraiment quand j'y réfléchis, je vois que je n'en sais rien non plus, & que j'ai été long-temps assez hardi pour croire le savoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appelèrent l'ame d'un nom qui signifiait la vie. A leur exemple, les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on disait la respiration de l'ame. Cette respiration est un souffle. Les Latins traduisirent le mot *souffle* par *spiritus*. De-là le mot qui répond à *esprit* chez presque toutes les nations modernes. Comme personne n'a jamais vu ce souffle, cet esprit, on en a fait un être

que perſonne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps ſans y tenir de place, qu'il remuait nos organes ſans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit ? Tous nos diſcours, à ce qu'il me ſemble, ont été fondés ſur des équivoques. Je vois que le ſage *Locke* a bien ſenti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raiſon humaine. Il n'a fait aucun chapitre ſur l'ame dans le ſeul livre de métaphyſique raiſonnable qu'on ait jamais écrit. Et ſi par haſard il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne ſignifie chez lui que notre intelligence.

En effet, tout le monde ſent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en aſſemble, qu'il en décompoſe ; mais perſonne ne ſent qu'il ait dans lui un autre être qui lui donne du mouvement, des ſenſations & des penſées. Il eſt au fond ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, & d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaiſſance.

SIDRAC.

Nous voilà donc déjà d'accord ſur une choſe qui a été un objet de diſpute pendant tant de ſiècles.

GOUDMAN.

Et j'admire que nous ſoyons d'accord.

SIDRAC.

Cela n'eſt pas étonnant, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions ſur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les perſonnages de *Rabelais*. Si nous vivions dans les ſiècles de ténèbres affreuſes qui enveloppèrent ſi long-temps l'Angleterre, l'un

de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous sommes dans un siècle de raison ; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité, & nous osons la dire.

GOUDMAN.

Oui, mais j'ai peur que cette vérité ne soit bien peu de chose. Nous avons fait en mathématique des prodiges qui étonneraient *Apollonius* & *Archimède*, & qui les rendraient nos écoliers : mais en métaphysique qu'avons-nous trouvé ? notre ignorance.

SIDRAC.

Et n'est-ce rien ? Vous convenez que le grand être vous a donné une faculté de sentir & de penser, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages, à vos viscères le pouvoir de digérer, à votre cœur le pouvoir de pousser votre sang dans vos artères. Nous tenons tout de lui ; nous n'avons rien pu nous donner ; & nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grâce de m'avoir appris que je ne sais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit sur le corps. Il fallait d'abord savoir si nous en avions une. Ou DIEU nous a fait ce présent, ou il nous a communiqué quelque chose qui en est l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y soit pris, nous sommes sous sa main. Il est notre maître ; voilà tout ce que je sais.

GOUDMAN.

Mais au moins, dites-moi ce que vous en soupçonnez.

Vous avez disséqué des cerveaux, vous avez vu des embryons & des fœtus, y avez-vous découvert quelque apparence d'ame ?

SIDRAC.

Pas la moindre, & je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine & des excrémens. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue ame simple existât avant la formation de son corps; car à quoi aurait-elle servi pendant des siècles sans être ame humaine ? Et puis, comment imaginer un être simple, un être métaphysique qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes ? Que devient cet être inconnu si le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de sa mère ?

Il m'a paru encore plus ridicule que DIEU créât une ame au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a semblé blasphématoire que DIEU attendît la consommation d'un adultère, d'un inceste, pour récompenser ces turpitudes en créant des ames en leur faveur. C'est encore pis quand on me dit que DIEU tire du néant des ames immortelles pour leur faire souffrir éternellement des tourmens incroyables. Quoi ! brûler des êtres simples, des êtres qui n'ont rien de brûlable ? Comment nous y prendrions-nous pour brûler un son de voix, un vent qui vient de passer ? encore ce son, ce vent étaient matériels dans le petit moment de leur passage; mais un esprit pur, une pensée, un doute ! je m'y perds. De quelque côté que

je me tourne, je ne trouve qu'obscurité, contradiction, impossibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimère, absurdité, bêtise, charlatanerie.

Mais je suis à mon aise quand je me dis : DIEU est le maître. Celui qui fait graviter des astres innombrables les uns vers les autres ; celui qui fit la lumière est bien assez puissant pour nous donner des sentimens & des idées, sans que nous ayons besoin d'un petit atome étranger, invisible, appelé *ame*.

DIEU a donné certainement du sentiment, de la mémoire, de l'industrie à tous les animaux. Il leur a donné la vie, & il est bien aussi beau de faire présent de la vie que de faire présent d'une ame. Il est assez reçu que les animaux vivent ; il est démontré qu'ils ont du sentiment, puisqu'ils ont les organes du sentiment. Or, s'ils ont tout cela sans ame, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une ?

GOUDMAN.

Peut-être c'est par vanité. Je suis persuadé que si un paon pouvait parler, il se vanterait d'avoir une ame, & il dirait que son ame est dans sa queue. Je me sens très-enclin à soupçonner avec vous que DIEU nous a faits mangeans, buvans, marchans, dormans, sentans, pensans, pleins de passions, d'orgueil & de misère, sans nous dire un mot de son secret. Nous n'en savons pas plus sur cet article que ces paons dont je parle ; & celui qui a dit que nous naissons, vivons & mourons sans savoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence me paraît nous avoir bien définis ; car enfin,

pour que nous existions il faut une infinité de mouvemens. Or, nous n'avons pas fait le mouvement; ce n'est pas nous qui en avons établi les lois. Il y a quelqu'un qui ayant fait la lumière, la fait mouvoir du soleil à nos yeux, & y arriver en sept minutes. Ce n'est que par le mouvement que mes cinq sens sont remués : ce n'est que par ces cinq sens que j'ai des idées ; donc c'est l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de grâces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique spectacle de ce monde, comme disait *Epictète*. Il est vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, & me faire avoir un bon bénéfice & ma maîtresse mis *Fidler;* mais enfin, tel que je suis avec mes six cents trente schellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC.

Vous dites que DIEU pouvait vous donner un bon bénéfice, & qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous passeraient pas cette proposition. Hé ne vous souvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité? il n'est pas permis à un homme qui a voulu être curé de se contredire. Ne voyez-vous pas que si vous aviez eu la cure & la femme que vous demandiez, ce serait vous qui auriez fait un enfant à mis *Fidler* & non pas votre rival? l'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mousse, devenir amiral, gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange, & achever

de

de détrôner le grand-mogol. Cela seul aurait changé la constitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas mis's *Fidler*, pour que vous ne fussiez pas réduit à six cents trente schellings en attendant la mort de votre tante. Tout est enchaîné, & DIEU n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami *Goudman*.

GOUDMAN.

Je ne m'attendais pas à ce raisonnement quand je parlais de fatalité. Mais enfin, si cela est ainsi, DIEU est donc esclave tout comme moi?

SIDRAC.

Il est esclave de sa volonté, de sa sagesse, des propres lois qu'il a faites, de sa nature nécessaire. Il ne peut les enfreindre parce qu'il ne peut être faible, inconstant, volage comme nous, & que l'être nécessairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN.

M. *Sidrac*, cela pourrait mener tout droit à l'irréligion; car si DIEU ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ses louanges, à quoi bon lui adresser des prières?

SIDRAC.

Hé qui vous dit de prier DIEU & de le louer? il a vraiment bien à faire de vos louanges & de vos placets! on loue un homme parce qu'on le croit vain; on le prie quand on le croit faible, & qu'on espère le faire changer d'avis. Fesons notre devoir envers DIEU,

adorons-le, soyons justes ; voilà nos vraies louanges nos vraies prières.

GOUDMAN.

M. *Sidrac*, nous avons embrassé bien du terrain ; car sans compter mis *Fidler* nous examinons si nous avons une ame, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, si nous sommes destinés à deux vies, si... ce sont-là de profondes études ; & peut-être je n'y aurais jamais pensé si j'avais été curé. Il faut que j'approfondisse ces choses nécessaires & sublimes, puisque je n'ai rien à faire.

SIDRAC.

Hé bien, demain le docteur *Grou* vient dîner chez moi ; c'est un médecin fort instruit ; il a fait le tour du monde avec MM. *Banks* & *Solander ;* il doit certainement connaître DIEU & l'ame, le vrai & le faux, le juste & l'injuste, bien mieux que ceux qui ne sont jamais sortis de Covent-garden. De plus, le docteur *Grou* a vu presque toute l'Europe dans sa jeunesse ; il a été témoin de cinq ou six révolutions en Russie ; il a fréquenté le bacha comte de *Bonneval*, qui était devenu, comme on sait, un parfait musulman à Constantinople. Il a été lié avec le prêtre papiste *Makarti*, irlandais, qui se fit couper le prépuce à l'honneur de *Mahomet*, & avec notre presbytérien écossais *Ramsay*, qui en fit autant & qui ensuite servit en Russie, & fut tué dans une bataille contre les Suédois en Finlande. Enfin, il a conversé avec le révérend père *Malagrida* qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la sainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère *Ste Anne*.

Vous sentez bien qu'un homme comme M. *Grou*, qui a vu tant de choses, doit être le plus grand métaphysicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

GOUDMAN.

Et après demain encore, mon cher *Sidrac*, car il faut plus d'un dîner pour s'instruire.

CHAPITRE V.

LE lendemain les trois penseurs dînèrent ensemble; & comme ils devenaient un peu plus gais sur la fin du repas, selon la coutume des philosophes qui dînent, on se divertit à parler de toutes les misères, de toutes les sottises, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres australes jusqu'auprès du pôle arctique, & depuis Lima jusqu'à Méaco. Cette diversité d'abominations ne laisse pas d'être fort amusante. C'est un plaisir que n'ont point les bourgeois casaniers & les vicaires de paroisse qui ne connaissent que leur clocher, & qui croient que tout le reste de l'univers est fait comme ex-change-alley à Londres, ou comme la rue de la huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur *Grou*, que malgré la variété infinie répandue sur ce globe, cependant tous les hommes que j'ai vus, soit noirs à laine, soit noirs à cheveux, soit bronzés, soit rouges, soit bis qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux, & une tête sur leurs épaules, quoi qu'en ait dit *St Augustin* qui, dans son trente-septième sermon,

assure qu'il a vu des acéphales, c'est-à-dire des hommes sans tête, des monocules qui n'ont qu'un œil, & des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des anthropophages j'avoue qu'on en regorge, & que tout le monde l'a été.

On m'a souvent demandé si les habitans de ce pays immense nommé la nouvelle Zélande, qui sont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptisés. J'ai répondu que je n'en savais rien, que cela pouvait être, que les Juifs qui étaient plus barbares qu'eux avaient eu deux baptêmes au lieu d'un, le baptême de justice & le baptême de domicile.

Vraiment je les connais, dit M. *Goudman*, & j'ai eu sur cela de grandes disputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le baptême. Non, Messieurs, nous n'avons rien inventé, nous n'avons fait que rapetasser. Mais dites-moi, je vous prie, M. *Grou*, de quatre-vingts ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? est-ce celle des Zélandais ou celle des Hottentots.

M. GROU.

C'est celle de l'île d'Otaïti, sans aucune comparaison. J'ai parcouru les deux hémisphères, je n'ai rien vu comme Otaïti & sa religieuse reine. C'est dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des masques, je n'ai vu que des fripons qui trompent des sots, des charlatans qui escamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, & qui escamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix, qui vous promettent richesses & plaisir quand il n'y aura plus

perſonne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils exiſtent.

Pardieu il n'en eſt pas de même dans l'île d'Aiti ou d'Otaïti. Cette île eſt bien plus civiliſée que celle de Zélande & que le pays des Caffres, & j'oſe dire que notre Angleterre, parce que la nature l'a favoriſée d'un ſol plus fertile; elle lui a donné l'arbre à pain, préſent auſſi utile qu'admirable, qu'elle n'a fait qu'à quelques îles de la mer du Sud. Otaïti poſſède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes & de fruits. On n'a pas beſoin dans un tel pays de manger ſon ſemblable; mais il y a un beſoin plus naturel, plus doux, plus univerſel, que la religion d'Otaïti ordonne de ſatisfaire en public. C'eſt de toutes les cérémonies religieuſes la plus reſpectable ſans doute; j'en ai été témoin auſſi-bien que tout l'équipage de notre vaiſſeau. Ce ne ſont point ici des fables de miſſionnaires, telles qu'on en trouve quelquefois dans les lettres édifiantes & curieuſes des révérends pères jéſuites. Le docteur *Jean Hakerovorht* achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémiſphère méridional. J'ai toujours accompagné M. *Banks*, ce jeune homme ſi eſtimable, qui a conſacré ſon temps & ſon bien à obſerver la nature vers le pôle antarctique, tandis que meſſieurs *Dakins* & *Vood* revenaient des ruines de Palmire & de Balbek où ils avaient fouillé les plus anciens monumens des arts, & que M. *Hamilton* apprenait aux Napolitains étonnés l'hiſtoire naturelle de leur mont Véſuve. Enfin, j'ai vu avec meſſieurs *Banks*, *Solander*, *Cook* & cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princeſſe *Obéira* reine de l'île Otaïti.....

Alors on apporta le café, & dès qu'on l'eut pris, M. *Grou* continua ainsi son récit.

CHAPITRE VI.

LA princesse *Obéira*, dis-je, après nous avoir comblés de présens, avec une politesse digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuse d'assister un matin à notre service anglican. Nous le célébrâmes aussi pompeusement que nous pûmes. Elle nous invita au sien l'après-dîner; c'était le 14 mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille personnes des deux sexes, rangées en demi-cercle, & dans un silence respectueux. Une jeune fille très-jolie, simplement parée d'un déshabillé galant, était couchée sur une estrade qui servait d'autel. La reine *Obéira* ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller sacrifier. Il prononça une espèce de prière, & monta sur l'autel. Les deux sacrificateurs étaient à demi-nus. La reine, d'un air majestueux, enseignait à la jeune victime la manière la plus convenable de consommer le sacrifice. Tous les Otaïtiens étaient si attentifs & si respectueux, qu'aucun de nos matelots n'osa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je; voilà tout ce que notre équipage a vu; c'est à vous d'en tirer les conséquences.

Cette fête sacrée ne m'étonne pas, dit le docteur *Goudman*. Je suis persuadé que c'est la première fête que les hommes aient jamais célébrée; & je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas DIEU lorsqu'on va faire un être à son image, comme nous le prions avant les repas qui servent à soutenir notre corps. Travailler

à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble & la plus sainte. C'est ainsi que pensaient les premiers Indiens qui révérèrent le Lingam, symbole de la génération ; les anciens Egyptiens qui portaient en procession le Phallus ; les Grecs qui érigèrent des temples à *Priape*. S'il est permis de citer la misérable petite nation juive, grossière imitatrice de tous ses voisins, il est dit dans ses livres que ce peuple adora *Priape*, & que la reine-mère du roi juif *Asa* fut sa grande-prêtresse. (*c*)

Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que jamais aucun peuple n'établit, ni ne put établir un culte par libertinage. La débauche s'y glisse quelquefois dans la suite des temps, mais l'institution est toujours innocente & pure. Nos premiers agapes dans lesquels les garçons & les filles se baisaient modestement sur la bouche, ne dégénérèrent qu'assez tard en rendez-vous & en infidélités ; & plût-à-DIEU que je pusse sacrifier avec miss *Fidler* devant la reine *Obéira* en tout bien & en tout honneur ! ce serait assurément le plus beau jour & la plus belle action de ma vie.

M. *Sidrac* qui avait jusque-là gardé le silence, parce que messieurs *Goudman* & *Grou* avaient toujours parlé, sortit enfin de sa taciturnité, & dit : Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine *Obéira* me paraît la première reine de l'hémisphère méridional, je n'ose dire des deux hémisphères ; mais parmi tant de gloire & tant de félicité, il y a un article qui me fait frémir, & dont M. *Goudman* vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Est-il vrai,

(*c*) Troisième des Rois, chap. XIII, & Paralipomènes, chap. XV.

M. *Grou*, que le capitaine *Wallis*, qui mouilla dans cette île fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles. Hélas! reprit M. *Grou*, ce ſont les Français qui nous en accuſent, & nous en accuſons les Français. M. *Bougainville* dit que ce ſont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine *Obéira;* & M. *Cook* prétend que cette reine ne l'a acquiſe que de M. *Bougainville* lui-même. Quoi qu'il en ſoit, la vérole reſſemble aux beaux arts, on ne ſait point qui en fut l'inventeur; mais à la longue ils font le tour de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique.

Il y a long-temps que j'exerce la chirurgie, dit *Sidrac*, & j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune; mais je ne la déteſte pas moins. Madame *Sidrac* me la communiqua dès la première nuit de ſes noces; & comme c'eſt une femme exceſſivement délicate ſur ce qui peut entamer ſon honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres, qu'elle était à la vérité attaquée du mal immonde, mais qu'elle l'avait apporté du ventre de madame ſa mère, & que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi penſa ce qu'on appelle *la nature* quand elle verſa ce poiſon dans les ſources de la vie! on l'a dit, & je le répète, c'eſt la plus énorme & la plus déteſtable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de DIEU, *finxit in effigiem moderantum cuncta deorum*, & c'eſt dans les vaiſſeaux ſpermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection & la mort! Que deviendra ce beau vers de

milord *Rocheſter*, *L'amour ferait adorer* DIEU *dans un pays d'athées ?*

Hélas ! dit alors le bon *Goudman*, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épouſé ma chère miſs *Fidler*, car ſait-on ce qui ſerait arrivé ? on n'eſt jamais ſûr de rien dans ce monde. En tout cas, M. *Sidrac*, vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernait ma veſſie. Je ſuis à votre ſervice, répondit *Sidrac*, mais il faut chaſſer ces mauvaiſes penſées. *Goudman* en parlant ainſi ſemblait prévoir ſa deſtinée.

CHAPITRE VII.

LE lendemain les trois philoſophes agitèrent la grande queſtion, quel eſt le premier mobile de toutes les actions des hommes. *Goudman*, qui avait toujours ſur le cœur la perte de ſon bénéfice & de ſa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour & l'ambition. *Grou*, qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent ; & le grand anatomiſte *Sidrac* aſſura que c'était la chaiſe percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés, & voici comme le ſavant *Sidrac* prouva ſa thèſe.

J'ai toujours obſervé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion & de la volonté d'un principal perſonnage, ſoit roi, ſoit premier miniſtre, ſoit premier commis. Or cette opinion & cette volonté ſont l'effet immédiat de la manière dont les eſprits animaux ſe filtrent dans le cervelet & de-là dans la moëlle alongée. Ces eſprits animaux dépendent de la

circulation du sang ; ce sang dépend de la formation du chyle ; ce chyle s'élabore dans le réseau du mésentère ; ce mésentère est attaché aux intestins par des filets très-déliés ; ces intestins, s'il m'est permis de le dire, sont remplis de merde. Or malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible, car tout est à jour dans la nature, & il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon si on en trouvait d'assez fines & d'assez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme constipé? les élémens les plus ténus, les plus délicats de sa merde, se mêlent au chyle dans les veines d'*Azellius*, vont à la veine-porte & dans le réservoir de *Pecquet*. Elles passent dans la sous-clavière, elles entrent dans le cœur de l'homme le plus galant, de la femme la plus coquette. C'est une rosée d'étron desséché qui court dans tout son corps. Si cette rosée inonde les parenchymes, les vaisseaux & les glandes d'un atrabilaire, sa mauvaise humeur devient férocité ; le blanc de ses yeux est d'un sombre ardent, ses lèvres sont collées l'une sur l'autre ; la couleur de son visage a des teintes brouillées. Il semble qu'il vous menace ; ne l'approchez pas : & si c'est un ministre d'Etat, gardez-vous de lui présenter une requête. Il ne regarde tout papier que comme un secours dont il voudrait bien se servir, selon l'ancien & abominable usage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de son valet de chambre favori, si monseigneur a poussé sa selle le matin.

Ceci est plus important qu'on ne pense. La constipation a produit quelquefois les scènes les plus

ſanglantes. Mon grand-père, qui eſt mort centenaire, était apothicaire de *Cromwell;* il m'a conté ſouvent que *Cromwell* n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorſqu'il fit couper la tête à ſon roi.

Tous les gens un peu inſtruits des affaires du continent, ſavent que l'on avertit ſouvent le duc de *Guiſe* le balafré, de ne pas fâcher *Henri III* en hiver pendant un vent de nord-eſt. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême. Ses matières lui montaient à la tête; il était capable dans ces temps-là de toutes les violences. Le duc de *Guiſe* ne crut pas un ſi ſage conſeil; que lui en arriva-t-il? ſon frère & lui furent aſſaſſinés.

Charles IX ſon prédéceſſeur était l'homme le plus conſtipé de ſon royaume. Les conduits de ſon colon & de ſon rectum étaient ſi bouchés qu'à la fin ſon ſang jaillit par ſes pores. On ne ſait que trop que ce tempérament aduſte fut une des principales cauſes de la St Barthelemi.

Au contraire les perſonnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le coledoque coulant, le mouvement périſtaltique aiſé & régulier, qui s'acquittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeûné, d'une bonne ſelle auſſi aiſément qu'on crache; ces perſonnes favorites de la nature ſont douces, affables, gracieuſes, prévenantes, compatiſſantes, officieuſes. Un *non* dans leur bouche a plus de grâce qu'un *oui* dans la bouche d'un conſtipé.

La garde-robe a tant d'empire qu'un dévoiement rend ſouvent un homme puſillanime. La dyſſenterie ôte le courage. Ne propoſez pas à un homme affaibli par l'inſomnie, par une fièvre lente, & par cinquante

déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'eſt pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eut la dyſſenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, & qu'elle remporta la victoire, culottes bas. Quelques ſoldats auront eu le dévoiement pour s'être gorgés de mauvais raiſins dans la route. Et les hiſtoriens auront dit que toute l'armée malade ſe battit à cul nu, & que pour ne pas le montrer aux petits-maîtres français, elle les battit à plate couture, ſelon l'expreſſion du jéſuite *Daniel* :

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

C'eſt ainſi que les Français ont tous répété, les uns après les autres, que notre grand *Edouard III* ſe fit livrer ſix bourgeois de Calais la corde au cou pour les faire pendre, parce qu'ils avaient oſé ſoutenir le ſiége avec courage, & que ſa femme obtint enfin leur pardon par ſes larmes. Ces romanciers ne ſavent pas que c'était la coutume dans ces temps barbares que les bourgeois ſe préſentaſſent devant leurs vainqueurs la corde au cou, quand ils l'avaient arrêté trop long-temps devant une bicoque. Mais certainement le généreux *Edouard* n'avait nulle envie de ſerrer le cou de ces ſix otages qu'il combla de préſens & d'honneurs. Je ſuis las de toutes les fadaiſes dont tant d'hiſtoriens prétendus ont farci leurs chroniques, & de toutes les batailles qu'ils ont ſi mal décrites. J'aime autant croire que *Gédéon* remporta une victoire ſignalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus, Dieu merci, que l'hiſtoire naturelle, pourvu qu'un *Burnet* & un *Wiſton*, & un *Woodward* ne m'ennuient plus de leurs maudits ſyſtèmes; qu'un *Maillet* ne me diſe plus que la mer d'Irlande a

produit le mont Caucase, & que notre globe est de verre; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, & le corail pour des insectes; (*) pourvu que des charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, & qui me procure une digestion louable & un sommeil plein. Buvez chaud quand il gêle, buvez frais dans la canicule, rien de trop ni de trop peu en tout genre; digérez, dormez, ayez du plaisir, & moquez-vous du reste.

CHAPITRE VIII.

Comme M. *Sidrac* proférait ces sages paroles, on vint avertir M. *Goudman* que l'intendant du feu comte de *Chesterfield* était à la porte dans son carrosse, & demandait à lui parler pour une affaire très-pressante. *Goudman* court pour recevoir les ordres de M. l'intendant qui, l'ayant prié de monter, lui dit:

Monsieur, vous savez sans doute ce qui arriva à M. & à Mme *Sidrac* la première nuit de leurs noces?

Oui, Monsieur, il me contait tout-à-l'heure cette petite aventure.

Hé bien, il en est arrivé tout autant à la belle mademoiselle *Fidler* & à M. le curé son mari. Le lendemain ils se sont battus, le surlendemain ils se sont séparés, & on a ôté à M. le curé son bénéfice. J'aime la *Fidler*, je sais qu'elle vous aime; elle ne me hait

(*) Voyez les notes des *Singularités de la nature*, volume de *Physique*.

pas. Je suis au-dessus de la petite disgrace qui est cause de son divorce. Je suis amoureux & intrépide. Cédez-moi mis *Fidler*, & je vous fais avoir la cure qui vaut cent cinquante guinées de revenu. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monsieur, la proposition est délicate. Je vais consulter mes philosophes *Sidrac* & *Grou ;* je suis à vous sans tarder.

Il revole à ses deux conseillers. Je vois, dit-il, que la digestion ne décide pas seule des affaires de ce monde, & que l'amour, l'ambition & l'argent y ont beaucoup de part. Il leur expose le cas, & les prie de le déterminer sur le champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de sa paroisse, & encore mis *Fidler* par-dessus le marché.

Goudman sentit la sagesse de cette décision, il eut la cure, il eut mis *Fidler* en secret, ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme. M. *Sidrac* lui prodigua ses bons offices dans l'occasion. Il est devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre ; & il est plus persuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choses de ce monde.

Fin des oreilles du comte de Chesterfield &c.

LE

TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE.

Par M. Mamaki interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0383-0

LE

LE

TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE.

Par M. Mamaki, interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

CHAPITRE PREMIER.

Comment la princeſſe Amaſide rencontre un bœuf.

LA jeune princeſſe *Amaſide*, fille d'*Amaſis* roi de Tanis en Egypte, ſe promenait ſur le chemin de Péluſe avec les dames de ſa ſuite. Elle était plongée dans une triſteſſe profonde; les larmes coulaient de ſes beaux yeux. On ſait quel était le ſujet de ſa douleur, & combien elle craignait de déplaire au roi ſon père par ſa douleur même. Le vieillard *Mambrès*, ancien mage & eunuque des pharaons, était auprès d'elle, & ne la quittait preſque jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enſeigna tout ce qu'il eſt permis à une belle princeſſe de ſavoir des ſciences de l'Egypte. L'eſprit d'*Amaſide* égalait ſa beauté; elle était auſſi ſenſible, auſſi tendre que charmante; & c'était cette ſenſibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princeſſe était âgée de vingt-quatre ans. Le mage *Mambrès* en avait environ treize cents. C'était lui, comme on ſait, qui avait eu avec le grand *Moïſe* cette diſpute fameuſe, dans laquelle la victoire fut long-temps balancée entre ces deux profonds philoſophes.

Si *Mambrès* succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival; il fallut des dieux pour vaincre *Mambrès*.

Amasis le fit surintendant de la maison de sa fille, & il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire : la belle *Amaside* l'attendrissait par ses soupirs. „ O mon amant, mon jeune & cher amant! s'écriait-„ elle quelquefois, ô le plus grand des vainqueurs, le „ plus accompli, le plus beau des hommes ! quoi, „ depuis près de sept ans tu as disparu de la terre ! „ quel dieu t'a enlevé à ta tendre *Amaside* ? tu n'es „ point mort, les savans prophètes de l'Egypte en „ conviennent; mais tu es mort pour moi, je suis „ seule sur la terre, elle est déserte. Par quel étrange „ prodige as-tu abandonné ton trône & ta maîtresse ? „ Ton trône ! il était le premier du monde, & c'est „ peu de chose ; mais moi qui t'adore, ô mon cher „ *Na*..... „ Elle allait achever. Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le sage *Mambrès*, ancien eunuque & mage des pharaons. Vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous sont toutes dévouées, & toutes les belles dames se font sans doute un mérite de servir les nobles passions des belles princesses : mais enfin il peut se trouver une indiscrète, & même à toute force une perfide. Vous savez que le roi votre père, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou si vous prononciez ce nom terrible toujours prêt à vous échapper. Pleurez, mais taisez-vous. Cette loi est bien dure, mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne savoir pas commander à votre langue. Songez qu'*Harpocrate* l'un de nos plus grands dieux a toujours

le doigt sur sa bouche. La belle *Amaside* pleura & ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle aperçut de loin, sous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre. Elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc. Vis-à-vis d'elle était un serpent qui n'était pas comme les serpens ordinaires, car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés; sa physionomie était noble & intéressante; sa peau brillait des couleurs les plus vives & les plus douces. Un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie. Il y avait sur une branche un corbeau & un pigeon. Toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée.

Hélas! dit la princesse tout bas, ces gens-là parlent sans doute de leurs amours, & il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime!

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce. Celui de *Pasiphaë*, celui dont *Jupiter* prit la figure pour enlever *Europe*, n'approchaient pas de ce superbe animal. La charmante geniſſe en laquelle *Isis* fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines & les fleuves de l'antique Saana pour

s'approcher de la brillante cavale qui règne dans son cœur, & qui fait dresser ses oreilles. La vieille fesait ses efforts pour le retenir ; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflemens ; le chien le suivait & lui mordait ses belles jambes ; l'ânesse traversait son chemin, & lui détachait des ruades pour le faire retourner. Le gros poisson remontait le Nil, & s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer ; le bouc restait immobile & saisi de crainte ; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau, comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe seule l'accompagnait par curiosité, & lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta *Mambrès* dans ses sérieuses pensées. Cependant le taureau blanc, tirant après lui sa chaîne & la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse qui était saisie d'étonnement & de peur. Il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inouï de douleur & de joie. Il n'osait mugir de peur d'effaroucher la belle *Amaside*. Il ne pouvait parler. Un faible usage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit, mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse. Elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques momens les chagrins les plus douloureux. Voilà, disait-elle, un animal bien aimable, je voudrais l'avoir dans mon écurie.

A ces mots, le taureau plia les quatre genoux, & baisa la terre. Il m'entend, s'écria la princesse, il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette consolation, achetez

ce beau chérubin; (*a*) faites le prix avec la vieille à laquelle il appartient sans doute. Je veux que cet animal soit à moi; ne me refusez pas cette consolation innocente. Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. *Mambrès* se laissa toucher, & alla parler à la vieille.

CHAPITRE II.

Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, & comme il fut reconnu par elle.

MADAME, lui dit-il, vous savez que les filles, & surtout les princesses ont besoin de se divertir. La fille du roi est folle de votre taureau; je vous prie de nous le vendre, vous serez payée argent comptant.

Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi. Je suis chargée, moi & toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches & d'en rendre compte. DIEU me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable!

Mambrès à ce discours se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention: Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. Je ne me trompe pas, répondit la vieille, je vous ai vu, Seigneur,

(*a*) *Chérub* en chaldéen & en syriaque signifie un *bœuf*.

il y a sept cents ans dans un voyage que je fis de Syrie en Egypte, quelques mois après la destruction de Troye, lorsqu'*Hiram* régnait à Tyr, & *Nephel Keres* sur l'antique Egypte.

Ah ! Madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste pythonisse d'Endor. Et vous, Seigneur, lui dit la pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand *Mambrès* d'Egypte.

O rencontre imprévue ! jour mémorable ! décrets éternels ! dit *Mambrès*. Ce n'est pas sans doute sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les rivages du Nil, près de la superbe ville de Tanis. Quoi ! c'est vous, Madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain, & la première personne du monde pour faire venir des ombres ! — Quoi ! c'est vous, Seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpens, le jour en ténèbres, & les rivières en sang ! — Oui, Madame ; mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières & de ma puissance. J'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc, & qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. — La vieille se recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes :

Mon cher *Mambrès*, nous sommes de la même profession ; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau. Je puis vous satisfaire sur les autres animaux. Vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent. Le serpent est celui qui persuada *Eve* de manger une pomme, & d'en faire manger à son mari. L'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à *Balaam* votre contemporain. Le

poiſſon qui a toujours ſa tête hors de l'eau, eſt celui qui avala *Jonas* il y a quelques années. Ce chien eſt celui qui ſuivit l'ange *Raphaël* & le jeune *Tobie* dans le voyage qu'ils firent à Ragès en Médie du temps du grand *Salmanazar*. Ce bouc eſt celui qui expie tous les péchés d'une nation. Ce corbeau & ce pigeon ſont ceux qui étaient dans l'arche de *Noé*: grand événement, cataſtrophe univerſelle que preſque toute la terre ignore encore. Vous voilà au fait. Mais pour le taureau, vous n'en ſaurez rien.

Mambrès écoutait avec reſpect. Puis il dit: l'Eternel révèle ce qu'il veut & à qui il veut, illuſtre pythoniſſe. Toutes ces bêtes, qui ſont commiſes avec vous à la garde du taureau blanc, ne ſont connues que de votre généreuſe & agréable nation, qui eſt elle-même inconnue à preſque tout le monde. Les merveilles que vous & les vôtres, & moi & les miens nous avons opérées, feront un jour un grand ſujet de doute & de ſcandale pour les faux ſages. Heureuſement elles trouveront croyance chez les ſages véritables qui ſeront ſoumis aux voyans dans une petite partie du monde, & c'eſt tout ce qu'il faut.

Comme il prononçait ces paroles la princeſſe le tira par la manche, & lui dit: *Mambrès*, eſt-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau? Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, & *Amaſide* verſa des larmes.

Elle s'adreſſa alors elle-même à la vieille, & lui dit: Ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui ſans doute vivent encore, de me vendre non-ſeulement votre taureau, mais

aussi votre pigeon qui lui paraît fort affectionné. Pour vos autres bêtes, je n'en veux point ; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs, si vous ne me vendez ce charmant taureau blanc qui fera toute la douceur de ma vie.

La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, & lui dit : Princesse, mon taureau n'est point à vendre, votre illustre mage en est instruit. Tout ce que je pourrais faire pour votre service, ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais ; vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise. Mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent & qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal; mais s'il essaie encore de rompre sa chaîne comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui ! je ne répondrais pas de sa vie. Ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement, & le garderait plus de trois jours dans son ventre ; ou bien ce serpent, qui vous a paru peut-être assez doux & assez aimable, lui pourrait faire une piqûre mortelle.

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes ses propositions d'un air soumis. Il se coucha à ses pieds, mugit doucement ; & regardant *Amaside* avec tendresse, il semblait lui dire : Venez me voir quelquefois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole & lui dit : Princesse, je vous conseille de faire aveuglement tout ce que mademoiselle d'*Endor* vient de vous dire. L'ânesse dit aussi son mot & fut de l'avis du serpent. *Amaside* était affligée que ce serpent & cette

ânesse parlassent si bien, & qu'un beau taureau qui avait les sentimens si nobles & si tendres ne pût les exprimer. Hélas! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas; on y voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation, & des malotrus qui parlent avec assurance.

Ce serpent n'est point un malotru, dit *Mambrès;* ne vous y trompez pas : c'est peut-être la personne de la plus grande considération.

Le jour baissait; la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure. Ses dames du palais étaient émerveillées, & ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu & entendu. *Mambrès* sefait ses réflexions. La princesse songeant que le serpent avait appelé la vieille *Mademoiselle*, conclut au hasard qu'elle était pucelle, & sentit quelque affliction de l'être encore; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

CHAPITRE III.

Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.

LA belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu. Elles le promirent toutes, & en effet le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'*Amaside* dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau

taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec ſon ſage *Mambrès*, elle lui dit : O ſage, cet animal me tourne la tête. Il occupe beaucoup la mienne, dit *Mambrès*. Je vois clairement que ce chérubin eſt fort au-deſſus de ſon eſpèce. Je vois qu'il y a là un grand myſtère, mais je crains un événement funeſte. Votre père *Amaſis* eſt violent & ſoupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduiſiez avec la plus grande prudence.

Ah ! dit la princeſſe, j'ai trop de curioſité pour être prudente ; c'eſt la ſeule paſſion qui puiſſe ſe joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi ! ne pourrais-je ſavoir ce que c'eſt que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble ſi inouï ?

Madame, lui répondit *Mambrès*, je vous ai avoué déjà que ma ſcience baiſſe à meſure que mon âge avance : mais je me trompe fort, ou le ſerpent eſt inſtruit de ce que vous avez tant d'envie de ſavoir. Il a de l'eſprit, il s'explique en bons termes ; il eſt accoutumé depuis long-temps à ſe mêler des affaires des dames. Ah, ſans doute, dit *Amaſide*, c'eſt ce beau ſerpent de l'Egypte qui en ſe mettant la queue dans la bouche eſt le ſymbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, & qui l'obſcurcit dès qu'il les ferme. — Non, Madame. — C'eſt donc le ſerpent d'*Eſculape* ? — Encore moins. — C'eſt peut-être *Jupiter* ſous la forme d'un ſerpent ? — Point du tout. — Ah ! je vois, c'eſt votre baguette que vous changeâtes autrefois en ſerpent ? — Non, vous dis-je, Madame ; mais tous ces ſerpens-là ſont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans ſon

pays; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu. Adressez-vous à lui. Toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place, je laisserais-là le taureau, l'ânesse, le serpent, le poisson, le chien, le bouc, le corbeau & la colombe. Mais la passion vous emporte; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié & de trembler.

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent. *Mambrès*, qui était bon, y consentit; & en réfléchissant toujours profondément, il alla trouver sa pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'*Amaside* était la maîtresse; que le serpent savait très-bien vivre; qu'il était fort poli avec les dames; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, & qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur, & sesait toujours ses réflexions. Vous voulez parler au serpent, Madame; ce sera quand il plaira à votre altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter; car tout animal est pétri d'amour-propre, & surtout lui. On dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu pour son excès d'orgueil. Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. Je le crois bien, reprit le vieillard. Alors il lui apprit tout les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux. Mais, Madame, quelque aventure singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes;

il eſt juſte qu'à ſon tour une femme le ſéduiſe. J'y ferai mon poſſible, dit la princeſſe.

Elle partit donc avec ſes dames du palais & le bon mage eunuque. La vieille alors feſait paître le taureau blanc aſſez loin. *Mambrès* laiſſa *Amaſide* en liberté, & alla entretenir ſa pythoniſſe. La dame d'honneur cauſa avec l'ânesſe; les dames de compagnie s'amuſèrent avec le bouc, le chien, le corbeau & la colombe. Pour le gros poiſſon qui feſait peur à tout le monde, il ſe replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le ſerpent alla auſſitôt au devant de la belle *Amaſide* dans le bocage, & ils eurent enſemble cette converſation.

LE SERPENT.

Vous ne ſauriez croire combien je ſuis flatté, Madame, de l'honneur que votre alteſſe daigne me faire.

LA PRINCESSE.

Monſieur, votre grande réputation, la fineſſe de votre phyſionomie, & le brillant de vos yeux, m'ont aiſément déterminée à rechercher ce tête-à-tête. Je ſais par la voix publique (ſi elle n'eſt point trompeuſe) que vous avez été un grand ſeigneur dans le ciel empyrée.

LE SERPENT.

Il eſt vrai, Madame, que j'y avais une place aſſez diſtinguée. On prétend que je ſuis un favori diſgracié: c'eſt un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde. (*b*)

(*b*) Les brachmanes furent en effet les premiers qui imaginèrent une révolte dans le ciel, & cette fable ſervit long-temps après de canevas à l'hiſtoire de la guerre des géans contre les dieux, & à quelques autres hiſtoires.

Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures. Je ne doute pas que des poëtes du Nord n'en fassent un jour un poëme épique bien bizarre; car, en vérité, c'est tout ce qu'on en peut faire. Mais je ne suis pas tellement déchu que je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très-considérable. J'oserais presque dire que toute la terre m'appartient.

LA PRINCESSE.

Je le crois, Monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez; & c'est régner que de plaire.

LE SERPENT.

J'éprouve, Madame, en vous voyant & en vous écoutant que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres ames.

LA PRINCESSE.

Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur. On prétend que vous avez subjugué bien des dames, & que vous commençâtes par notre mère commune dont j'ai oublié le nom.

LE SERPENT.

On me fait tort : je lui donnai le meilleur conseil du monde. Elle m'honorait de sa confiance. Mon avis fut qu'elle & son mari devaient se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses. Un arbre si nécessaire au genre-humain ne me paraissait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être servi par des ignorans & des idiots ?

L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfectionner? Ne faut-il pas connaître le bien & le mal pour faire l'un & pour éviter l'autre? Certainement on me devait des remercîmens.

LA PRINCESSE.

Cependant on dit qu'il vous en arriva mal. C'est apparemment depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils, & que tant de vrais savans & de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre-humain.

LE SERPENT.

Ce sont apparemment mes ennemis, Madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour. Une preuve que j'y ai un très-grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le conseil quand il fut question d'éprouver le bon homme *Job;* & que j'y fus encore appelé quand on y prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé *Achab;* (*c*) ce fut moi seul qu'on chargea de cette noble commission.

LA PRINCESSE.

Ah! Monsieur, je ne crois pas que vous soyez fait pour tromper. Mais puisque vous êtes toujours dans le

(*c*) Troisième livre des *Rois*, chap. XXII, v. 21 & 22. Le Seigneur dit qu'il trompera *Achab* roi d'Israël, afin qu'il marche en Ramoth de Galaad, & qu'il y tombe. Et un esprit s'avança & se présenta devant le Seigneur, & lui dit: C'est moi qui le tromperai. Et le Seigneur lui dit: Comment? Oui, tu le tromperas, & tu prévaudras. Va, & fais ainsi.

miniſtère, puis-je vous demander une grâce? j'eſpère qu'un ſeigneur ſi aimable ne me refuſera pas.

LE SERPENT.

Madame, vos prières ſont des lois. Qu'ordonnez-vous?

LA PRINCESSE.

Je vous conjure de me dire ce que c'eſt que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des ſentimens incompréhenſibles, qui m'attendriſſent & qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en inſtruire.

LE SERPENT.

Madame, la curioſité eſt néceſſaire à la nature humaine, & ſurtout à votre aimable ſexe; ſans elle on croupirait dans la plus honteuſe ignorance. J'ai toujours ſatisfait, autant que je l'ai pu, la curioſité des dames. On m'accuſe de n'avoir eu cette complaiſance que pour faire dépit au maître des choſes. Je vous jure que mon ſeul but ſerait de vous obliger; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce ſecret.

LA PRINCESSE.

Ah! c'eſt ce qui me rend encore plus curieuſe.

LE SERPENT.

Je reconnais-là toutes les belles dames à qui j'ai rendu ſervice.

LA PRINCESSE.

Si vous êtes ſenſible, ſi tous les êtres ſe doivent des

ſecours mutuels, ſi vous avez pitié d'une infortunée, ne me refuſez pas.

LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur : il faut vous ſatisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

LE SERPENT.

Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé. . . . .

LA PRINCESSE.

Un jeune roi ! beau, fait à peindre, amoureux, aimé ! & de qui ? & quel était ce roi ? quel âge avait-il ? qu'eſt-il devenu ? où eſt-il ? où eſt ſon royaume ? quel eſt ſon nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez, quand j'ai commencé à peine. Prenez garde; ſi vous n'avez pas plus de pouvoir ſur vous-même, vous êtes perdue.

LA PRINCESSE.

Ah ! pardon, Monſieur, cette indiſcrétion ne m'arrivera plus ; continuez de grâce.

LE SERPENT.

Ce grand roi, le plus aimable & le plus valeureux des hommes, victorieux par-tout où il avait porté ſes armes, rêvait ſouvent en dormant ; & quand il oubliait

ſes

ſes rêves, il voulait que ſes mages s'en reſſouvinſſent, & qu'ils lui appriſſent ce qu'il avait rêvé, ſans quoi il les feſait tous pendre, car rien n'eſt plus juſte. Or il y a bientôt ſept ans qu'il ſongea un beau ſonge dont il perdit la mémoire en ſe réveillant; & un jeune juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué ſon rêve, cet aimable roi fut ſoudain changé en bœuf (*d*) car . . .

LA PRINCESSE.

Ah! c'eſt mon cher *Nabu* . . . elle ne put achever; elle tomba évanouie. *Mambrès*, qui écoutait de loin, la vit tomber, & la crut morte.

CHAPITRE IV.

Comment on voulut ſacrifier le bœuf & exorciſer la princeſſe.

Mambrès court à elle en pleurant. Le ſerpent eſt attendri; il ne peut pleurer, mais il ſiffle d'un ton lugubre; il crie, elle eſt morte. L'âneſſe répète, elle eſt morte; le corbeau le redit; tous les autres animaux paraiſſaient ſaiſis de douleur, excepté le poiſſon de *Jonas*, qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais arrivent, & s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc qui paiſſait au loin, & qui entend leurs clameurs, court au boſquet, & entraîne

(*d*) Toute l'antiquité employait indifféremment les termes de bœuf & de taureau.

la vieille avec lui en pouſſant des mugiſſemens dont les échos retentiſſent. En vain toutes les dames verſaient ſur *Amaſide* expirante leurs flacons d'eau de roſe, d'œillet, de myrthe, de benjoin, de baume de la Mecque, de cannelle, d'amomum, de girofle, de muſcade, d'ambre gris; elle n'avait donné aucun ſigne de vie; mais dès qu'elle ſentit le beau taureau blanc à ſes côtés, elle revint à elle plus fraîche, plus belle, plus animée que jamais. Elle donna cent baiſers à cet animal charmant qui penchait languiſſamment ſa tête ſur ſon ſein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie. Elle paſſe ſes bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige. La paille légère s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ſes ſoupirs; on voyait ſes yeux tantôt étincelans d'une tendre flamme, tantôt offuſqués par ces larmes précieuſes que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle ſurpriſe la dame d'honneur d'*Amaſide* & les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais, elles racontèrent toutes à leurs amans cette aventure étrange, & chacune avec des circonſtances différentes qui en augmentaient la ſingularité, & qui contribuent toujours à la variété de toutes les hiſtoires.

Dès qu'*Amaſis* roi de Tanis en fut informé, ſon cœur royal fut ſaiſi d'une juſte colère. Tel fut le courroux de *Minos*, quand il ſut que ſa fille *Paſiphaë* prodiguait ſes tendres faveurs au père du minotaure. Ainſi frémit *Junon*, lorſqu'elle vit *Jupiter* ſon époux careſſer la belle vache *Io* fille du fleuve Inachus. *Amaſis* fit enfermer la belle *Amaſide* dans ſa chambre, & mit

une garde d'eunuques noirs à sa porte; puis il assembla son conseil secret.

Le grand-mage *Mambrès* y présidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'Etat conclurent que le taureau blanc était un sorcier. C'était tout le contraire, il était ensorcelé; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciser la princesse, & sacrifier le taureau blanc & la vieille.

Le sage *Mambrès* ne voulut point choquer l'opinion du roi & du conseil. C'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes. Il pouvait les différer sous un prétexte très-plausible. Le dieu *Apis* venait de mourir à Memphis. Un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'était permis d'exorciser personne en Egypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard *Mambrès* sentait à quel péril sa chère princesse était exposée : il voyait quel était son amant. Les syllabes *Nabu* qui lui étaient échappées, avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie (*e*) de Memphis appartenait alors aux Babyloniens; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du

(*e*) *Dynastie* signifie proprement puissance. Ainsi on peut se servir de ce mot, malgré les cavillations de *Larcher*. Dynastie vient du phénicien *dunast*. Et *Larcher* est un ignorant qui ne sait ni le phénicien, ni le syriaque, ni le cophte.

monde, dont *Amasis* était l'ennemi mortel. *Mambrès* avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi *Amasis* découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi dont elle était éprise, avait détrôné son père, qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur & l'idole des nations, le tendre & généreux amant de la charmante *Amaside*. Mais aussi, en sacrifiant le taureau, on faisait mourir infailliblement la belle *Amaside* de douleur.

Que pouvait faire *Mambrès* dans des circonstances si épineuses ? Il va trouver sa chère nourrissonne au sortir du conseil, & lui dit : Ma belle enfant, je vous servirai ; mais je vous le répète, on vous coupera le cou si vous prononcez jamais le nom de votre amant.

Ah ! que m'importe mon cou, dit la belle *Amaside*, si je ne puis embrasser celui de *Nabuco*....! mon père est un bien méchant homme ! non-seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre ; & quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le secret de le changer en bœuf. A-t-on jamais vu une malice plus effroyable ? si mon père n'était pas mon père, je ne sais pas ce que je lui ferais.

Ce n'est pas votre père qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage *Mambrès*, c'est un paleſtin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des Etats que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne

doivent point vous surprendre ; vous savez que j'en fesais autrefois de plus belles : rien n'était plus commun alors que ces changemens qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble nous a enseigné que *Lycaon* roi d'Arcadie fut changé en loup. La belle *Callisto* sa fille fut changée en ourse ; *Io* fille d'*Inachus*, notre vénérable *Isis*, en vache ; *Daphné* en laurier, *Syrinx* en flûte. La belle *Edith* femme de *Loth* le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue dans notre voisinage une grande statue de sel très-belle & très-piquante, qui a conservé toutes les marques de son sexe, & qui a régulièrement ses ordinaires (*f*) chaque mois, comme l'attestent les grands-hommes qui l'ont vue ? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse. J'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec & le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac. On ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses.

Enfin, Madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que *Vénus* a changé les *Cérastes* en bœufs. Je le sais, dit la malheureuse princesse, mais les exemples consolent-ils ? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent ? Votre peine peut finir, dit le sage ; & puisque votre tendre amant est devenu bœuf,

(*f*) *Tertullien* dans son poëme de Sodôme dit :

Dicitur & vivens alio sub corpore sexûs
Munificos solito dispungere sanguine menses.

Saint Irénée, liv. IV, dit : *Per naturalia ea quæ sunt consuetudinis feminæ ostendens.*

vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi, il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle *Amaside* que j'ai élevée sur mes genoux, & que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles.

CHAPITRE V.

Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

LE divin *Mambrès* ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, & ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux; vous courez risque d'être pendue, & votre bœuf d'être brûlé ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes, car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses; mais cachez soigneusement le serpent & le poisson; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, & que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe; il est accoutumé à cette cérémonie qui ne lui fait aucun mal, & l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promène. Je vous prie seulement de me prêter

tout à l'heure le chien de *Tobie* qui eſt un lévrier fort agile, l'âneſſe de *Balaam* qui court mieux qu'un dromadaire, le corbeau & le pigeon de l'arche, qui volent très-rapidement. Je veux les envoyer en ambaſſade à Memphis pour une affaire de la dernière conſéquence.

La vieille repartit au mage : Seigneur, vous pouvez diſpoſer à votre gré du chien de *Tobie*, de l'âneſſe de *Balaam*, du corbeau & du pigeon de l'arche, & du bouc émiſſaire ; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il eſt dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, *être toujours mouillé de la roſée, & brouter l'herbe ſur la terre*, (g) *& que ſa portion ſera avec les bêtes ſauvages*. Il m'eſt confié, je dois obéir. Que penſeraient de moi *Daniel*, *Ezéchiel* & *Jérémie*, ſi je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même? Je vois que vous ſavez le ſecret de cet étrange animal : je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, loin des cruautés du roi de Tanis. Mon poiſſon & mon ſerpent me défendront : je ne crains perſonne quand je ſers mon maître.

Le ſage *Mambrès* repartit ainſi : Ma bonne, la volonté de DIEU ſoit faite! pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Mœris, ni du lac de Sodôme ; je ne veux que lui faire du bien & à vous auſſi. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de *Daniel*, d'*Ezéchiel* & de *Jérémie*? Ah! Seigneur, reprit la vieille, vous ſavez auſſi-bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire : mais je n'ai point de temps à perdre ; je ne

(g) *Daniel*, chap. V.

veux point être pendue ; je ne veux point que mon taureau ſoit brûlé, ou noyé, ou mangé. Je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope, avec mon ſerpent & mon poiſſon. Adieu.

Le taureau la ſuivit tout penſif, après avoir témoigné au bienfeſant *Mambrès* la reconnaiſſance qu'il lui devait.

Le ſage *Mambrès* était dans une cruelle inquiétude. Il voyait bien qu'*Amaſis* roi de Tanis, déſeſpéré de la folle paſſion de ſa fille pour cet animal, & la croyant enſorcelée, ferait pourſuivre par-tout le malheureux taureau, & qu'il ſerait infailliblement brûlé en qualité de ſorcier dans la place publique de Tanis, ou livré au poiſſon de *Jonas*, ou rôti, ou ſervi ſur table. Il voulait à quelque prix que ce fût épargner ce déſagrément à la princeſſe.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis ſon ami, en caractères ſacrés, ſur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en uſage. Voici les propres mots de ſa lettre.

„ Lumière du monde, lieutenant d'*Iſis*, d'*Oſiris* & „ d'*Horus*, chef des circoncis, vous dont l'autel eſt „ élevé, comme de raiſon, au-deſſus de tous les trônes ; „ j'apprends que votre dieu le bœuf *Apis* eſt mort. „ J'en ai un autre à votre ſervice. Venez vîte avec vos „ prêtres le reconnaître, l'adorer & le conduire dans „ l'écurie de votre temple. Qu'*Iſis*, *Oſiris* & *Horus* vous „ aient en leur ſainte & digne garde ; & vous, „ meſſieurs les prêtres de Memphis, en leur ſainte „ garde !

„ Votre affectionné ami,

MAMBRÈS.

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, & les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur. Puis appelant à lui quatre courriers qu'il deſtinait à ce meſſage, (c'était l'âneſſe, le chien, le corbeau & le pigeon) il dit à l'âneſſe : Je ſais avec quelle fidélité vous avez ſervi *Balaam* mon confrère, ſervez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotal qui vous égale à la courſe ; allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre, & revenez. L'âneſſe lui répondit : Comme j'ai ſervi *Balaam*, je ſervirai monſeigneur; j'irai & je reviendrai. Le ſage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, & elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de *Tobie*, & lui dit : Chien fidelle, & plus prompt à la courſe qu'*Achille* aux pieds légers, je ſais ce que vous avez fait pour *Tobie* fils de *Tobie*, lorſque vous & l'ange *Raphaël* vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, & de Ragès à Ninive, & qu'il rapporta à ſon père dix talens (*h*) que l'eſclave *Tobie* père avait prêtés à l'eſclave *Gabelus*; car ces eſclaves étaient fort riches. Portez à ſon adreſſe cette lettre qui eſt plus précieuſe que dix talens d'argent. Le chien lui répondit : Seigneur, ſi j'ai ſuivi autrefois le meſſager *Raphaël*, je puis tout auſſi-bien faire votre commiſſion. *Mambrès* lui mit la lettre dans la gueule : il en dit autant à la colombe. Elle lui répondit : Seigneur, ſi j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponſe. Elle prit la lettre dans ſon bec. On les perdit tous trois de vue en un inſtant.

(*h*) Vingt mille écus argent de France, au cours de ce jour.

Puis il dit au corbeau : Je sais que vous avez nourri le grand prophète *Elie* (*i*) lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith si fameux dans toute la terre. Vous lui apportiez tous les jours de bon pain & des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis.

Le corbeau répondit en ces mots : Il est vrai, Seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophète *Elie* le thesbite, que j'ai vu monter dans l'atmosphère sur un char de feu, traîné par quatre chevaux de feu, quoique ce ne soit pas la coutume ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien porter votre lettre, pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour, & que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission.

Mambrès en colère dit à cet animal : Gourmand & malin, je ne suis pas étonné qu'*Apollon*, de blanc que tu étais comme un cygne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle *Coronis*, malheureuse mère d'*Esculape*. Eh ! dis-moi donc, mangeais-tu tous les jours des aloyaux & des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche ? Monsieur, nous y fesions très-bonne chère, repartit le corbeau. On servait du rôti deux fois par jour à toutes les volatiles de mon espèce qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buses, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hibous, & à la foule innombrable des oiseaux de proie. On garnissait avec une profusion bien plus grande les tables des

(*i*) IIIe Liv. des Rois, chap. XVII.

lions, des léopards, des tigres, des panthères, des onces, des hyènes, des loups, des ours, des renards, des fouines & de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit personnes de marque, & les seules qui fussent au monde, continuellement occupées du soin de notre table & de notre garde-robe; savoir *Noé* & sa femme, qui n'avaient guère plus de six cents ans, leurs trois fils & leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel soin, quelle propreté nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes, depuis l'éléphant & la girafe jusqu'aux vers à soie & aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur *Noë* soit inconnu à toutes les nations dont il est la tige; mais je ne m'en soucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête (*k*) chez le roi de Thrace *Xissutre*. Ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux. En un mot, je veux faire bonne chère, & être très-bien payé en argent comptant.

Le sage *Mambrès* se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile & si bavarde. Ils se séparèrent fort mécontens l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau, & ne pas perdre la piste de la vieille & du serpent. *Mambrès* ordonna à des domestiques intelligens & affidés de les suivre; & pour lui il s'avança

(*k*) *Bérose*, auteur chaldéen, rapporte en effet que la même aventure advint au roi de Thrace *Xissutre*: elle était même encore plus merveilleuse; car son arche avait cinq stades de long sur deux de large. Il s'est élevé une grande dispute entre les savans pour démêler lequel est le plus ancien du roi *Xissutre* ou de *Noë*.

en litière sur le bord du Nil, toujours fesant des réflexions.

Comment se peut-il, disait-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute la terre, comme il s'en vante, & comme tant de doctes l'avouent, & que cependant il obéisse à une vieille? Comment est-il quelquefois appelé au conseil de là-haut, tandis qu'il rampe sur la terre? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu, & que tant de sages prétendent l'en déloger avec des paroles? Enfin comment passe-t-il chez un petit peuple du voisinage pour avoir perdu le genre-humain, & comment le genre-humain n'en sait-il rien? Je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. Je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même, ni les grandes choses que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien pesé, je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions: *Rerum concordia discors*, comme disait autrefois mon maître *Zoroastre* en sa langue.

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure, comme l'est toute métaphysique, un batelier, en chantant une chanson à boire, amarra un petit bateau près de la rive. On en vit sortir trois graves personnages à demi-vêtus de lambeaux crasseux & déchirés; mais conservant, sous ces livrées de la pauvreté, l'air le plus majestueux & le plus auguste. C'étaient *Daniel*, *Ezéchiel* & *Jérémie*.

CHAPITRE VI.

Comment Mambrès rencontra trois prophètes, & leur donna un bon dîner.

CES trois grands-hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage *Mambrès* pour un de leurs confrères, à quelques traits de cette même lumière qui lui restaient encore, & se prosternèrent devant son palanquin. *Mambrès* les reconnut aussi pour prophètes encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes. Il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc; & usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture, & avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité. Il les releva, fit dresser des tentes & apprêter un dîner dont il jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas. Elle se rendit à l'invitation, & arriva menant toujours le taureau blanc en lesse.

On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine; les entrées furent une tourte de langues de carpes, des foies de lottes & de brochets, des poulets aux pistaches, des innocens aux truffes & aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écrevisses, de mousserons & de morilles, & un chipolata. Le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinotes, de cailles &

d'ortolans, avec quatre salades. Au milieu était un surtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets; rien de plus magnifique, de plus brillant & de plus ingénieux que le dessert.

Au reste, le discret *Mambrès* avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, ni têtines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât.

Ce grand & malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente. Jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années entières. Hélas! disait-il en lui-même, ce *Daniel* qui m'a changé en taureau, & cette sorcière de pythonisse qui me garde, font la meilleure chère du monde; & moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin & à boire de l'eau!

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor & de Shiras. Quand les prophètes & la pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. J'avoue, dit *Daniel*, que je ne fesais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. Quoi! Monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions? dit *Mambrès*; & comment n'avez-vous pas été mangé? Monsieur, dit *Daniel*, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. Pour moi, dit *Jérémie*, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître, & si je pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur-général, ou évêque à Babylone, que prophète à Jérusalem.

Ezéchiel dit : Il me fut ordonné une fois de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, & de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves & de froment, couvert de (*l*) . . . je n'ose pas dire. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur *Mambrès* est plus délicate. Cependant le métier de prophète a du bon ; & la preuve en est que mille gens s'en mêlent.

A propos, dit *Mambrès*, expliquez-moi ce que vous entendez par votre *Oolla* & par votre *Ooliba*, qui faisaient tant de cas des chevaux & des ânes ? Ah ! répondit *Ezéchiel*, ce sont des fleurs de rhétorique.

Après ces ouvertures de cœur, *Mambrès* parla d'affaires. Il demanda aux trois pélerins pourquoi ils étaient venus dans les Etats du roi de Tanis. *Daniel* prit la parole ; il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que *Nabuchodonosor* avait disparu ; qu'on avait persécuté tous les prophètes selon l'usage de la cour ; qu'ils passaient leur vie, tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivières ; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Egypte, de peur d'être lapidés. *Ezéchiel* & *Jérémie* parlèrent aussi très-long-temps dans un fort beau style qu'on pouvait à peine comprendre. Pour la pythonisse elle avait toujours l'œil sur son animal. Le poisson de *Jonas* se tenait dans le Nil vis-à-vis de la tente, & le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du

(*l*) *Ezéchiel*, chap. IV.

Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ſes ennemis, pouſſa des mugiſſemens épouvantables; il ſe jeta impétueuſement ſur eux, il les frappa de ſes cornes : & comme les prophètes n'ont jamais que la peau ſur les os, il les aurait percés d'outre en outre, & leur aurait ôté la vie. Mais le maître des choſes, qui voit tout, & qui remédie à tout, les changea ſur le champ en pies; & ils continuèrent à parler comme auparavant. La même choſe arriva depuis aux *Piérides*, tant la fable a imité l'hiſtoire.

Ce nouvel incident produiſait de nouvelles réflexions dans l'eſprit du ſage *Mambrès*. Voilà, diſait-il, trois grands prophètes changés en pies; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler, & à garder toujours une diſcrétion convenable. Il concluait que ſageſſe vaut mieux qu'éloquence, & penſait profondément ſelon ſa coutume, lorſqu'un grand & terrible ſpectacle vint frapper ſes regards.

CHAPITRE VII.

Le roi de Tanis arrive. Sa fille & le taureau vont être ſacrifiés.

DES tourbillons de pouſſière s'élevaient du midi au nord. On entendait le bruit des tambours, des trompettes, des fifres, des pſaltérions, des cythares, des ſambuques : pluſieurs eſcadrons avec pluſieurs bataillons s'avançaient, & *Amaſis* roi de Tanis était à leur tête ſur un cheval caparaçonné d'une houſſe écarlate

écarlate brochée d'or, & les hérauts criaient : Qu'on prenne le taureau blanc ; qu'on le lie ; qu'on le jette dans le Nil, & qu'on le donne à manger au poisson de *Jonas ;* car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a ensorcelé sa fille.

Le bon vieillard *Mambrès* fit plus de réflexions que jamais. Il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, & que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent : Mon cher ami, allez vîte consoler la belle *Amasîde* ma nourrissonne ; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive ; & faites-lui des contes pour charmer son inquiétude ; car les contes amusent toujours les filles, & ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde.

Puis il se prosterna devant *Amasis* roi de Tanis, & lui dit : O roi ! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié ; car votre majesté a toujours raison ; mais le maître des choses a dit : *Ce taureau ne doit être mangé par le poisson de Jonas qu'après que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la place de son dieu qui est mort.* Alors vous serez vengé, & votre fille sera exorcisée ; car elle est possédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choses.

Amasis roi de Tanis resta tout pensif ; puis il dit : Le bœuf *Apis* est mort ; DIEU veuille avoir son ame ! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte ? Sire, dit *Mambrès*, je ne vous demande que huit jours. Le roi qui était très-dévot dit : Je les accorde, & je veux rester ici huit jours ; après quoi, je sacrifierai le séducteur

de ma fille. Et il fit venir ſes tentes, ſes cuiſiniers, ſes muſiciens, & reſta huit jours en ce lieu, comme il eſt dit dans Manéthon.

La vieille était au déſeſpoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre. *Elie* feſait apparaître toutes les nuits des ombres au roi, pour le détourner de ſa cruelle réſolution : mais le roi ne ſe ſouvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que *Nabuchodonoſor* avait oublié ſes ſonges.

CHAPITRE VIII.

Comment le ſerpent fit des contes à la princeſſe pour la conſoler.

CEPENDANT le ſerpent contait des hiſtoires à la belle *Amaſide* pour calmer ſes douleurs. Il lui diſait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morſure de certains petits ſerpens, en ſe montrant ſeulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un ſi beau contraſte avec *Amphion* architecte de Thèbes en Béotie. Cet *Amphion* feſait venir les pierres de taille au ſon du violon : un rigodon & un menuet lui ſuffiſaient pour bâtir une ville, mais l'autre les détruiſait au ſon du cornet à bouquin ; il fit pendre trente & un rois très-puiſſans dans un canton de quatre lieues de long & de large ; il fit pleuvoir de groſſes pierres du haut du ciel ſur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui ; & les ayant

ainſi exterminés, il arrêta le ſoleil & la lune en plein midi pour les exterminer encore entre Gabaon & Aïaron ſur le chemin de Bethoron, à l'exemple de *Bacchus* qui avait arrêté le ſoleil & la lune dans ſon voyage aux Indes.

La prudence que tout ſerpent doit avoir, ne lui permit pas de parler à la belle *Amaſide* du puiſſant bâtard *Jephté*, qui coupa le cou à ſa fille, parce qu'il avait gagné une bataille ; il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princeſſe : mais il lui conta les aventures du grand *Samſon*, qui tuait mille philiſtins avec une mâchoire d'âne, qui attachait enſemble trois cents renards par la queue, & qui tomba dans les filets d'une fille moins belle, moins tendre & moins fidelle que la charmante *Amaſide*.

Il lui raconta les amours malheureux de *Sichem* & de l'agréable *Dina* âgée de ſix ans, & les amours plus fortunées de *Booz* & de *Ruth*, ceux de *Juda* avec ſa bru *Thamar*, ceux de *Loth* avec ſes deux filles qui ne voulaient pas que le monde finît, ceux d'*Abraham* & de *Jacob* avec leurs ſervantes, ceux de *Ruben* avec ſa mère, ceux de *David* & de *Bethſabée*, ceux du grand roi *Salomon*, enfin tout ce qui pouvait diſſiper la douleur d'une belle princeſſe.

CHAPITRE IX.

Comment le ſerpent ne la conſola point.

TOUS ces contes-là m'ennuient, répondit la belle *Amaſide*, qui avait de l'eſprit & du goût. Ils ne ſont bons que pour être commentés chez les Irlandais par ce fou d'*Abadie*, ou chez les Welches par ce phraſier d'*Houteville*. Les contes qu'on pouvait faire à la quadriſaïeule de la quadriſaïeule de ma grand'mère, ne ſont plus bons pour moi qui ai été élevée par le ſage *Mambrès*, & qui ai lu l'*Entendement humain* du philoſophe égyptien nommé *Locke*, & *la matrone d'Ephèſe*. Je veux qu'un conte ſoit fondé ſur la vraiſemblance, & qu'il ne reſſemble pas toujours à un rêve. Je déſire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant. Je voudrais ſurtout que, ſous le voile de la fable, il laiſſât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire. Je ſuis laſſe du ſoleil & de la lune dont une vieille diſpoſe à ſon gré, des montagnes qui danſent, des fleuves qui remontent à leur ſource, & des morts qui reſſuſcitent; mais ſurtout, quand ces fadaiſes ſont écrites d'un ſtyle ampoulé & inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous ſentez qu'une fille qui craint de voir avaler ſon amant par un gros poiſſon, & d'avoir elle-même le cou coupé par ſon propre père, a beſoin d'être amuſée; mais tâchez de m'amuſer ſelon mon goût.

Vous m'impoſez là une tâche bien difficile, répondit le ſerpent. J'aurais pu autrefois vous faire paſſer quelques quarts-d'heure aſſez agréables; mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination & la mémoire. Hélas! où eſt le temps où j'amuſais les filles! Voyons cependant ſi je pourrai me ſouvenir de quelque conte moral pour vous plaire.

Il y a vingt-cinq mille ans que le roi *Gnaoſ* & la reine *Patra* étaient ſur le trône de Thèbes aux cent portes. Le roi *Gnaoſ* était fort beau, & la reine *Patra* encore plus belle; mais ils ne pouvaient avoir d'enfans. Le roi *Gnaoſ* propoſa un prix pour celui qui enſeignerait la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

La faculté de médecine & l'académie de chirurgie firent d'excellens traités ſur cette queſtion importante: pas un ne réuſſit. On envoya la reine aux eaux; elle fit des neuvaines; elle donna beaucoup d'argent au temple de *Jupiter Ammon* dont vient le ſel ammoniac: tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans ſe préſenta au roi, & lui dit: Sire, je crois ſavoir faire la conjuration qui opère ce que votre majeſté déſire avec tant d'ardeur. Il faut que je parle en ſecret à l'oreille de madame votre femme; & ſi elle ne devient féconde, je conſens d'être pendu. J'accepte votre propoſition, dit le roi *Gnaoſ*. On ne laiſſa la reine & le prêtre qu'un quart-d'heure enſemble. La reine devint groſſe, & le roi voulut faire pendre le prêtre.

Mon Dieu! dit la princeſſe, je vois où cela mène: ce conte eſt trop commun; je vous dirai même qu'il alarme ma pudeur. Contez-moi quelque fable bien vraie, bien avérée & bien morale dont je n'aie jamais

entendu parler, pour achever *de me former l'esprit & le cœur*, comme dit le professeur égyptien *Linro*.

En voici une, Madame, dit le beau serpent, qui est des plus authentiques.

Il y avait trois prophètes, tous trois également ambitieux & dégoûtés de leur état. Leur folie était de vouloir être rois ; car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque, & l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs, leurs goûts, leurs plaisirs étaient absolument différens. Le premier prêchait admirablement ses frères assemblés qui lui battaient des mains : le second était fou de la musique, & le troisième aimait passionnément les filles. L'ange *Ithuriel* vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table, & qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

Le maître des choses, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu. Non-seulement vous serez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous, premier prophète, je vous fais roi d'Egypte, & vous tiendrez toujours votre conseil qui applaudira à votre éloquence & à votre sagesse : vous, second prophète, vous régnerez sur la Perse, & vous entendrez continuellement une musique divine ; & vous, troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde, & je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais.

Celui qui eut l'Egypte en partage commença par assembler son conseil privé qui n'était composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long

discours qui fut très-applaudi, & le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie.

Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé. Il fut beaucoup plus nombreux, & un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs & à la gloire du prophète roi d'Egypte. Le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuaient l'ame jusqu'à la moëlle des os, où elle réside. A cet opéra en succédait un autre, & à ce second un troisième, sans interruption.

Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse, & goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours; & il plaignait le triste sort de ses deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil, & l'autre à être toujours à l'opéra.

Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bucherons qui sortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voisine, & qui tenaient sous le bras leurs douces amies dont ils pouvaient changer à volonté. Nos rois prièrent *Ithuriel* de vouloir bien intercéder pour eux auprès du maître des choses, & de les faire bucherons.

Je ne sais pas, interrompit la tendre *Amaside*, si le maître des choses leur accorda leur requête, & je ne m'en soucie guère; mais je sais bien que je ne

demanderais rien à perſonne, ſi j'étais enfermée tête-à-tête avec mon amant, avec mon cher *Nabuchodonoſor*.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord *Amaſide* n'avait prononcé que *Na*, enſuite *Nabu*, puis *Nabucho*, mais à la fin la paſſion l'emporta; elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le ſerment qu'elle avait fait au roi ſon père. Toutes les dames du palais répétèrent *Nabuchodonoſor*, & le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le viſage d'*Amaſis* roi de Tanis fut troublé, parce que ſon cœur était plein de trouble. Et voilà comment le ſerpent, qui était le plus prudent & le plus ſubtil des animaux, feſait toujours du mal aux femmes, en croyant bien faire.

Or *Amaſis* en courroux envoya ſur le champ chercher ſa fille *Amaſide* par douze de ſes alguazils, qui ſont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, & qui diſent pour raiſon, nous ſommes payés pour cela.

CHAPITRE X.

Comment on voulut couper le cou à la princesse, & comment on ne le lui coupa point.

DÈS que la princesse fut arrivée toute tremblante au camp du roi son père, il lui dit : Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui désobéissent au roi leur père, sans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant *Nabuchodonosor*, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné il y a bientôt sept ans, & qui a disparu de la terre. Vous avez choisi à sa place un taureau blanc, & vous avez crié *Nabuchodonosor ;* il est juste que je vous coupe le cou.

La princesse lui répondit : Mon père, soit fait selon votre volonté, mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. Cela est juste, dit le roi *Amasis ;* c'est une loi établie chez tous les princes éclairés & prudens. Je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez. Demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, & je vous couperai le cou à neuf heures du matin.

La belle *Amasida* alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité. Le sage *Mambrès* réfléchissait à côté d'elle, & comptait les heures & les momens. Hé bien, mon cher *Mambrès*, lui dit-elle, vous avez changé les eaux

du Nil en sang, selon la coutume, & vous ne pouvez changer le cœur d'*Amasis* mon père, roi de Tanis! Vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin? Cela dépendra, répondit le réfléchissant *Mambrès*, de la diligence de mes courriers.

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques & des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de *Jonas*, & on apporta au roi son grand sabre. Hélas! hélas! disait *Nabuchodonosor* dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis près de sept ans, & à peine j'ai retrouvé ma maîtresse qu'on me fait manger par un poisson.

Jamais le sage *Mambrès* n'avait fait des réflexions si profondes. Il était absorbé dans ses tristes pensées, lorsqu'il voit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait. Les trois figures d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Horus*, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or & de pierreries, par cent sénateurs de Memphis, & précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille prêtres, la tête rasée & couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaste, le chat de Phœbé, le crocodile d'Arsinoé, le bouc de Mendès, & tous les dieux inférieurs de l'Egypte qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu *Apis* aussi puissant qu'*Isis*, *Osiris* & *Horus* réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés

qui n'étaient pas tout-à-fait des dieux, mais qui leur reſſemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux ſuivis d'un peuple innombrable, marchaient quarante mille guerriers, le caſque en tête, le cimeterre ſur la cuiſſe gauche, le carquois ſur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur, avec une harmonie qui élevait l'ame & qui l'attendriſſait:

Notre bœuf eſt au tombeau,
Nous en aurons un plus beau.

Et à chaque pauſe on entendait réſonner les ſiſtres, les caſtagnettes, les tambours de baſque, les pſaltérions, les cornemuſes, les harpes & les ſambuques.

CHAPITRE XI.

Comment la princeſſe épouſa ſon bœuf.

Amasis roi de Tanis, ſurpris de ce ſpectacle, ne coupa point le cou à ſa fille: il remit ſon cimeterre dans ſon fourreau. *Mambrès* lui dit: Grand roi, l'ordre des choſes eſt changé; il faut que votre majeſté donne l'exemple. O roi! déliez vous-même promptement le taureau blanc, & ſoyez le premier à l'adorer. *Amaſis* obéit & ſe proſterna avec tout ſon peuple. Le grand-prêtre de Memphis préſenta au nouveau bœuf *Apis* la première poignée de foin. La princeſſe *Amaſide* attachait à ſes belles cornes des feſtons de roſes, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'œillets & d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiſer, mais avec un profond reſpect. Les prêtres jonchaient de palmes & de

fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis; & le sage *Mambrès*, faisant toujours ses réflexions, disait tout bas à son ami le serpent: *Daniel* a changé cet homme en bœuf, & j'ai changé ce bœuf en dieu.

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche. *Mambrès*, l'air serein & recueilli, était à son côté. La vieille suivait toute émerveillée; elle était accompagnée du serpent, du chien, de l'ânesse, du corbeau, de la colombe & du bouc émissaire. Le grand poisson remontait le Nil. *Daniel*, *Ezéchiel* & *Jérémie*, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi *Amasis* prit congé du bœuf *Apis*, & dit à sa fille: Ma fille, retournons dans nos Etats, afin que je vous y coupe le cou, ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de *Nabuchodonosor* mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a sept ans. Lorsqu'un père a juré de couper le cou à sa fille, il faut qu'il accomplisse son serment, sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers, & je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. La belle princesse répondit en ces mots au roi *Amasis:* Mon cher père, allez couper le cou à qui vous voudrez; mais ce ne sera pas à moi. Je suis sur les terres d'*Isis*, d'*Osiris*, d'*Horus* & d'*Apis;* je ne quitterai point mon beau taureau blanc; je le baiserai tout le long du chemin, jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis: c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née.

A peine eut-elle prononcé ces paroles que le bœuf *Apis* s'écria: Ma chère *Amaside*, je t'aimerai toute ma

vie. C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler *Apis* en Egypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le ſerpent & l'âneſſe s'écrièrent : Les ſept années ſont accomplies. Et les trois pies répétèrent Les ſept années ſont accomplies. Tous les prêtres d'Egypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ſes deux jambes de derrière : ſes deux jambes de devant ſe changèrent en deux jambes humaines : deux beaux bras charnus, muſculeux & blancs ſortirent de ſes épaules : ſon muſle de taureau fit place au viſage d'un héros charmant : il redevint le plus bel homme de la terre, & dit : J'aime mieux être l'amant d'*Amaſide* que dieu. Je ſuis *Nabuchodonoſor*, roi des rois.

Cette nouvelle métamorphoſe étonna tout le monde, hors le réfléchiſſant *Mambrès* : mais, ce qui ne ſurprit perſonne, c'eſt que *Nabuchodonoſor* épouſa ſur le champ la belle *Amaſide*, en préſence de cette grande aſſemblée.

Il conſerva le royaume de Tanis à ſon beau-père, & fit de belles fondations pour l'âneſſe, le ſerpent, le chien, la colombe, & même pour le corbeau, les trois pies & le gros poiſſon; montrant à tout l'univers qu'il ſavait pardonner comme triompher. La vieille eut une groſſe penſion. Le bouc émiſſaire fut envoyé pour un jour dans le déſert, afin que tous les péchés paſſés fuſſent expiés ; après quoi on lui donna douze chèvres pour ſa récompenſe. Le ſage *Mambrès* retourna dans ſon palais faire des réflexions. *Nabuchodonoſor*, après l'avoir embraſſé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Aſie mineure, la Scythie,

les contrées de Shiras, de Mosok, du Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes & les îles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : Vive le grand *Nabuchodonosor* roi des rois, qui n'est plus bœuf! Et depuis ce fut une coutume dans Babylone que toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses trésoriers, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs, & corrigeait sa mauvaise conduite, tout le peuple criait à sa porte : Vive notre grand roi qui n'est plus bœuf!

Fin de l'histoire du taureau blanc.

LE

CROCHETEUR BORGNE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0431-7

LE

LE

CROCHETEUR BORGNE.

Nos deux yeux ne rendent pas notre condition meilleure; l'un nous sert à voir les biens, & l'autre les maux de la vie; bien des gens ont la mauvaise habitude de fermer le premier, & bien peu ferment le second : voilà pourquoi il y a tant de gens qui aimeraient mieux être aveugles que de voir tout ce qu'ils voient. Heureux les borgnes qui ne sont privés que de ce mauvais œil qui gâte tout ce qu'on regarde: *Mesrour* en est un exemple.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que *Mesrour* était borgne. Il l'était de naissance, mais c'était un borgne si content de son état qu'il ne s'était jamais avisé de désirer un autre œil; ce n'étaient point les dons de la fortune qui le consolaient des torts de la nature, car il était simple crocheteur, & n'avait d'autre trésor que ses épaules; mais il était heureux & il montrait qu'un œil de plus & de la peine de moins contribuent bien peu au bonheur : l'argent & l'appétit lui venaient toujours en proportion de l'exercice qu'il faisait; il travaillait le matin, mangeait & buvait le soir, dormait la nuit, & regardait tous ses jours comme autant de vies séparées, en sorte que le soin de l'avenir ne le troublait jamais dans la jouissance du présent. Il était, comme vous

le voyez, tout à la fois borgne, crocheteur & philosophe.

Il vit par hasard passer dans un char brillant une grande princesse qui avait un œil de plus que lui, ce qui ne l'empêcha pas de la trouver fort belle, & comme les borgnes ne diffèrent des autres hommes qu'en ce qu'ils ont un œil de moins, il en devint éperdument amoureux. On dira peut-être que quand on est crocheteur & borgne il ne faut point être amoureux, surtout d'une grande princesse, & qui plus est, d'une princesse qui a deux yeux; je conviens qu'on a bien à craindre de ne pas plaire, cependant comme il n'y a point d'amour sans espérance, & que notre crocheteur aimait, il espéra. Comme il avait plus de jambes que d'yeux & qu'elles étaient bonnes, il suivit l'espace de quatre lieues le char de sa déesse que six grands chevaux blancs traînaient avec une grande rapidité. La mode dans ce temps-là parmi les dames était de voyager sans laquais & sans cocher, & de se mener elles-mêmes; les maris voulaient qu'elles fussent toujours toutes seules afin d'être plus sûrs de leur vertu, ce qui est directement opposé au sentiment des moralistes qui disent qu'il n'y a point de vertu dans la solitude. *Mesrour* courait toujours à côté des roues du char, tournant son bon œil du côté de la dame, qui était étonnée de voir un borgne de cette agilité. Pendant qu'il prouvait ainsi qu'on est infatigable pour ce qu'on aime, une bête fauve, poursuivie par des chasseurs, traversa le grand chemin & effraya les chevaux qui, ayant pris le mors aux dents, entraînaient la belle dans un précipice; son nouvel amant plus effrayé encore qu'elle, quoiqu'elle

le fût beaucoup, coupa les traits avec une adresse merveilleuse, les six chevaux blancs firent seuls le saut périlleux, & la dame, qui n'était pas moins blanche qu'eux, en fut quitte pour la peur. Qui que vous soyez, lui dit-elle, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie; demandez-moi tout ce que vous voudrez, tout ce que j'ai est à vous. Ah! je puis avec bien plus de raison, répondit *Mesrour*, vous en offrir autant, mais en vous l'offrant, je vous en offrirai toujours moins; car je n'ai qu'un œil & vous en avez deux: mais un œil qui vous regarde vaut mieux que deux yeux qui ne voient point les vôtres. La dame sourit, car les galanteries d'un borgne sont toujours des galanteries, & les galanteries font toujours sourire. Je voudrais bien pouvoir vous donner un autre œil, lui dit-elle, mais votre mère pouvait seule vous faire ce présent-là: suivez-moi toujours. A ces mots elle descend de son char & continue sa route à pied, son petit chien descendit aussi & marchait à pied à côté d'elle, aboyant après l'étrangère figure de son écuyer; j'ai tort de lui donner le titre d'écuyer, car il eût beau offrir son bras, la dame ne voulut jamais l'accepter, sous prétexte qu'il était trop sale; & vous allez voir qu'elle fut la dupe de sa propreté: elle avait de fort petits pieds & des souliers encore plus petits que ses pieds, en sorte qu'elle n'était ni faite ni chaussée de manière à soutenir une longue marche. De jolis pieds consolent d'avoir de mauvaises jambes, lorsqu'on passe sa vie sur sa chaise longue au milieu d'une foule de petits-maîtres; mais à quoi servent des souliers brodés en paillettes dans un chemin pierreux, où ils ne peuvent être vus que par un

crocheteur, & encore par un crocheteur qui n'a qu'un œil. *Mélinade* (c'eſt le nom de la dame, que j'ai eu mes raiſons pour ne pas dire juſqu'ici, parce qu'il n'était pas encore fait) avançait comme elle pouvait maudiſſant ſon cordonnier, déchirant ſes ſouliers, écorchant ſes pieds, & ſe donnant des entorſes à chaque pas. Il y avait environ une heure & demie qu'elle marchait du train des grandes dames, c'eſt-à-dire qu'elle avait déjà fait près d'un quart de lieue lorſqu'elle tomba de fatigue ſur la place. Le *Meſrour*, dont elle avait refuſé les ſecours pendant qu'elle était debout, balançait à les lui offrir dans la crainte de la ſalir en la touchant; car il ſavait bien qu'il n'était pas propre, la dame le lui avait aſſez clairement fait entendre, & la comparaiſon qu'il avait faite en chemin entre lui & ſa maîtreſſe le lui avait fait voir encore plus clairement. Elle avait une robe d'une légère étoffe d'argent, ſemée de guirlandes de fleurs, qui laiſſait briller la beauté de ſa taille, & lui avait un ſarrau brun taché en mille endroits, troué & rapiécé, en ſorte que les pièces étaient à côté des trous, & point deſſus où elles auraient pourtant été plus à leur place; il avait comparé ſes mains nerveuſes & converties en durillons avec deux petites mains plus blanches & plus délicates que les lis; enfin il avait vu les beaux cheveux blonds de *Mélinade*, qui paraiſſaient à travers un léger voile de gaze, relevés les uns en treſſe & les autres en boucles, & il n'avait à mettre à côté de cela que des crins noirs hériſſés, crépus, & n'ayant pour tout ornement qu'un turban déchiré.

Cependant *Mélinade* eſſaie de ſe relever, mais elle retombe bientôt, & ſi malheureuſement que ce qu'elle

laiſſa voir à *Meſrour* lui ôta le peu de raiſon que la vue du viſage de la princeſſe avait pu lui laiſſer. Il oublia qu'il était crocheteur, qu'il était borgne, & il ne ſongea plus à la diſtance que la fortune avait miſe entre *Mélinade* & lui; à peine ſe ſouvint-il qu'il était amant, car il manqua à la délicateſſe qu'on dit inſéparable d'un véritable amour, & qui en fait quelquefois le charme & plus ſouvent l'ennui; il ſe ſervit des droits que ſon état de crocheteur lui donnait à la brutalité, il fut brutal & heureux. La princeſſe alors était ſans doute évanouie, ou bien elle gémiſſait ſur ſon ſort: mais comme elle était juſte, elle béniſſait ſurement le deſtin de ce que toute infortune porte avec elle ſa conſolation.

La nuit avait étendu ſes voiles ſur l'horizon, & elle cachait de ſon ombre le véritable bonheur de *Meſrour* & les prétendus malheurs de *Mélinade; Meſrour* goûtait les plaiſirs des parfaits amans, & il les goûtait en crocheteur, c'eſt-à-dire (à la honte de l'humanité) de la manière la plus parfaite; les faibleſſes de *Mélinade* lui reprenaient à chaque inſtant, & à chaque inſtant ſon amant reprenait des forces. Puiſſant *Mahomet*, dit-il une fois en homme tranſporté, mais en mauvais catholique, il ne manque à ma félicité que d'être ſentie par celle qui la cauſe; pendant que je ſuis dans ton paradis, divin prophète, accorde-moi encore une faveur, c'eſt d'être aux yeux de *Mélinade* ce qu'elle ſerait à mon œil, s'il feſait jour; il finit de prier & continua de jouir. L'aurore, toujours trop diligente pour les amans, ſurprit *Meſrour* & *Mélinade* dans l'attitude où elle aurait pu être ſurpriſe elle-même un moment auparavant avec *Tithon*. Mais quel fut

l'étonnement de *Mélinade* quand, ouvrant les yeux aux premiers rayons du jour, elle se vit dans un lieu enchanté avec un jeune homme d'une taille noble, dont le visage ressemblait à l'astre dont la terre attendait le retour; il avait des joues de roses, des lèvres de corail; ses grands yeux tendres & vifs tout à la fois exprimaient & inspiraient la volupté; son carquois d'or orné de pierreries était suspendu à ses épaules, & le plaisir seul sonner ses flèches; sa longue chevelure, retenue par une attache de diamans, flottait librement sur ses reins, & une étoffe transparente brodée de perles lui servait d'habillement, & ne cachait rien de la beauté de son corps. Où suis-je, & qui êtes-vous, s'écria *Mélinade* dans l'excès de sa surprise? Vous êtes, répondit-il, avec le misérable qui a eu le bonheur de vous sauver la vie, & qui s'est si bien payé de ses peines. *Mélinade*, aussi aise qu'étonnée, regretta que la métamorphose de *Mesrour* n'eût pas commencé plutôt; elle s'approche d'un palais brillant qui frappait sa vue, & lit cette inscription sur la porte: Eloignez-vous, profanes, ces portes ne s'ouvriront que pour le maître de l'anneau. *Mesrour* s'approche à son tour pour lire la même inscription, mais il vit d'autres caractères & lut ces mots: Frappe sans crainte; il frappa, & aussitôt les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un grand bruit. Les deux amans entrèrent au son de mille voix & de mille instrumens dans un vestibule de marbre de Paros; de là ils passèrent dans une salle superbe où un festin délicieux les attendait depuis douze cents cinquante ans, sans qu'aucun des plats fût encore refroidi: ils se mirent à table & furent servis chacun par mille esclaves de la plus grande

beauté; le repas fut entre-mêlé de concerts & de danses; & quand il fut fini, tous les génies vinrent dans le plus grand ordre, partagés en différentes troupes avec des habits aussi magnifiques que singuliers, prêter serment de fidélité au maître de l'anneau, & baiser le doigt sacré auquel il le portait.

Cependant il y avait à Bagdad un musulman fort dévot qui, ne pouvant aller se laver dans la mosquée, fesait venir l'eau de la mosquée chez lui, moyennant une légère rétribution qu'il payait au prêtre. Il venait de faire la cinquième ablution, pour se disposer à la cinquième prière, & sa servante, jeune étourdie très-peu dévote, se débarrassa de l'eau sacrée en la jetant par la fenêtre. Elle tomba sur un malheureux endormi profondément au coin d'une borne qui lui servait de chevet. Il fut inondé & s'éveilla. C'était le pauvre *Mesrour* qui, revenant de son séjour enchanté, avait perdu dans son voyage l'anneau de *Salomon*. Il avait quitté ses superbes vêtemens, & repris son sarrau; son beau carquois d'or était changé en crochet de bois, & il avait, pour comble de malheurs, laissé un de ses yeux en chemin. Il se ressouvint alors qu'il avait bu la veille une grande quantité d'eau-de-vie qui avait assoupi ses sens, & échauffé son imagination. Il avait jusque-là aimé cette liqueur par goût, il commença à l'aimer par reconnaissance, & il retourna avec gaieté à son travail, bien résolu d'en employer le salaire à acheter les moyens de retrouver sa chère *Mélinade*. Un autre se serait désolé d'être un vilain borgne après avoir eu deux beaux yeux, d'éprouver les refus des balayeuses du palais après avoir joui des faveurs d'une princesse plus belle que les maîtresses du calife, & d'être au

ſervice de tous les bourgeois de Bagdad après avoir régné ſur tous les génies ; mais *Meſrour* n'avait point l'œil qui voit le mauvais côté des choſes. (*)

(*) Ce conte, ainſi que le ſuivant, n'a jamais été imprimé. M. de *Voltaire* attachait peu de prix à ces amuſemens de ſociété. Il ſentait très-bien que le plus joli roman ne pourrait jamais être ni auſſi curieux, ni auſſi inſtructif pour les hommes éclairés que le texte même de la *Cité de Dieu* d'où il avait tiré *Coſt-Sancta*. Quant au crocheteur borgne, c'eſt le même ſujet que celui du conte intitulé *le Blanc & le Noir*. L'idée eſt priſe des contes orientaux, où l'on voit ſouvent ainſi tantôt un rêve pris pour la réalité, tantôt des aventures réelles, mais arrangées d'une manière bizarre, priſes pour un rêve par celui qui les éprouve. Le but de ces contes eſt de montrer que la vie ne differe point d'un ſonge un peu ſuivi ; ils conviennent à des peuples dont le repos eſt le plus grand des biens, & qui cherchent dans la philoſophie des motifs de ne point agir, & de s'abandonner aux événemens. Ces deux petits romans ſont de la jeuneſſe de M. de *Voltaire*, & fort antérieurs à ce qu'il a fait depuis dans ce genre.

Fin de l'hiſtoire du crocheteur borgne.

COSI-SANCTA,

UN PETIT MAL

POUR UN GRAND BIEN.

NOUVELLE AFRICAINE.

AVERTISSEMENT.

MADAME la ducheſſe du *Maine* avait imaginé une loterie de titres de différens genres d'ouvrages en vers & en proſe ; chacune des perſonnes qui tiraient ces billets était obligée de faire l'ouvrage qui s'y trouvait porté. Mme de *Montauban* ayant tiré pour ſon lot une nouvelle, elle pria M. de *Voltaire* d'en faire une pour elle, & il lui donna le conte ſuivant.

COSI-SANCTA.

C'EST une maxime fauſſement établie, qu'il n'eſt pas permis de faire un petit mal dont un plus grand bien pourrait réſulter. *St Auguſtin* a été entièrement de cet avis, comme il eſt aiſé de le voir dans le récit de cette petite aventure arrivée dans ſon diocèſe, ſous le proconſulat de *Septimius Acindinus*, & rapportée dans le livre de la *Cité de Dieu*. (*)

Il y avait à Hippone un vieux curé grand inventeur de confréries, confeſſeur de toutes les jeunes filles du quartier, & qui paſſait pour un homme inſpiré de DIEU, parce qu'il ſe mêlait de dire la bonne aventure, métier dont il ſe tirait aſſez paſſablement.

On lui amena un jour une jeune fille nommée *Coſi-Sancta* : c'était la plus belle perſonne de la province. Elle avait un père & une mère janſéniſtes, qui l'avaient élevée dans les principes de la vertu la plus rigide ; & de tous les amans qu'elle avait eus, aucun n'avait pu ſeulement lui cauſer dans ſes oraiſons un moment de diſtraction. Elle était accordée depuis quelques jours à un petit vieillard ratatiné, nommé *Capito*, conſeiller au préſidial d'Hippone. C'était un petit homme bourru & chagrin, qui ne manquait pas d'eſprit, mais qui était pincé dans la converſation, ricaneur & aſſez mauvais plaiſant; jaloux d'ailleurs comme un Vénitien, & qui pour rien au monde ne ſe ſerait accommodé d'être l'ami des galans de ſa femme. La jeune créature feſait tout ce qu'elle pouvait pour l'aimer, parce qu'il devait être ſon mari ; elle y allait de la meilleure foi du monde, & cependant n'y réuſſiſſait guère.

(*) Voyez *Bayle*, art. *Acindinus*.

Elle alla consulter son curé, pour savoir si son mariage serait heureux. Le bon-homme lui dit d'un ton de prophète : *Ma fille, ta vertu causera bien des malheurs, mais tu seras un jour canonisée pour avoir fait trois infidélités à ton mari.*

Cet oracle étonna & embarrassa cruellement l'innocence de cette belle fille. Elle pleura : elle en demanda l'explication, croyant que ces paroles cachaient quelque sens mystique ; mais toute l'explication qu'on lui donna fut que les trois fois ne devaient point s'entendre de trois rendez-vous avec le même amant, mais de trois aventures différentes.

Alors *Cosi-Sancta* jeta les hauts cris ; elle dit même quelques injures au curé, & jura qu'elle ne serait jamais canonisée. Elle le fut pourtant, comme vous l'allez voir.

Elle se maria bientôt après : la noce fut très-galante ; elle soutint assez bien tous les mauvais discours qu'elle eut à essuyer, toutes les équivoques fades, toutes les grossièretés assez mal enveloppées dont on embarrasse ordinairement la pudeur des jeunes mariées. (1) Elle dansa de fort bonne grâce avec quelques jeunes gens fort bien faits & très-jolis, à qui son mari trouvait le plus mauvais air du monde.

Elle se mit au lit auprès du petit *Capito*, avec un peu de répugnance. Elle passa une fort bonne partie de la nuit à dormir, & se réveilla toute rêveuse. Son mari était pourtant moins le sujet de sa rêverie qu'un jeune

(1) C'était encore l'usage dans la jeunesse de M. de *Voltaire*, même dans la bonne compagnie ; mais ce ton n'est plus à la mode, parce que, suivant la remarque de *J. J. Rousseau* & de plusieurs auteurs graves, nous avons dégénéré de la pureté de nos anciennes mœurs.

homme nommé *Ribaldos*, qui lui avait donné dans la tête sans qu'elle en fût rien. Ce jeune homme semblait formé par les mains de l'Amour : il en avait les grâces, la hardiesse & la friponnerie ; il était un peu indiscret, mais il ne l'était qu'avec celles qui le voulaient bien : c'était la coqueluche d'Hippone. Il avait brouillé toutes les femmes de la ville les unes contre les autres, & il l'était avec tous les maris & toutes les mères. Il aimait d'ordinaire par étourderie, un peu par vanité ; mais il aima *Cosi-Sancta* par goût, & l'aima d'autant plus éperdument que la conquête était plus difficile.

Il s'attacha d'abord en homme d'esprit à plaire au mari. Il lui fesait mille avances, le louait sur sa bonne mine & sur son esprit aisé & galant. Il perdait contre lui de l'argent au jeu, & avait tous les jours quelque confidence de rien à lui faire. *Cosi-Sancta* le trouvait le plus aimable du monde ; elle l'aimait déjà plus qu'elle ne croyait : elle ne s'en doutait point, mais son mari s'en douta pour elle. Quoiqu'il eût tout l'amour-propre qu'un petit homme peut avoir, il ne laissa pas de se douter que les visites de *Ribaldos* n'étaient pas pour lui seul. Il rompit avec lui sur quelque mauvais prétexte, & lui défendit sa maison.

Cosi-Sancta en fut très-fâchée, & n'osa le dire ; & *Ribaldos*, devenu plus amoureux par les difficultés, passa tout son temps à épier les momens de la voir. Il se déguisa en moine, en revendeuse à la toilette, en joueur de marionnettes ; mais il n'en fit point assez pour triompher de sa maîtresse, & il en fit trop pour n'être pas reconnu par le mari. Si *Cosi-Sancta* avait été d'accord avec son amant, ils auraient si bien pris leurs mesures que le mari n'aurait rien pu soupçonner ;

mais comme elle combattait son goût, & qu'elle n'avait rien à se reprocher, elle sauvait tout, hors les apparences, & son mari la croyait très-coupable.

Le petit bon-homme qui était très-colère, & qui s'imaginait que son honneur dépendait de la fidélité de sa femme, l'outragea cruellement, & la punit de ce qu'on la trouvait belle. Elle se trouva dans la plus horrible situation où une femme puisse être : accusée injustement, & maltraitée par un mari à qui elle était fidelle, & déchirée par une passion violente qu'elle cherchait à surmonter.

Elle crut que si son amant cessait ses poursuites, son mari pourrait cesser ses injustices, & qu'elle serait assez heureuse pour se guérir d'un amour que rien ne nourrirait plus. Dans cette vue, elle se hasarda d'écrire cette lettre à *Ribaldos*.

„ Si vous avez de la vertu, cessez de me rendre malheureuse : vous m'aimez, & votre amour m'expose aux soupçons & aux violences d'un maître que je me suis donné pour le reste de ma vie. Plût au ciel que ce fût encore le seul risque que j'eusse à courir ! par pitié pour moi, cessez vos poursuites. Je vous en conjure par cet amour même qui fait votre malheur & le mien, & qui ne peut jamais vous rendre heureux. „

La pauvre *Cosi-Sancta* n'avait pas prévu qu'une lettre si tendre, quoique si vertueuse, ferait un effet tout contraire à celui qu'elle espérait. Elle enflamma plus que jamais le cœur de son amant, qui résolut d'exposer sa vie pour voir sa maîtresse.

Capito qui était assez sot pour vouloir être averti de tout, & qui avait de bons espions, fut averti que *Ribaldos* s'était déguisé en frère carme quêteur pour

demander la charité à sa femme. Il se crut perdu : il imagina que l'habit d'un carme était bien plus dangereux qu'un autre pour l'honneur d'un mari. Il apostа des gens pour étriller frère *Ribaldos* : il ne fut que trop bien servi. Le jeune homme, en entrant dans la maison, est reçu par ces messieurs ; il a beau crier qu'il est un très-honnête carme, & qu'on ne traite point ainsi de pauvres religieux, il fut assommé, & mourut à quinze jours de-là d'un coup qu'il avait reçu sur la tête. Toutes les femmes de la ville le pleurèrent. *Cosi-Sancta* en fut inconsolable. *Capito* même en fut fâché, mais par une autre raison ; car il se trouvait une très-méchante affaire sur les bras.

Ribaldos était parent du proconsul *Acindinus*. Ce romain voulut faire une punition exemplaire de cet assassinat : & comme il avait eu quelques querelles autrefois avec le présidial d'Hippone, il ne fut pas fâché d'avoir de quoi faire pendre un conseiller ; & il fut fort aise que le sort tombât sur *Capito*, qui était bien le plus vain & le plus insupportable petit robin du pays.

Cosi-Sancta avait donc vu assassiner son amant, & était près de voir pendre son mari ; & tout cela pour avoir été vertueuse. Car, comme je l'ai déjà dit, si elle avait donné ses faveurs à *Ribaldos*, le mari en eût été bien mieux trompé.

Voilà comme la moitié de la prédiction du curé fut accomplie. *Cosi-Sancta* se ressouvint alors de l'oracle : elle craignit fort d'en accomplir le reste. Mais ayant bien fait réflexion qu'on ne peut vaincre sa destinée, elle s'abandonna à la Providence qui la

mena au but par les chemins du monde les plus honnêtes.

Le proconsul *Acindinus* était un homme plus débauché que voluptueux, s'amusant très-peu aux préliminaires, brutal, familier, vrai héros de garnison, très-craint dans la province, & avec qui toutes les femmes d'Hippone avaient eu affaire uniquement pour ne se pas brouiller avec lui.

Il fit venir chez lui Mme *Cosi-Sancta;* elle arriva en pleurs: mais elle n'en avait que plus de charmes. Votre mari, Madame, lui dit-il, va être pendu, & il ne tient qu'à vous de le sauver. Je donnerais ma vie pour la sienne, lui dit la dame. Ce n'est pas cela qu'on vous demande, repliqua le proconsul. Et que faut-il donc faire? dit-elle. Je ne veux qu'une de vos nuits, reprit le proconsul. Elles ne m'appartiennent pas, dit *Cosi-Sancta:* c'est un bien qui est à mon mari. Je donnerai mon sang pour le sauver; mais je ne puis donner mon honneur. Mais si votre mari y consent, dit le proconsul. Il est le maître, répondit la dame: chacun fait de son bien ce qu'il veut. Mais je connais mon mari, il n'en fera rien; c'est un petit homme têtu, tout propre à se laisser pendre plutôt que de permettre qu'on me touche du bout du doigt. Nous allons voir cela, dit le juge en colère.

Sur le champ il fait venir devant lui le criminel; il lui propose, ou d'être pendu, ou d'être cocu: il n'y avait point à balancer. Le petit bon-homme se fit pourtant tirer l'oreille. Il fit enfin ce que tout autre aurait fait à sa place. Sa femme, par charité, lui sauva la vie; & ce fut la première des trois fois.

Le même jour son fils tomba malade d'une maladie fort

fort extraordinaire, inconnue à tous les médecins d'Hippone. Il n'y en avait qu'un qui eût des secrets pour cette maladie; encore demeurait-il à Aquila, à quelques lieues d'Hippone. Il était défendu alors à un médecin établi dans une ville d'en sortir pour aller exercer sa profession dans une autre. *Cosi-Sancta* fut obligée elle-même d'aller à sa porte à Aquila, avec un frère qu'elle avait, & qu'elle aimait tendrement. Dans les chemins elle fut arrêtée par des brigands. Le chef de ces messieurs la trouva très-jolie; & comme on était prêt de tuer son frère, il s'approcha d'elle, & lui dit que si elle voulait avoir un peu de complaisance, on ne tuerait point son frère, & qu'il ne lui en coûterait rien. La chose était pressante: elle venait de sauver la vie à son mari qu'elle n'aimait guère; elle allait perdre un frère qu'elle aimait beaucoup; d'ailleurs le danger de son fils l'alarmait; il n'y avait pas de moment à perdre. Elle se recommanda à DIEU, fit tout ce qu'on voulut; & ce fut la seconde des trois fois.

Elle arriva le même jour à Aquila, & descendit chez le médecin. C'était un de ces médecins à la mode, que les femmes envoient chercher quand elles ont des vapeurs, ou quand elles n'ont rien du tout. Il était le confident des unes, l'amant des autres; homme poli, complaisant, un peu brouillé d'ailleurs avec la faculté dont il avait fait de fort bonnes plaisanteries dans l'occasion.

Cosi-Sancta lui exposa la maladie de son fils, & lui offrit un gros sesterce. (Vous remarquerez qu'un gros sesterce fait en monnaie de France mille écus, & plus.) Ce n'est pas de cette monnaie, Madame, que je

prétends être payé, lui dit le galant médecin. Je vous offrirais moi-même tout mon bien, si vous étiez dans le goût de vous faire payer des cures que vous pouvez faire : guérissez-moi seulement du mal que vous me faites, & je rendrai la santé à votre fils.

La proposition parut extravagante à la dame, mais le destin l'avait accoutumée aux choses bizarres. Le médecin était un opiniâtre qui ne voulait point d'autre prix de son remède. *Cosi-Sancta* n'avait point de mari à consulter : & le moyen de laisser mourir un fils qu'elle adorait, faute du plus petit secours du monde qu'elle pouvait lui donner ! Elle était aussi bonne mère que bonne sœur. Elle acheta le remède au prix qu'on voulut ; & ce fut la dernière des trois fois.

Elle revint à Hippone avec son frère qui ne cessait de la remercier, durant le chemin, du courage avec lequel elle lui avait sauvé la vie.

Ainsi *Cosi-Sancta*, pour avoir été trop sage, fit périr son amant, & condamner à mort son mari ; & pour avoir été complaisante, conserva les jours de son frère, de son fils & de son mari. On trouva qu'une pareille femme était fort nécessaire dans une famille, on la canonisa après sa mort, pour avoir fait tant de bien à ses parens en se mortifiant, & l'on grava sur son tombeau :

Un petit mal pour un grand bien.

Fin de l'histoire de Cosi-Sancta.

SONGE
DE PLATON.

PLATON rêvait beaucoup, & on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, & qu'en punition de ses fautes elle fut divisée en mâle & femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa *République* fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille, & la veille du dormir, & qu'on perd surement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation. (1)

(1) M. de *Voltaire* s'est égayé quelquefois sur *Platon*, dont le galimatias, regardé autrefois comme sublime, a fait plus de mal au genre-humain qu'on ne le croit communément.

Il est difficile de comprendre comment un philosophe qui écrivit sur la porte de son école : *Que celui qui ignore la géométrie n'entre point ici* ; qui fit lui-même des découvertes dans cette science, dont les premiers disciples inventèrent les sections coniques, dont l'école produisit presque tous les géomètres & les astronomes de la Grèce, qui enfin fut le fondateur d'une secte de sceptiques ; comment *Platon*, en un mot, put débiter si sérieusement tant de rêveries dans ses dialogues écrits d'ailleurs avec tant d'éloquence, & où l'on trouve souvent tant d'esprit, de bon sens & de finesse.

On peut croire qu'effrayé par l'exemple de *Socrate*, il ne voulut révéler dans ses dialogues que la demi-philosophie qu'il croyait à la portée du vulgaire. Il espérait qu'à la faveur de ses systèmes, des tableaux par lesquels il amusait l'imagination, des détours agréables par lesquels il conduisait ses lecteurs, il pourrait faire passer un petit nombre de vérités utiles, sans s'exposer aux persécutions des prêtres & des aréopagites. Mais par une fatalité singulière, le sage esprit de doute, ce goût pour l'astronomie & les mathématiques, conservé dans l'école de *Platon*, tombèrent avec cette école;

Voici un de ſes ſonges, qui n'eſt pas un des moins intéreſſans. Il lui ſembla que le grand *Demiourgos*, l'éternel géomètre, ayant peuplé l'eſpace infini de globes innombrables, voulut éprouver la ſcience des génies qui avaient été témoins de ſes ouvrages. Il donna à chacun d'entr'eux un petit morceau de matière à arranger; à peu près comme *Phidias* & *Zeuxis* auraient donné des ſtatues & des tableaux à faire à leurs diſciples,

ſes rêveries ſeules ſubſiſtèrent, devinrent des myſtères ſacrés, & règnent encore ſur des eſprits auxquels le nom de *Platon* n'eſt pas même parvenu.

Ariſtote ſon diſciple & ſon rival prit une autre route; il ſe bornait à expoſer avec ſimplicité ce qu'il croyait vrai. Son hiſtoire des animaux & même ſa phyſique pouvaient apprendre aux Grecs à connaître la nature, & à l'étudier. L'idée de réduire le raiſonnement à des formes techniques eſt une des choſes les plus ingénieuſes que jamais l'eſprit humain ait découvertes. Sa morale eſt le premier ouvrage où l'on ait eſſayé d'appuyer les idées de vice, de vertu, de bien & de mal ſur l'obſervation & ſur la nature. Ses ouvrages ſur l'éloquence & la poëſie renferment des règles puiſées dans la raiſon & dans la connaiſſance du cœur humain.

Mais, comme *Pythagore*, il fut trop au-deſſus de ſon ſiècle. On ſait que ce philoſophe avait enſeigné à ſes diſciples le vrai ſyſtème du monde, & que peu de temps après lui cette doctrine fut oubliée par les Grecs qui ne paraiſſaient s'en ſouvenir dans leurs écoles que pour la combattre. Mais les rêveries attribuées à *Pythagore* eurent des partiſans juſqu'à la chute du paganiſme. *Ariſtote* eut un ſort ſemblable. Sa méthode de philoſopher ne paſſa point à ſes diſciples; on ne chercha point à étudier la nature à ſon exemple dans les phénomènes qu'elle préſente. Quelques ſubtilités méthaphyſiques bonnes ou mauvaiſes, extraites de ſes ouvrages, des principes vagues de phyſique, tribut qu'il avait payé à l'ignorance de ſon ſiecle, devinrent le fondement d'une ſecte qui, s'étendant des Arabes aux chrétiens, régna ſouverainement pendant quelques ſiècles dans les écoles de l'Europe, n'ayant plus rien de commun avec *Ariſtote* que ſon nom.

Ainſi *Platon* & *Ariſtote*, après avoir été long-temps l'objet d'une eſpèce de culte, durent devenir preſque ridicules aux premières lueurs de la vraie philoſophie. On ne les connaiſſait plus que par leurs erreurs & par quelques rêveries qui ſervaient de baſe à des ſottiſes ſans nombre. C'eſt contre ces rêveries ſeules que M. de *Voltaire* s'eſt permis de s'élever quelquefois, & aux dépens deſquelles il ne croyait pas que le reſpect qu'on doit au génie de *Platon* ou d'*Ariſtote* dût l'empêcher de faire rire ſes lecteurs.

s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle *la terre;* & l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il penſait avoir ſubjugué l'envie, & attendait des éloges, même de ſes confrères; il fut bien ſurpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux, qui était un fort mauvais plaiſant, lui dit: „ Vraiment vous avez fort bien opéré: vous avez „ ſéparé votre monde en deux, & vous avez mis un „ grand eſpace d'eau entre les deux hémiſphères, afin „ qu'il n'y eût point de communication de l'un à „ l'autre. On gélera de froid ſous vos deux pôles, on „ mourra de chaud ſous votre ligne équinoxiale. Vous „ avez prudemment établi de grands déſerts de ſable, „ pour que les paſſans y mouruſſent de faim & de ſoif. „ Je ſuis aſſez content de vos moutons, de vos vaches „ & de vos poules, mais franchement je ne le ſuis pas „ trop de vos ſerpens & de vos araignées. Vos oignons „ & vos artichauts ſont de très-bonnes choſes, mais je „ ne vois pas quelle a été votre idée en couvrant la „ terre de tant de plantes venimeuſes, à moins que „ vous n'ayez eu le deſſein d'empoiſonner ſes habitans. „ Il me paraît d'ailleurs que vous avez formé une tren- „ taine d'eſpèces de ſinges, beaucoup plus d'eſpèces „ de chiens, & ſeulement quatre ou cinq eſpèces „ d'hommes: il eſt vrai que vous avez donné à ce „ dernier animal ce que vous appelez *la raiſon;* mais „ en conſcience cette raiſon-là eſt trop ridicule, & „ approche trop de la folie; il me paraît d'ailleurs que „ vous ne faites pas grand cas de cet animal à deux

" pieds, puiſque vous lui avez donné tant d'ennemis " & ſi peu de défenſe, tant de maladies & ſi peu de " remèdes, tant de paſſions & ſi peu de ſageſſe. Vous " ne voulez pas apparemment qu'il reſte beaucoup de " ces animaux-là ſur terre; car ſans compter les dangers " auxquels vous les expoſez, vous avez ſi bien fait " votre compte qu'un jour la petite vérole emportera " tous les ans régulièrement la dixième partie de cette " eſpèce, & que la ſœur de cette petite vérole empoi- " ſonnera la ſource de la vie dans les neuf parties qui " reſteront: & comme ſi ce n'était pas encore aſſez, vous " avez tellement diſpoſé les choſes, que la moitié des " ſurvivans ſera occupée à plaider, & l'autre à ſe tuer; " ils vous auront ſans doute beaucoup d'obligation, " & vous avez fait là un beau chef-d'œuvre. "

Démogorgon rougit; il ſentit bien qu'il y avait du mal moral & du mal phyſique dans ſon affaire; mais il ſoutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. " Il " eſt aiſé de critiquer, dit-il; mais penſez-vous qu'il " ſoit ſi facile de faire un animal qui ſoit toujours " raiſonnable, qui ſoit libre, & qui n'abuſe jamais de " ſa liberté? Penſez-vous que quand on a neuf à dix " mille plantes à faire provigner, on puiſſe ſi aiſément " empêcher que quelques-unes de ces plantes n'aient " des qualités nuiſibles? Vous imaginez-vous qu'avec " une certaine quantité d'eau, de ſable, de fange & de " feu, on puiſſe n'avoir ni mer ni déſert? Vous venez, " monſieur le rieur, d'arranger la planète de *Mars*: " nous verrons comment vous vous en êtes tiré, avec " vos deux grandes bandes, & quel bel effet ſont vos " nuits ſans lune. Nous verrons s'il n'y a chez vos gens " ni folie ni maladie. "

En effet les génies examinèrent *Mars*, & on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux génie qui avait pétri *Saturne* ne fut pas épargné : ses confrères les fabricateurs de *Jupiter*, de *Mercure*, de *Vénus* eurent chacun des reproches à essuyer.

On écrivit de gros volumes & des brochures ; on dit des bons mots, on fit des chansons, on se donna des ridicules, les partis s'aigrirent ; enfin l'éternel *Demiourgos* leur imposa silence à tous : „ Vous avez fait, leur dit-il, „ du bon & du mauvais, parce que vous avez beau„ coup d'intelligence, & que vous êtes imparfaits, „ vos œuvres dureront seulement quelques centaines „ de millions d'années ; après quoi étant plus instruits, „ vous ferez mieux : il n'appartient qu'à moi de faire „ des choses parfaites & immortelles. „

Voilà ce que *Platon* enseignait à ses disciples. Quand il eut cessé de parler, l'un d'eux lui dit : *Et puis vous vous réveillâtes.*

Fin du songe de Platon.

BABABEC

ET LES FAKIRS. (*)

LORSQUE j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, ancienne patrie des brachmanes, je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'indien; j'écoutais beaucoup, & remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant *Omri;* c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des bramins, j'ai l'honneur d'être musulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de *Mahomet* & de *Brama*. Nous fesions nos ablutions chacun de notre côté; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'est-à-dire des fakirs contemplatifs, & les autres des disciples des anciens gymnosophistes qui menaient une vie active. Ils ont, comme on sait, une langue savante, qui est celle des plus anciens brachmanes, & dans cette langue un livre qu'ils appellent le *Védam*. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le *Zenda-Vesta*.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. Ah malheureux infidelle! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais; & de cette affaire-là, mon ame passera dans le corps d'un lièvre,

(*) Ceci avait paru sous le titre de *Lettre d'un turc sur les fakirs, & sur son ami Bababec*.

au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de-là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase : Où suis-je ? dit-il, quelle horrible chute ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue. (*a*) Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrétement, je passai aux autres gymnosophistes ; il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras & dans les cuisses en l'honneur de *Brama*. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres dansaient sur les mains ; d'autres voltigeaient sur la corde lâche ; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau ; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami *Omri* me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelait *Bababec* : il était nu comme un singe, & avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement garnie de petites pointes de clous, qui lui entraient dans les fesses, & on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles ; & on peut dire qu'il jouissait

(*a*) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'*Omri* eut avec lui. Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métempsycoses, je puisse parvenir à la demeure de *Brama* ? C'est selon, dit le fakir; comment vivez-vous ? Je tâche, dit *Omri*, d'être bon citoyen, bon mari, bon père, bon ami; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion, j'en donne aux pauvres; j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cul ? demanda le bramin. — Jamais, mon révérend père. J'en suis fâché, repliqua le fakir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel; & c'est dommage. Comment ? dit *Omri*, cela est fort honnête; je suis très-content de mon lot; que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième, pourvu que je fasse mon devoir dans mon pélerinage, & que je sois bien reçu au dernier gîte ? N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci, & d'être ensuite heureux au pays de *Brama* ? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous M. *Bababec*, avec vos clous & vos chaînes ? Dans le trente-cinquième, dit *Bababec*. Je vous trouve plaisant, repliqua *Omri*, de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? & sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours, que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. *Brama* a bien à faire que vous passiez la journée tout nu, avec une

chaîne au cou; vous rendez-là un beau ſervice à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui ſème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât, par excès de nobleſſe d'ame. Ayant parlé ainſi, *Omri* ſe radoucit, le careſſa, le perſuada, l'engagea enfin à laiſſer là ſes clous & ſa chaîne, & à venir chez lui mener une vie honnête. On le décraſſa, on le frotta d'eſſences parfumées, on l'habilla décemment; il vécut quinze jours d'une manière fort ſage, & avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait ſon crédit dans le peuple; les femmes ne venaient plus le conſulter; il quitta *Omri*, & reprit ſes clous pour avoir de la conſidération.

Fin de l'hiſtoire de Bababec & des fakirs.

AVENTURE
DE LA MEMOIRE.

LE genre-humain penſant, c'eſt-à-dire la cent-millième partie du genre-humain, tout au plus, avait cru long-temps, ou du moins avait ſouvent répété que nous n'avions d'idées que par nos ſens, & que la mémoire eſt le ſeul inſtrument par lequel nous puiſſions joindre deux idées & deux mots enſemble.

C'eſt pourquoi *Jupiter*, repréſentant la nature, fut amoureux de *Mnémoſyne*, déeſſe de la mémoire, dès le premier moment qu'il la vit ; & de ce mariage naquirent les neuf Muſes qui furent les inventrices de tous les arts.

Ce dogme, ſur lequel ſont fondées toutes nos connaiſſances, fut reçu univerſellement, & même la *Nonſobre* l'embraſſa dès qu'elle fut née, quoique ce fût une vérité.

Quelque temps après vint un argumenteur moitié géomètre, moitié chimérique, lequel argumenta contre les cinq ſens & contre la mémoire ; & il dit au petit nombre du genre-humain penſant : Vous vous êtes trompés juſqu'à préſent, car vos ſens ſont inutiles, car les idées ſont innées chez vous avant qu'aucun de vos ſens pût agir, car vous aviez toutes les notions néceſſaires lorſque vous vîntes au monde : vous ſaviez tout ſans avoir jamais rien ſenti. Toutes vos idées nées avec vous étaient préſentes à votre intelligence,

nommée *ame*, sans le secours de la mémoire. Cette mémoire n'est bonne à rien.

La *Nonsobre* condamna cette proposition, non parce qu'elle était ridicule, mais parce qu'elle était nouvelle : cependant, lorsqu'ensuite un anglais se fut mis à prouver, & même longuement, qu'il n'y avait point d'idées innées, que rien n'était plus nécessaire que les cinq sens ; que la mémoire servait beaucoup à retenir les choses reçues par les cinq sens, elle condamna ses propres sentimens, parce qu'ils étaient devenus ceux d'un anglais. En conséquence elle ordonna au genre-humain de croire désormais aux idées innées, & de ne plus croire aux cinq sens & à la mémoire. Le genre-humain au lieu d'obéir se moqua de la *Nonsobre*, laquelle se mit en telle colère qu'elle voulut faire brûler un philosophe. Car ce philosophe avait dit qu'il est impossible d'avoir une idée complète d'un fromage à moins d'en avoir vu & d'en avoir mangé ; & même le scélérat osa avancer que les hommes & les femmes n'auraient jamais pu travailler en tapisserie, s'ils n'avaient pas eu des aiguilles & des doigts pour les enfiler.

Les lioliſteois se joignirent à la *Nonsobre* pour la première fois de leur vie ; & les séjanistes, ennemis mortels des lioliſteois, se réunirent pour un moment à eux. Ils appelèrent à leur secours les anciens dicastériques qui étaient de grands philosophes, & tous ensemble avant de mourir proscrivirent la mémoire & les cinq sens, & l'auteur qui avait dit du bien de ces six choses.

Un cheval se trouva présent au jugement que prononcèrent ces messieurs, quoiqu'il ne fût pas de la

même espèce, & qu'il y eût entre lui & eux plusieurs différences, comme celle de la taille, de la voix, de l'égalité des crins & des oreilles; ce cheval, dis-je, qui avait du sens aussi-bien que des sens, en parla un jour à *Pégase* dans mon écurie; & *Pégase* alla raconter aux Muses cette histoire avec sa vivacité ordinaire.

Les Muses, qui depuis cent ans avaient singulièrement favorisé le pays long-temps barbare où cette scène se passait, furent extrêmement scandalisées; elles aimaient tendrement *Mémoire* ou *Mnémosyne* leur mère, à laquelle ces neuf filles sont redevables de tout ce qu'elles savent. L'ingratitude des hommes les irrita. Elles ne firent point de satire contre les anciens dicastériques, les liolisteois, les séjanistes & la *Nonsobre*, parce que les satires ne corrigent personne, irritent les sots & les rendent encore plus méchans. Elles imaginèrent un moyen de les éclairer en les punissant. Les hommes avaient blasphémé la Mémoire, les Muses leur ôtèrent ce don des dieux, afin qu'ils appriſſent une bonne fois ce qu'on est sans son secours.

Il arriva donc qu'au milieu d'une belle nuit tous les cerveaux s'appesantirent, de façon que le lendemain matin tout le monde se réveilla sans avoir le moindre souvenir du passé. Quelques dicastériques, couchés avec leurs femmes, voulurent s'approcher d'elles par un reste d'instinct indépendant de la mémoire. Les femmes, qui n'ont eu que très-rarement l'instinct d'embrasser leurs maris, rejetèrent leurs caresses dégoûtantes avec aigreur. Les maris se fâchèrent, les femmes crièrent, & la plupart des ménages en vinrent aux coups.

Meſſieurs trouvant un bonnet quarré s'en ſervirent pour certains beſoins que ni la mémoire ni le bon ſens ne ſoulagent ; meſdames employèrent les pots de leur toilette aux mêmes uſages ; les domeſtiques ne ſe ſouvenant plus du marché qu'ils avaient fait avec leurs maîtres, entrèrent dans leurs chambres ſans ſavoir où ils étaient. Mais comme l'homme eſt né curieux, ils ouvrirent tous les tiroirs ; & comme l'homme aime naturellement l'éclat de l'argent & de l'or, ſans avoir pour cela beſoin de mémoire, ils prirent tout ce qu'ils en trouvèrent ſous la main. Les maîtres voulurent crier au voleur, mais l'idée de voleur étant ſortie de leur cerveau, le mot ne put arriver ſur leur langue. Chacun ayant oublié ſon idiome articulait des ſons informes. C'était bien pis qu'à Babel où chacun inventait ſur le champ une langue nouvelle. Le ſentiment inné dans le ſens des jeunes valets pour les jolies femmes, agit ſi puiſſamment que ces inſolens ſe jetèrent étourdiment ſur les premières femmes ou filles qu'ils trouvèrent, ſoit cabaretières, ſoit préſidentes : & celles-ci ne ſe ſouvenant plus des leçons de pudeur, les laiſſèrent faire en toute liberté.

Il fallut dîner, perſonne ne ſavait plus comment il fallait s'y prendre. Perſonne n'avait été au marché ni pour vendre ni pour acheter. Les domeſtiques avaient pris les habits des maîtres, & les maîtres ceux des domeſtiques. Tout le monde ſe regardait avec des yeux hébétés. Ceux qui avaient le plus de génie pour ſe procurer le néceſſaire (& c'étaient les gens du peuple) trouvèrent un peu à vivre : les autres manquèrent de tout. Le premier préſident,

l'archevêque allaient tout nus ,, & leurs palefreniers étaient les uns en robes rouges, les autres en dalmatiques; tout était confondu, tout allait périr de misère & de faim, faute de s'entendre.

Au bout de quelques jours les Muses eurent pitié de cette pauvre race : elles sont bonnes, quoiqu'elles fassent sentir quelquefois leur colère aux méchans : elles supplièrent donc leur mère de rendre à ces blasphémateurs la mémoire qu'elle leur avait ôtée. *Mnémosyne* descendit au séjour des contraires dans lequel on l'avait insultée avec tant de témérité, & leur parla en ces mots :

,, Imbécilles, je vous pardonne; mais ressouvenez-
,, vous que sans les sens il n'y a point de mémoire,
,, & que sans la mémoire il n'y a point d'esprit. ,,

Les dicastériques la remercièrent assez sechement, & arrêtèrent qu'on lui ferait des remontrances. Les séjanistes mirent toute cette aventure dans leur gazette, on s'aperçut qu'ils n'étaient pas encore guéris. Les liolisteois en firent une intrigue de cour. Maître *Cogé*, tout ébahi de l'aventure, & n'y entendant rien, dit à ses écoliers de cinquième ce bel axiome : *Non magis musis quàm hominibus infensa est ista quæ vocatur memoria.* (1)

(1) Ce conte est une allusion aux arrêts du parlement, aux censures de la sorbonne, aux libelles des jansénistes, aux intrigues des jésuites en faveur des idées innées que tous avaient combattues dans leur nouveauté; on sait qu'il est de la nature des théologiens de persécuter les opinions philosophiques de leur siècle, & d'arranger leur religion sur les opinions philosophiques du siècle précédent.

Quant à l'axiome de *Cogé*, voyez dans les *Œuvres philosophiques* le *Discours de M. Bellequier*.

Fin de l'aventure de la Mémoire.

LES

LES AVEUGLES

JUGES DES COULEURS.

DANS les commencemens de la fondation des Quinze-Vingt, on sait qu'ils étaient tous égaux, & que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire, qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir; & ils vécurent paisibles & fortunés autant que des Quinze-Vingt peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes: enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingt se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingt étaient blancs; les aveugles le crurent; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux; ils allèrent se plaindre au dictateur qui les reçut fort mal; il les traita de

novateurs, d'esprits forts, de rebelles, qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, & qui osaient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les apaiser, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingt. On se moqua d'eux plus que jamais : nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi ; on se battit long-temps, & la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingt de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

Fin de l'histoire des aveugles juges des couleurs.

AVENTURE

INDIENNE.

Pythagore, dans son séjour aux Indes, apprit, comme tout le monde sait, à l'école des gymnosophistes, le langage des bêtes & celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : Que je suis malheureuse d'être née herbe ! à peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur que voilà un monstre dévorant, un animal horrible qui me foule sous ses larges pieds; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes, avec laquelle il me coupe, me déchire & m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un *mouton*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas; il trouva une huître qui bâillait sur un petit rocher; il n'avait point encore embrassé cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables. Il allait avaler l'huître, lorsqu'elle prononça ces mots attendrissans : O nature! que l'herbe, qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! Quand on l'a coupée, elle renaît, elle est immortelle; & nous, pauvres huîtres, en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse; des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeûner, & c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huître, & que les hommes sont barbares !

Pythagore treſſaillit ; il ſentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huître en pleurant, & la remit bien proprement ſur ſon rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là, dit-il, ne ſont pas philoſophes.

Pythagore en entrant fut heurté, froiſſé, renverſé par une multitude de gredins & de gredines qui couraient en criant : C'eſt bien fait, c'eſt bien fait, ils l'ont bien mérité. Qui ? quoi ? dit *Pythagore* en ſe relevant ; & les gens couraient toujours en diſant : Ah ! que nous aurons de plaiſir de les voir cuire.

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quelques autres légumes ; point du tout, c'était de deux pauvres indiens. Ah ! ſans doute, dit *Pythagore*, ce ſont deux grands philoſophes qui ſont las de la vie ; ils ſont bien aiſes de renaître ſous une autre forme ; il y a du plaiſir à changer de maiſon, quoiqu'on ſoit toujours mal logé : il ne faut pas diſputer des goûts.

Il avança avec la foule juſqu'à la place publique ; & ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé, & vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appelait un *tribunal*, & ſur ce banc des juges, & ces juges tenaient tous une queue de vache à la main, & ils avaient ſur la tête un bonnet reſſemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta *Silène* quand il vint autrefois au pays avec *Bacchus*, après avoir traverſé la

mer Erytrée à pied sec, & avoir arrêté le soleil & la lune, comme on le raconte fidellement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de *Pythagore*. Le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple indou.

Les deux indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés; mes graves confrères les ont condamnés à ce supplice, l'un pour avoir dit que la substance de *Xaca* n'est pas la substance de *Brama;* & l'autre, pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'être suprême par la vertu, sans tenir en mourant une vache par la queue, parce que, disait-il, on peut être vertueux en tout temps, & qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions si hérétiques qu'elles n'ont point donné de repos aux juges, jusqu'à ce qu'ils aient ordonné le supplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe jusqu'à l'homme il y avait bien des sujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raison aux juges, & même aux devotes; & c'est ce qui n'est arrivé que cette seule fois.

Ensuite il alla prêcher la tolérance à Crotone; mais un intolérant mit le feu à sa maison; il fut brûlé, lui qui avait tiré deux indous des flammes. *Sauve qui peut.*

Fin de l'aventure indienne.

VOYAGE
DE LA RAISON.

Discours prononcé dans une académie de province.

ERASME fit au seizième siècle l'éloge de la Folie. Vous m'ordonnez de vous faire l'éloge de la Raison. Cette raison n'est fêtée en effet tout au plus que deux cents ans après son ennemie, souvent beaucoup plus tard; & il y a des nations chez lesquelles on ne l'a point encore vue.

Elle était si inconnue chez nous du temps de nos druides, qu'elle n'avait pas même de nom dans notre langue. *César* ne l'apporta ni en Suisse, ni à Autun, ni à Paris qui n'était alors qu'un hameau de pêcheurs, & lui-même ne la connut guère.

Il avait tant de grandes qualités, que la Raison ne put trouver de place dans la foule. Ce magnanime insensé sortit de notre pays dévasté pour aller dévaster le sien, & pour se faire donner vingt-trois coups de poignard par vingt-trois autres illustres enragés qui ne le valaient pas, à beaucoup près.

Le sicambre *Clodvich* ou *Clovis* vint environ cinq cents années après exterminer une partie de notre nation, & subjuguer l'autre. On n'entendit parler de raison ni dans son armée, ni dans nos malheureux petits villages, si ce n'est de la raison du plus fort.

Nous croupîmes long-temps dans cette horrible &

aviliſſante barbarie. Les croiſades ne nous en tirèrent pas. Ce fut à la fois la folie la plus univerſelle, la plus atroce, la plus ridicule & la plus malheureuſe. L'abominable folie de la guerre civile & ſacrée, qui extermina tant de gens de la langue de *oc* & de la langue de *oueil*, ſuccéda à ces croiſades lointaines. La Raiſon n'avait garde de ſe trouver là. Alors la Politique régnait à Rome; elle avait pour miniſtres ſes deux ſœurs, la Fourberie & l'Avarice. On voyait l'ignorance, le fanatiſme, la fureur courir ſous ſes ordres dans l'Europe; la pauvreté les ſuivait par-tout; la Raiſon ſe cachait dans un puits avec la Vérité ſa fille. Perſonne ne ſavait où était ce puits; & ſi l'on s'en était douté, on y ſerait deſcendu pour égorger la fille & la mère.

Après que les Turcs eurent pris Conſtantinople, & redoublé les malheurs épouvantables de l'Europe, deux ou trois grecs, en s'enfuyant, tombèrent dans ce puits, ou plutôt dans cette caverne, demi-morts de fatigue, de faim & de peur.

La Raiſon les reçut avec humanité, leur donna à manger ſans diſtinction de viandes; choſe qu'ils n'avaient jamais connue à Conſtantinople. Ils reçurent d'elle quelques inſtructions en petit nombre; car la Raiſon n'eſt pas prolixe. Elle leur fit jurer qu'ils ne découvriraient pas le lieu de ſa retraite. Ils partirent, & arrivèrent, après bien des courſes, à la cour de *Charles-Quint* & de *François premier*.

On les y reçut comme des jongleurs qui venaient faire des tours de ſoupleſſe pour amuſer l'oiſiveté des courtiſans & des dames, dans les intervalles de leurs rendez-vous. Les miniſtres daignèrent les regarder

dans les momens de relâche qu'ils pouvaient donner au torrent des affaires. Ils furent même accueillis par l'empereur & par le roi de France, qui jetèrent sur eux un coup d'œil en passant, lorsqu'ils allaient chez leurs maîtresses. Mais ils firent plus de fruit dans de petites villes où ils trouvèrent de bons bourgeois qui avaient encore, je ne sais comment, quelque lueur de sens commun.

Ces faibles lueurs s'éteignirent dans toute l'Europe, parmi les guerres civiles qui la désolèrent. Deux ou trois étincelles de raison ne pouvaient pas éclairer le monde au milieu des torches ardentes & des bûchers que le fanatisme alluma pendant tant d'années. La Raison & sa fille se cachèrent plus que jamais.

Les disciples de leurs premiers apôtres se turent, excepté quelques-uns qui furent assez inconsidérés pour prêcher la Raison déraisonnablement & à contre-temps : il leur en coûta la vie comme à *Socrate*, mais personne n'y fit attention. Rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. On fut occupé si long-temps des St Barthelemi, des massacres d'Irlande, des échafauds de la Hongrie, des assassinats des rois, qu'on n'avait ni assez de temps, ni assez de liberté d'esprit pour penser aux menus crimes & aux calamités secrètes qui inondaient le monde d'un bout à l'autre.

La Raison informée de ce qui se passait, par quelques exilés qui se réfugièrent dans sa retraite, fut touchée de pitié, quoiqu'elle ne passe pas pour être fort tendre. Sa fille, qui est plus hardie qu'elle, l'encouragea à voir le monde, & à tâcher de le guérir. Elles parurent, elles parlèrent ; mais elles trouvèrent tant de méchans

intéreſſés à les contredire, tant d'imbécilles aux gages de ces méchans, tant d'indifférens uniquement occupés d'eux-mêmes & du moment préſent, qui ne s'embarraſſaient ni d'elles ni de leurs ennemis, qu'elles regagnèrent ſagement leur aſile.

Cependant quelques ſemences des fruits qu'elles portent toujours avec elles, & qu'elles avaient répandues, germèrent ſur la terre, & même ſans pourrir.

Enfin, il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome en pélerinage, déguiſées, & cachant leur nom de peur de l'inquiſition. Dès qu'elles furent arrivées, elles s'adreſſèrent au cuiſinier du pape *Ganganelli*, *Clément XIV*. Elles ſavaient que c'était le cuiſinier de Rome le moins occupé. On peut dire même qu'il était, après vos confeſſeurs, Meſſieurs, l'homme le plus déſœuvré de ſa profeſſion.

Ce bon homme, après avoir donné aux deux pélerines un dîner preſqu'auſſi frugal que celui du pape, les introduiſit chez ſa ſainteté, qu'elles trouvèrent liſant les penſées de *Marc-Aurèle*. Le pape reconnut les maſques, les embraſſa cordialement, malgré l'étiquette. Meſdames, leur dit-il, ſi j'avais pu imaginer que vous fuſſiez ſur la terre, je vous aurais fait la première viſite.

Après les complimens, on parla d'affaires. Dès le lendemain *Ganganelli* abolit la bulle *In cœnâ Domini*, l'un des plus grands monumens de la folie humaine, qui avait ſi long-temps outragé tous les potentats. Le ſurlendemain il prit la réſolution de détruire la compagnie de *Garaſſe*, de *Guignard*, de *Garnet*, de *Buſembaum*, de *Malagrida*, de *Paulian*, de *Patouillet*, de

Nonotte, & l'Europe battit des mains. Le surlendemain il diminua les impôts dont le peuple se plaignait. Il encouragea l'agriculture & tous les arts ; il se fit aimer de tous ceux qui passaient pour les ennemis de sa place. On eût dit alors dans Rome qu'il n'y avait qu'une nation & qu'une loi dans le monde.

Les deux pélerines, très-étonnées & très-satisfaites, prirent congé du pape, qui leur fit présent non d'agnus & de reliques, mais d'une bonne chaise de poste, pour continuer leurs voyages. La Raison & la Vérité n'avaient pas été jusque-là dans l'habitude d'avoir leurs aises.

Elles visitèrent toute l'Italie, & furent surprises d'y trouver, au lieu du machiavélisme, une émulation entre les princes & les républiques, depuis Parme jusqu'à Turin, à qui rendrait ses sujets plus gens de bien, plus riches & plus heureux.

Ma fille, disait la Raison à la Vérité, voici, je crois, notre règne qui pourrait bien commencer à advenir, après notre longue prison. Il faut que quelques-uns des prophètes qui sont venus nous visiter dans notre puits aient été bien puissans en paroles & en œuvres, pour changer ainsi la face de la terre. Vous voyez que tout vient tard : il fallait passer par les ténèbres de l'ignorance & du mensonge, avant de rentrer dans votre palais de lumière, dont vous avez été chassée avec moi pendant tant de siècles. Il nous arrivera ce qui est arrivé à la nature ; elle a été couverte d'un méchant voile, & toute défigurée pendant des siècles innombrables. A la fin il est venu un *Galilée*, un *Copernic*, un *Newton* qui l'ont montrée presque nue, & qui en ont rendu les hommes amoureux.

En conversant ainsi, elles arrivèrent à Venise. Ce qu'elles y considérèrent avec le plus d'attention, ce fut un procurateur de St Marc, qui tenait une grande paire de ciseaux, devant une table toute couverte de griffes, de becs & de plumes noires. Ah! s'écria la Raison, DIEU me pardonne, *lustrissimo Signor*, je crois que voilà une de mes paires de ciseaux que j'avais apportés dans mon puits, lorsque je m'y réfugiai avec ma fille! Comment votre excellence les a-t-elle eus, & qu'en faites-vous? *Lustrissima Signora*, lui répondit le procurateur, il se peut que les ciseaux aient appartenu autrefois à votre excellence, mais ce fut un nommé *Fra-Paolo* qui nous les apporta il y a long-temps, & nous nous en servons pour couper les griffes de l'inquisition, que vous voyez étalées sur cette table.

Ces plumes noires appartenaient à des harpies qui venaient manger le dîner de la république; nous leur rognons tous les jours les ongles & le bout du bec. Sans cette précaution elles auraient fini par tout avaler; il ne serait rien resté pour les sages grands, ni pour les *pregadi*, ni pour les citadins.

Si vous passez par la France, vous trouverez peut-être à Paris votre autre paire de ciseaux chez un ministre espagnol qui s'en servait au même usage que nous dans son pays, & qui sera un jour béni du genre-humain.

Les voyageuses, après avoir assisté à l'opéra vénitien, partirent pour l'Allemagne. Elles virent avec satisfaction ce pays qui du temps de *Charlemagne* n'était qu'une forêt immense, entre-coupée de marais, maintenant couvert de villes florissantes & tranquilles; ce pays peuplé de souverains autrefois barbares & pauvres,

devenus tous polis & magnifiques ; ce pays qui n'avait eu dans les temps antiques que des sorcières pour prêtres, immolant alors des hommes sur des pierres grossièrement creusées ; ce pays qui ensuite avait été inondé de son sang, pour savoir au juste si la chose était *in*, *cum*, *sub*, ou non ; ce pays qui enfin recevait dans son sein trois religions ennemies, étonnées de vivre paisiblement ensemble. DIEU soit béni ! dit la Raison ; ces gens-ci sont venus enfin à moi, à force de démence.

On les introduisit chez une impératrice qui était bien plus que raisonnable, car elle était bienfesante. Les pélerines furent si contentes d'elle, qu'elles ne prirent pas garde à quelques usages qui les choquèrent ; mais elles furent toutes deux amoureuses de l'empereur son fils.

Leur étonnement redoubla quand elles furent en Suède. Quoi ! disaient-elles, une révolution si difficile & cependant si prompte ! si périlleuse & pourtant si paisible ! Et depuis ce grand jour pas un seul jour perdu sans faire du bien, & tout cela dans l'âge qui est si rarement celui de la raison ! Que nous avons bien fait de sortir de notre cache quand ce grand événement saisissait d'admiration l'Europe entière !

De là elles passèrent vîte par la Pologne. Ah ! ma mère, quel contraste, s'écria la Vérité ! Il me prend envie de regagner mon puits. Voilà ce que c'est que d'avoir écrasé toujours la portion du genre-humain la plus utile, & d'avoir traité les cultivateurs plus mal qu'ils ne traitent leurs animaux de labourage. Ce chaos de l'anarchie ne pouvait se débrouiller autrement que

par une ruine : on l'avait assez clairement prédite. Je plains un monarque vertueux, sage & humain ; & j'ose espérer qu'il sera heureux, puisque les autres rois commencent à l'être, & que vos lumières se communiquent de proche en proche.

Allons voir, continua-t-elle, un changement plus favorable & plus surprenant. Allons dans cette immense région hyperborée, qui était si barbare il y a quatre-vingts ans, & qui est aujourd'hui si éclairée & si invincible. Allons contempler celle qui a achevé le miracle d'une création nouvelle..... Elles y coururent, & avouèrent qu'on ne leur en avait pas assez dit.

Elles ne cessaient d'admirer combien le monde était changé depuis quelques années. Elles en concluaient que peut-être un jour le Chili & les Terres-Australes seraient le centre de la politesse & du bon goût ; & qu'il faudrait aller au pôle antarctique pour apprendre à vivre.

Quand elles furent en Angleterre, la Vérité dit à sa mère : Il me semble que le bonheur de cette nation n'est point fait comme celui des autres ; elle a été plus folle, plus fanatique, plus cruelle & plus malheureuse qu'aucune de celles que je connais ; & la voilà qui s'est fait un gouvernement unique, dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile, & tout ce qu'une république a de nécessaire. Elle est supérieure dans la guerre, dans les lois, dans les arts, dans le commerce. Je la vois seulement embarrassée de l'Amérique septentrionale qu'elle a conquise à un bout de l'univers, & des plus belles provinces de l'Inde, subjuguées à l'autre bout. Comment portera-t-elle ces deux fardeaux de

sa félicité? Le poids est lourd, dit la Raison; mais pour peu qu'elle m'écoute, elle trouvera des leviers qui le rendront très-léger.

Enfin, la Raison & la Vérité passèrent par la France. Elles y avaient déjà fait quelques apparitions, & en avaient été chassées. Vous souvient-il, disait la Vérité à sa mère, de l'extrême envie que nous eûmes de nous établir chez les Français dans les beaux jours de *Louis XIV*? mais les querelles impertinentes des jésuites & des jansénistes nous firent enfuir bientôt. Les plaintes continuelles des peuples ne nous rappelèrent pas. J'entends à présent les acclamations de vingt millions d'hommes qui bénissent le ciel. Les uns disent: *Cet avénement est d'autant plus joyeux que nous n'en payons pas la joie.* Les autres crient: *Le luxe n'est que vanité. Les doubles emplois, les dépenses superflues, les profits excessifs vont être retranchés:* & ils ont raison. — *Tout impôt va être aboli:* & ils ont tort, car il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général.

Les lois vont être uniformes. Rien n'est plus à désirer; mais rien n'est plus difficile. — *On va répartir aux indigens qui travaillent, & surtout aux pauvres officiers, les biens immenses de certains oisifs qui ont fait vœu de pauvreté. Ces gens de main-morte n'auront plus eux-mêmes des esclaves de main-morte. On ne verra plus des huissiers de moines chasser de la maison paternelle des orphelins réduits à la mendicité pour enrichir de leurs dépouilles un couvent jouissant des droits seigneuriaux, qui sont les droits des anciens conquérans. On ne verra plus des familles entières demandant vainement l'aumône à la porte de ce couvent qui les dépouille.* — Plût-à-Dieu! rien n'est plus digne

d'un roi. Le roi de Sardaigne a détruit chez lui cet abus abominable. Faſſe le ciel que cet abus ſoit exterminé en France !

N'entendez-vous pas, ma mère, toutes ces voix qui diſent : *Les mariages de cent mille familles utiles à l'Etat ne ſeront plus réputés concubinages ; & les enfans ne ſeront plus déclarés bâtards par la loi.* — La nature, la juſtice, & vous, ma mère, tout demande ſur ce grand objet un règlement ſage qui ſoit compatible avec le repos de l'Etat & avec les droits de tous les hommes.

On rendra la profeſſion de ſoldat ſi honorable que l'on ne ſera plus tenté de déſerter. — La choſe eſt poſſible, mais délicate.

Les petites fautes ne ſeront point punies comme de grands crimes, parce qu'il faut de la proportion à tout. Une loi barbare, obſcurément énoncée, mal interprétée, ne ſera plus périr, ſous des barres de fer & dans les flammes, des enfans indiſcrets & imprudens, comme s'ils avaient aſſaſſiné leurs pères & leurs mères. Ce devrait être le premier axiome de la juſtice criminelle.

Les biens d'un père de famille ne ſeront plus confiſqués, parce que les enfans ne doivent point mourir de faim pour les fautes de leur père, & que le roi n'a nul beſoin de cette miſérable confiſcation. — A merveille ! & cela eſt digne de la magnanimité du ſouverain.

La torture, inventée autrefois par les voleurs de grands chemins pour forcer les volés à découvrir leur tréſor, & employée aujourd'hui chez un petit nombre de nations pour ſauver le coupable robuſte, & pour perdre l'innocent faible de corps & d'eſprit, ne ſera plus en uſage que dans les

crimes de lèse-société au premier chef, & seulement pour avoir révélation des complices. Mais ces crimes ne se commettront jamais. — On ne peut mieux. Voilà les vœux que j'entends faire par-tout, & j'écrirai tous ces grands changemens dans mes annales, moi qui suis la Vérité.

J'entends encore proférer autour de moi, dans tous les tribunaux, ces paroles remarquables : *Nous ne citerons plus jamais les deux puissances, parce qu'il ne peut en exister qu'une : celle du roi, ou de la loi, dans une monarchie : celle de la nation, dans une république. La puissance divine est d'une nature si différente & si supérieure qu'elle ne doit pas être compromise par un mélange profane avec les lois humaines. L'infini ne peut se joindre au fini. Grégoire VII fut le premier qui osa appeler l'infini à son secours, dans ses guerres jusqu'alors inouïes contre Henri IV, empereur trop fini ; j'entends, trop borné. Ces guerres ont ensanglanté l'Europe bien long-temps ; mais enfin on a séparé ces deux êtres vénérables qui n'ont rien de commun : & c'est le seul moyen d'être en paix.*

Ces discours que tiennent tous les ministres des lois me paraissent bien forts. Je sais qu'on ne reconnaît deux puissances ni à la Chine, ni dans l'Inde, ni en Perse, ni à Constantinople, ni à Moscou, ni à Londres &c. . . . Mais je m'en rapporte à vous, ma mère. Je n'écrirai rien que ce que vous aurez dicté.

La Raison lui répondit : Ma fille, vous sentez bien que je désire à peu près les mêmes choses & bien d'autres. Tout cela demande du temps & de la réflexion. J'ai toujours été très-contente, quand, dans mes chagrins, j'ai obtenu une partie des

soulagemens

soulagemens que je voulais. Je suis aujourd'hui trop heureuse.

Vous souvenez-vous que du temps où presque tous les rois de la terre, étant dans une profonde paix, s'amusaient à jouer aux énigmes; & où la belle reine de Saba venait proposer tête-à-tête des logogriphes à *Salomon* ? — Oui, ma mère; c'était un bon temps, mais il n'a pas duré. Hé bien! reprit la mère, celui-ci est infiniment meilleur. On ne songeait alors qu'à montrer un peu d'esprit; & je vois que depuis dix à douze ans on s'est appliqué dans l'Europe aux arts & aux vertus nécessaires qui adoucissent l'amertume de la vie. Il semble en général qu'on se soit donné le mot pour penser plus solidement qu'on n'avait fait pendant des milliers de siècles. Vous qui n'avez jamais pu mentir, dites-moi quel temps vous auriez choisi, ou préféré au temps où nous sommes pour vous habituer en France ?

J'ai la réputation, répondit la fille, d'aimer à dire des choses assez dures aux gens chez qui je me trouve; & vous savez bien que j'y ai toujours été forcée; mais j'avoue que je n'ai que du bien à dire du temps présent, en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le passé.

Je dois instruire la postérité que c'est dans cet âge que les hommes ont appris à se garantir d'une maladie affreuse & mortelle, en se la donnant moins funeste; à rendre la vie à ceux qui la perdent dans les eaux; à gouverner & à braver le tonnerre; à suppléer au point fixe qu'on désire en vain d'Occident en Orient. On a fait plus en morale. On a osé demander justice

aux lois contre des lois qui avaient condamné la vertu au supplice; & cette justice a été quelquefois obtenue. Enfin on a osé prononcer le mot de tolérance.

Hé bien, ma chère fille, jouissons de ces beaux jours; restons ici, s'ils durent; & si les orages surviennent, retournons dans notre puits.

Fin du second & dernier volume de Romans.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS. Page 1

Avertissement des éditeurs. 3

Désastre de l'homme aux quarante écus. 9

Entretien avec un géomètre. 13

Aventure avec un carme. 32

Audience de M. le contrôleur-général. 34

Lettre à l'homme aux quarante écus. 38

Nouvelles douleurs occasionnées par les nouveaux systèmes. 42

Mariage de l'homme aux quarante écus. 47

L'homme aux quarante écus, devenu père, raisonne sur les moines. 55

Des impôts payés à l'étranger. 62

Des proportions. 65

De la vérole. 72

Grande querelle. 80

Scélérat chassé. 82

Le bon sens de M. André. 84

D'un bon souper chez M. André. 86

LA PRINCESSE DE BABYLONE. 97

LES LETTRES D'AMABED. 187

LETTRE I *d'Amabed à Shastasid grand brame de Maduré.* 189

REPONSE *de Shastasid.* 191

LETTRE II *d'Amabed à Shastasid.* 193

REPONSE *de Shastasid.* 196

LET. III *d'Amabed à Shastasid.* 197

LET. IV *d'Amabed à Shastasid.* 198

LETTRE I *d'Adaté à Shastasid.* 199

LETTRE II *d'Adaté à Shaſtaſid, écrite de la priſon de l'inquiſition.* 200
LETTRE III *d'Adaté à Shaſtaſid.* 204
LETTRE IV *d'Adaté à Shaſtaſid.* 206
REPONSE *du brame Shaſtaſid aux trois lettres précédentes d'Adaté.* 209
LETTRE V *d'Adaté au grand-brame Shaſtaſid.* 211
LETTRE VI *d'Adaté.* 214
LETTRE VII *d'Adaté.* 215
LETTRE I *d'Amabed à Shaſtaſid après ſa captivité.* 217
LETTRE II *d'Amabed pendant ſa route.* 218
LETTRE III *du journal d'Amabed.* 220
LETTRE IV *d'Amabed à Shaſtaſid.* 223
LETTRE V *d'Amabed.* 225
LETTRE VI *d'Amabed pendant ſa route.* 227
LETTRE VII *d'Amabed.* 229
LETTRE VIII *d'Amabed.* 230
LETTRE IX *d'Amabed.* 232
LETTRE X *d'Amabed.* 233
LETTRE XI *d'Amabed.* 234
LETTRE XII *d'Amabed.* 237
LET. XIII *d'Amabed.* 239
LETTRE XIV *d'Amabed.* 240
LETTRE XV *d'Amabed.* 242
LETTRE XVI *d'Amabed.* 246
LET. XVII *d'Amabed.* 248
LET. XVIII *d'Amabed.* 250
LET. XIX *d'Amabed.* 251
LETTRE XX *d'Amabed.* 253
HISTOIRE DE JENNI. 255
CHAPITRE I. 257
Aventure d'un jeune anglais nommé Jenni, écrite de la main de dona las Nalgas. 258

CHAPITRE II. *Suite des aventures du jeune anglais Jenni & de celles de M. son père docteur en théologie, membre du parlement & de la société royale.* 261

CHAPITRE III. *Précis de la controverse des* Mais *entre M. Freind & dom Inigo y Medroso y Papatamiendo, bachelier de Salamanque.* 266

CHAPITRE IV. *Retour à Londres; Jenni commence à se corrompre.* 276

CHAPITRE V. *On veut marier Jenni.* 282

CHAPITRE VI. *Aventure épouvantable.* 286

CHAPITRE VII. *Ce qui arriva en Amérique.* 291

CHAPITRE VIII. *Dialogue de Freind & de Birton sur l'athéisme.* 302

CHAPITRE IX. *Sur l'athéisme.* 310

CHAPITRE X. *Sur l'athéisme.* 325

CHAPITRE XI. *De l'athéisme.* 332

CHAPITRE XII. *Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.* 336

LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD ET LE CHAPELAIN GOUDMAN. 339

CHAPITRE I. 341

CHAPITRE II. 343

CHAPITRE III. 345

CHAPITRE IV. *Conversation du docteur Goudman & de l'anatomiste Sidrac sur l'ame & sur quelqu'autre chose.* 347

CHAPITRE V. 355

CHAPITRE VI. 358

CHAPITRE VII. 361

CHAPITRE VIII. 365

LE TAUREAU BLANC. 367

CHAPITRE I. *Comment la princesse Amaside rencontre un bœuf.* 369
CHAPITRE II. *Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, & comme il fut reconnu par elle.* 373
CHAPITRE III. *Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.* 377
CHAPITRE IV. *Comment on voulut sacrifier le bœuf & exorciser la princesse.* 385
CHAPITRE V. *Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.* 390
CHAPITRE VI. *Comment Mambrès rencontra trois prophètes, & leur donna un bon dîner.* 397
CHAPITRE VII. *Le roi de Tanis arrive. Sa fille & le taureau vont être sacrifiés.* 400
CHAPITRE VIII. *Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.* 402
CHAPITRE IX. *Comment le serpent ne la consola point.* 404
CHAPITRE X. *Comment on voulut couper le cou à la princesse, & comment on ne le lui coupa point.* 408
CHAPITRE XI. *Comment la princesse épousa son bœuf.* 411
LE CROCHETEUR BORGNE. 415
COSI-SANCTA. 425
Avertissement. 426
SONGE DE PLATON. 435
BABABEC ET LES FAKIRS. 440
AVENTURE DE LA MEMOIRE. 444
LES AVEUGLES JUGES DES COULEURS. 449
AVENTURE INDIENNE. 451
VOYAGE DE LA RAISON. 454

Fin de la table.

Dl 5411

ULB Halle
3
005 812 836

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0491-4



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0492-0

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711701-p0493-6